

Bernard Geoffrion
Stan Fischler

BOUM BOUM

GEOFFRION



LES ÉDITIONS DE
L'HOMME

BOUM BOUM
GEOFFRION

Données de catalogage avant publication (Canada)

Geoffrion, Bernard

Boom Boom

1. Geoffrion, Bernard. 2. Canadiens de Montréal (Équipe de hockey) - Histoire.
 3. Hockey - Québec (Province) - Montréal - Histoire
 4. Joueurs de hockey - Québec (Province) - Montréal - Biographies.
- I. Fischler, Stan. II. Titre.

GV848.5 G46A314 1996 796.962'092 C96-941019-0

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS:

- **Pour le Canada et les États-Unis:**
LES MESSAGERIES ADP*
955, rue Amherst,
Montréal (Québec)
H2L 3K4
Tél. (514) 523-1182
Télécopieur: (514) 939-0406
* Filiale de Sogides ltée
- **Pour la Belgique et le Luxembourg:**
PRESSES DE BELGIQUE S.A.
Boulevard de l'Europe 117
B-1301 Wavre
Tél: (10) 41-59-66
(10) 41-78-50
Télécopieur: (10) 41-20-24
- **Pour la Suisse:**
TRANSAT S.A.
Route des Jeunes, 4 Ter
C.P. 125
1211 Genève 26
Tél: (41-22) 342-77-40
Télécopieur: (41-22) 343-46-46
- **Pour la France et les autres pays:**
INTER FORUM
Immeuble Parysaine, 3 Allée de la Seine,
94854 Ivry Cedex
Tél. (1) 49-59-11-89/91
Télécopieur (1) 49-59-11-96
Commandes: Tél. (16) 38-32-71-00
Télécopieur: (16) 38-32-71-28

© 1996, Bernard Geoffrion et Stan Fischler

© 1996, Les Éditions de l'Homme,
une division du groupe Sogides,
pour la traduction française

L'ouvrage original canado-anglais a été publié par McGraw-Hill Ryerson Limited,
sous le titre *Boom Boom: The Life and Times of Bernard Geoffrion*

Tous droits réservés

Dépôt légal: 4^e trimestre 1996

Bibliothèque nationale du Québec

ISBN 2-7619-1325-6

Bernard Geoffrion
Stan Fischler

BOUM BOUM

GEOFFRION

Traduit de l'anglais
par Jacques Vaillancourt

 LES ÉDITIONS DE
L'HOMME

DÉDICACE

Je dédie ce livre à ma femme et meilleure amie, Marlene.

Je le dédie aussi à nos enfants, Linda, Bob et Danny; ainsi qu'à nos petits-enfants, Shane, Mechelle, Joey, Brittney, Nicholas, Blake, Sebastian et Brice. Chacun occupe une place spéciale dans notre cœur.

J'exprime toute ma gratitude à Stan et à Shirley, pour leur magnifique travail de recherche et d'écriture.

Merci également à mon ami, James Bates, qui m'a encouragé à écrire l'histoire de ma vie.

BOUM BOUM GEOFFRION
Atlanta, Géorgie
Septembre 1996

DÉDICACE DU COAUTEUR

En 1951, à l'époque où je fréquentais Brooklyn College, j'ai passé de nombreuses heures à regarder les matches des Rangers de New York, au Madison Square Garden. J'avais autant besoin de voir ces matches que de respirer. Quand j'ai compris que je ne pouvais être hockeyeur professionnel, j'ai choisi d'étudier ce sport et de gagner ma vie en écrivant sur ce sujet. J'ai donc entrepris d'analyser le jeu, de la mise au jeu initiale à la sirène finale.

Un soir de 1951, les glorieux Canadiens de Montréal sont venus jouer à New York. Ils comptaient parmi eux un jeune ailier droit aux cheveux en brosse, appelé Bernard Geoffrion. Il portait le numéro 5, son coup de parin était saccadé et il disposait d'une arme nouvelle: le tir frappé. À l'aile droite du jeu de puissance de Montréal, Geoffrion révolutionnait le hockey. Tandis que les autres joueurs essayaient de marquer avec des tirs des poignets ou des tirs du revers qui projetaient la rondelle à 40 mi/h, Bernie terrorisait les gardiens avec un tir frappé qu'il amorçait par un élan arrière semblable à celui du golf et qui projetait un missile dont la vitesse dépassait parfois les 90 mi/h. Dès que je l'ai vu pratiquer ce tir, j'ai compris pourquoi on appelait Geoffrion «Boum Boum».

À partir de ce moment, je suis devenu un observateur et un fan de Boum Boum. Mais ce n'est qu'en 1995, quand lui et moi avons travaillé pour SportsChannel aux télé-diffusions des matches des Devils, que j'ai eu le sentiment que Boum Boum devrait écrire l'histoire de sa vie. Cet homme pouvait captiver l'attention dans la salle de pressé grâce à sa personnalité exubérante: ses histoires n'avaient pas de prix et sa façon de les raconter était inimitable. Quand je lui ai proposé d'écrire un livre en collaboration avec moi, il s'est montré hésitant. Ce n'est qu'après l'intercession de notre ami commun, James Bates, que Boum Boum a compris qu'il valait la peine d'écrire un tel ouvrage.

James mérite toute notre gratitude, de même que notre bon ami, Allan Turowetz — coauteur de *Les Canadiens: De 1910 à nos jours* et de l'autobiographie de Jean Béliveau —, qui ne nous a pas ménagé ses encouragements. Bien entendu, je remercie aussi ma femme, Shirley, qui a passé beaucoup de temps en Géorgie à interviewer les Geoffrion et qui m'a fourni une précieuse aide éditoriale.

Geoffrion s'est lancé dans ce projet avec le même enthousiasme que s'il s'était agi d'un septième match d'éliminatoires. Sa femme, Marlene, et ses enfants, Linda, Bob et Danny, nous ont soutenus et ont apporté leur contribution au manuscrit, de même que notre collaborateur de confiance, Ken Lucente.

En tant que journaliste et en tant que fan, je suis encore émerveillé d'avoir pu collaborer avec l'un de mes héros, une légende du Temple de la renommée. Cela a été l'une des plus grandes joies qui m'aient été données dans ma vie.

À Boum Boum, à Marlene et à leur famille, je dis merci.

STAN FISCHLER
New York
Septembre 1996

REMERCIEMENTS

Nous, les auteurs, tenons d'abord à remercier chaleureusement nos conjointes, Marlene Geoffrion et Shirley Fischler, pour leur précieux apport au présent ouvrage.

Marlene nous a fait profiter non seulement de sa prodigieuse mémoire des événements passés, mais aussi de sa perspicacité. Durant toute notre recherche, elle s'est montrée disponible et chaleureuse, et elle a mis à notre disposition sa formidable collection de photos.

Sans Shirley, cet ouvrage n'aurait jamais vu le jour. Elle a travaillé en étroite collaboration avec les auteurs, conduisant de nombreuses entrevues à Marietta, en Géorgie, et passant d'innombrables heures à donner forme au manuscrit.

À nos deux épouses, nous disons mille fois merci.

Du fait que la carrière du personnage s'est étalée sur plusieurs décennies, au Canada comme aux États-Unis, un énorme travail de recherche a été nécessaire. L'équipe de chercheurs du Fischler Hockey Service a brillamment dépouillé des milliers de *Hockey News*, de revues et de coupures de presse. Nous remercions donc de tout cœur Kerry Gwydir et Ken Lucente, ainsi que tous ceux qui ont passé des heures à transcrire sur papier les enregistrements sonores, notamment Danny Kasdan, Gary Mignone et Nick Budabin.

BOUM BOUM ET STAN
Septembre 1996

AUX AMIS QUI PEUPLENT NOTRE VIE

Marlene et moi avons le bonheur d'avoir de merveilleux amis, qui ont enrichi notre vie et qui occuperont toujours une place de choix dans notre cœur: le docteur Harold Adair; James et Sue Bates; Gerry et Donna Blackmanship; Larry et Rena Boucher; Ernie et Dee Carradori; Ronald et Danièle Corey; Tom et Ann Cousins; Cliff et Boots Fletcher; Emile et Emma Francis; le docteur Robert Gareau et sa femme Thérèse; Jean-Paul et Lucette Hamelin; Butch et Mary Ann Hansen; John et Caroline LaBruzzo; le docteur Scott Lampert; James et Betty LaPorte; Jiggs et Marilyn MacDonald; Jim et Penny Nossette; Panos et Paul (nos restaurateurs préférés); le docteur René Poirier et sa femme Pauline; le docteur Roger Pontbriand et sa femme Claire; William et José Putnam; le docteur Marcel Rémy et sa femme Eileen; Jean et Paula Roy; le docteur Allan Taranto; le docteur Ken Thomas; Allan Turowetz; Ben et Chris Voyles; Bill Voyles; les pasteurs Paul et Mark Walker (église Mt. Paran); ainsi que Cliff et Sylvia Worsham.

UNE PRIÈRE TOUTE SPÉCIALE

La prière suivante m'a toujours été une source d'inspiration durant ma carrière de hockeyeur. Je la dédie à mes petits-enfants adorés, avec tout mon amour.

Mon Dieu,

Aide-moi à être un bon joueur dans le match de la vie. Je n'y demande pas la position la plus facile. Place-moi où tu le veux, où tu as le plus besoin de moi. Je demande simplement d'avoir la possibilité de te donner le meilleur de moi-même. Si tous les coups durs me semblent parfois destinés, je reçois cela comme un compliment.

Aide-moi à ne jamais oublier que tu n'envoies jamais plus de difficultés à un joueur qu'il n'est capable d'en surmonter. Seigneur, aide-moi à comprendre que les coups durs font partie du jeu; puisse-je toujours jouer honnêtement, quoi que fassent les autres. Aide-moi à étudier le Livre, pour que je connaisse bien les règles.

Enfin, si les événements tournent contre moi et que je sois mis sur la touche à cause de l'âge ou de la maladie, Seigneur, aide-moi à comprendre et à accepter que cela fait aussi partie du jeu. Empêche-moi de me plaindre sous prétexte que je serais victime d'un coup monté ou que je n'aurais pas été gâté. À la fin de la dernière période, je ne demande pas qu'on me couvre de lauriers. Tout ce que je veux, c'est croire dans mon cœur que j'ai joué du mieux que j'ai pu et que je ne t'ai pas laissé tomber.

CHAPITRE 1

AIMÉ ET DÉTESTÉ

C'ÉTAIT le 20 mars 1955. Je venais de remporter le trophée Art Ross pour avoir accumulé le plus grand nombre de points. Je jouais pour le Canadien de Montréal. Je n'en étais qu'à ma cinquième saison dans la Ligue nationale de hockey. Je visais une seconde coupe Stanley. J'aurais dû être l'homme le plus heureux du monde.

Je rentrais à Montréal après notre dernier match de la saison régulière disputé à l'extérieur, et tous les fans de ma ville m'en voulaient. Pourquoi? Ils souhaitaient que ce soit un joueur du Canadien qui remporte le trophée Art Ross, mais pas que ce soit Boum Boum Geoffrion. L'homme que les Montréalais voulaient voir remporter ce trophée, c'était mon coéquipier et ami, Maurice «Rocket» Richard, ailier droit du Canadien et hockeyeur préféré de toute la population francophone du Québec. Malgré le grand nombre de points qu'il obtenait toujours, le Rocket n'avait jamais réussi à arriver premier au classement par points. Cela le vexait que des athlètes comme Gordie Howe, de Detroit, et Buddy O'Connor, de New York, aient remporté cet honneur, et pas lui.

Une semaine auparavant, avant la Saint-Patrick de 1955, il avait semblé que le vœu du Rocket serait enfin exaucé. Cet avant-dernier dimanche de la saison, le 13 mars, nous jouions à Boston contre les Bruins, et Maurice Richard dominait la liste des joueurs ayant accumulé le plus grand nombre de points. Mon nom apparaissait tout de suite après le sien. Maurice Richard avait à son crédit 38 buts et 36 passes sur buts marqués, pour un total de 74 points; moi, avec 37 buts et 35 passes, je totalisais 72 points. Jean Béliveau, un autre Canadien, me talonnait avec 71 points.

Comme tous mes coéquipiers — et comme beaucoup de fans dont certains n'étaient même pas de Montréal —, j'espérais que Maurice obtiendrait le trophée. Âgé de 33 ans à l'époque, il était d'avis qu'il ne lui restait pas beaucoup de grandes saisons à jouer. Sa chance, il lui fallait la saisir cette année-là.

Tout n'allait pas pour le mieux pour lui. Premièrement, il n'était pas question que je reste sur le banc, non merci! Même si j'aimais beaucoup Maurice, j'aimais aussi marquer des buts et en préparer pour mes coéquipiers; Maurice ne devait donc s'attendre à aucune faveur de ma part. Deuxièmement, l'équipe adverse était redoutable. Tous les Bruins respectaient Maurice, mais ce n'était pas le grand amour. En fait, ils le détestaient parce qu'il était un hockeyeur extraordinaire et qu'il ne se laissait pas intimider.

Des joueurs envieux des autres équipes s'en prenaient toujours à lui et, bien des fois, le Rocket les poursuivait. Cette saison-là, Maurice avait déjà eu un sérieux accrochage avec Bob Bailey, avant de troisième ligne des Maple Leafs de Toronto, accrochage qui avait attiré sur Maurice les foudres du président de la LNH, Clarence Campbell. En outre, plusieurs joueurs des Bruins en voulaient à Maurice, surtout après notre victoire de la veille, au Forum de Montréal, où nous les avions battus 2 à 1 grâce au Rocket qui avait préparé le but final, marqué à 45 secondes de la fin du match.

Les matches disputés le samedi et le dimanche sur les patinoires respectives des deux équipes adverses prenaient

souvent une vilaine tournure, en raison des rancunes suscitées durant le premier match et souvent satisfaites durant le second. Nous savions que la partie serait dure au Garden de Boston, mais nous étions loin de nous douter qu'elle le serait à ce point.

Dickie Moore a marqué le premier but pour nous, mais les Bruins se sont vite ressaisis. Ils ne nous ont pas ménagés; à la fin de la deuxième période, ils menaient 4 à 1. Dick Irvin, notre entraîneur, était hors de lui au moment où nous avons regagné le vestiaire. Il nous a fait un laïus d'encouragement formidable. Le Rocket a compris le message, peut-être trop bien. Il était impatient de retourner sur la glace pour affronter ces Bruins.

Quand on me demande quel jeu a provoqué la plus grande émeute de l'histoire du hockey, je réponds toujours que c'est lorsque le Rocket, le 13 mars 1955, tenta de marquer un but contre le gardien des Bruins, John Henderson.

Tout avait commencé par la ruée habituelle du Rocket. La rondelle au bout de son bâton, il s'était élancé à droite de la patinoire et se préparait à exécuter son typique virage à gauche, vers le filet des Bruins. Un seul joueur adverse se trouvait sur son chemin, le défenseur Hal Laycoe, un homme grand, à lunettes, qui avait déjà joué avec nous à Montréal.

Au moment où le Rocket le contournait, Laycoe l'attrapa par la taille pour le retenir. Le Rocket, sans s'arrêter, traîna Laycoe jusque dans le coin. C'est là que Laycoe lui assena un coup de coude sur la nuque pour ensuite le projeter dans le filet métallique de l'extrémité de la patinoire.

Le Rocket était furieux. Se retournant, il envoya un grand coup de bâton, ratant Laycoe de justesse. Une seconde plus tard, Laycoe faisait de même, mais atteignait Maurice, lui infligeant une blessure à la tête qui nécessiterait huit points de suture. Le Rocket riposta avec son bâton. C'est alors que, soudainement, les deux bancs se vidèrent et que les joueurs des deux équipes envahirent la patinoire.

Maurice Richard, à moitié assommé, crachant le feu, attaqua Laycoe, lui brisant son bâton sur le dos. À ce moment-là, Cliff

Thompson, juge de ligne, ancien défenseur des Bruins, tenta d'immobiliser le Rocket, avant de tomber de tout son long. On accusa plus tard le Rocket de lui avoir flanqué un coup de poing. Moi, je n'avais rien vu, car j'étais pris dans la mêlée générale. Richard et Laycoe furent expulsés du jeu. Ce n'était que le début des «troubles».

Naturellement, les médias de Boston voulaient la tête du Rocket. Certains réclamaient même qu'il soit banni à vie. Dave Egan, journaliste au *Record*, faisait exception. Il disait que Laycoe était tout aussi en faute que Richard. Dans un article demandant justice pour Richard contre la LNH, il écrivait:

Richard n'a pas encore appris à accepter la défaite. Il est encore prêt à affronter le monde entier. Je suis d'avis qu'il devrait avoir le droit de participer aux éliminatoires, pour le bien du hockey et pour celui de tous les autres sports.

Clarence Campbell, alors président de la LNH, un Canadien anglais dont les bureaux étaient situés à Montréal, n'avait pas la cote auprès des fans québécois, non plus qu'auprès de Maurice Richard. Ce dernier avait maintes fois subi les foudres de Campbell et, plus tôt cette saison-là, le patron de l'équipe de Toronto, Conn Smythe, avait incité Campbell à suspendre Richard à cause de l'incident Bailey.

Dans le train ramenant notre équipe à Montréal, nous avons parlé de cet incident. J'ai apprécié ce que Doug Harvey, notre meilleur défenseur, a alors dit: «Si j'avais saigné de la tête comme le Rocket et que quelqu'un m'avait sauté dessus, moi aussi je l'aurais frappé.»

Nous savions tous que Campbell allait étudier le cas et que le Rocket se trouverait de nouveau dans de beaux draps, même si aucun d'entre nous ne se doutait de la tournure qu'allaient prendre les événements.

L'affaire allait être grave. Campbell a ordonné qu'une audience ait lieu dans ses bureaux de Montréal. Le Rocket y était,

représenté par Dick Irvin et par le vice-président du Canadien, Ken Reardon. Laycoe était venu de Boston, bien entouré. Chacun a dit ce qu'il avait à dire.

Campbell a plus tard rédigé un long rapport que nous nous sommes empressés de lire. Le choc était inattendu:

Les faits relatifs aux incidents, tels qu'ils ont été révélés dans les rapports des officiels et par les témoins, indiquent que vers la quatorzième minute de la troisième période, alors qu'il manquait un joueur aux Bruins et que le Canadien avait retiré son gardien pour ajouter un sixième avant, Richard traversait la ligne bleue des Bruins. Il subsiste un doute pour ce qui est de savoir qui tenait la rondelle; c'était soit Richard, soit Laycoe. Au moment où Richard est arrivé à la hauteur de Laycoe, ce dernier lui a asséné un coup de bâton sur la tête. L'arbitre a promptement et ostensiblement signalé que Laycoe encourait une pénalité, mais il a permis que le jeu se poursuive du fait que le Canadien était toujours en possession de la rondelle.

Richard est passé derrière le filet des Bruins pour revenir à proximité de la ligne bleue. C'est alors que le sifflet a retenti. Richard a posé la main sur sa tête pour signaler à l'arbitre qu'il était blessé, puis, soudain, il s'est élancé vers Laycoe, qui se trouvait à une courte distance de lui, et, empoignant son bâton des deux mains, il a frappé Laycoe à l'épaule et au visage. Au moment où ces coups ont été portés, Laycoe avait déjà jeté son bâton et ses gants sur la glace.

Le juge de ligne a empoigné les deux hommes et enlevé son bâton à Richard. Toutefois, Richard est parvenu à se libérer de Thompson; il a saisi un bâton qui traînait sur la glace pour attaquer Laycoe, le frappant au dos de deux coups qui ont brisé le bâton. Thompson a de nouveau immobilisé Richard, mais ce dernier s'est échappé une fois de plus, a saisi un autre bâton et, tandis que Laycoe essayait d'esquiver le coup, l'a frappé une troisième fois dans le dos.

Thompson a de nouveau immobilisé Richard, le jetant au sol et l'y retenant, jusqu'à ce qu'un joueur du Canadien le pousse, permettant ainsi à Richard de se relever. À ce moment-là, Richard a donné à Thompson deux coups de poing au visage.

Thompson a finalement maîtrisé Richard. Il a fait signe à l'entraîneur du Canadien de venir le chercher pour l'emmener à la

BOUM BOUM

salle des premiers soins, où on lui a fait quatre ou cinq points de suture sur le côté gauche de la tête.

L'arbitre a rapporté les pénalités au chronométrateur: une pénalité de match à Richard pour avoir délibérément blessé Laycoe et une pénalité de cinq minutes à Laycoe pour attaque avec le bâton ayant causé la blessure à la tête de Richard. Au banc des pénalités, l'arbitre a ordonné à Laycoe de s'asseoir; devant le refus de Laycoe, l'arbitre lui a imposé une pénalité supplémentaire de dix minutes pour mauvaise conduite. En entrant dans le box des pénalités, Laycoe a lancé dans la direction d'Udvari la serviette avec laquelle il s'était essuyé le visage, laquelle lui est arrivée sur la jambe.

Dans son témoignage, Laycoe a déclaré que, durant son premier contact avec Richard près de la ligne bleue, au moment où la partie était en cours, son adversaire avait donné un grand coup de bâton sur ses lunettes, coup auquel il avait immédiatement et instinctivement répondu.

Les arbitres n'ont pas mentionné ce premier coup, et Richard ne sait pas s'il a frappé ou non Laycoe.

Il n'a pas été nié que tous les coups ont été portés par Richard et rapportés par les arbitres, mais on a soutenu que Richard ne savait pas ce qu'il faisait à cause du coup qu'il avait reçu sur la tête.

On a soutenu que, au moment où Richard a frappé le juge de ligne au visage, il l'avait pris pour l'un des joueurs des Bruins qui se tenaient sur la glace. Cette erreur a été mise sur le compte du coup reçu sur sa tête et du sang qui coulait de sa blessure.

Compte tenu de l'effet que le coup porté à sa tête a pu avoir sur Richard, qui l'aurait fait réagir inconsciemment afin de frapper la personne qui l'avait blessé, il est concevable qu'il ait pu s'agir d'une réaction immédiate et instinctive. Mais rien n'excuse la conduite de Richard qui a persisté à échapper à l'arbitre, cherché d'autres bâtons et renouvelé par deux fois ses attaques.

Dans une mêlée, il est parfois possible qu'un joueur frappe par accident ou par erreur un arbitre qui se trouve près de lui. Mais la seule personne à laquelle Richard ait eu à faire face quand il tentait de s'en prendre à Laycoe, c'était le juge de ligne. Il n'a eu aucune difficulté à trouver Laycoe pour l'attaquer. De plus, la couleur de fond de l'uniforme des Bruins est le blanc, tandis que le chandail des arbitres est orange.

AIMÉ ET DÉTESTÉ

D'après toutes les preuves apportées, je conclus sans hésitation que l'attaque contre Laycoe était non seulement délibérée, mais acharnée malgré l'intervention de l'autorité, et que l'arbitre a émis un jugement conforme au règlement quand il a imposé la pénalité de match.

Je suis d'avis que Richard n'a pas frappé le juge de ligne Thompson par erreur ou par accident comme cela a été avancé.

Il est toujours difficile de déterminer la pénalité à imposer dans les cas de ce genre. Mais, en l'occurrence, il y a très peu de contradictions dans les preuves apportées concernant les faits principaux. On peut aussi faire référence à un incident qui s'est produit il y a moins de trois mois et au cours duquel le comportement de Richard a été quasiment identique, notamment pour ce qui est de ses tentatives de mettre la main sur un bâton afin de poursuivre son adversaire et de son mépris de l'autorité investie dans les arbitres.

Au cours de cet incident antérieur, il a eu la chance que les arbitres et ses coéquipiers soient parvenus à l'empêcher de blesser quelqu'un; c'est pourquoi la pénalité a été moins sévère. Richard a alors été mis en garde contre tout autre incident de cette nature et il a donné sa parole que cela ne se reproduirait plus.

Il est fort regrettable qu'au cours du nouvel incident les arbitres et les coéquipiers de Richard ne soient pas parvenus à le retenir, et il est encore plus regrettable que ses coéquipiers n'aient pas aidé l'arbitre au lieu de le gêner dans son travail.

Par conséquent, l'heure n'est plus à la probation ni à la clémence. Que ce type de comportement soit le résultat d'une instabilité de tempérament ou d'une contestation délibérée de l'autorité n'a pas d'importance. C'est un type de comportement qui ne peut être toléré chez n'importe quel joueur, qu'il soit ou non une étoile.

Campbell concluait ainsi son rapport: «Richard sera donc suspendu pour tous les matches de la ligue et les éliminatoires durant le reste de la saison en cours.»

Elmer Lach, qui a été le centre du Rocket sur la *Punch Line* pendant de nombreuses années, n'a pas manqué de perspicacité quand il a déclaré: «Ils ont toujours essayé d'avoir le Rocket; ils ont finalement réussi.»

Impossible de décrire l'état de choc dans lequel nous nous trouvions. Non seulement les membres du Canadien, mais tous les Montréalais étaient abasourdis que Campbell se soit montré si sévère à l'endroit de Richard. Nous avions pensé qu'il le suspendrait pour les trois matches au calendrier qu'il restait à disputer. Nous aurions compris et accepté une telle suspension. Mais nous enlever le Rocket pour le reste de la saison et pour les éliminatoires... nous n'en revenions pas. Avant la suspension, nous étions au premier rang et nous avions de bonnes chances de remporter la coupe Stanley. Sans le Rocket, nos chances de nous rendre jusqu'au bout se trouvaient compromises.

Il fallait voir et entendre les réactions à la suspension, qui a fait la manchette des journaux et dont toutes les stations de radio parlaient. Presque tout le monde prenait position pour le Rocket. Plus on parlait de la suspension, plus la colère montait dans la population, surtout chez les Québécois francophones.

Il faut comprendre que nous n'avions jamais vraiment aimé Campbell et que cette décision était une gifle non seulement pour les amateurs de hockey et les Montréalais, mais aussi pour tout le Canada français. Que cette gifle ait ou non été intentionnelle de la part de Campbell n'a aucune importance. Ce qui compte, c'est l'effet que la suspension a eu sur les gens. Cet effet s'est intensifié à l'approche du match contre Detroit qui allait être disputé le jour de la Saint-Patrick.

Comme c'était le dernier droit de la course et que nous étions nez à nez avec les Red Wings pour la première place, ce match allait être le plus important de la saison. Nous ignorions ce qui se passerait au Forum une fois le match commencé. À mon arrivée là-bas à la fin de l'après-midi, j'ai eu l'impression que des problèmes allaient surgir. On pouvait le sentir dans l'air. Après tout ce qui avait été dit et écrit dans les médias, la colère de la population s'intensifiait. Tout le monde se demandait si Clarence Campbell assisterait au match comme il avait l'habitude de le faire.

Même s'il avait été suspendu, Maurice Richard se trouvait au Forum. Il avait pris le siège de l'un de nos entraîneurs et s'était assis à côté du juge de but, au bout de la patinoire. Maurice essayait de rester calme. Il y est parvenu jusqu'à l'arrivée de Campbell. Du fait que son bureau était situé à Montréal, le président Campbell avait des billets de saison du Forum et assistait à la plupart des matches, généralement en compagnie de sa secrétaire, Phyllis King. Mais la situation était délicate; à cause des menaces et de la colère de la population, beaucoup de gens, dont moi-même, avaient cru que Campbell ne viendrait pas au match.

Au commencement de la rencontre, il n'était pas là; même si Dick Irvin avait dit que nous jouerions notre meilleur match de l'année, nous manquions d'éclat. Detroit nous faisait courir d'un bout à l'autre de la glace. Vers le milieu de la première période, Campbell arriva. On aurait dit que toutes les personnes présentes attendaient ce moment-là. Bientôt, les fans se mirent à lancer œufs et tomates en direction du président, qui ne bougea pas d'un poil, même lorsqu'un homme s'approcha de lui pour lui écraser une tomate sur la tête. Certains essayaient de le gifler ou de lui donner des coups de poing.

La situation dégénérait. Une escouade de policiers arriva enfin pour protéger Campbell et l'escorter hors de l'immeuble. Tout à coup, une bombe lacrymogène fut lancée dans les airs. Destinée à Campbell, elle atterrit juste devant le siège de notre gérant, Frank Selke. Puis ce fut une pagaille monstre.

La fumée de la bombe se répandit dans tout le Forum. Nous dûmes cesser de jouer. Le capitaine des pompiers annonça que tous devaient quitter les lieux. Le match prenait fin immédiatement et Detroit, qui menait 4 à 1, le remportait automatiquement.

Dans le Forum, la fumée était si dense que je ne voyais pas l'autre bout de la patinoire. Tous les joueurs s'inquiétaient pour leur épouse. Je partis à la recherche de Marlene, mais je n'y voyais rien. Ainsi que les autres femmes des Canadiens, elle avait été emmenée dans les toilettes des dames.

BOUM BOUM

Tandis que l'on évacuait le Forum, Dick Irvin nous raccompagna aux vestiaires. Les 13 000 spectateurs auraient pu paniquer et se ruer vers les sorties. La plupart toussaient et larmoyaient à cause des gaz lacrymogènes. France O'Brien, la femme du journaliste sportif Andy O'Brien, perdit temporairement la vue. Certains fans s'étaient couvert le visage de leur mouchoir. Dans la majorité des cas, les spectateurs se conduisirent correctement, jusqu'à ce qu'ils soient sortis sur le trottoir.

Une foule en colère, plus nombreuse encore, s'était rassemblée près du Forum. Bientôt, les manifestants se mirent à tout casser rue Sainte-Catherine, fracassant les vitrines, renversant les voitures et lançant des projectiles contre les trams. Selon l'estimation de la police, une cinquantaine de magasins furent pillés. L'émeute dura quatre heures.

Quelqu'un rapporta la cartouche de gaz vide et la montra à Dick Irvin qui dit alors: «J'ai souvent vu le Rocket remplir le Forum, mais c'est la première fois que je le vois le vider!»

Marlene et moi prîmes la fuite par une porte arrière. Nous traversâmes la rue à la recherche de notre voiture. C'était effrayant de voir la foule allumer des feux. En voyant ce triste spectacle, je me dis que ce n'était vraiment pas correct de se livrer à de tels actes.

Aujourd'hui encore, je blâme Clarence Campbell parce que, dans les circonstances, il n'aurait pas dû assister au match. Il aurait mieux valu qu'il attende quelques jours que les fans se calment. Mais il avait dit: «Je suis le président de la ligue et je vais montrer que ces choses-là ne se font pas.» S'il était resté chez lui ce jour-là, il ne se serait rien produit.

Le Rocket a été ébranlé par l'émeute. Le lendemain, à la radio et à la télévision, il a imploré la population de se calmer: «Cessez d'agir ainsi!» Les fans l'ont écouté. «Je vais accepter ma punition; je reviendrai l'an prochain aider le club et les jeunes joueurs à gagner la coupe Stanley. Je veux faire de mon mieux pour les

Montréalais et pour mon équipe. Pour que cessent les troubles, je demande à chacun d'entre vous d'appuyer notre équipe et de l'aider à battre New York et Detroit.»

Pour notre ville et notre équipe, le mal était fait. Nous étions au premier rang avant l'émeute; mais après, nous étions tombés au deuxième. Il nous restait encore une chance. Le samedi, nous allions affronter les Rangers, équipe classée cinquième, que nous arriverions sans doute à battre. Le dimanche, nous serions à Detroit; là, le match ne serait pas facile.

Tout cela me mettait, ainsi que mon équipe, dans une position difficile. D'une part, nous devons remporter les deux matches restants pour finir premiers, ce qui signifiait que je devais donner le meilleur de moi-même, essayer de marquer des buts et aider mes coéquipiers à en marquer aussi. D'autre part, nous voulions tous que le Rocket remporte le trophée Art Ross, d'autant plus qu'il avait été suspendu pour le reste de la saison. Pour laisser Maurice remporter ce titre, il aurait fallu que je ne donne pas le meilleur de moi-même à mon équipe.

Marlene m'a dit: «Boum Boum, c'est bien la première fois que je t'entends te demander si tu vas essayer de marquer des buts ou non.» Elle savait bien ce que tout le monde éprouvait à l'endroit de Maurice. «Si tu as l'occasion de marquer un but, m'a-t-elle dit, tu dois la saisir, même si cela signifie que le Rocket risque de ne pas remporter le titre.»

Mes coéquipiers savaient eux aussi dans quel état d'esprit j'étais. Doug Harvey, l'un des joueurs les plus perspicaces de la LNH, m'a pris à part avant le match contre les Rangers: «Écoute, m'a-t-il dit d'un air grave, si tu as l'occasion de marquer un but et que tu rates délibérément le filet, toi et moi allons avoir une petite conversation.» Dick Irvin m'a remis dans la bonne voie une fois pour toutes: «Boum Boum, nous formons une équipe de hockey. Nous visons la première place. Si par chance tu fais une ou deux passes qui mènent à des buts et que tu marques aussi un but, tant pis pour le Rocket!»

BOUM BOUM

Maurice ne m'a rien dit avant le match; il n'était pas de ce genre-là. Il savait que j'avais une chance de l'emporter sur lui à cause de sa suspension. On disait que le match du samedi serait peut-être lui aussi annulé. Mais le service des incendies a annoncé que des canons à eau seraient installés pour disperser la foule dans le cas où les événements de la Saint-Patrick se répéteraient.

Je n'oublierai jamais la soirée du samedi 19 mars 1955. Une fois sur la glace, devant les Rangers, j'étais encore déchiré entre ma loyauté envers mon ami le Rocket et ma loyauté envers mon équipe. Mais, aussitôt que l'arbitre a lâché la rondelle sur la glace, mon instinct de hockeyeur a repris le dessus; je redevenais le vrai Boum Boum. Après 68 secondes de jeu seulement, j'aidais Floyd Curry à déjouer la vigilance de Gump Worsley. Moins de deux minutes plus tard, j'assistais Mackay. Nous menions 2 à 0. En moins de deux minutes et demie, j'avais réussi deux passes menant à des buts, ce qui me plaçait nez à nez avec le Rocket.

À 11 h 34, mon centre, Jean Béliveau, m'a fait une passe; j'ai projeté la rondelle vers Worsley. La lampe rouge s'est allumée. Je venais de dépasser le Rocket. Nous avons battu les Rangers 4 à 2.

Nous avons joué notre dernier match à Detroit. Malheureusement, les Red Wings nous ont écrasés avec une marque de 6 à 0. Mais la bonne nouvelle, c'était que je remportais le trophée Art Ross.

Cela aurait dû être un moment de grâce pour moi. Ce ne l'a pas été. Quand je suis rentré de Detroit en train, j'aurais voulu aller me cacher. Les fans de Montréal — mes fans — étaient fâchés contre moi parce que j'avais battu le Rocket pour le trophée Art Ross. Je l'entendais dans la rue, à la radio et à la télévision. Mes fils se faisaient harceler par leurs camarades de classe. On me téléphonait pour me menacer. J'ai dû embaucher un garde du corps pour protéger ma famille jusqu'à ce que la fureur se calme!

Au bout d'un certain temps, les fans ont été distraits par les éliminatoires. Après tout, le Canadien était toujours dans la course pour la coupe Stanley et, en demi-finale, nous avons battu Boston

AIMÉ ET DÉTESTÉ

en quatre matches sur cinq. Dans la finale contre Detroit, au sixième match, nous avons obtenu une victoire de 6 à 3 pour nous trouver à égalité avec cette équipe, trois matches contre trois. J'ai marqué le but gagnant, mon huitième des éliminatoires. Cependant, au septième et dernier match, au Olympia Stadium, nous avons perdu 3 à 1.

Quoi qu'il en soit, en l'absence du Rocket, nous avons fait beaucoup mieux que prévu. Vers le milieu du mois d'avril, après les éliminatoires, le sentiment anti-Geoffrion s'était dissipé. Je pouvais dès lors me passer d'un garde du corps pour mes enfants. Mais je ne pouvais effacer l'image que je m'étais créée de celui qui avait volé le trophée au Rocket.

Maurice Richard n'a jamais remporté le trophée Art Ross. Moi, je l'ai gagné deux fois. Mais je peux vous garantir que remporter le championnat m'a fait beaucoup plus de mal que le perdre n'en a fait à Maurice. Mais c'est ce qui s'est toujours passé dans ma vie. Il semble que chaque bonne nouvelle ait toujours été compensée par une mauvaise.

CHAPITRE 2

DES TROTTOIRS DE MONTRÉAL JUSQU'AU FORUM

JE SUIS un enfant de la Crise. Né le 16 février 1931, en des temps difficiles où chacun se demandait s'il mangerait le lendemain. Né à Montréal, mais dans un Montréal différent, beaucoup plus petit à l'époque.

La rue Sainte-Catherine, artère principale du centre-ville, était alors desservie par le tram, aujourd'hui disparu. Le Forum, situé tout au bout de la rue Sainte-Catherine, au coin de la rue Atwater, semblait très loin du centre-ville. Il n'avait que sept ans de plus que moi et ne comportait que 9000 places.

À cette époque, ma ville comptait deux équipes dans la LNH. Les joueurs du Canadien étaient en majorité francophones; ceux des Maroons étaient surtout anglophones. J'avais cinq ans l'année où les Maroons ont accédé aux éliminatoires et affronté les Red Wings de Detroit au premier tour.

Le premier match avait fait couler beaucoup d'encre et de salive dans la ville, et pour cause. C'était le plus long match de hockey jamais joué, ayant commencé le soir du 24 mars 1936 pour se terminer à 2 h 30 le lendemain matin. Normie Smith, le gardien

de but de Detroit, et Lorne Chabot, celui de Montréal, n'ont jamais laissé entrer la rondelle dans leur filet. Après trois périodes de prolongation, aucun but n'avait encore été marqué.

C'est un parfait inconnu, Modere Bruneteau, originaire de Saint-Boniface au Manitoba, qui fit gagner le match aux Red Wings. Jack Adams, l'entraîneur de Detroit, cherchait quelqu'un qui patinait vite. Observant ses joueurs épuisés sur le banc, il se rendit compte que «Mud» Bruneteau était tout frais, puisqu'il n'avait pas joué de la soirée. Adams fit le pari et l'envoya sur la glace, à 12 minutes dans la neuvième période. Bruneteau ramena la rondelle dans sa zone, la passa à Hec Kilrea, la reçut de nouveau puis la lança directement dans le filet des Maroons. Après 116 minutes et 30 secondes de prolongation, les Red Wings l'emportaient sur les Maroons de Montréal avec un score de 1 à 0.

Mon père m'a appris le résultat du match le lendemain matin; à cinq ans, je n'avais pas le droit de veiller tard pour écouter la retransmission du match à la radio. Durant les années 30, les enfants recevaient une éducation beaucoup plus stricte qu'aujourd'hui, mais aucun ne s'en plaignait. Mon père, Jean-Baptiste, était un géant de 6 pi 2 po et de 225 lb. Athlète accompli, n'eût été d'une blessure à la jambe jamais parfaitement guérie, il serait devenu un joueur de baseball professionnel. Mais il a préféré se lancer dans la restauration et, malgré la Crise, nous étions heureux. Nous n'étions pas riches, mais la vie était si belle que nous ne nous en rendions pas compte.

Nous vivions dans un appartement, à l'étage d'une maison située rue Drolet, dans l'est de Montréal: trois chambres, une salle à manger, une belle cuisine et un salon. L'atmosphère y était chaleureuse parce que ma mère, Florina, et mon père étaient de braves gens, généreux, pour qui la famille comptait plus que tout. À leur soixantième anniversaire de mariage, ils étaient aussi amoureux l'un de l'autre que durant leur lune de miel.

À mes yeux, papa et maman ont été les meilleurs parents du monde. Chaque fois que je pense à ma mère, des images me viennent

à l'esprit. Je me souviens que je l'observais faire sa lessive au beau milieu de l'hiver. Même s'il faisait -20 °F dehors, elle étendait son linge sur une corde tendue derrière notre maison. Une heure plus tard, elle ressortait, rentrait tous les vêtements gelés et les repassait pour que nous puissions les porter le lendemain pour aller à l'école. J'ai parfois l'impression que ma mère passait le plus clair de son temps dans le salon, à coudre le pantalon de quelqu'un.

Nous étions catholiques. Ma mère priait pour nous tous les jours; elle voulait que nous réussissions dans la vie. Quoi que je fasse, elle m'appuyait. Si je me trompais, elle me corrigeait, mais toujours avec beaucoup de douceur. Mon père et ma mère étaient mes meilleurs amis.

Notre famille, comme beaucoup de familles canadiennes-françaises de l'époque, était très unie. Mon père était le patriarche, le monarque, le patron absolu du ménage. Chacun des enfants le comprenait bien et le respectait en tant que «patron».

J'étais le quatrième de cinq enfants, ma sœur Lucille étant la «petite dernière». Jean-Paul, l'aîné, était comme moi plutôt farceur. Marguerite était la deuxième. Nous préférons l'appeler Margot. Elle possédait l'entrain, la vigueur et la vitalité du clan Geoffrion, peut-être même un peu plus que les autres enfants. Margot m'a beaucoup aidé, et de bien des façons. Quand j'étais très jeune et que mes parents étaient trop occupés, Margot m'emmenait à la patinoire du quartier et me «gardait» tandis que je donnais mes premiers coups de patin sur la glace. Plus tard, elle m'a encouragé à me lancer dans le chant. C'était très gentil de sa part, sauf que mon professeur de chant et moi nous entendions comme chien et chat. Il voulait que j'apprenne à lire les notes; moi, je voulais me contenter de faire semblant de les lire. Belle tentative, Margot!

Roland, le troisième, était un enfant plutôt tranquille. Excellent défenseur, il aurait pu devenir une étoile du hockey senior. Malheureusement, sa carrière n'a jamais progressé, car il a abandonné le hockey pour aider mon père dans ses affaires.

Lucille, la benjamine, ressemblait un peu à Roland, dans le sens où elle était plutôt tranquille et d'une douceur sans borne.

Je n'ai jamais eu de préférence pour tel ou tel de mes frères et sœurs; je les aimais tous également, même si je n'ai pas eu l'occasion de les voir aussi souvent que je l'aurais souhaité. Après l'école, je me rendais à la patinoire pour patiner et taquiner la rondelle. Quand je rentrais à la maison, Lucille et Margot avaient leur propre travail à faire. Mais le vendredi, le samedi et le dimanche, toute la famille se rassemblait.

Le dimanche matin, nous allions à la messe. L'après-midi, ma mère cuisinait un somptueux repas. Son rosbif, sa sauce, sa purée de pommes de terre et ses légumes constituaient une véritable œuvre d'art. Elle maniait le couteau à découper comme un chirurgien son scalpel. Grâce à sa façon de trancher le rosbif, il y avait toujours des restes pour le lundi et le mardi.

Nous récitons le bénédicité avant chaque repas pour remercier le Seigneur de nous nourrir si bien. Comme vous pouvez l'imaginer, la religion catholique occupait une grande place dans notre famille. Ma mère allait à l'église tous les matins. Depuis l'âge de 7 ans jusqu'à 13 ans, je quittais la maison avec elle à 6 h 30 du matin, parce que je servais la messe. Comme mon père se levait très tôt pour aller travailler et ne rentrait que vers minuit, j'étais naturellement plus proche de ma mère que de lui.

Mes frères et moi nous entendions à merveille, comparés à des frères d'autres familles. Il nous arrivait parfois de nous disputer, jamais de nous battre. Jamais.

Mon père aurait pu être plus sévère s'il l'avait voulu. Malgré sa grande taille, c'était un homme doux. Il ne parlait jamais de choses négatives, préférant voir le beau côté de la vie. Grâce à son restaurant, il était toujours entouré de gens et comptait beaucoup d'amis. Il aimait tout le monde, surtout les enfants.

Si je suis devenu un homme qui aime bien s'amuser, c'est en grande partie grâce à mes racines. Dans ma famille, on se réunissait souvent pour chanter et danser. Quand ce n'était pas chez

nous, c'était chez mon oncle Maxime, le frère de mon père, qui avait épousé la sœur de ma mère, Régina. On peut dire qu'il était deux fois mon oncle!

Du plus loin que je me souviens, le hockey a toujours été un sport important dans notre foyer. Ma carrière a commencé sur une paire de patins à deux lames quand j'avais quatre ans. Je les appelle «patins», mais c'étaient plutôt des ajouts à mes chaussures qui n'aidaient pas vraiment à apprendre à se déplacer sur la glace. Un Noël, alors que j'avais six ans, une boîte aux couleurs vives m'attendait sous le sapin. Je n'avais aucune idée de son contenu. Je l'ai ouverte. Quelle surprise! Une paire flambant neuve de patins Daoust! Je n'aurais pas été plus ravi si on m'avait offert les bijoux de la couronne. Je les prenais même avec moi dans mon lit. Je ne les perdais jamais de vue. C'était de l'or, le plus beau cadeau que j'aie jamais reçu. Chaque fois que je m'en servais, j'essuyais les lames, pour qu'aucune trace de rouille ne vienne tacher le métal brillant.

Curieusement, il ne m'a jamais été facile de patiner, ni dans la LNH ni quand j'étais enfant. Aujourd'hui, je répète toujours aux enfants de ne pas se décourager s'ils n'arrivent pas à bien patiner avec leur première paire de patins. La première fois que j'en ai chaussé, j'ai fait de nombreuses chutes. Je me trouvais plus souvent à l'horizontale qu'à la verticale. Mais je me suis acharné et, après un certain temps, je me suis habitué à mes patins et les ai mieux maîtrisés.

À cette époque, il y avait des patinoires extérieures dans tous les quartiers de Montréal. Je jouais pendant des heures. Je rentrais ensuite à la maison, plaçais mes patins sous le poêle à bois et les laissait dégeler.

Le hockey pour enfants était tout à fait différent il y a 60 ans de ce qu'il est devenu. Il y avait moins de patinoires à glace artificielle. Les hivers étaient plus froids, et on pouvait compter sur la glace naturelle de novembre jusqu'à mars. Moi, j'aimais bien aller jouer au hockey quand tout le monde refusait de mettre le nez

dehors à cause du froid intense. J'allais patiner même quand la température tombait à -15 ou -20 °F. J'aimais tellement frapper la rondelle et patiner que je l'aurais fait jusqu'à ce que mes orteils soient complètement gelés, ce qui a failli m'arriver de nombreuses fois. S'il neigeait, nous sortions les pelles et les grattoirs pour nettoyer la glace et pouvoir continuer de jouer. Je me fichais pas mal du froid, car un rêve me réchauffait: je voulais être joueur de hockey. Point. À l'âge de neuf ans, j'ai joué pour la première fois dans une équipe organisée, celle de la paroisse Immaculée-Conception. Même si je n'étais pas bon patineur, l'équipe m'a accueilli à bras ouverts et m'a donné ma chance. Je n'aurais jamais pu devenir hockeyeur professionnel sans l'aide de cette équipe et surtout sans celle du père Robitaille, mon premier entraîneur.

Quand je me suis joint à l'équipe Immaculée-Conception, la Seconde Guerre mondiale venait tout juste d'éclater et la Crise se terminait. Mais même durant les jours les plus sombres de cette période, je ne me suis jamais inquiété. Je ne manquais de rien. J'avais des patins, un bâton et une rondelle. Notre quartier était chaleureux et uni, toutes les familles s'entraidaient. Quand nous jouions dehors dans le froid, nos mères formaient une espèce de convoi et venaient nous ravitailler en chocolat chaud.

Comme pour tout bon petit Québécois francophone, j'encourageais le Canadien quand je n'étais pas en train de jouer. Les Maroons n'existaient plus depuis 1938; le Canadien n'avait donc plus à partager le cœur de Montréal. Mais à la fin des années 30, le Canadien n'était pas une très bonne équipe et parvenait rarement à remplir le Forum. Durant la saison de 1939-1940, le Canadien est arrivé en septième et dernière place de la LNH, ne remportant que 10 des 48 matches disputés. Certaines parties n'ont attiré que 2000 spectateurs; d'aucuns allaient jusqu'à dire que le Canadien suivrait l'exemple des Maroons et fermerait boutique. Tout a changé quand Dick Irvin a quitté Toronto pour devenir l'entraîneur de l'équipe de Montréal. En deux années seulement, il est parvenu à faire de Montréal un club redoutable, en grande partie grâce à Maurice Richard.

Le Rocket s'est joint à la grande équipe à la saison 1942-1943, et les fans ont commencé à remplir le Forum. L'année suivante, le Canadien est arrivé au premier rang et le Rocket est devenu une étoile. Il jouait à l'aile droite, Elmer Lach étant au centre et Toe Blake à gauche. La *Punch Line*, comme on appelait cette formation, a mené Montréal à la coupe Stanley en 1943-1944, sa première depuis 1931.

Je ne vivais que pour le hockey, 24 heures sur 24. Quand les matches du Canadien étaient radiodiffusés, j'écoutais attentivement chaque fois que l'on mentionnait le nom du Rocket. À mes yeux, personne ne lui arrivait à la cheville; quand il marquait un but, le rugissement de la foule m'enchantait.

Une fois à l'école secondaire, j'ai décidé que je ferais carrière dans le hockey, même si je savais que ce ne serait pas du gâteau. Il y avait beaucoup de bons joueurs et il était difficile d'entrer dans les bonnes ligues juniors. J'ai eu de la chance. Mais, comme pour tout ce qui m'est arrivé dans la vie, la malchance était aussi de la partie.

À l'âge de 14 ans, j'ai sauté plusieurs années d'école et commencé à jouer au hockey pour le collège Mont-Saint-Louis. Un beau samedi que nous jouions au Forum dans le cadre d'une espèce de carnaval de hockey, un ancien Canadien, le légendaire Sylvio Mantha, se trouvait dans les gradins. J'ai eu la chance ce jour-là de marquer cinq ou six buts. Dès lors, Mantha s'est intéressé à moi et il est venu me voir après le match. Il m'a offert de me présenter l'automne suivant au camp d'entraînement des Juniors de Concordia pour un essai. J'étais au septième ciel.

Puis la malchance s'est abattue sur moi. Quand je me suis rendu au vestiaire pour mon premier essai, un pur étranger s'est approché de moi et m'a dit: «Non, tu ne réussiras jamais.» Puis il s'est mis à lancer mes affaires dans le corridor. C'était terminé pour moi! Pas d'essai. J'étais abattu.

Ce que j'ignorais alors, c'est que cet homme était Robert Rochon, président du club qui deviendrait plus tard le National. De toute évidence, Rochon croyait que je n'avais pas ce qu'il

fallait pour réussir. Ses paroles m'ont vraiment blessé, mais je n'allais pas renoncer pour autant. Le lendemain, je suis retourné au Forum. Arrivé avant tout le monde, je me suis rendu au vestiaire et j'ai revêtu mon équipement. Une fois les autres joueurs arrivés, Rochon n'a même pas vu que j'étais là. Inutile d'insister sur le grand plaisir que j'ai ressenti quelques années plus tard quand j'ai reçu le trophée Calder de la recrue de l'année dans la LNH, trophée qui m'a été présenté par nul autre que... M. Robert Rochon!

Le Rocket s'entraînait en faisant de la bicyclette et son itinéraire l'amenait souvent à passer devant le restaurant de mon père, à Bordeaux, en banlieue de Montréal. Il a commencé à s'arrêter au restaurant; un jour, je me trouvais là quand il y est entré. Mon père m'a présenté à lui. Je lui ai dit: «M. Richard, vous êtes mon idole. Je vous suis tout le temps à la radio. Je vais travailler très fort, parce que je veux devenir ce que vous êtes.» Il m'a répondu: «J'espère que tu y arriveras, jeune homme.»

Ce que le Rocket ignorait — rares étaient ceux qui étaient au courant —, c'est que je travaillais un tir qui allait révolutionner le hockey et qui me vaudrait le surnom qui m'est resté collé toute ma vie. Le tir est connu sous le nom de tir frappé, et le surnom, c'était Boum Boum. Ce tir est le résultat de nombreuses années d'expérimentation; le surnom, lui, est né tout d'un coup.

Parlons d'abord du tir. Ses racines remontent à la première équipe organisée dont j'ai fait partie, celle de la paroisse Immaculée-Conception. Avant et après les séances d'entraînement de l'équipe, je passais des heures à travailler seul. Au lieu de rentrer à la maison après l'école, j'allais sur la patinoire et je frappais la rondelle sans relâche. À ce moment-là, comme tous les joueurs de la LNH, je n'utilisais que le tir des poignets et le tir du revers. Mais un jour, un accident s'est produit qui allait changer l'histoire du hockey.

Un jour que je m'approchais du filet, j'ai exécuté un tir des poignets qui a raté le filet. Chaque fois que cela m'arrivait, j'étais furieux. Mais cette fois-là, j'étais fou de rage et j'ai commencé à

faire semblant de frapper la rondelle violemment, comme si je la battais avec mon bâton. Un des coups a porté: la rondelle a été projetée à une vitesse telle qu'elle a traversé le filet. Je n'en croyais pas mes yeux. Quand je l'ai vue ressortir de l'autre côté, je me suis dit: «Voilà un tir que les gardiens de but craindront pendant longtemps, très longtemps.»

Cependant, je me demandais si cette technique allait marcher une deuxième ou une troisième fois. J'ai fait quelques expériences. Cela marchait. Je ramenait mon bâton vers l'arrière en formant un arc, et puis — bang! — je frappais la rondelle comme une balle de golf. J'ai su immédiatement que mon tir était meilleur et plus puissant que celui de n'importe qui.

Une fois convaincu de l'efficacité de mon tir, je l'ai mis à l'épreuve durant un match. La première fois que j'ai envoyé la rondelle de cette façon dans le filet adverse, le gardien s'est presque évanoui sous le choc. Tout le monde — mon entraîneur, mes coéquipiers, les adversaires — se demandait ce qui s'était passé. Personne n'avait jamais rien vu de tel. C'était une invention, une nouveauté.

Naturellement, les sceptiques n'ont pas manqué. Les entraîneurs sont d'un naturel prudent. Le tir frappé — rappelez-vous qu'il n'avait pas encore de nom — était un coup radical. «Oublie cela», me disait tout le monde. Je répondais: «Quand j'aurai perfectionné ce coup-là, tous les gardiens de but auront peur de moi.»

Je l'ai donc travaillé et retravaillé. Une fois entré dans les juniors, quand je suis parvenu à exécuter parfaitement l'élan arrière, je n'ai plus jamais recouru au tir des poignets. Entre-temps, de plus en plus de gens nous remarquaient, moi et mon tir. Un journaliste sportif bien connu au début des années 50, Charlie Boire, est venu par hasard à la patinoire où je m'entraînais seul à tirer.

J'avais aligné une douzaine de rondelles sur la ligne bleue. Une à une, je les ai propulsées vers le filet. Certaines y sont entrées, d'autres ont raté la cible. Quand je ratais le filet, on pouvait

entendre le claquement de la rondelle sur mon bâton et un autre claquement lorsque la rondelle heurtait la bande. Pour Charlie Boire, ces deux claquements, c'étaient Boum! Boum! «Je vais te surnommer Boum Boum, m'a-t-il dit. Est-ce que ça t'ennuie?» «Appelle-moi comme tu le voudras, lui ai-je répondu. Boum Boum me convient très bien.»

C'est ainsi que j'ai été affublé de ce surnom. En 1948-1949, j'ai connu ma première saison vraiment importante en tant que joueur amateur. J'étais devenu une étoile dans la Ligue de hockey junior majeur du Québec (LHJMQ) qui, à cette époque, ne manquait pas d'étoiles. En plus de mon équipe, le National, il y avait les Citadelles de Québec — l'équipe de Jean Béliveau —, le Canadien Junior de Montréal — celle de Dickie Moore —, Trois-Rivières — celle de Mitch Perreault —, les Royals de Montréal — l'équipe de Fred Burchell — et les Cyclones de Verdun — l'équipe de Gump Worsley.

Cette année-là, j'ai remporté le trophée de la LHJMQ pour mes 52 buts et 34 assistances, soit un total de 86 points. Voilà qui me plaçait six points devant le grand Jean Béliveau. L'homme qui m'a vraiment donné un coup de main, c'est Fred «Skippy» Burchell, le joueur centre qui avait aidé les Royals à gagner la coupe Memorial l'année précédente. «Burchell était l'homme dont Boum Boum avait besoin, a écrit Boire dans le *Montreal Star*. Un bon centre capable de comprendre le style de Geoffrion.»

Charlie avait raison. Mais il y a un autre homme à qui je dois beaucoup: notre entraîneur, Mickey Hennessy, qui a eu le bon sens de nous placer, Burchell et moi, dans la même formation. Grâce à son style et à son extraordinaire coup de patin, Burchell représentait un atout majeur pour moi. Je peux dire sans hésiter qu'il était à l'époque le meilleur constructeur de jeux de la LHJMQ.

Ce qui nous distinguait, Skippy Burchell et moi, c'était la taille. À 17 ans, je mesurais déjà 5 pi 10 po et pesais 160 lb. Burchell, lui, était plutôt petit (5 pi 6 po, 145 lb). J'ai toujours cru que c'est à cause de sa taille qu'il a moins bien réussi dans la LNH.

Au cours d'un seul match, j'ai marqué sept buts dont six avaient été généreusement préparés par Burchell. Peu de centres peuvent en dire autant. À nous deux, nous pouvions nous vanter d'avoir marqué plus de la moitié des buts de tout le National. Malheureusement, j'ai été terrassé par une appendicite juste avant les éliminatoires de 1948-1949, et l'équipe s'est effondrée. Pendant mon séjour à l'hôpital, notre équipe a été battue quatre fois d'affilée par Québec.

Maintenant que j'avais un nouveau surnom et que j'avais remporté un championnat, j'étais décidé plus que jamais à rehausser ma réputation durant la saison 1950-1951. Le National avait un nouvel entraîneur — un excellent ancien joueur du nom de Pete Morin — qui nous a gardés, Burchell et moi, dans la même formation. Voici ce que disait de nous le *Hockey News*:

Comme coéquipiers, Geoffrion et Burchell sont sans égaux dans le circuit du Québec. Skippy sait où et à quel moment lancer la rondelle et Geoffrion sait où il doit se trouver et à quel moment. Ils se sont beaucoup entraînés ensemble et ils arrivent généralement à percer les plans de leurs adversaires.

J'étais alors devenu la «propriété» du Canadien de Montréal. Avant l'expansion et le système de repêchage, la LNH avait mis sur pied ce qu'on appelait la Formule C. Les recruteurs des équipes de la LNH rendaient visite aux équipes des ligues juniors. S'ils dépistaient un jeune homme plein de promesses, ils le convainquaient de signer une Formule C, qui faisait de lui la propriété de l'équipe en question. Si ma mémoire est bonne, je pense que tous les joueurs de la LHJMQ avaient signé une Formule C avec le Canadien. Cela signifiait que, théoriquement, tous les jeunes joueurs juniors du Québec appartenaient au Canadien — si cette équipe voulait bien d'eux.

J'appartenais donc au Canadien de Montréal. Je me demandais seulement combien de temps il faudrait avant que je me fasse remarquer. J'espérais que ce serait le plus tôt possible. Le Cana-

dien se réorganisait, éliminant certains de ses vieux joueurs et en cherchant de nouveaux. Frank Selke, qui dirigeait l'équipe, menaçait d'en échanger tous les joueurs, sauf le Rocket. Comme je connaissais l'avenir qui attendait le club Canadien, je le gardais à l'œil et lisais tout ce que les journaux écrivaient sur lui.

Au début de décembre 1950, Frank Selke a effectué l'un des échanges les plus importants dans l'histoire de son équipe. Il a échangé Léo Gravelle contre un joueur des Red Wings de Detroit, Bert Olmstead. Gravelle était l'un des patineurs les plus rapides de la LNH, ce qui lui avait valu le sobriquet de «Gravelle la Gazelle». Olmstead était un dur ailier gauche qui aimait bien arracher la rondelle dans les coins. Bien entendu, je l'ignorais à l'époque, mais «Dirtie Bertie», comme les joueurs des autres équipes l'appelaient alors, allait jouer un rôle de premier plan dans ma carrière.

«J'échangerai n'importe qui contre quelqu'un qui, à mon avis, renforcera mon club, disait Selke. En ce moment, j'essaie de trouver un ailier droit canadien-français.»

J'étais un ailier droit; j'étais canadien-français. Je m'attendais à ce que le Canadien me donne ma chance d'un jour à l'autre. Voilà. J'ai reçu un appel téléphonique un samedi matin, juste avant Noël. C'était le 16 décembre 1950 et le Canadien devait affronter les Rangers au Forum.

À ce moment-là, Montréal était au quatrième rang. New York était au sixième et dernier rang, même si cette équipe avait de bons joueurs, comme le gardien Charlie Rayner. Le mercredi précédent, à New York, les Rangers avaient battu le Canadien 3 à 2; Selke était furieux, car c'était la cinquième défaite d'affilée pour son équipe. Il m'a fait venir, ainsi que deux autres joueurs amateurs: Jean Béliveau, des Citadelles de Québec, et Dick Gamble, des As de Québec, meilleur marqueur de la LHJMQ.

C'était la panique à Montréal. Selke a aussi fait venir Hugh Currie, défenseur de Buffalo, et Tommy Manastersky, mieux connu en tant que footballeur des Alouettes de Montréal. Tous les

regards étaient braqués sur le beau Jean Béliveau, enfant chéri de la L.H.J.M.Q.

Jean a donc été placé au centre, le Rocket étant à l'aile droite et Norm Dussault à la gauche. Mon centre était Billy Reay, un joueur aguerri qui appartenait à la LNH depuis 1943 et qui connaissait toutes les patinoires comme le fond de sa poche.

Je connaissais la plupart des membres de l'équipe parce que j'étais un fan et que je fréquentais beaucoup le Forum. Mon équipe junior y avait souvent joué. Je connaissais même personnellement bon nombre des joueurs. Mais c'était la première fois que j'entrais dans le vestiaire du Canadien, que je côtoyais mes idoles, le Rocket et Butch Bouchard!

Il y avait 14 158 spectateurs au Forum le jour où je suis descendu sur la glace. Laissez-moi vous dire que j'étais nerveux. Qui ne l'aurait pas été? Non seulement c'était pour moi un grand match à jouer, mais c'était aussi un match décisif pour l'avenir du club, et tout le monde en était conscient.

Malgré cinq matches perdus d'affilée, nous comptions de bons joueurs dans notre équipe. Notre gardien, Gerry McNeil, un homme trapu, était l'un des meilleurs. Doug Harvey, Tom Johnson et Bud McPherson étaient nos meilleurs défenseurs. McPherson, l'un des joueurs les plus imposants de la LNH, mesurait 6 pi 3 po et pesait 205 lb; mais il ne se servait pas de sa taille pour intimider l'adversaire. Harvey et Johnson étaient jeunes et n'avaient pas encore réalisé leur plein potentiel.

Nous comptions des avants hors pair. Kenny Mosdell, un gros joueur de centre qui s'était fait connaître chez les anciens Américains de New York au début de la Seconde Guerre mondiale, était l'un des joueurs les plus sous-estimés de la LNH. Elmer Lach, l'extraordinaire centre de la *Punch Line*, jouait encore même s'il était au crépuscule de sa carrière; Paul Masnick était un jeune marqueur plein de promesses.

Dès la mise au jeu, le trac m'a quitté. Je me suis vite rendu compte que je pouvais rester à la hauteur des joueurs des grandes

ligues, même si je savais que Jean Béliveau me surpassait. Il a exécuté plusieurs tirs vers le filet durant la première période — neuf dans tout le match — et il semblait faire patiner le Rocket encore plus vite. Pourtant, aucune des deux équipes n'a marqué de but durant la première période.

Charlie Rayner défendait brillamment le filet de New York; chaque fois que je me trouvais sur le banc, j'en profitais pour étudier son style. Enfin, peu après la quatrième minute de la deuxième période, je suis descendu sur la glace avec Billy Reay. Il a reçu une passe de Tom Johnson, m'a envoyé la rondelle et vlan! j'ai tiré dans le filet de New York. C'était mon premier match; c'était mon premier but dans la LNH.

J'ai patiné jusqu'au filet et j'ai ramassé la rondelle. De retour sur le banc, j'ai été félicité par tous mes coéquipiers. Mon premier but ne nous a pas fait gagner le match. New York a marqué un but six minutes plus tard et le match a été nul 1 à 1. J'avais au moins prouvé, le temps d'un match, que j'avais ma place dans l'équipe. Frank Dean, journaliste au *Hockey News*, prédisait ceci: «Geoffrion aura plus tard l'occasion de démontrer son talent. Lui et Béliveau sont d'extraordinaires tireurs.»

Selke nous a retournés, Béliveau et moi, au junior, où nous étions nez à nez dans la course au trophée du meilleur marqueur de la LHJMQ. Jean me devançait quand nous avons tous deux été rappelés à Montréal. Cette fois-là, le 27 janvier 1951, nous allions jouer au Forum contre les Black Hawks de Chicago. Montréal était alors en troisième position; Chicago, en sixième. Harry Lumley, qui avait fait gagner la coupe Stanley à Detroit en 1950, gardait le filet de Chicago; plusieurs autres Black Hawks seraient plus tard intronisés au Temple de la renommée, notamment Bill Mosienko et Doug Bentley. Mais la défense de Chicago était plutôt faible, ce qui allait nous faciliter la tâche à Jean et à moi.

Selke avait décidé de nous donner de l'avancement à tous deux pour ce deuxième de nos trois matches d'essai, mais, cette fois-là, il nous avait placés sur la même ligne d'attaque. Quel bonheur

d'avoir le «Gros Bill» — c'était le surnom de Béliveau — qui m'envoyait de belles passes toute la soirée. Et je lui en ai fait quelques belles aussi.

En fait, nous avons marqué notre premier but grâce à la passe que j'ai faite à Jean et qui lui a permis d'envoyer la rondelle dans le filet de Chicago à 9:32 en première période. Béliveau me l'a bien rendu, et j'ai marqué un but à 4:42 en deuxième période. Nous avons remporté le match 4 à 2. J'avais fait gagner à mon équipe mon deuxième match de la LNH. Deux matches, deux buts: pas mal pour un joueur de 20 ans!

Ma première expérience de la LNH avait été incroyablement exaltante. J'en voulais plus, et tout de suite. Mais, immédiatement après notre victoire sur Chicago, Selke nous a renvoyés, Béliveau et moi, chez les juniors, où nous avons repris notre lutte pour le championnat des points. Je devançais Béliveau — avec plus de 50 — quand le grand jour est enfin arrivé.

Je n'oublierai jamais cette date: le 14 février 1951, jour de la Saint-Valentin et date limite des échanges pour la saison 1950-1951. Selke craignait que ses Canadiens ratent de nouveau les éliminatoires. Deux séries éliminatoires ratées de suite auraient été considérées comme inacceptables à Montréal, et Selke était conscient de l'enjeu.

Deux ou trois heures seulement avant l'échéance, Selke a lâché la bombe: il échangeait le défenseur Hal Laycoe — qui serait plus tard impliqué dans l'émeute Richard — avec Boston et, dans une série de transactions compliquées, ajoutait à son équipe trois avants prometteurs, Bobby Dawes, Paul Meger et moi-même.

Le patron m'avait téléphoné avant l'heure limite et je m'étais rendu à son bureau, où il m'avait proposé un contrat de trois ans. Franchement, j'aurais même accepté de jouer pour le Canadien sans me faire payer tellement j'avais envie de faire partie de la LNH. Je me fichais pas mal de l'argent; le simple fait d'appartenir à la LNH était déjà une grande récompense.

Il y avait toutefois une entourloupette dans ce contrat: je jouerais les 18 derniers matches de la saison 1950-1951, puis je jouerais régulièrement la saison suivante. Pourquoi? Le trophée Calder de la recrue de l'année n'est accordé qu'aux joueurs qui participent à au moins 20 matches. En me limitant à 18, Selke me donnait une chance de le remporter l'année suivante.

Tout cela était à venir. Ce qui m'intéressait à ce moment-là, c'était d'aider Montréal à accéder aux éliminatoires et de jouer de mon mieux aux côtés de mon idole, le Rocket. Je me disais qu'un jour je serais peut-être adulé par les amateurs de hockey comme Maurice Richard l'était par tous les Montréalais. J'allais être témoin de cette adulation moins d'une semaine après la signature de mon contrat avec Selke.

Les Québécois vénéraient le Rocket. La journée du 17 février 1951 avait été dédiée à Maurice Richard par la Ville de Montréal. Ce soir-là, entre la première et la deuxième période de notre match contre Detroit, le Rocket était honoré au centre de la patinoire, devant une foule de 15 780 fans en folie. Des coulisses, j'avais observé Maurice que l'on inondait de cadeaux — notamment une magnifique berline DeSoto, dont le numéro de plaque était le 9, numéro du chandail que portait le Rocket.

L'admiration sans borne vouée à cet homme, même de la part d'hommes politiques comme Maurice Duplessis et Camillien Houde, maire de Montréal, était évidente. Le discours du maire a été court, gentil et pertinent: «Sur la patinoire, c'est un bon joueur; en dehors de la patinoire, c'est un bon père de famille dont tout le Canada peut être fier. Je ne peux rien ajouter à cela.» J'allais apprendre, au fil des années passées à côtoyer le Rocket dans le vestiaire, que le maire avait raison. Mais ce qui m'a le plus surpris ce soir-là, c'est ce qui s'est passé après la cérémonie, une fois les tapis retirés de la glace. Sid Abel, capitaine de nos ennemis de Detroit, a mené la formation partante des Red Wings de l'autre côté de la patinoire. Abel, Ted Lindsay — celui que le Rocket détestait le plus —, Red Kelly, Leo Reise, Gordie Howe et Terry Sawchuk ont tour à tour serré la main du Rocket.

Maurice Richard a essayé de faire de cette soirée une réussite parfaite en marquant le premier but du match. Mais Howe en a aussi marqué un de son cru, but gagnant dans un match remporté 2 à 1 par décision en faveur de Detroit. Connaissant le Rocket, je suis convaincu qu'il aurait volontiers échangé tous ses cadeaux pour une victoire de Montréal.

Nous n'étions pas encore certains d'accéder aux éliminatoires de 1950-1951. Au début de mars, les Rangers nous avaient dépassés, ce qui avait poussé notre équipe au cinquième rang. Nous sentions tous, surtout le Rocket, que la pression était forte. Le samedi 3 mars 1951, au Forum, nous avons disputé un autre dur match contre Detroit.

Kenny Mosdell nous a donné une avance initiale d'un but, mais Howe en a compté un aussi, et Detroit nous a dépassés à la troisième période. Les Red Wings faisaient tout leur possible pour entraver le Rocket. À un moment donné, il a fait un crochet jusque devant le but, mais a fini par tomber dans un amoncellement de joueurs, près du rectangle du gardien. Je pouvais voir son visage déformé par la rage quand il a patiné en direction de l'arbitre, Hugh McLean.

Le Rocket réclamait une pénalité contre Detroit: Sid Abel l'avait empoigné par le cou, comme pour lui dévisser la tête. Au lieu de cela, McLean a imposé une pénalité à Richard pour mauvaise conduite. Le Rocket était furieux, surtout parce que McLean lui aurait ri au visage quand il lui avait demandé pourquoi il n'imposait pas une pénalité à Abel.

Au moment où Richard patinait en direction du banc des pénalités, Leo Reise l'a harcelé en lui disant: «Tu n'es pas capable de le prendre!» C'en était trop. Richard a essayé de frapper Reise, et McLean lui a imposé une pénalité de match pour mauvaise conduite. Le Rocket s'est rendu directement à la clinique du Forum, où notre soigneur, Bill Head, a recousu la coupure qu'il avait sur le nez. Richard est revenu sur la glace, puis s'est dirigé vers le banc, où une autre dispute a éclaté. Cette fois-là, le juge de ligne Ed Mephram a empoigné le bâton de Richard, qui lui en a donné

deux petits coups sur le menton avant de faire demi-tour et de gagner le vestiaire.

Quand il est passé près de moi, le Rocket était furieux; j'ai eu l'impression qu'il m'aurait transpercé de son bâton si j'avais dit un mot. Le pire, c'était que nous avions perdu le match. Durant le long voyage en train vers New York, où nous allions affronter les Rangers que nous essayions de rattraper, le Rocket n'a pas fermé l'œil. Arrivés à Manhattan, nous sommes allés directement à notre quartier général new-yorkais, l'hôtel Picadilly. Le Rocket fulminait encore contre l'arbitre McLean. En franchissant la porte tournante, il a aperçu son ennemi qui se trouvait dans le hall de l'hôtel, près du juge de ligne Jim Primeau. Le Rocket a commencé à se plaindre de l'incident de la veille, lançant des injures à McLean et le saisissant à la gorge. Heureusement, Paul Raymond, trésorier du Canadien, et notre publiciste, Camil DesRoches, se trouvaient assez près pour intervenir et séparer les deux hommes. Mais le mal était fait. Le président de la LNH, Clarence Campbell, a ordonné qu'une audience ait lieu et imposé une amende de 500 \$ au Rocket.

Nous pouvions nous estimer heureux que Maurice n'ait pas été suspendu, car nous avions besoin de toute l'aide possible pour rattraper les Rangers. Deux semaines avant la fin de la saison, nous étions encore derrière eux, mais deux tendances étaient en train de se dessiner. New York commençait à perdre, et nous commençons à gagner; Boum Boum, la nouvelle recrue, se trouvait au cœur de l'une des courses les plus excitantes qui aient été menées depuis longtemps pour une place dans les éliminatoires.

Le samedi 10 mars, nous avons écrasé Chicago 12 à 2 — j'ai marqué le but gagnant —, tandis que les Rangers perdaient 3 à 2 à Detroit. Le lendemain, nous étions au Madison Square Garden pour ce qui allait être considéré comme le match de l'année pour nous. Si nous le perdions, c'en serait fini pour nous des éliminatoires. Si nous le gagnions — ou jouions un match nul —, nous courrions encore la chance que les Rangers s'écrasent durant la dernière semaine.

Elmer Lach nous a donné une avance d'un but durant la première période, mais les Rangers ont répliqué par quatre buts d'affilée. J'ai marqué un but au milieu de la deuxième période. Les Rangers menaient donc 4 à 2. Au début de la troisième période, Don Raleigh a porté la marque de New York à 5. Les jeux semblaient faits. Mais un miracle s'est produit. Au milieu de la dernière période, Tom Johnson a marqué un but contre le second gardien des Rangers, Emile Francis. Le tableau indiquait donc 5 à 3; nous allions sûrement perdre. Il restait environ 70 secondes à jouer quand quelque chose d'inouï s'est produit.

Pour ce match seulement, Irvin avait ajouté à notre formation un joueur du nom de Claude Robert. Celui-ci n'avait jamais joué dans un match de la LNH de sa vie. Mais ce soir-là, tout à la fin du match, Glen Harmon a passé la rondelle à Robert, à l'intérieur de la ligne bleue des Rangers. En tombant, Robert, en désespoir de cause, a frappé la rondelle qui a miraculeusement contourné Francis pour entrer dans le filet.

Nous n'avions plus qu'un but de retard, et une seule minute de jeu. À partir du point de mise au jeu central, nous avons projeté la rondelle dans la zone de New York et y avons eu une mise au jeu. Irvin a retiré le gardien et envoyé sur la glace un avant supplémentaire. Les Rangers ont bien tenté de repousser la rondelle, mais Butch Bouchard l'a attrapée. Il l'a frappée en direction du filet. Il m'a semblé que c'était l'une des rondelles les plus faciles à arrêter; Francis la voyait venir de loin. Francis, qui allait un jour m'embaucher au poste d'entraîneur des Rangers, était un excellent joueur de baseball, mais il aurait mérité une erreur pour cet arrêt manqué. Il a essayé d'attraper la rondelle, mais celle-ci a rebondi sur son gant pour entrer directement dans le filet.

Même si le match s'est terminé par une marque de 5 à 5, c'était une victoire pour nous. Nous avons le sentiment que les Rangers étaient démoralisés de n'avoir pas conservé l'avance de trois buts qu'ils avaient en troisième période, sentiment qui s'est confirmé le 15 mars au Forum. C'est ce soir-là que je me suis

prouvé à moi-même que même si j'étais une jeune recrue je pouvais supporter la pression.

Par deux fois, New York a joui d'une avance de deux buts sur notre équipe, mais j'ai fait une belle remontée et ai fini par marquer deux buts et faire une passe menant à un but. Nous avons battu les Rangers 5 à 3, ce qui nous garantissait une place dans les séries éliminatoires. Nous avons fini troisièmes, derrière Toronto mais devant Boston, ce qui signifiait que Detroit, en première place, serait notre adversaire au premier tour des éliminatoires de la coupe Stanley.

Quelle expérience pour un jeune homme comme moi! Le premier match a eu quatre périodes de prolongation avant que le Rocket batte Terry Sawchuk; le deuxième match en a eu trois. C'est le Rocket qui a marqué encore une fois le but gagnant.

Detroit a rebondi et a obtenu l'égalité avec nous, deux matches contre deux, mais le cinquième match, disputé au Olympia Stadium, nous l'avons remporté 5 à 2. J'ai marqué le but gagnant tard durant la deuxième période, grâce à une passe de Paul Masnick. Nous sommes rentrés à Montréal où nous avons victorieusement terminé la série 4 à 2, ce qui a été l'un des plus spectaculaires revirements de l'histoire de la LNH.

Dans les autres séries, Toronto a écrasé Boston, ce qui signifiait que nous allions affronter les Maple Leafs en finale. J'appartenais depuis moins d'une demi-saison à la LNH, et voilà que je jouais déjà pour la coupe Stanley.

Cela a été une série intéressante parce que notre entraîneur, Dick Irvin, avait déjà été l'entraîneur de Toronto et qu'il n'appréciait pas du tout cette équipe. Plus je jouais pour Irvin, plus je me rendais compte que c'était tout un bonhomme. Il avait été un excellent joueur avant qu'une blessure ne mette fin à sa carrière. Puis il avait été entraîneur de la LNH à Chicago. Certains le comparaient au légendaire entraîneur de football Knute Rockne, et avec raison. Rockne et Irvin avaient été des amis proches. Irvin aimait raconter comment il avait rencontré Rockne durant la saison 1929-1930, lorsqu'il était entraîneur à Chicago:

DES TROTTOIRS DE MONTRÉAL JUSQU'AU FORUM

Tom Shaughnessy était directeur des Black Hawks cette année-là, ce qui a été une chance pour moi. Tom était un solide gaillard, fort aimable, diplômé de l'université Notre-Dame. C'était aussi un ami de Knute Rockne, le célèbre entraîneur de football, qu'il avait convaincu de nous laisser utiliser les installations de l'université, à South Bend, pour notre entraînement d'avant-saison.

Nous faisons notre gymnastique et nos courses à pied dans un coin du campus, avant les exercices de football. Puis je restais là jusqu'à ce que ces exercices commencent, afin d'observer et d'étudier les méthodes appliquées par Rockne.

Rockne souffrait d'une infection à la jambe cet automne-là. Sa phlébite le handicapait à un point tel qu'il lui était impossible de marcher. Il se plaçait dans une automobile près du terrain et dirigeait l'entraînement au moyen de haut-parleurs. Il avait une voix impressionnante et brusque; c'était un fervent de la discipline. C'était un perfectionniste, mais aussi un homme d'une patience infinie, qui aimait bien rire.

Je me souviens d'une séance d'entraînement où il observait la première équipe qui affrontait une équipe composée d'étudiants de première année. À un moment donné, il a interrompu le match et appelé près de lui Hunk Anderson, son entraîneur de mêlée, pour lui dire de donner le ballon à la première équipe et d'amorcer certains jeux. L'équipe de nouveaux étudiants arrivait toujours à arrêter net l'autre équipe. Rockne était perplexe, puis inquiet. Il a fait venir près de lui les deux équipes et a commencé à se moquer gentiment de la première équipe. L'un des étudiants de première année s'est mis à rire. Rockne lui a demandé ce qu'il trouvait si drôle.

«Vous oubliez que nous étions assis devant le haut-parleur quand vous avez dit à Hunk Anderson quels jeux utiliser, a expliqué le jeune homme. Nous savions à chaque jeu ce qui nous attendait.»

Rockne a éclaté de rire. Il était soulagé de voir que le problème ne se trouvait ni dans les jeux ni dans la première équipe comme il l'avait cru.

Rockne a fait grande impression sur Irvin, ce qui explique pourquoi celui-ci est devenu l'entraîneur féroce qu'il a été avec nous. Imitant le légendaire entraîneur de Notre-Dame, il a recouru aux mêmes sarcasmes avec nous dans le vestiaire que ceux que Rockne utilisait avec son équipe de football.

Comme Rockne, Irvin avait le don d'aller droit au but. Il a un jour résumé toute sa théorie du hockey en ces mots: «Tant et aussi longtemps que ce sport se jouera sur patins, il faudra être capable de patiner pour gagner.» Et quand il parlait de ses jeunes joueurs, comme Bob Dawes et moi-même, il disait: «Compte tenu de la façon dont ce sport se joue aujourd'hui, je choisirai toujours une jeune paire de jambes au lieu d'une vieille tête.»

Irvin avait le sens de la repartie, surtout quand d'autres entraîneurs l'aiguillaient. Un jour, le directeur des Red Wings, Jack Adams, a essayé de le critiquer: «Ce Irvin, il possède encore le premier dollar qu'il a gagné dans le monde du hockey. Il lave lui-même ses chaussettes quand il est en tournée.» Dick n'a pas hésité un seul instant avant de rétorquer: «Au moins, les miennes sont propres. Adams porte les siennes jusqu'à ce qu'elles lui tombent des pieds.»

Dick est le seul entraîneur que j'aie rencontré dont le hobby était l'élevage de pigeons. Il nous disait qu'il avait appris à connaître la nature humaine en observant ses oiseaux. Il se servait même de pigeons pour l'aider dans son travail. «Chacun de mes pigeons me fait penser à un certain joueur de hockey, disait-il. L'un volera un peu, puis reviendra tout essoufflé. Un autre volera longtemps, vite et droit, et reviendra sans faire de bruit. Un autre encore refusera de bouger. Les pigeons sont plus humains que des humains.»

Dick ne buvait ni ne fumait. Il ne mangeait pas de bonbons non plus. Mais il adorait les noix et en gardait toujours des sacs entiers dans les poches de son pardessus. Chaque fois que la tension montait durant un match, il fouillait dans sa poche et en sortait une noix qu'il mâchouillait pour se détendre.

Dick devrait affronter beaucoup de tension une fois que nous serions en finale contre Toronto pour obtenir la coupe Stanley. Les Maple Leafs avaient battu Boston au premier tour et comportaient encore un noyau de joueurs qui avaient gagné trois coupes Stanley d'affilée de 1947 à 1949. Nous savions qu'ils nous donneraient du fil à retordre et, de fait, ils ont gagné 3 à 2 le premier match au Maple

Leaf Gardens, grâce au but que Sid Smith a marqué en prolongation. Nous avons gagné le deuxième match — en prolongation aussi — grâce au Rocket: s'étant élancé du côté droit du filet, il a feint de frapper la rondelle; le gardien Turk Broda s'est jeté sur le ventre et Richard a lancé la rondelle dans le filet d'un tir du revers.

Fait incroyable, chacun des cinq matches s'est terminé en prolongation avec attribution de la victoire à la première équipe qui marquait. C'est cela qui a provoqué notre chute. Les Leafs ont rebondi au troisième match, quand Ted Kennedy a déjoué Gerry McNeil au début d'une unique période de prolongation. Puis Harry Wilson nous a eus au match suivant. Nous pensions les écraser au cinquième match. Paul Meger nous avait donné une avance de 3 à 2 au début de la troisième période et nous avons tenu bon jusqu'à la dernière minute. À 32 secondes de la fin, Toronto a marqué. C'était l'égalité. Le défenseur des Leafs, Bill Barilko, a ensuite marqué un but en prolongation.

Je me sentais triste pour Gerry McNeil qui avait merveilleusement gardé notre filet. Il n'avait connu aucun mauvais match sur une série de onze. Même durant le dernier, celui que nous avons perdu contre Toronto, il avait été extraordinaire. Les fans entassés au Maple Leaf Gardens étaient de cet avis et ils ne lui ont pas ménagé leurs ovations. Dans le vestiaire, après notre défaite, Gerry s'est assis à sa place et a pleuré.

J'étais triste aussi de ne pas avoir fait davantage pour aider mon club. Je n'avais marqué qu'un but et n'avais fait qu'une passe sur but marqué durant les éliminatoires. À part cela, je n'avais pas à me plaindre. Je faisais partie de la grande équipe et des jours heureux m'attendaient. Entre-temps, mon rival de la ligue junior, Jean Béliveau, était resté à Québec, encore loin de la LNH.

Il y avait la vie belle; il gagnait beaucoup d'argent, entre autres au service des relations publiques d'une laiterie locale et dans d'autres fonctions du genre. Le Canadien de Montréal souhaitait ardemment que Béliveau devienne professionnel en se joignant à lui; je savais que, lorsque cela arriverait, lui et moi jouerions dans

BOUM BOUM

la même formation, ce qui serait à notre avantage à tous deux. Je savais que, si on lui donnait sa chance pour le camp d'entraînement de septembre 1951, nous pourrions réaliser quelque chose d'extraordinaire ensemble.

CHAPITRE 3

LE TROPHÉE CALDER ET LA FEMME DE MES RÊVES

DURANT l'été 1951, une chose m'est arrivée qui allait changer le reste de ma vie, même si je ne m'en doutais pas à l'époque. La revue *Montreal Standard* avait envoyé un reporter à Lake Placid pour couvrir les championnats juniors de Montréal. Une fois sur place, le reporter avait rencontré une équipe de patineuses artistiques qui s'y entraînaient elles aussi et avait rédigé un article à leur sujet.

Cet article a attiré mon attention pour deux raisons: premièrement, l'une des jeunes filles photographiées dans le journal était superbe; deuxièmement, cette beauté était la fille d'un héros légendaire du Canadien de Montréal, Howie Morenz. Elle s'appelait Marlene. Âgée de trois ans à la mort de son père, elle n'avait probablement jamais assisté à un match de hockey de la LNH. Elle s'était pourtant lancée dans le patinage et avait même gagné une médaille d'argent de l'Association canadienne de patinage artistique.

J'étais si fasciné par cette jeune fille que j'ai demandé autour de moi si quelqu'un la connaissait. Rien ne laissait prévoir que

BOUM BOUM

nous allions nous rencontrer un jour. Je partais au camp d'entraînement et elle était destinée à devenir une étoile des Ice Follies ou des Ice Capades. Pourtant, nos chemins allaient se croiser avant le début de la saison de hockey.

À l'intersection des rues Sainte-Catherine et Atwater, il y avait un café où j'avais l'habitude d'aller presque quotidiennement après l'entraînement. Un jour, deux jeunes femmes se tenaient près du comptoir quand je suis allé payer mon café. L'une d'elles était la superbe blonde que j'avais vue dans le *Montreal Standard*. Au moment où elle s'appropriait à régler son addition, j'ai essayé de lui dire dans mon piteux anglais que je réglerais sa note. «*Thank you very much; I can pay my own way!*» m'a-t-elle répondu avec fermeté.

Peu de temps après, je me trouvais au Forum, mais pas pour disputer un match... mais laissons Marlene raconter cette histoire:

En septembre 1951, je participais au carnaval sur glace de la Catholie High School au Forum. Juste avant de commencer mon numéro, on a présenté les jeunes étoiles montantes du Canadien de Montréal.

J'ai regardé ces jeunes gens; l'un d'eux avait les yeux bleus les plus lumineux que j'aie jamais vus et me fixait du regard. Pendant toutes les présentations, je sentais qu'il me regardait. Je le trouvais plutôt arrogant; je ne me souvenais plus de l'avoir déjà vu.

On a ensuite annoncé mon numéro et j'ai patiné. Je dois avouer que j'ai fait exprès de patiner devant ce garçon impertinent qui m'avait dévisagée. J'allais lui montrer que je savais patiner.

Malheureusement, durant les présentations, les spectateurs avaient lancé des objets sur la glace, notamment des couvercles de petits contenants de crème glacée que l'on vendait au Forum. En passant à toute vitesse devant le sieur Geoffrion, mon patin est passé sur l'un de ces couvercles et j'ai trébuché. Je suis tombée sur le derrière et j'ai glissé jusqu'à ce que je me cogne sur la bande, juste devant lui. Je n'osais pas ouvrir les yeux tant je me sentais humiliée. Je les ai enfin levés et l'ai aperçu qui riait.

J'étais furieuse. La glace a ensuite été nettoyée et j'ai repris mon numéro, à la perfection cette fois. J'étais encore furieuse quelques

minutes plus tard quand mon frère, Howie Morenz fils, est venu me rencontrer dans le couloir des vestiaires et m'a dit: «Marlene, j'aimerais te présenter un copain à moi. Voici Boum Boum Geoffrion; il sera une grande vedette du hockey un jour.» Encore fâchée, j'ai demandé sèchement: «*Boo Boo who?*»

Même s'il comprenait l'anglais, Boum Boum n'en parlait pas un mot. Mais il a essayé de se faire pardonner et s'est excusé d'avoir ri de moi. Quelques instants plus tard, nous étions tous trois en train de rire.

Boum Boum m'a demandé, par l'intermédiaire de mon frère qui traduisait ses paroles, s'il pouvait me téléphoner et je lui ai répondu que oui. Quelques jours plus tard, il m'a appelée pour m'inviter au Forum le lundi soir suivant. Imaginez ma stupeur quand je me suis rendu compte qu'il s'agissait d'un combat de boxe. J'ai commencé à me demander si j'accepterais de sortir de nouveau avec cet homme; mais, sur le chemin du retour, il s'est montré si charmant qu'il a gagné mon cœur. Nous nous sommes revus régulièrement — aussi régulièrement que faire se peut quand on fréquente un joueur de hockey de la LNH, c'est-à-dire pas très souvent...

À mon arrivée au camp d'entraînement en septembre 1951, je n'arrivais pas encore à croire que je faisais partie du Canadien de Montréal et que je jouais aux côtés du Rocket. Même si nous n'avions pas gagné la coupe Stanley, j'étais persuadé que nous avions une équipe du tonnerre, qui ne ferait que s'améliorer avec de bonnes recrues.

Ce que j'ai trouvé extraordinaire, c'est l'accueil que m'ont réservé les anciens du club. Dans certaines équipes, on fait la vie dure aux recrues. Cela ne m'est jamais arrivé. Des gars comme Butch Bouchard, Elmer Lach et le Rocket m'ont apporté leur soutien même les soirs difficiles qui nous ont conduits à battre les Rangers et à accéder aux éliminatoires.

J'ai été à même de voir ce qui donne son âme à une équipe, et ce ne sont pas seulement les superstars comme Maurice Richard. Les fantassins sont tout aussi importants que les généraux, et nous en avons un qui servait d'exemple à tous. Comme moi, Floyd Curry était ailier droit, mais, contrairement à moi, il était là depuis

un bon bout de temps et jouait un jeu tout à fait différent du mien. Curry était un bûcheur de première classe. Frank Selke avait raison de dire:

Les joueurs comme Curry n'atteignent jamais le rang des stars et ne font pas parler d'eux, mais ils nous sont essentiels. Ce sont des battants. Dick Irvin est content de savoir qu'il peut compter sur ces gars-là pour les mises en échec.

Curry avait un point en commun avec Richard, Bouchard et moi: nous avions chacun un surnom. Tout le monde l'appelait «Busher»; c'est un sobriquet qu'il a gardé durant toute sa carrière. Lloyd McGowan, qui couvrait le hockey pour le *Montreal Star*, disait que Curry lui rappelait le célèbre Busher Jackson, intronisé au Temple de la renommée, qui avait joué pour les Maple Leafs durant les années 30. «Floyd patine vite, comme Jackson, disait McGowan, et il balance les épaules de la même façon que lui. C'est pourquoi je l'ai surnommé Busher.»

Busher jouait sur une ligne avec Ken Mosdell et Cal McKay, qui lui aussi avait un merveilleux surnom — Baldy, qui signifie «chauve», alors qu'il avait une chevelure luxuriante.

En septembre, au début du camp d'entraînement à Montréal, Dick Irvin disait aux journalistes sportifs de ne pas écrire que nous finirions la saison parmi les premiers. «L'an passé, leur disait-il, vous aviez écrit que nous finirions parmi les derniers, et nous avons accédé à la finale. Plus vos prédictions sont sombres pour notre équipe, plus mes gars jouent fort. N'écrivez surtout pas que nous arriverons premiers.»

Personne n'osait dire que nous arriverions premiers, parce que nous n'étions pas l'équipe la plus forte au centre. Puisque Jean Béliveau ne serait pas des nôtres — il avait signé un contrat avec les As de Québec, de la Ligue de hockey senior du Québec —, nous restions avec quatre centres. Billy Reay, Elmer Lach et Kenny Mosdell arrivaient à la fin de leur carrière, et le jeune Paul Masnick n'avait pas encore fait ses preuves. Avant que Béliveau se

soit engagé chez les As de Québec, Irvin avait espéré qu'il pourrait le placer entre le Rocket et Bert Olmstead. Lach jouerait entre Paul Meger et moi.

Cela m'était égal de jouer avec un tel ou un tel, pourvu que mon tour revienne régulièrement. Je savais qu'il me restait beaucoup à apprendre dans le hockey, mais j'avais aussi une confiance naturelle en moi-même et, de plus, aussitôt mon contrat signé avec le Canadien, je m'étais donné comme objectif de remporter le trophée Calder.

Cela n'allait pas être du gâteau. Dans ma propre équipe, Paul Meger était une recrue de premier ordre. C'était l'un des ailiers gauches qui patinaient le mieux en plus d'être un travailleur acharné. Il y avait aussi bon nombre d'autres recrues de grande qualité dans les autres équipes; le trophée Calder, il me faudrait donc le gagner à la sueur de mon front.

Notre équipe comptait de nouveaux visages. L'un d'entre eux, Johnny McCormack, était tout un numéro. Tout le monde l'appelait «Goose». Le plus drôle, c'est que le Canadien a obtenu Goose à cause de son mariage. Je ne plaisante pas!

L'année précédente, Goose jouait pour Toronto. C'était un centre fort et intelligent; essentiellement défensif, il réussissait parfois à marquer un but. Bref, un joueur plein de promesses. Mais il a commis une erreur. Au milieu de la saison 1950-1951, il s'est marié. Il n'y a pas là de quoi fouetter un chat, mais aux yeux de Conn Smythe, qui dirigeait alors les Leafs, les joueurs ne devaient pas être distraits par un mariage au beau milieu de la saison de hockey. Aussitôt qu'il a eu vent du mariage de Goose, il l'a renvoyé dans les ligues mineures et ce dernier n'a plus jamais joué pour Toronto.

Nous étions chanceux d'avoir obtenu McCormack parce qu'il était un avant de première classe et qu'il nous aiderait. Il en serait de même de Dick Gamble, l'un des meilleurs marqueurs de la Ligue de hockey senior du Québec, qui avait signé un contrat de deux ans avec le Canadien.

BOUM BOUM

Dès l'ouverture du camp, Irvin m'a placé à l'aile droite avec Meger et Lach. Je croyais que je m'en tirais bien à ce camp, mais tout le monde n'était pas de mon avis. Len Bramson, qui couvrait le Canadien pour le *Hockey News*, ne m'a pas ménagé:

Boum Boum a le potentiel de marquer 25 buts cette saison grâce à son tir foudroyant, mais il s'est montré quelque peu indolent. Il n'est pas travailleur comme Meger, mais son plus grand défaut est de ne pas saisir les chances qui s'offrent et de ne pas exploiter son tir.

À mesure que la saison avançait — j'avais déjà marqué 20 buts —, j'ai constaté que la rondelle ne venait pas de mon côté aussi souvent que cela avait été le cas au début. Par conséquent, après deux ou trois matches sans but, j'ai décidé d'aller chercher la rondelle moi-même. Je me suis mis à la saisir et à tirer. Bien entendu, après le match, l'entraîneur me disait: «Boum Boum, tu n'es pas seul sur la glace!» D'une part, un journal m'accusait de ne pas saisir les chances qui s'offraient à moi; d'autre part, mon entraîneur me reprochait d'en saisir un trop grand nombre. Impossible d'avoir raison.

Je pouvais quand même compter sur bon nombre de joueurs aguerris pour m'aider; l'un des meilleurs, c'était Butch Bouchard, défenseur et capitaine de l'équipe, qui était venu à son premier camp d'entraînement une douzaine d'années auparavant. Comme moi, Butch était natif de Montréal; mais quand il s'est présenté chez le Canadien, il l'a fait d'une manière un peu différente de la mienne. «J'avais pendu mes patins au guidon de ma bicyclette, raconte Bouchard. J'ai fait 25 milles à vélo pour me rendre au Forum. Irvin, m'ayant vu venir le long de la rue Sainte-Catherine, m'a demandé pourquoi je me déplaçais de cette façon. Je lui ai répondu que c'était parce que je voulais rester en bonne forme.»

Butch venait d'ouvrir à Montréal un restaurant et une boîte qui comptaient parmi les repaires préférés des joueurs de hockey. La direction n'était pas enchantée, croyant que Bouchard serait

distrain de sa carrière. Mais, à ce stade, Bouchard n'allait recevoir d'ordres de personne.

J'écoutais tout le monde attentivement, surtout l'entraîneur. Je ne voulais causer de difficulté à personne, surtout pas à moi-même. Ainsi, quand nous avons ouvert la saison le 11 octobre 1951 au Forum en affrontant Chicago, j'étais fin prêt. Irvin m'a fait jouer avec Paul Masnick et Paul Meger: nous avions des ailes.

Le Rocket aussi était prêt. Dès la première période, il a déjoué la vigilance du gardien des Black Hawks, Harry Lumley, puis Bud MacPherson nous a donné une avance de 2 à 0. J'ai finalement marqué un but à 3:34 dans la troisième période, et un autre à neuf minutes de la fin. Nous avons battu Chicago 4 à 2; tout le monde était content.

C'est à Boston que nous avons joué notre premier match extérieur. J'ai su que ma carrière était lancée quand je suis monté dans le pullman du Canadien. Rappelez-vous qu'à cette époque où la LNH ne comptait que six équipes tous les joueurs se déplaçaient en train, que ce soit vers Chicago, à l'ouest, ou vers Boston, à l'est.

Généralement, les nouveaux devaient respect aux anciens dans le train. Ces derniers souhaitaient tous dormir sur la couchette du bas, censément plus confortable. Sur la couchette du haut, on sentait toutes les secousses du train; dans les courbes, on avait l'impression que l'on serait projeté hors du lit. Du fait que je portais le chandail numéro 5, le club me donnait toujours une couchette numéro 5; coup de chance, la plupart du temps, il s'agissait d'une couchette inférieure.

Ces déplacements en train resserraient les liens entre les membres de l'équipe. Que l'on perde ou que l'on gagne, on se retrouvait tous à la voiture-salon, où l'on pouvait se détendre, bavarder et discuter du match joué. Le sentiment de camaraderie était extraordinaire; comme il n'y avait pas d'autre endroit où aller, nous avions l'impression de former une grande famille unie et heureuse.

Quand l'équipe adverse voyageait dans le même train que nous, l'animosité entre les équipes était intense. Il m'est difficile

de décrire à quel point nous détestions nos rivaux et vice-versa. Le Rocket était particulièrement entier. S'il apercevait Ted Lindsay ou Gordie Howe en train de dîner dans la voiture-restaurant, il faisait immédiatement demi-tour. Pas question qu'il parle aux Red Wings, ni même qu'il les regarde. Nous avions tous à peu près la même attitude envers l'adversaire, qui constituait l'ennemi, ce qui signifiait qu'on ne pouvait fraterniser avec lui ni sur la patinoire ni ailleurs.

Durant ma première année dans la LNH, ces déplacements en train me plaisaient, parce que tout était nouveau pour moi. Au cours de mon premier séjour à New York, je me suis comporté comme un vrai touriste. Aussitôt arrivé à l'hôtel Picadilly, j'ai téléphoné à ma mère pour lui dire que j'allais au Metropolitan Museum puis au Metropolitan Opera House. Dans ma famille, nous aimions tous l'opéra. J'ai donc ressenti un grand bonheur quand je suis sorti de mon hôtel de la 45^e Rue, près de Broadway, que j'ai traversé Times Square, pour enfin arriver au vieil opéra de la 41^e Rue, près de la 7^e Avenue.

Avant d'aller chacun de notre côté, nous avons pris l'habitude de nous tenir au coin de la rue, près du Picadilly, pour regarder le paysage urbain en bavardant. Un jour que nous y étions, l'un d'entre nous — je ne sais plus qui — a remarqué qu'un grand nombre de pigeons étaient perchés sur la corniche de l'immeuble situé en face du Picadilly. Nous nous sommes tous tournés en même temps pour voir s'il y en avait aussi sur la corniche de notre hôtel, sans nous apercevoir qu'il y en avait tout un groupe au-dessus de nos têtes, perchés sur le lampadaire. Tout à coup, plop! sur la tête de l'un d'entre nous. Inutile de dire que nous ne nous sommes plus jamais attardés sur ce coin de rue!

New York occupait une place spéciale dans mon cœur parce que cette ville a une vie qui lui est propre et qu'elle est tellement plus grande que mon Montréal natal. Juste au bout de la rue de mon hôtel, il y avait des dizaines de cabarets et de cinémas, comme le Shubert, le Martin Beck et l'Alvin.

Le vieux Madison Square Garden, où nous affrontions les Rangers, était situé sur la 8^e Avenue, entre la 49^e et la 50^e Rue, pas très loin de notre hôtel. Il nous arrivait souvent d'y aller à pied, en empruntant Broadway vers le nord. Nous passions devant l'Astor Theater, le Jack Dempsey's Restaurant, le McGuinniss Sea Food Restaurant... puis nous tournions à gauche, sur la 49^e.

Certains joueurs aimaient bien s'arrêter à l'église catholique St. Malachy, située sur la 49^e Rue, entre Broadway et la 8^e Avenue. Elle contenait une chapelle spéciale destinée aux acteurs, mais qu'utilisaient aussi les joueurs de hockey et de basket qui se rendaient au Garden. L'une de mes histoires préférées à ce sujet est celle de Sugar Jim Henry, le gardien des Bruins, qui, se rendant à un match, s'était arrêté à St. Malachy pour y dire une prière. Au moment où il se levait pour partir, il a aperçu, sur le même banc que lui, Charlie Rayner, le gardien des Rangers, qui priait aussi fort que lui. Ce soir-là, le match a été nul, 1 à 1!

Les deux Garden — celui de New York et celui de Boston — comptent parmi mes patinoires préférées, parce qu'elles ont des mezzanines et des balcons qui surplombent la glace. Dans les deux villes, les fans faisaient vraiment partie du match; on aurait dit qu'ils étaient assis juste au-dessus de notre tête. On y serait allé rien que pour les fans.

Au cours de mon premier voyage à New York, un fan — un pur étranger — s'est approché de Dick Irvin dans la rue, a tiré 25 \$ de sa poche en lui disant: «Donne ceci au joueur qui marquera notre premier but.»

Nous n'étions pas très amicaux avec les Rangers depuis la saison précédente, où nous les avons affrontés dans la course aux éliminatoires. New York constituait encore l'un de nos principaux rivaux; toute victoire sur eux était très importante pour nous. Ce soir-là, Charlie Rayner gardait le but des Rangers. Il jouait depuis longtemps; nombreux étaient ceux qui croyaient que ce serait sa dernière saison dans la LNH, parce que les Rangers avait deux jeunes gardiens excellents, Emile Francis et Gump Worsley. J'avais

déjà joué contre Gump dans la Ligue de hockey junior majeur du Québec.

Voilà que, sur la patinoire, je me suis souvenu de l'homme qui avait remis 25 \$ à Irvin. Billy Reay était au centre, Paul Meger à l'aile gauche. Mon plan était simple: frapper la rondelle, la frapper, toujours la frapper. À cette époque, les gardiens ne portaient pas de masque protecteur; ils craignaient donc particulièrement de recevoir la rondelle dans le visage. De la façon dont je projetais les six onces de caoutchouc vulcanisé, un coup au visage aurait eu le même effet qu'une grenade.

Je sais que Bobby Hull aimait viser la tête du gardien durant son premier quart de jeu, mais moi, je n'ai jamais délibérément tenté de blesser un gardien de but. Je visais le coin, et si par hasard la rondelle montait et se dirigeait vers la tête du gardien, ce n'était pas ma faute. Je m'efforçais simplement de faire entrer la rondelle dans le filet, rien d'autre.

Après 10 minutes de jeu, Rayner a laissé passer la rondelle. Ross Lowe, notre nouveau défenseur, m'a fait une passe et j'ai réussi à projeter la rondelle dans le filet. 1 à 0. Le Rocket a marqué un but trois minutes plus tard. Nous avons finalement battu les Rangers 3 à 2. Irvin a sorti deux billets de 10 \$ de sa poche et un de 5 \$. J'ai pris un billet et je l'ai donné à Lowe, qui avait préparé le jeu pour moi.

Le total de mes points était satisfaisant pour un début, mais il ne se comparait en rien au total de mes minutes de pénalité. Après trois matches, j'avais accumulé 18 minutes, le plus haut total de la ligue. Les journalistes disaient que j'avais le même type de tempérament qui avait attiré des ennuis au Rocket.

Dans un sens, ils avaient raison. Si je passais quatre ou cinq matches sans marquer de but, je ne voulais plus parler à personne. Je boudais comme Maurice le faisait, mais il y avait une différence entre lui et moi dont personne n'était au courant, sauf notre entraîneur, Bill Head.

Bill comprenait mon comportement parce qu'il savait que je souffrais d'un ulcère hémorragique. L'ulcère altère l'humeur de

celui qui en souffre. Un jour, j'étais de bonne humeur; le lendemain, je ne voulais parler à personne. Pourquoi n'avoir rien dit à ce sujet? La raison est simple. Quand la LNH n'était composée que de six équipes, il fallait se battre chaque jour pour garder son poste, parce qu'une douzaine de joueurs des ligues mineures attendaient leur chance de vous le prendre. Je n'ai rien dit parce que je ne voulais pas perdre mon poste. C'est aussi simple que cela.

Ce n'est pas parce que j'avais peur de parler. Au cours d'un voyage à New York, j'ai été interviewé par Jimmy Powers, du *Daily News*. Il m'a demandé qui, à mon avis, remporterait le trophée Calder. Je lui ai répondu par un seul mot: «Moi.» J'ai dû faire forte impression sur Powers, car il a écrit toute une chronique à mon sujet.

Pourtant, c'était le Rocket qui faisait la manchette des journaux. Quand il ne marquait pas de but, il semblait toujours s'attirer des ennuis avec ses adversaires. À la fin d'octobre, nous avons été battus 1 à 0 par les Leafs à Toronto, et le Rocket s'est disputé avec le Dr Jim Murray, médecin des Leafs. Le Rocket se sentait frustré de ne pas avoir pu marquer son 300^e but dans la LNH et s'était offusqué d'un commentaire du médecin.

Le lendemain, nous affrontions les Leafs au Forum, et le Rocket s'est bagarré avec Fern Flaman, l'un des plus rudes défenseurs de la ligue. L'arbitre Bill Chadwick les a tous deux envoyés au banc des pénalités, mais, avant que Richard n'atteigne le banc, le partenaire de Flaman, Bill Judza, a harcelé le Rocket.

C'était une erreur de sa part. Le Rocket lui a asséné un coup de poing à l'œil gauche. Judza a perdu conscience pendant une minute. Cela n'a pas empêché le Rocket de marquer des buts. En fait, le Rocket et moi étions les marqueurs les plus assidus du club; même les critiques ont commencé à changer de ton à mon propos.

Dink Carroll, auteur d'une chronique fort appréciée dans la *Gazette* de Montréal, écrivait ceci sur moi, après mes six premières semaines dans la LNH:

BOUM BOUM

Il est désormais évident que le Canadien possède un très bon joueur de hockey en la personne de Boum Boum Geoffrion, peut-être une étoile naissante. Il peut frapper la rondelle aussi fort que les autres et ses tirs atteignent généralement le filet. Il manie bien le bâton et, même si son coup de patin est saccadé, il n'est pas hésitant. Sans doute que sa vitesse sur la glace est considérable, parce qu'il ne subit pas souvent d'échec arrière. Ce qui manque à sa formation, c'est un bon constructeur de jeux au centre.

Ce «bon constructeur de jeux au centre» se trouvait encore à Québec, obtenant des résultats exceptionnels chez les As: Jean Béliveau. Je n'avais rien contre Paul Masnick comme centre, mais il était évident qu'il ne pouvait s'acquitter de sa tâche aussi bien que Jean le pourrait. Béliveau jouait pour Punch Imlach et remplissait le Colisée. Mais nous savions tous qu'il était un gros poisson dans un bien petit lac. Frank Selke le savait, Dick Irvin aussi. Ce qu'ils ignoraient, c'était à quel moment Béliveau signerait un contrat avec le Canadien. Sans Béliveau, nous n'étions pas une équipe championne. Après 43 matches, nous nous trouvions au troisième rang (19-18-6), 16 points derrière les meneurs, les Red Wings de Detroit.

Nous avions toutefois ce que personne d'autre n'avait: le meilleur défenseur de la ligue, Doug Harvey. C'était tout un bonhomme, intelligent, robuste et incroyablement calme. À l'entraînement, il jouait de la même façon que durant les matches, c'est-à-dire en restant toujours maître de la situation. D'un bout à l'autre de la patinoire, Harvey tenait les rênes. Il menait une montée en patinant droit devant lui, jusqu'à la ligne bleue adverse, puis il effectuait une passe. Si les adversaires allaient dans le coin avec lui, il leur fallait se méfier. Doug n'était pas un joueur traître, mais il pouvait se montrer méchant si vous le maltraitez.

À une certaine époque, les Rangers avaient un centre, Red Sullivan, qui s'était fait une mauvaise réputation parce qu'il «frappait les patins» des autres: il s'approchait d'un adversaire et, au moment où ce dernier s'y attendait le moins, frappait ses patins

d'un coup sec, pour le faire tomber. Un jour, au Madison Square Garden, Sullivan a fait ce coup à Harvey. Celui-ci s'est vengé en le harponnant de son bâton dans le ventre. La rate éclatée, Sullivan a dû être transporté d'urgence à l'hôpital, où on lui a administré les derniers sacrements. Heureusement, Sullivan s'est rétabli et a poursuivi sa carrière. Cependant, Harvey, et c'est tout à son honneur, n'a jamais nié les faits. Tout le monde dans la LNH a compris Doug quand il a expliqué ainsi son geste contre Sullivan: «Je l'ai fait parce qu'il frappait les patins.» Toute autre explication était superflue.

Je n'irais pas jusqu'à dire que nous, du Canadien, jouions au hockey comme des saints. Il y avait plusieurs petits diables dans notre équipe, Bert Olmstead, par exemple, et Dickie Moore, un jeune ailier gauche. Nous nous étions beaucoup bagarrés quand il jouait pour le Canadien junior et moi pour le National. Moore s'est joint à nous au 27^e match de la saison.

Même après être devenu joueur régulier, Dickie n'a jamais fait la manchette des journaux parce qu'il n'avait pas encore appris à marquer des buts. Pourtant, moi qui avais joué contre lui dans la ligue junior, je savais que c'était un gagnant. Même adolescent, c'était un joueur intelligent et robuste. J'avais aimé jouer contre lui parce que, quand il vous frappait, il le faisait d'une façon loyale. Mais si vous le frappiez d'une façon déloyale, il ripostait de la même façon. Moore pouvait jouer au hockey en s'adaptant au style de l'équipe adverse.

Même si nos rapports avaient été assez turbulents dans la ligue junior, Dickie et moi sommes devenus de bons amis aussitôt qu'il s'est joint au Canadien. Franchement, j'aurais aimé qu'il ait été de ma formation — nous avons plus tard travaillé ensemble, mais pas longtemps —, mais je jouais généralement avec Paul Meger.

Vers le milieu de la saison, je menais la course en vue de la coupe Calder. On commençait à remarquer mon tir frappé et à le comparer aux tirs les plus puissants qu'on ait jamais vus. Hap Day, ancien entraîneur des Leafs qui avait joué avec le grand Charlie

BOUM BOUM

Conacher à l'époque où ce dernier était le tireur le plus puissant du monde du hockey, m'a fait le plus beau des compliments:

Le tir de Boum Boum est beaucoup plus puissant que celui de Conacher. J'ai observé Geoffrion attentivement durant l'un de ses jeux. Je l'ai vu ramener son bâton vers l'arrière, mais je n'ai plus vu la rondelle avant qu'elle rebondisse sur le poteau du filet. C'était la première fois que je ne voyais pas le tir que j'étais en train d'observer!

Ces éloges de Toronto me faisaient chaud au cœur, parce que la rivalité entre Montréal et Toronto était féroce. Même les journalistes torontois ont commencé à écrire des choses gentilles à mon sujet. J'aimais bien Milt Dunnell, chroniqueur au *Toronto Star*. Après l'un de nos voyages à Toronto, Dunnell a écrit: «Un personnage haut en couleur, Boum Boum Geoffrion, fait couler plus d'encre qu'un imprimeur.»

Je faisais peut-être couler beaucoup d'encre, mais Paul Meger était en train de me rattraper dans la course au trophée Calder. Joe Primeau, entraîneur des Maple Leafs lorsque cette équipe a remporté la coupe Stanley en 1951, a déclaré qu'il voterait pour Meger plutôt que pour moi, ajoutant que Meger était plus utile au Canadien que je ne l'étais.

Ces paroles ne m'ont pas dérangé autant que celles de mon propre patron, Frank Selke. Celui-ci a dit à Dunnell que Meger était dans l'ensemble un meilleur joueur que moi. Il a toutefois ajouté: «Mais Paul n'atteindra jamais les mêmes sommets que Boum Boum. Geoffrion traverse toute la patinoire pour marquer un but. Voilà quelque chose de rare de nos jours.» Ce dernier commentaire m'a un peu réconforté.

Au fil des ans, j'allais avoir une assez bonne relation avec la presse. Si j'ai pu prendre avec un grain de sel les coups que l'on m'a portés, c'est surtout grâce à l'amitié de longue date que j'entretenais avec l'un des plus grands journalistes sportifs de Montréal, Jacques Beauchamp.

Jacques était comme un second père pour moi. À l'époque où je jouais chez les juniors, j'habitais à 10 ou 15 minutes de chez lui. Il m'arrivait d'aller lui demander conseil. Il était très proche du Rocket. Quand je lui demandais s'il croyait que j'avais «une chance», il savait très bien à quoi je faisais allusion. Il me rassurait: «Boum Boum, tu peux entrer au Canadien. Continue sur ta lancée. Tu n'es pas celui qui ira faire la loi sur la patinoire, mais tu es capable de faire rentrer la rondelle dans le filet — et c'est cela, la raison d'être du Canadien.»

Quand j'ai commencé à jouer avec le Canadien et que je me suis mis à dos la presse d'expression française, Jacques m'a aidé à voir clair dans la confusion de mes sentiments. Il était toujours juste. Si vous jouiez mal, il vous le disait; si vous jouiez bien, il vous le disait aussi. Je me souviens qu'il avait un jour écrit quelque chose à mon sujet qui m'avait déplu. Je lui avais demandé pourquoi. «Boum Boum, m'a-t-il répondu, si tu es incapable d'accepter la critique, alors change de métier. Je ne peux pas parler uniquement de tes réussites. Quand il t'arrive de mal jouer, je dois l'écrire. C'est mon métier.»

Si simpliste que tout cela paraisse, ce commentaire de Jacques m'a aidé à remettre les choses en perspective. J'ai compris que je devrais recevoir des coups dans la presse, comme sur la patinoire. Bien entendu, il y a eu des reporters qui ne m'aimaient pas ou que je trouvais injustes, mais, la plupart du temps, j'ai l'impression que les médias ont dit de moi plus de bien que de mal.

Durant ce temps, ma vie sentimentale aussi progressait. Marlene raconte:

En décembre, Boum Boum et moi nous sommes fiancés. Il était merveilleux d'être en sa compagnie; il avait un charme suranné qui me plaisait beaucoup.

C'était très drôle quand j'ai commencé à assister à tous ses matches, parce que je n'avais jamais vu une partie de hockey professionnel de ma vie. Comme j'étais fiancée à Bernard Geoffrion et que j'étais aussi la fille de Howie Morenz, les fans se sont mis à me demander

BOUM BOUM

mon avis sur les hors-jeu contestés, par exemple. Je n'avais pas le cœur de leur dire que je n'avais aucune idée de ce que pouvait bien être un hors-jeu.

J'avais l'intention de poursuivre ma carrière naissante de patineuse artistique. Peu après mes fiançailles, j'ai reçu des lettres d'invitation des Ice Follies et des Ice Capades. J'ai choisi les Ice Follies, qui m'ont dit de me présenter à la fin de janvier. Quand j'ai raconté cela à Boum Boum, sa réponse a été rapide et plutôt ferme: «Non, non. Quand tu m'épouseras, tu ne patineras plus.»

J'étais abasourdie, mais déterminée à poursuivre une carrière. C'est pourquoi, dans l'automobile qui nous amenait à un match contre Boston, je lui ai — avec beaucoup de regrets — rendu sa bague de fiançailles. Il était furieux; nous nous sommes à peine adressé la parole le reste du trajet. La situation était pénible, car il devait aussi me ramener à la maison après le match. J'avais 17 ans et j'étais bien élevée; pas question que je rentre toute seule.

Je n'oublierai jamais cette soirée. Bernie patinait en me lançant des regards furieux. Il a commencé à faire payer sa colère et sa frustration aux Bruins, ce qui lui a valu six pénalités. Chaque fois qu'il se rendait au banc, il faisait claquer la porte.

Je ne sais pas pourquoi ce soir-là une fable a commencé à circuler au Forum et dans les journaux: j'aurais demandé à un placeur de remettre la bague de fiançailles à Boum Boum. Pendant des années, je n'ai pu dissiper cette rumeur. J'étais la femme monstrueuse, la sans-cœur qui avait mis fin à ses fiançailles en remettant la bague à un placeur! Jamais je n'aurais pu agir ainsi.

Nous étions tous les deux malheureux, têtus aussi. Nous ne nous sommes pas parlé pendant deux mois. Bien entendu, je me suis rendu compte plus tard que j'avais commis une erreur. Il me manquait terriblement; j'ai compris à quel point je l'aimais.

Plusieurs de mes anciennes amies patineuses, qui s'étaient déjà jointes aux Ice Follies, revenaient faire de brèves visites chez elles. J'étais terriblement découragée par les récits déprimants qu'elles me faisaient. Les heures étaient longues; les déplacements, éprouvants; le salaire, médiocre. En d'autres mots, du «glamour» et de l'enchantement que j'avais espéré vivre, il y avait fort peu. Au début du mois de janvier, j'ai compris que je ne souhaitais pas passer le reste de ma jeunesse en tournée avec les Ice Follies. Inutile de dire que je leur ai écrit pour me décommander.

LE TROPHÉE CALDER ET LA FEMME DE MES RÊVES

Pendant que le Canadien était parti faire sa longue tournée de février, j'ai reçu une lettre de Boum Boum. (Il m'a dit plus tard que c'était la première fois qu'il essayait d'écrire une lettre en anglais.) Il m'a ensuite téléphoné, me demandant de le rencontrer à la gare à son retour.

C'était quelque chose d'osé à faire au début des années 50: une jeune fille élevée au couvent, qui n'était plus fiancée à cet homme et qui allait le rencontrer à la gare avec les autres femmes de joueurs. Mais je l'ai fait. Je voulais que Boum Boum sache que je ferais la moitié du chemin, que je m'engageais.

Je savais que son anniversaire de naissance tombait aux environs de la Saint-Valentin. Je lui ai fait un beau gâteau, avec un gros cœur dessus, que je lui ai envoyé au Forum. À la mi-février, nous étions fiancés de nouveau.

La Saint-Valentin de 1952 a été encore plus merveilleuse. Nous affrontions Toronto au Forum; c'était deux jours avant mes 21 ans. Le gâteau d'anniversaire et de Saint-Valentin de Marlene est arrivé: il y avait au centre l'écusson du Canadien; en haut, une rondelle de chocolat dans le coin gauche et un cœur dans le coin droit. En bas, on lisait: «*Happy Birthday, Boum Boum!*»

Le match a été sanglant. Durant la deuxième période, le dur défenseur des Leafs, Gus Mortson, m'a frappé au nez au cours d'une bagarre. J'ai eu une coupure au front et des blessures un peu partout. Je n'étais pas beau à voir après le match. Mais ce qui comptait surtout, c'est que je jouais avec Dickie Moore et Elmer Lach, et que, grâce à eux, j'avais marqué mon 20^e but de la saison.

Meger et le Rocket avaient eux aussi marqué leur 20^e but de la saison. Au début de mars, le Canadien était au deuxième rang, derrière Detroit. J'avais marqué le plus grand nombre de buts chez le Canadien; j'étais au 6^e rang dans la ligue, et Meger au 14^e. «Il semble que ce sera Boum Boum qui obtiendra le trophée Calder, écrivait Len Bramson dans le *Hockey News*. La plupart des fans et des experts ne voient pas comment le trophée pourrait être décerné à quelqu'un d'autre.»

BOUM BOUM

Je l'ai eu. J'ai terminé la saison avec 30 buts et suis arrivé sixième, derrière Gordie Howe, Ted Lindsay, Elmer Lach, Don Raleigh et Sid Smith. Tout a marché comme Frank Selke et moi l'avions prévu l'année précédente. Je n'aurais pas pu être plus heureux. La seule chose qui aurait pu me combler davantage, c'était la coupe Stanley, notre objectif suivant.

Boston était notre adversaire de premier tour. Les Bruins étaient solides et aguerris; leur gardien de but, Sugar Jim Henry, était un homme d'expérience. Cela ne nous a pas freinés. Le Rocket a marqué deux fois durant le premier match, que nous avons remporté 5 à 1. Au cours du deuxième match, j'ai fait pour la première fois un tour du chapeau dans les éliminatoires. Pour le troisième but, j'ai contourné mon ancien coéquipier, Hal Laycoe, et surpris Henry avec mon tir. Il m'a fait penser à la statue de la Liberté quand la rondelle a volé à côté de lui.

Menant deux matches à zéro, nous sommes devenus un peu trop sûrs de nous-mêmes. Nous croyions avoir déjà remporté la série. Mais nous avons appris une leçon importante: ne jamais se relâcher, pas même un peu, durant les éliminatoires. C'est ce que nous avons fait, et les Bruins en ont profité. Ils ont gagné les trois matches suivants. Nous étions acculés au pied du mur pour le sixième match, qui serait disputé à Boston.

La situation était désespérée. La direction, au bord de la panique, a décidé que nous avions besoin de sang nouveau. Eddie Mazur, un gaillard surnommé «Spider», a été rappelé et, la veille du match décisif, Paul Masnick, de notre équipe-pépinière de Cincinnati, dans la Ligue américaine, est arrivé à Boston. Dans la série contre Detroit en 1951, Masnick nous avait sauvés avec une paire de buts.

Au début du match, nous semblions perdus. Milt Schmidt et Dave Creighton avaient chacun marqué un but pour Boston durant la première période. Nous: rien. Enfin, durant la deuxième période, les manœuvres de Selke ont commencé à porter fruit. Mazur a marqué un but à 4:35, avec l'aide de Billy Reay et de Floyd Curry.

Au début de la troisième période, Boston menait 2 à 1, et Henry bloquait tous nos tirs. Le moment était venu pour un but décisif; devinez qui l'a marqué? Le Rocket a volé la rondelle à Schmidt, s'est élancé au beau milieu de la patinoire et, à 30 pieds du filet, a frappé une rondelle que Henry n'a pas pu arrêter.

Nous avons survécu, mais à peine. Le match se poursuivait en prolongation. Gerry McNeil a merveilleusement gardé notre filet et nous a permis de survivre à la première période de prolongation. Masnick avait à peine joué, sauf durant la première prolongation, et Irvin a décidé de tirer parti du fait qu'il n'était pas encore fatigué. Le jeu se déplaçait d'un bout à l'autre de la patinoire. C'est à huit minutes que Doug Harvey a pris la situation en main. Saisissant la rondelle dans notre zone, il a remarqué que trois Bruins étaient sur la glace, mais hors du jeu. Il s'est donc élancé vers le centre. En traversant la ligne bleue des Bruins, il a exécuté un tir élevé qui a roulé sur les jambières de Henry. Mazur s'est précipité pour frapper la rondelle. Il a raté son coup, mais Masnick l'a frappée à son tour, et la rondelle est entrée dans le filet ouvert, en volant au-dessus du gardien étendu sur la glace.

Nous étions donc à égalité avec Boston, trois matches contre trois. Nous allions jouer le septième match le 8 avril 1952. Je vous dirai dès maintenant que cela a été l'un des matches les plus excitants auxquels j'aie jamais participé, même si je n'ai marqué aucun but.

Ce cher Spider Mazur nous a donné un but tôt durant la première période, mais Eddie Sandford s'est empressé de faire de même avant la fin de cette période. La deuxième a quasiment sonné le glas de la carrière du Rocket. Maurice se faufilait à travers la ligne de défense de Boston quand il a été frappé au visage par Leo Labine, un avant très agressif, une fraction de seconde après qu'on l'eut fait trébucher et tomber. Il s'agissait sans doute d'un coup de bâton, car, la peau du visage arrachée, Maurice gisait inconscient sur la glace. Nous avons un instant cru qu'il était mort.

BOUM BOUM

Les jambes du Rocket formaient un V inversé pendant que notre entraîneur, Hector Dubois, et notre physiothérapeute, Bill Head, étaient penchés sur lui pour tenter de le ranimer. Moi, sur le banc, je priais pour le Rocket. Celui-ci a finalement réagi aux sels; on l'a alors transporté dans la salle de soins du Forum.

Le Rocket m'a plus tard avoué: «Je ne me souviens de rien de ce qui s'est passé après le coup. On m'a dit que c'était Labine. Je ne sais pas; je ne suis revenu à moi que dans la salle de soins.»

Il a de nouveau perdu conscience dans la salle de soins et n'a donc rien senti quand le médecin lui a fait six points de suture au front. Au bout d'un certain temps, il est revenu à lui et est retourné sur le banc. Nous ne nous attendions pas à ce qu'il rejoue ce soir-là, parce qu'il semblait encore hébété. Un reporter mont-réalais a même dit que le Rocket «était dans un demi-coma». Sur le banc, le Rocket disait que ses jambes allaient bien, mais qu'il avait l'esprit embrouillé.

La marque était encore de 1 à 1 en troisième période et chaque minute qui passait nous faisait croire que le but à venir serait décisif pour le match et pour la série. Le Rocket insistait pour jouer et Irvin, qui le connaissait mieux que quiconque, était disposé à miser sur son joueur préféré. Tard durant la troisième période, il a renvoyé Richard sur la patinoire.

Woody Dumart poussait la rondelle vers notre zone quand Butch Bouchard l'a interceptée pour la passer au Rocket, qui se trouvait près du centre de la glace. Mes yeux étaient rivés sur Maurice, qui s'est élancé vers la zone de Boston. Il a patiné en ligne droite, jusqu'à la ligne bleue, puis a momentanément cafouillé avec la rondelle.

Le défenseur des Bruins, Bill Quackenbush, l'attendait et l'a forcé à aller dans le coin droit, près de la ligne rouge. Le Rocket semblait pris au piège, incapable d'amorcer un jeu. C'est ce que nous croyions, et ce que croyaient les Bruins. «Je pensais l'avoir éloigné suffisamment, a dit plus tard Quackenbush, mais il m'a contourné.»

À la ligne rouge, le Rocket a fait un virage abrupt sur la gauche, laissant Quackenbush dépité. Puis il s'est dirigé tout droit vers le filet. Henry a essayé d'avancer pour bloquer Maurice, mais ce dernier a projeté la rondelle dans le coin gauche du filet.

La lampe rouge s'est allumée. La foule a hurlé comme jamais je ne l'avais entendue auparavant et comme je ne l'ai plus jamais entendue par la suite. Même les Bruins étaient étonnés. Plus tard, leur entraîneur, Lynn Patrick, a dit: «Je n'ai jamais vu un but plus éblouissant. Quand Richard a compris qu'il pouvait marquer et qu'il a tiré, il avait vraiment l'air d'une fusée. C'est comme ça qu'il a obtenu son surnom, qui lui va comme un gant.»

Jim Henry n'en croyait pas ses yeux: «Il est arrivé sur moi si vite que je l'ai à peine vu.»

La réaction de mes coéquipiers était tout aussi vive. Elmer Lach avait suivi le Rocket dans l'attente d'un rebond; quand la lampe rouge s'est allumée, il a patiné jusqu'à la bande, où il s'est évanoui. «C'était l'excitation, la fatigue, nous a-t-il dit plus tard. Quand j'ai vu la lampe s'allumer, je me suis penché sur la bande et j'ai tout doucement perdu conscience. C'est le plus beau but que j'aie vu de toute ma vie.» Je suis parfaitement d'accord avec lui.

Pour plus de sûreté, Billy Reay a marqué un autre but à 34 secondes de la fin. Nous avions été sauvés par le Rocket.

C'était la folie dans le vestiaire. Les reporters ne cessaient de demander au Rocket comment il avait pu faire ce qu'il avait fait. «On parle souvent des boxeurs qui attrapent un direct dès le début du combat et qui, au septième round, demandent s'ils en sont bien au deuxième. C'est l'instinct, tout simplement. J'avais une vague idée de ce que je devais faire et je l'ai fait.»

Elmer plaisantait: «Tu joues mieux quand tu es inconscient!»

Le père du Rocket, Onésime, fier comme un paon, a pris son fils par les épaules et l'a serré dans ses bras. Maurice, le plus féroce combattant avec qui ou contre qui j'aie eu le plaisir de jouer, s'est mis à pleurer.

Cette victoire nous avait vidés sur le plan émotionnel; nous ne nous en sommes pas remis. Detroit nous a écrasés quatre matches d'affilée, bien qu'il y ait eu des plaintes au sujet de l'arbitrage. Irvin était mécontent; il prenait les défaites plus mal que tout autre entraîneur que j'aie connu. Quand on lui a répété les paroles de Conn Smythe, selon qui les Red Wings pouvaient envoyer sur la patinoire les sept meilleurs hommes de la ligue, Irvin a répliqué: «Et l'arbitre doit être l'un de ceux-là!»

Dick était amer. Il a refusé de féliciter les joueurs de Detroit et leur entraîneur, Tommy Ivan, en plus de refuser de parler aux reporters de Detroit. Pour montrer qu'il était sérieux, il leur a claqué la porte du vestiaire au visage.

J'étais irrité aussi, mais pas à ce point-là. Même si nous avions perdu, je pouvais m'estimer chanceux: j'avais remporté le trophée Calder. Pour ce faire, j'avais dû surpasser d'excellents rivaux. Wally Hergesheimer, ailier droit des Rangers, me suivait avec ses 42 points. J'en avais 58. Dickie Moore était au troisième rang avec 36 points; Paul Meger, dont j'avais cru qu'il me battrait, a fini avec 17 points.

Bien entendu, comparés aux points obtenus de nos jours, ces totaux ne sont pas très impressionnants. Mais c'était en 1952, et mes 58 points représentaient beaucoup. Si vous trouvez que ces chiffres sont bas, pensez un peu à ce que les étoiles du temps empochaient. À titre d'exemple, au début des années 50, pour obtenir une prime de 2000 \$, il fallait terminer la saison régulière au premier rang en plus de gagner la coupe Stanley! Pour mon trophée Calder, j'ai sans doute touché quelque chose comme 500 \$.

Il faut remettre la LNH dans le contexte de l'époque. Au début des années 50, nous n'étions que six équipes: moins de 500 hommes de cette planète jouaient dans la LNH, et les propriétaires d'équipes avaient le gros bout du bâton. Pour le privilège de jouer dans la LNH — surtout avec le Canadien, l'une des grandes équipes de l'histoire de la ligue —, la plupart d'entre nous aurions joué pour rien.

Quoi qu'il en soit, j'avais gagné assez d'argent pour que Marlene et moi croyions avoir les moyens de nous marier immédiatement. J'avais de nombreuses raisons d'être heureux. Non seulement j'avais gagné le trophée Calder, mais j'avais conquis la femme la plus merveilleuse du monde, celle qui serait toujours mon inspiration.

La vie est étrange. Le jour même où mon pire ennemi, Ted Lindsay — le plus rude ailier gauche que je connaisse —, a épousé Patricia Snell, je convolais en justes noces avec Marlene Morenz. Lindsay avait gagné Pat et la coupe Stanley; moi, j'avais gagné Marlene et le trophée Calder. J'avais l'impression que c'était moi le vrai gagnant.

Notre mariage a été l'événement de l'année à Montréal. Nous avions environ 250 invités, mais une foule de 2000 à 3000 personnes s'était massée aux portes de l'église Saint-Raphaël d'Outremont. Tout le Canadien y était, de même que mes anciens copains du quartier ouvrier de l'est de la ville, où j'étais né.

Je n'ai pas hésité un seul instant à choisir pour témoin mon père, l'homme le plus merveilleux du monde. Marlene et moi avons prononcé nos vœux sous une arche de fleurs. Elle était si belle! Mon mariage valait bien mille coupes Stanley! Marlene et moi nous sommes dirigés vers notre voiture, une Mercury décapotable jaune garée près du club privé du Canadien où s'était tenue la réception, pour partir en voyage de noces. Billy Reay, le Rocket, Doug Harvey et Butch Bouchard étaient tous les quatre assis sur la banquette arrière! Nous avons pris place dans la voiture et leur avons demandé de descendre; mais ils ont refusé: «Nous voulons partir avec vous!»

Deux milliers de personnes attendaient notre départ. J'ai tourné la clé de contact, mais la voiture a refusé de démarrer! Tout le monde a éclaté de rire. «Boum Boum a besoin d'une nouvelle voiture! Achète-toi une nouvelle voiture!» criait-on de toutes parts.

Au bout de quelques minutes, Harvey est descendu de la voiture et a soulevé le capot. «Je crois que je peux réparer cela!» a-t-il

BOUM BOUM

lancé en raccordant le câble de la batterie, qu'il avait lui-même débranché.

Ma nouvelle femme et moi étions contents de partir en voyage de noces et fascinés par notre nouvelle décapotable. Nous avons roulé pendant trois jours, le toit baissé, pour nous rendre en Floride. Nous étions brûlés par le soleil à un point tel qu'il nous était impossible de nous toucher. Nous avons passé les deux premières nuits à nous disputer le lit placé le plus près du climatiseur!

CHAPITRE 4

MA PREMIÈRE «COUPE» DE CHAMPAGNE

AVANT la première mise au jeu de la saison 1952-1953, on a demandé à Frank Selke d'évaluer les chances du Canadien durant la nouvelle saison: «Si nous récupérons Dickie Moore, a-t-il répondu, et si nous obtenons les services de Jean Béliveau, nous gagnerons sans doute la coupe Stanley.» Dickie avait subi des blessures au genou qui avaient failli mettre fin à sa carrière. Le gros Bill jouait encore pour les As de Québec. Moore nous reviendrait; Jean nous ferait attendre.

Les paroles de Selke étaient agréables à entendre. Mais Detroit avait remporté huit victoires d'affilée durant les éliminatoires de 1952 — quatre sur Toronto et quatre sur Montréal —, et les journalistes sportifs prédisaient que les Red Wings garderaient la coupe Stanley à tout jamais, ou au moins pendant deux ou trois ans encore.

Il faut dire que Detroit avait une équipe du tonnerre. Terry Sawchuk était l'un des meilleurs gardiens de but contre qui j'aie joué. À une époque où la plupart des équipes essayaient de bloquer la vue du gardien, Terry avait mis au point un nouveau style

d'accroupissement — très efficace — qui lui permettait de voir la rondelle entre les jambes des joueurs. Durant les éliminatoires de 1952, il avait réussi quatre blanchissages et obtenu une moyenne de 0,62. Impossible de faire mieux.

Red Kelly, Marcel Pronovost et Bob Goldham comptaient parmi les meilleurs défenseurs de la LNH. Kelly maniait la rondelle avec autant de puissance que Doug Harvey; Pronovost était un bon joueur à tous les points de vue; Goldham a été le premier défenseur à bloquer la rondelle en se jetant devant elle.

À l'avant, Detroit avait formé la *Production Line*: Sid Abel jouant au centre, entouré de Ted Lindsay et de Gordie Howe. Ce Howe, quel joueur! Il pouvait lancer la rondelle, manier le bâton comme personne, exécuter des passes fabuleuses et jouer dur. D'aucuns disaient qu'il jouait un peu trop dur. Il n'était pas du genre traître, mais si vous lui faisiez un mauvais coup, il ne l'oubliait pas. Et comme les deux mêmes équipes jouaient 14 fois l'une contre l'autre durant la saison, Howe avait tout le temps de se venger. J'ai toujours eu le plus grand respect pour Gordie Howe, comme joueur et comme personne.

Je me souviens du soir où le Rocket a été honoré au Forum. À la fin de la cérémonie, Maurice s'est dirigé vers la bande. Tout à coup, Howe a crié: «Hé! Rocket!» Richard s'est tourné. Howe a retiré son gant pour lui serrer la main. Pendant un instant, la foule rassemblée au Forum s'est tue: les deux joueurs ennemis se serreraient la main au centre de la patinoire. Tout le monde avait été pris par surprise; mais une seconde plus tard, les fans se sont levés et un tonnerre d'applaudissements s'est fait entendre. Ils applaudissaient le Rocket, bien entendu, mais aussi Gordie Howe, un gentleman.

Quelque chose est arrivé durant la saison 1952-1953 qui allait changer à tout jamais les choses pour Howe et pour les Red Wings. Sid Abel a quitté l'équipe pour devenir joueur-entraîneur des Black Hawks de Chicago. Quel choc! Sid jouait pour Detroit depuis des lustres. Il était capitaine et leader de l'équipe. Il était le

seul centre que Gordie Howe ait jamais eu. Sans Abel, l'équipe ne serait plus la même.

Le Canadien s'améliorait. Dickie Moore, Paul Meger, Dollard St-Laurent, Tom Johnson et moi étions tous jeunes et affinions notre jeu. Meger, Moore et moi faisons du bon travail. Nous avons accumulé le plus grand nombre de points dans la ligue. Avec Béliveau, j'en étais persuadé, nous gagnerions la coupe Stanley. Il était aussi bon que chacun de nous, peut-être meilleur.

Il avait marqué le plus grand nombre de buts dans la Ligue de hockey senior du Québec et avait été élu recrue de l'année. Tous ceux qui le voyaient jouer s'entendaient pour dire que sa place était dans la LNH. Mais je savais que les As feraient tout pour ne pas le perdre.

«J'aimerais bien qu'il joue pour nous, a dit Irvin, parce qu'il est le joueur le plus prometteur que j'aie jamais vu; je suis persuadé qu'il deviendra une étoile. Mais je ne compte pas trop sur sa présence parmi nous, et nous ne cesserons pas de respirer s'il décide de rester à Québec.»

Je suis rentré à Montréal avec ma nouvelle épouse. J'étais prêt à jouer une grosse saison pour me montrer digne de mon trophée Calder, tout en m'adaptant à mon nouveau rôle d'homme marié. Marlene et moi avons emménagé dans notre premier foyer. Marlene se souvient qu'elle essayait de remplir aussi bien son nouveau rôle d'épouse qu'elle avait rempli celui de patineuse artistique:

Je n'oublierai jamais la première fois que j'ai fait cuire un poulet pour Boum Boum. Nous n'étions mariés que depuis une quarantaine de jours. Il avait demandé à un ami proche de repeindre notre appartement; du coup, il l'avait invité à souper avec nous: «Reste à souper. Ma femme est en train de cuisiner un petit festin...»

J'avais passé les trois quarts de ma vie au couvent; je n'avais pas la moindre idée de la façon de cuire... quoi que ce soit. Je me trouvais dans un milieu francophone, où toutes les femmes étaient d'excellentes cuisinières. Les deux frères aînés de Boum Boum, Jean-Paul et Roland, avaient tous deux épousé des cordons-bleus et leur mère, Florina, était une cuisinière hors pair.

BOUM BOUM

J'étais toutefois une femme déterminée; si je n'allais pas être patineuse, je serais cordon-bleu. Voilà que j'avais ce poulet devant moi. On m'avait dit de bien nettoyer la volaille, mais je n'étais pas trop sûre de ce que cela signifiait. À cette époque, nous achetions les poulets au marché, et il leur restait toujours quelques bouts de plumes.

J'ai donc nettoyé le poulet: j'ai pris un peu de poudre à récurer et j'ai frotté la peau pour enlever tous les chicots. Une fois ce travail terminé, il ne restait pas beaucoup de peau sur le volatile. Bien entendu, je n'avais pas regardé dans le poulet. J'ai badigeonné copieusement l'extérieur de beurre et l'ai mis au four. Une fois le temps de cuisson écoulé, le poulet était magnifique.

J'ai dressé la table. Petits pois, carottes, et ainsi de suite. J'ai ensuite placé le poulet au milieu de la table et demandé à Boum Boum de le découper. Lui, qui n'avait jamais découpé de volaille, a commencé par le trancher en deux. C'est alors qu'en sont sorties toutes sortes de choses dégoûtantes — œufs, tripes...

Boum Boum et son ami sont restés bouche bée, sous le choc. Prise soudainement d'une violente nausée, je me suis précipitée vers les toilettes. Pendant que je vomissais, j'ai entendu Boum Boum dire à son ami: «Quand elle reviendra, dis-lui que cela ne te dérange pas.» L'ami a répondu qu'il serait incapable de manger de ce poulet. «Bien entendu, lui a répondu Boum Boum. Nous irons manger au restaurant.»

Je me sentais humiliée. En larmes, je n'arrivais pas à croire qu'il me faudrait aller au restaurant. Nous nous sommes rendus à la *Rôtisserie St-Hubert*. En regardant le poulet, je me suis dit que je n'en cuirais plus jamais. Naturellement, il ne faut jamais dire jamais. Aujourd'hui, je cuisine le meilleur poulet du monde!

Deux jours plus tard, j'ai compris que j'étais enceinte, ce qui expliquait pourquoi j'avais été si violemment malade. Mais cette nouvelle rendait l'incident encore plus gênant pour moi. J'allais être mère et je ne savais même pas comment cuire un poulet. Je suis vite allée voir ma belle-mère, qui m'a appris les trucs du métier.

L'un de ses chefs-d'œuvre, c'était sa tarte aux fraises, à mon avis la meilleure qui soit. Elle m'a montré comment la faire: un peu de ceci, une poignée de cela; on mélange, on roule et voilà! C'était étonnamment facile. Je suis rentrée chez moi et j'ai répété chacun de ses gestes. J'ai roulé la pâte... mais elle collait au rouleau. J'ai dû tout jeter à la poubelle.

MA PREMIÈRE «COUPE» DE CHAMPAGNE

Elle m'a dit: «Marlene, ne t'en fais pas. Tous les vendredis, je ferai les tartes; tu viendras les chercher, et Boum Boum aura sa provision pour la semaine.» C'est ce que nous avons fait. Après les repas, Boum Boum me regardait en me disant: «C'était bien bon.» Au fond de moi, je savais qu'il me restait beaucoup à apprendre. Avec le temps, j'ai fini par m'améliorer. Mis à part mon premier poulet, Boum Boum a toujours mangé sans se plaindre les mets que je lui ai cuisinés.

J'attendais avec plaisir de jouer une deuxième saison pour Dick Irvin, parce qu'il avait la même passion de gagner que le Rocket et moi. Des mois après notre défaite contre Detroit, des fans écrivaient encore au *Hockey News* pour se plaindre du fait que Dick n'avait pas serré la main aux Red Wings après leur victoire. Irvin avait une bonne réponse:

Je ne sais pas pourquoi tout le monde m'en veut. Je n'ai rien dit contre les Red Wings. Ils nous ont battus, c'est tout. Que voulait-on que je fasse? Me lever et crier: «C'est la meilleure équipe que j'aie jamais vue!»?

Ce n'était pas le cas et, même si ce l'avait été, je n'aurais jamais dit cela. Les Red Wings ont battu les Leafs quatre fois d'affilée; pourtant, Conn Smythe n'a pas dit que c'était la meilleure équipe du monde. Tout ce qu'il a dit, c'est que les Red Wings pouvaient faire descendre sur la patinoire la meilleure équipe de sept hommes.

Tout le monde s'en est pris à moi quand j'ai refusé d'aller dans le vestiaire de Detroit pour serrer la main des joueurs. J'attends toujours qu'ils viennent serrer la mienne, puisque nous les avons battus l'année d'avant. Ils ne sont pas venus. En fait, je ne les ai pas revus avant notre match à Detroit la saison suivante. Alors, pourquoi se sont-ils offusqués?

Dick avait raison. Dans cette ligue de six équipes, la compétition était féroce, de même que l'animosité entre Irvin et Jack Adams, de Detroit. Dès la mise au jeu, les joueurs de l'équipe adverse devenaient nos pires ennemis; chaque match était une guerre à finir. Dick avait raison de dire: «Ce sport, c'est la guerre. Chaque joueur s'efforce de battre l'adversaire. Pourquoi devrais-je

BOUM BOUM

serrer la main de mon ennemi, pour ensuite essayer de l'écraser au match suivant? Ce ne serait pas cohérent.»

Irvin avait d'autres soucis que de serrer ou non la main aux Red Wings. Nos deux meilleurs centres, Billy Reay et Elmer Lach, avaient considérablement ralenti leur jeu. Sans Béliveau, il lui manquait un centre clé. Il a même essayé de retirer Dickie Moore de l'aile gauche, pensant qu'il était un centre né, mais cela n'a pas marché. Un bon point pour notre équipe, c'était que le Rocket jouait mieux que jamais: Irvin prédisait qu'il marquerait 55 buts!

Malheureusement, le Rocket a connu un début de saison boiteux; moi aussi. Puis est venu notre quatrième match de la saison, contre les Rangers, au Forum. Ni le Rocket ni moi n'avions encore marqué de but. Aucune des équipes n'a marqué durant la première période et le gros de la deuxième, jusqu'à ce qu'une chose étrange se produise.

À la 17^e minute, Busher Curry attrapa une rondelle perdue à notre ligne bleue et s'élança. Le défenseur adverse, Allan Stanley, ne cessait de l'accrocher avec la lame de son bâton pour l'empêcher de tirer. Franchement, je ne trouvais pas que c'était très grave, parce que Curry n'avait de toute façon pas vraiment le champ libre. Mais je n'allais sûrement pas discuter avec l'arbitre, Bill Chadwick, qui siffla et imposa un tir de pénalité.

Dick Irvin devait décider qui exécuterait ce tir. Presque tout le monde pensait qu'il choisirait le Rocket, surtout que celui-ci avait marqué un but sur le tir de pénalité qu'il avait fait contre Chicago, à notre match du jour de l'An. Irvin a regardé sur le banc des joueurs. Le Rocket a immédiatement fait non de la tête. Pour une raison que j'ignore — peut-être parce qu'il était dans le creux de la vague —, il ne voulait pas s'en mêler. Irvin m'a crié: «À toi, Boum Boum.» Même si je n'avais jamais exécuté de tir de pénalité auparavant, j'ai bondi sur la glace et me suis approché de la rondelle sur la ligne bleue. Quatorze mille fans se sont mis à m'encourager. J'ai patiné jusque dans la zone des Rangers. Je connaissais assez bien Gump Worsley — ayant joué contre lui dans la ligue junior —

MA PREMIÈRE «COUPE» DE CHAMPAGNE

pour savoir ce que je devais faire. J'ai feint de tirer — Worsley s'est raidi —, puis j'ai projeté la rondelle dans le coin, à hauteur des genoux, avant que Worsley ait le temps de bouger. Je venais de marquer mon premier but de la saison. Nous avons remporté le match 3 à 1.

À la fin d'octobre, nous avions le vent dans les voiles. Le 25 octobre 1952, même avec le grand Terry Sawchuk dans le filet adverse, nous avons battu Detroit 9 à 0. Ce qui comptait le plus pour moi, c'était le but que j'avais marqué à la fin de la deuxième période. Ce but n'était pas très important dans le match, mais il l'était pour moi. C'était la première fois en plus de deux saisons que je déjouais la vigilance de Sawchuk.

Avant le début de la saison, Irvin avait prédit que je marquerais 40 buts, soit 10 de plus que durant ma première année. Dick exerçait peut-être trop de pression sur moi; peut-être que je n'étais pas prêt pour une autre grosse saison. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas même réussi à marquer autant de buts que la saison précédente. Je savais que je m'en demandais trop à moi-même, que je me faisais du souci, que je me poussais trop.

Butch Bouchard avait l'habitude de mettre en garde les recrues: «Il n'y a qu'un pas entre le statut de héros et celui de zéro.» Je l'ai bien compris, le 30 novembre 1952, au Forum. Ce soir-là, nous avons affronté Chicago et terminé à égalité 1 à 1. Je n'avais pas fait grand-chose pour aider mon équipe. Durant la troisième période, les fans ont commencé à me huer, à crier: «Rentre chez toi, zéro!» Ces critiques m'ont été pénibles.

Les médias se sont mis à m'analyser pour déterminer ce qui n'avait pas été. Tout un chacun avait son idée là-dessus. Heureusement, Frank Selke m'a soutenu devant les journalistes:

Nous sommes un peu durs avec ce jeune homme. Le dénigrer peut lui faire beaucoup de tort. Boum Boum a toujours été une vedette; depuis qu'il joue au hockey, il fait les manchettes. Au début de la saison, quand il éprouvait de la difficulté à marquer, il a commencé à se faire du souci. Il a les idées un peu brouillées, mais je n'ai pas perdu confiance en lui.

BOUM BOUM

Jean Béliveau a finalement accepté de venir jouer trois matches d'essai avec nous; Dick Irvin l'a fait jouer au Forum dans un match contre les Rangers, avec le Rocket et Olmstead, le 18 décembre 1952. Je me souviens d'avoir dit à Marlene: «Quoi que fasse Jean, je le ferai aussi.» Et je l'ai fait. Jean a marqué trois buts durant ce match; moi aussi. En fait, lui et moi avons marqué tous les buts de notre équipe dans cette victoire de 6 à 2. Béliveau a en tout marqué cinq buts durant ses trois matches d'essai. Il a été nommé joueur de la semaine, mais après ces trois matches, il est retourné à Québec. Personne ne savait quand il jouerait de nouveau avec nous, s'il le faisait jamais.

J'ai fini par remonter la pente durant la seconde moitié de la saison. Peut-être était-ce dû à la naissance de ma fille, Linda, le 8 février 1953. Au début de mars, j'étais le sixième joueur de la ligue à atteindre le cercle des 20 buts. De plus, il avait été déterminé que mon tir était le plus rapide et le plus puissant du hockey, même plus rapide que celui du Rocket.

Le Canadien s'accrochait au deuxième rang, derrière Detroit. Nous n'avons jamais réussi à rattraper les Red Wings, mais nous les avons empêchés de trop se rengorger. Gordie Howe s'acharnait à obtenir un nouveau record de points (il l'a eu avec 91 points!) et à devenir le premier joueur à marquer 50 buts durant une saison depuis que le Rocket avait réussi cet exploit en 1943-1944.

Sept matches restaient à disputer; Gordie avait déjà marqué 46 buts, et il semblait qu'il allait briser le record de Maurice Richard. Quand il est venu jouer au Forum, chaque fois qu'il avait la rondelle, la foule le huait. Howe a déclaré:

Ce serait bien drôle si j'avais 49 buts à l'avant-dernier match de la saison et que je vienne jouer le dernier au Forum. Imaginez ce qui se passerait si je me détachais avec Ted Lindsay à la dernière minute de jeu, que je fasse sortir Gerry McNeil du filet et passe la rondelle à Lindsay. Pouvez-vous imaginer la foule au Forum?

MA PREMIÈRE «COUPE» DE CHAMPAGNE

Pour nous, l'enjeu était de taille. Nous ne voulions pas que quelqu'un brise le record du Rocket, surtout pas Howe. Avec deux matches à jouer, il ne lui manquait plus que deux buts pour égaliser le record de Richard. Howe n'a pas réussi à marquer contre Chicago, et nous avons joué le dernier match à Detroit. C'était à nous qu'il revenait de bloquer la voie à Howe et de préserver le record du Rocket. Dick Irvin, qui idolâtrait Richard, n'allait prendre aucun risque. Nous étions déjà au deuxième rang; nous allions donc concentrer tous nos efforts sur Howe. Dick a mis deux, parfois trois joueurs pour mettre Howe en échec.

J'ai marqué durant la première période, ce qui nous donnait un but d'avance. Howe n'arrivait à rien. Nous étouffions tous ses jeux, même si Detroit a réussi à égaliser les marques au début de la troisième période. Nous avons joué le reste du match comme s'il avait été le septième de la finale de la coupe Stanley. Bud McPherson a eu une commotion cérébrale; moi, j'ai subi une blessure à la tête qui a requis 11 points de suture, mais Howe n'a rien eu!

À la fin du match, Irvin a sauté sur la glace. Il a levé le bras du Rocket comme s'il s'était agi d'un boxeur, et il s'est pavané avec lui pour montrer que c'était lui le champion.

Nous étions heureux d'avoir réussi à bloquer Howe à un seul but du record du Rocket, mais la dure réalité des éliminatoires allait bientôt éclipser ce fait d'armes. Comme nous occupions le deuxième rang, nous allions affronter Chicago, au quatrième rang.

Cela faisait sept ans que les Black Hawks n'avaient pas accédé aux éliminatoires. Mais grâce à leur nouvel entraîneur, Sid Abel, ils étaient devenus une tout autre équipe. Al Rollins excellait devant le filet; la défense de Bill Gadsby et de Gus Mortson était tout aussi efficace que celle des autres équipes de la LNH. Des joueurs comme Jimmy McFadden, Jimmy Peters et George Gee — qui avaient souvent été échangés dans la ligue — jouaient extrêmement bien pour Chicago.

Avant le début des éliminatoires, un journaliste m'avait demandé ce que je comptais faire contre Chicago. «Je marquerai tous les buts égalisateurs, lui avais-je répondu, pourvu que quelqu'un d'autre marque les buts gagnants.» J'avais raison. Durant le premier match, au Forum, Doc Couture a marqué le premier but pour Chicago, et moi le premier pour le Canadien. Nous avons remporté le match 3 à 1. Au deuxième match, nous traînions 2 à 3; j'ai marqué le but égalisateur. Au troisième match, à Chicago, j'ai déjoué la vigilance de Rollins et marqué le premier but de la partie. Ce n'est que deux minutes avant la fin du match que Al Dewsbury a réussi à marquer contre Gerry McNeil. Chicago a remporté le match en prolongation. On peut toutefois dire que j'avais marqué le but égalisateur.

Au début, personne n'a fait grand cas de la victoire de Chicago. Après tout, nous avons gagné deux matches sur trois, et notre équipe semblait plus forte que les Black Hawks. Mais au hockey, il n'y a rien de prévisible. Les Black Hawks étaient pleins de l'énergie que ressent une équipe qui vient d'accéder aux éliminatoires pour la première fois depuis fort longtemps. Chicago a remporté les trois matches suivants. C'était la panique rue Sainte-Catherine après le cinquième match. Premièrement, notre gardien était tendu, comme c'est le cas de tous les gardiens. Par exemple, au cours des éliminatoires Rangers-Canadien de 1950, le grand Bill Durnan s'était retiré pour laisser jouer le jeune Gerry McNeil. Cette fois, c'était McNeil qui avait le trac. Après nos trois défaites en cinq matches, McNeil est allé voir Irvin pour lui demander de le retirer durant la série. «Si nous perdions, lui a dit McNeil, je m'en sentirais personnellement responsable.»

Voilà qui laissait peu de marge de manœuvre à Dick Irvin. Il n'y avait qu'un seul gardien dans les mineures qui puisse remplacer McNeil: Jacques Plante, qui avait joué dans notre équipe-pépinière de Buffalo et qui, durant la saison, avait remplacé trois fois McNeil, blessé.

La fiche de Plante était impressionnante. Il avait remporté deux matches et le troisième avait été un match nul. Sa moyenne était de 1,33. Mais cela s'était passé durant la saison régulière, pas durant les éliminatoires. En outre, Plante était plutôt excentrique. Durant ses temps libres, il tricotait des tuques de laine. Il était excentrique sur la patinoire aussi. Au lieu de rester dans son rectangle comme tous les autres gardiens de but, Plante allait jusque derrière le filet pour ramasser la rondelle. Cela lui permettait de rester maître de celle-ci, puis de la passer à un coéquipier; c'était un concept révolutionnaire à l'époque.

En plus de McNeil, Irvin a retiré trois autres joueurs habituels: Paul Meger, Paul Masnick et Dick Gamble. Il a alors fait venir Lorne Davis et Baldy McKay de Buffalo, et Spider Mazur des Cougars de Victoria. Tout un pari, car les quatre remplaçants jouaient dans des équipes de dernier rang. Dick expliquait ainsi sa décision:

Quand la situation est désespérée, il faut prendre des mesures désespérées. Si je perds mon pari, tout le monde dira que j'aurais plutôt dû faire ceci ou cela. Mais qu'importe. C'est maintenant ou jamais qu'il faut agir. Depuis la Série mondiale de 1952 [Dodgers de Brooklyn-Yankees de New York], j'ai le sentiment que les Dodgers auraient gagné si Charlie Dressen [le directeur] avait retiré Gil Hodges [premier-but]. À quoi cela servait-il de garder Hodges dans la formation? Il traversait une mauvaise période, et tout le monde le savait. Il ne rendait aucun service à l'équipe. Casey Stengel [le directeur des Yankees] n'a pas hésité à modifier son équipe. Il n'hésiterait pas non plus aujourd'hui s'il était dans mes souliers.

Le pari de Dick Irvin a été mis à l'épreuve presque immédiatement. Jimmy McFadden, l'un des meilleurs marqueurs de Chicago, s'est détaché. Nous avons retenu notre souffle quand il s'est élancé vers le filet de Plante — l'un des gardiens les plus sûrs de lui que je connaisse — et a décoché un tir. Plante a réussi l'arrêt le plus important dont je me souviens, parce qu'il nous a redonné la vie et permis d'effectuer un retour. Juste avant la sixième

minute, j'ai percé la muraille de Rollins sur une passe de Dickie Moore. Le Rocket et Kenny Mosdell ont marqué durant la deuxième période, et Plante a bloqué les meilleurs tirs de Chicago. Grâce à cette victoire de 3 à 0, nous nous trouvions nez à nez avec Chicago, trois matches contre trois; nous jouerions à Montréal le match décisif.

Cela n'a pas été facile, même si j'ai marqué le premier but du match à 1:38 de la première période. Bill Mosienko a à son tour marqué pour Chicago vers la fin de la deuxième période; c'est alors que Dick Irvin a une fois de plus fait preuve de génie. Il a envoyé Spider Mazur sur la patinoire tout de suite après l'égalité, et Mazur a marqué moins d'une minute et demie plus tard. Le Rocket a lui aussi marqué un but au début de la troisième période, et Mazur un autre but vers la fin de la troisième. Montréal: 4, Chicago: 1. Nous allions en finale.

Rappelez-vous qu'au début de la saison tout le monde donnait déjà la coupe Stanley à Detroit, à cause de Howe, Lindsay, Sawchuk et Kelly. Et que Detroit avait terminé la saison régulière en première place, avec 15 points d'avance sur nous. Cependant, les éliminatoires, c'est autre chose. Celui qui a dit que les éliminatoires sont comme une toute nouvelle saison pensait sans doute aux Bruins de 1953. C'était une équipe moyenne, qui avait fini la saison régulière avec 21 points d'écart par rapport à Detroit. Au premier match des éliminatoires, les Red Wings les ont écrasés 7 à 0.

Les Red Wings auraient dû savoir qu'une équipe ne doit jamais tenir pour acquis qu'elle remportera la série. Ils croyaient l'emporter sur les Bruins, mais ces derniers ont rebondi. Ils étaient *ex æquo* avec Detroit après deux matches, puis ont remporté le troisième quand Jack McIntyre a marqué le but gagnant en prolongation. Les Red Wings ne s'en sont jamais remis. Dans l'un des plus grands revirements de l'histoire des éliminatoires de la LNH, ils ont été éliminés en six matches.

Cette élimination nous convenait parfaitement. Nous avons souvent affronté Boston et, même si nous respectons des joueurs comme

Milt Schmidt, Jim Henry et Woody Dumart, nous ne les craignons pas. J'étais ravi. Pour la première fois, la coupe Stanley était à portée de ma main. Je n'en étais qu'à ma deuxième saison complète dans la ligue et c'était la deuxième fois que je jouais en finale.

Nous avons ouvert le bal au Forum le 9 avril 1953. Imaginez: Dick Irvin a rassemblé les journalistes et, sans l'ombre d'un sourire, leur a dit que les Bruins remporteraient la série en quatre matches consécutifs! Bien entendu, nous ne le croyions pas, les Bruins non plus, surtout Hal Laycoe qui avait été notre défenseur avant que le Canadien ne l'envoie à Boston. «Je connais Irvin, a-t-il dit. Il nous a toujours dit de ne pas croire ce que nous lisions dans les journaux ni aucune des déclarations qui lui étaient attribuées. C'était sa façon à lui de fouetter son équipe, et il y parvenait généralement.»

Laycoe avait raison. La prédiction de Dick selon laquelle nous ne remporterions aucun match était un trait d'ironie de sa part, et nous le savions tous. Sa folie ne manquait pas d'une certaine logique. Tout son cinéma aidait à regonfler les joueurs plus âgés comme Kenny Mosdell, Elmer Lach, Billy Reay et Butch Bouchard. Elmer menaçait chaque année de prendre sa retraite depuis mon arrivée dans le club. Reay et Mosdell aussi arrivaient en fin de carrière, mais ils avaient l'esprit gagnant qui inspirait les jeunes joueurs comme moi. Butch prenait la situation en main depuis que Plante avait remplacé McNeil dans le match contre Chicago. Ses mises en échec et son jeu étaient redoutables.

Dans un certain sens, Irvin avait eu raison de dire ce qu'il avait dit au sujet des Bruins. Ils nous ont fait la vie dure comme ils l'avaient fait avec les Red Wings. Même après notre victoire au premier match, Irvin persistait à dire que la série serait longue et difficile. Boston a rebondi et a remporté le deuxième match au Forum. Les deux autres seraient joués à Boston.

Nous aurions pu être dans le pétrin. Il est difficile de jouer au Garden parce que la patinoire est plus petite et que les fans sont presque au-dessus de la tête des joueurs. Si nous n'avions pas été

en bonne forme, les Bruins nous auraient écrasés. C'est alors que Dick Irvin a sorti un autre as de sa manche. Jacques Plante avait été décevant durant le deuxième match, que nous avons perdu 4 à 1. Dick était d'avis que McNeil aurait bloqué au moins deux de ces quatre rondelles. Il a donc remplacé Jacques par Gerry McNeil pour le troisième match.

Nous aimions tous McNeil. Ce que nous ignorions, c'était s'il avait ou non vaincu la nervosité qui l'avait poussé à se retirer du dernier match contre Chicago. Il souffrait également d'une blessure au pied, et le médecin devait lui faire des injections d'analgésique pour qu'il puisse jouer. Pourtant, Irvin était prêt à miser sur McNeil, qui se ferait engourdir le pied.

Si Gerry avait le trac, impossible de le voir à sa façon de jouer. Gerry a été rassuré par le but marqué par Tommy Johnson durant la première période; c'était tout ce dont il avait besoin. Il n'a laissé passer aucun tir de Boston, et Paul Masnick a marqué deux autres buts en deuxième et troisième périodes. Nous donnions le meilleur de nous-mêmes pour Gerry. On aurait dit que nous avions tendu un piège sur chacun des chemins menant à notre filet. Si nous l'avions fait tout l'hiver, McNeil n'aurait sans doute pas eu sa crise de nervosité. Je n'ai pas eu un seul point, mais nous avons quand même blanchi les Bruins 3 à 0.

Cette victoire a renforcé notre assurance, et nous avons remporté le quatrième match 7 à 3. Le Rocket a fait le tour du chapeau, mais c'est moi qui ai marqué le but gagnant, le seul de la deuxième période. Même s'il a laissé passer la rondelle trois fois, McNeil a joué solidement, et nous nous trouvions à une victoire seulement de la coupe Stanley.

Nous avons eu un jour de congé avant le cinquième match, joué au Forum le 16 avril 1953. Durant ces 24 heures, impossible pour moi de ne pas penser à la coupe Stanley. J'imaginai la scène si nous battions Boston au Forum. Toute ma vie, j'avais rêvé de jouer dans une équipe gagnant la coupe. Je n'avais que 22 ans, une seule victoire séparait mon rêve de la réalité.

Nous sommes rentrés de Boston à sept heures, le matin du cinquième match. Au Forum, mon vieil ami Elmer Lach m'a dit qu'il n'était pas en odeur de sainteté à la maison. Ayant oublié sa clé, il avait dû réveiller sa femme qui dormait profondément. L'atmosphère était si froide chez lui qu'Elmer avait hâte de se trouver au Forum pour ressentir un peu de sympathie. Il ne se doutait pas que, une douzaine d'heures plus tard, il connaîtrait la gloire.

Tous les Montréalais ne parlaient que de la série, et il y avait beaucoup à dire. Tous les gardiens de but étaient amochés. Boston avait entamé la série avec le gardien Sugar Jim Henry, mais celui-ci s'était blessé à la cheville au deuxième match et avait été remplacé pour les deux matches suivants. Mais pour le cinquième, les Bruins ne voulaient pas prendre de risques. Même si la cheville de Sugar Jim était gonflée et lui élançait — il boitait terriblement —, il a repris son poste. Son entraîneur, Lynn Patrick, a refusé que le médecin lui engourdisse la cheville, craignant des lésions permanentes. Son directeur, Art Ross, était d'accord: «Je dirige une équipe de hockey, pas une écurie.» Par contre, McNeil voulait qu'on engourdisse sa jambe blessée; rien au monde n'aurait pu l'en dissuader.

Jamais je n'oublierai ce match. Première période: aucun but. Deuxième période: aucun but. Troisième période: aucun but. Une seule pénalité a été imposée — contre Dickie Moore au milieu de la deuxième période —, mais nous sommes parvenus à bloquer le jeu de puissance des Bruins. Le plan d'Irvin consistait à utiliser le plus possible de joueurs frais. Durant la troisième période, il faisait une rotation avec quatre formations; nous avons commencé à mener le jeu. Avec seulement quelques minutes à jouer, Henry a exécuté un spectaculaire arrêt de la rondelle lancée par Lorne Davis, à 10 pieds du filet; ç'aurait pu être le but gagnant. Si les deux gardiens souffraient le martyre, leur jeu ne le trahissait pas. Henry a effectué 24 arrêts et McNeil 20, avant la première période de prolongation.

Au vestiaire, je tremblais d'émotion. Montréal n'avait pas remporté la coupe Stanley depuis 1946. Je savais que c'était peut-être la dernière chance de l'obtenir pour Butch, le Rocket, Elmer et Kenny, voire pour Dick Irvin. Je ne peux dire à quel point je souhaitais que nous déjouions la vigilance de Henry le plus vite possible.

Irvin fit d'abord jouer la formation du Rocket. Sur la glace depuis moins d'une minute, Richard envoya la rondelle derrière le filet des Bruins. Le défenseur, Bill Quackenbush, courut après. La rondelle rebondit loin de lui, vers Elmer. Le Rocket se tenait devant le filet, de sorte que l'on s'attendait à ce que Lach, qui lui avait préparé tant de buts, passe la rondelle au Rocket, qui compterait un but fantastique.

Au lieu de cela, Elmer saisit la rondelle et feignit de la passer au Rocket, afin de déstabiliser le gardien. Lach patina, s'arrêta, patina de nouveau, puis frappa la rondelle à hauteur de la taille. Celle-ci, passant à côté du gardien, entra dans le filet. Une fraction de seconde après que la lampe rouge se fut allumée, le Rocket se jeta dans les bras de Lach. Leurs quatre patins quittèrent la glace durant leur étreinte. «J'ignorais que j'avais marqué un but, a dit Lach plus tard, jusqu'au moment où le Rocket a crié et qu'il s'est lancé sur moi.» Quand je suis descendu sur la patinoire, Lach saignait du nez. Nous l'avons monté sur nos épaules. Plus tard, nous lui avons demandé pourquoi il saignait du nez, car nous n'avions vu personne le frapper. «Après mon but, a-t-il répondu, le Rocket s'est lancé sur moi. Son coude m'a cogné le nez et nous sommes tombés sur la glace. Ce n'est pas cher payé pour la coupe Stanley!»

Nous avons arraché Irvin du banc pour le porter sur nos épaules. Il le méritait bien. Dick avait accompli un travail extraordinaire en faisant tourner les formations et en exploitant au maximum la psychologie du jeu. Il a par la suite avoué qu'il avait prédit quatre victoires des Bruins d'affilée pour une seule raison:

MA PREMIÈRE « COUPE » DE CHAMPAGNE

Les Bruins se pensaient bien forts pour avoir écrasé Detroit. J'ai pensé que, si je les flattais, ils deviendraient encore plus suffisants. Cette stratégie a réussi et nos propres joueurs ont essayé de me prouver que j'avais tort. La réussite est donc double.

Je vivais mon rêve, dès l'instant où Lach avait déjoué Sugar Jim, jusqu'à la présentation de la coupe Stanley par le président de la LNH, Clarence Campbell. Le Forum trembla longtemps après que la lampe rouge se fut allumée; en quelques secondes, les fans sont descendus sur la patinoire pour nous embrasser. Kenny Mosdell faisait le tour de la patinoire, sa fille de quatre ans, Bonny, montée sur ses épaules. Dans le vestiaire, Toe Blake, qui avait été ailier gauche dans la formation du Rocket et de Lach, a embrassé Irvin. Toe, affublé d'un chapeau de cow-boy, félicitait les joueurs les uns après les autres.

Notre part de la prime d'éliminatoires, 45 000 \$, a été divisée entre les joueurs. Les Bruins ont touché 31 500 \$; aucun d'eux ne s'est plaint. La fête a duré trois jours. Puis, tous fatigués, nous nous sommes enfin reposés. Certains d'entre nous sont allés en Floride. Mosdell, le Rocket et quelques autres sont descendus à l'hôtel Blue Horizon, situé près de Miami. Tout le monde s'est bien amusé.

Durant les moments de tranquillité, nous nous demandions si nous allions pouvoir répéter cette victoire, et qui parmi nous reviendrait la saison suivante. Nous nous posions aussi la question qui revenait sans cesse à l'esprit de chacun: quand Jean Béliveau endosserait-il le chandail du Canadien? Lorsqu'il avait joué ses trois matches d'essai au début de la saison, j'avais juré de faire tout ce qu'il ferait. Il avait marqué trois buts, moi aussi. Je savais que Jean serait un joueur formidable et je le voulais parmi nous. Je savais qu'il serait précieux pour l'équipe et pour moi aussi.

CHAPITRE 5

DANS LE PÉTRIN

J'AVAIS sans doute atteint ma majorité en tant que Canadien. Lorsque nous avons posé pour la photo officielle de la coupe Stanley, quelques jours après notre victoire, on m'a fait asseoir au centre de la première rangée, à côté du patron, Frank Selke. Personne n'était plus près de la coupe, pas même le Rocket. Ensuite, nous sommes allés à un banquet donné en l'honneur de l'équipe. C'est là que Selke a dit: «Je ne présiderai pas à la désintégration d'une équipe qui a remporté la coupe Stanley.»

Il avait le sentiment que nous pouvions répéter cette victoire s'il arrivait à faire signer un contrat à Jean Béliveau et il a passé tout l'été à la poursuite de cet objectif. Béliveau n'a rien signé, mais j'avais le sentiment qu'une entente était proche. Les journalistes sportifs spéculaient déjà: de qui Béliveau serait-il le centre une fois à Montréal? L'un d'eux a avancé que la formation serait composée de Béliveau, Spider Mazur et moi. C'était trop beau pour être vrai, surtout compte tenu du fait que je commençais la saison 1953-1954 armé d'un contrat tout neuf.

Selke, ravi des résultats que j'avais produits durant les éliminatoires, m'a accordé ce qui était à l'époque une augmentation de salaire raisonnable. C'était bien avant que l'Association des joueurs ait été formée et reconnue; les salaires n'étaient jamais rendus publics. Nous étions tous — vedettes ou pas — heureux de jouer dans la LNH. Moi, j'étais particulièrement content que Selke ait reconnu ma prouesse: deux saisons d'affilée à marquer plus de 20 buts.

Les négociations avec Béliveau ont traîné tout l'été; les rumeurs les plus folles circulaient. Nous avons enfin obtenu ses services en septembre 1953. C'était drôle parce que, le jour même où Béliveau a conclu l'entente, le directeur de Detroit, Jack Adams, a annoncé qu'il avait conclu une entente avec tous ses joueurs en six heures! Voilà qui montre bien le pouvoir dont jouissaient à l'époque les dirigeants de la LNH. C'est pourquoi les négociations avec Béliveau étaient singulières et pourquoi tant de joueurs s'intéressaient à son indépendance. À un certain moment, Béliveau s'est même rendu au bureau de Selke accompagné d'un comptable, Roland Mercier, ce qui était tout à fait inusité en ce temps-là.

Jean Béliveau a fait ses débuts avec nous au match des étoiles joué au Forum en 1953. Nous, les champions de la coupe Stanley, jouions contre une équipe d'étoiles. Nous avons perdu 3 à 1; à la troisième période, Béliveau avait préparé le but du Rocket, notre seul et unique but. La formation était composée de Béliveau, Richard et Mazur.

Dans un sondage réalisé par *Hockey News*, les experts ont parié sur nous plutôt que sur les Red Wings. Nous avons ouvert la saison au Forum, battant Chicago 3 à 0, puis nous avons écrasé Detroit, 4 à 1, au Forum également. Dick Irvin avait jonglé avec les formations, faisant en sorte que Béliveau joue en rotation. Il a enlevé Elmer Lach au Rocket pour le faire jouer avec Mazur et moi.

Naturellement, tous les yeux étaient rivés sur Jean Béliveau, surtout les miens. Après tout, j'avais joué contre lui chez les

juniors. J'étais fier de mon parcours et je savais que Béliveau serait un atout de taille pour le Canadien.

Le 15 octobre 1953, nous sommes revenus au Forum pour affronter les Rangers. Mazur, Lach et moi jouions ensemble harmonieusement. J'ai marqué deux buts — dont le but gagnant — et nous avons massacré New York 6 à 1. Béliveau a marqué ses deux premiers buts de la saison. Comme les experts l'avaient prédit, nous sommes alors montés aux premiers rangs de la ligue, nez à nez avec Detroit pour la première position.

Maintenant à ma troisième saison complète, j'avais gagné en assurance, mais je continuais d'imiter mon idole, le Rocket. Nous étions devenus de bons amis; nos épouses s'entendaient à merveille. Jouant aux côtés de Maurice, j'ai constaté à quel point il maîtrisait son tempérament fougueux tandis que l'adversaire l'accrochait, le retenait, le faisait trébucher ou lui donnait des coups du bout du bâton. Mais quand le vase débordait, le Rocket explosait. Je suppose que je lui ressemblais à cet égard, sauf que j'étais parvenu à éviter les pépins. La saison 1953-1954 serait différente.

Le premier incident qui m'ait attiré les foudres du président de la LNH, Clarence Campbell, se produisit au Forum le soir du 12 novembre. Tard durant la troisième période, nous menions sur Chicago 4 à 1; l'affaire était dans le sac. Frank Udvari, un arbitre qui n'a jamais été l'un de mes préférés, m'imposa une pénalité de deux minutes pour accrochage, punition injuste à mes yeux.

Aujourd'hui, je me rends compte qu'il aurait mieux valu que je me taise. Mais, saisi par une crise de rage, je me lançai sur Udvari. Celui-ci réussit à m'échapper et se dirigea vers le chronométrateur des pénalités. Fou de rage, je le poursuivis et parvins à le bousculer. Udvari m'imposa alors une pénalité de match et m'expulsa du jeu. Campbell m'imposa pour sa part une amende de 250 \$.

Au lieu de broyer du noir en pensant à tout cela, j'ai repris le match suivant avec plus de vigueur que jamais. J'ai dépassé le Rocket et Howe en marquant plus de buts que quiconque dans

la LNH. J'avais marqué le plus grand nombre de buts gagnants. Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes, jusqu'à la semaine de Noël, où nous nous trouvions à New York. Ce soir-là, l'esprit de Noël ne flottait pas sur le Madison Square Garden. Nous avons eu des accrochages occasionnels avec les Rangers depuis mon premier jour chez le Canadien et, à mesure que la saison avançait, la colère grondait.

Il ne faut donc pas s'étonner que le jeu ait été dur, et qu'il se soit encore durci durant la deuxième période, quand les Rangers prirent sur nous une avance de 2 à 0. Il y eut une échauffourée près de la bande droite, en apparence une banale affaire d'attaque avec le bâton. Le défenseur des Rangers, Bob Crystal, et Paul Masnick, qui jouait ce soir-là dans ma formation, commencèrent la bagarre. Un autre défenseur de New York, Leo Reise, intervint alors pour aider son coéquipier, et je fis de même pour aider Masnick. Le feu aurait pu s'éteindre tout seul, sauf que Ron Murphy, ailier droit des Rangers alors âgé de 21 ans, se mit de la partie en massant ma tête avec son bâton. Je lâchai mon bâton, croyant qu'il voulait se battre à coups de poing. Au lieu de cela, il me harponna de son bâton. Furieux, je lui criai: «Si tu veux te battre, lâche ton bâton!» C'est alors qu'il m'assena un puissant coup de crosse sur la tête. Je sentais le sang ruisseler sur mon visage.

Je devins comme fou. Je ramassai mon bâton et fis un peu d'escrime avec Murphy. Il s'éloigna vers le centre de la patinoire, ce qui me rendit encore plus furieux. Je donnai un élan à mon bâton, comme un baseballeur, et tentai de le frapper à la tête. Je manquai ma cible, car il se baissa juste à temps. Murphy était blanc de peur, comme paralysé. Je frappai un second coup, aussi fort que le premier, mais, cette fois-là, j'atteignis Murphy à la mâchoire. Il tomba par terre comme s'il avait été atteint d'une balle de revolver. Une mare de sang lui entourait la tête. Silence général. Je crus que je l'avais tué.

Une fois que je vis Murphy allongé sur la glace, je commençai à éprouver un peu de culpabilité. Après tout, j'aurais pu le tuer.

Je saignais aussi — j'avais une entaille longue de quatre pouces sur le côté de la tête —, mais je décidai de ne pas reculer, au cas où des Rangers tenteraient de s'en prendre à moi. Entre-temps, l'entraîneur des Rangers, Frank Paice, et le médecin du club, Vincent Nardiello, firent reprendre conscience à Murphy et le transportèrent à l'hôpital.

L'arbitre, Red Storey, nous donna à chacun une pénalité de match. Au moment où je me dirigeais vers le vestiaire, un fan me lança une bouteille. La situation devenait de plus en plus tendue. À l'ancien Madison Square Garden, les bancs du club visiteur étaient entourés de fans, sans aucune protection. Quand je sortis de la patinoire, un spectateur me donna un coup de poing, et d'autres tentèrent de se lancer contre notre banc. Mes coéquipiers levèrent leurs bâtons comme des baïonnettes pour les repousser, jusqu'à ce que j'atteigne le couloir menant à notre vestiaire. Durant tout ce temps, l'annonceur ne cessait de répéter que Murphy était dans un état critique.

C'était le cas. Il avait la mâchoire fracturée et souffrait d'une commotion cérébrale. Quant à moi, j'avais deux maux de tête: celui que m'avait causé le coup de bâton reçu et celui que suscitait mon inquiétude quant aux mesures que Campbell prendrait contre moi.

Nous avons perdu le match 3 à 1 et sommes rentrés à Montréal en train. Campbell a pris son temps pour mener son enquête. Il a parlé à Red Storey, aux juges de ligne et aux témoins. Il a visionné les films du match. Sa décision: je serais suspendu pendant huit matches entre Montréal et New York. Murphy était suspendu pendant cinq matches, à compter de la date de l'incident, le 20 décembre. Ma suspension commencerait officiellement avec le match du 27 décembre joué par nos clubs à Montréal.

Campbell a expliqué qu'il s'inquiétait du fait que trop de joueurs se servaient de leur bâton comme d'une «arme mortelle» et qu'il souhaitait mettre un terme aux attaques avec le bâton. Je n'étais d'accord ni avec sa décision ni avec son explication.

Campbell a rassemblé les médias dans son bureau et a publié un communiqué détaillé. Je l'ai lu et relu plusieurs fois:

Le match s'est déroulé dans un contexte de publicité mal avisée selon laquelle il y aurait une «vendetta» entre certains joueurs des deux équipes. Les joueurs et le public ont emboîté le pas.

Murphy a commis l'erreur de conserver son bâton et d'en frapper son adversaire, qui avait lâché le sien. C'est là un péché capital au hockey. Les joueurs ne lâchent pas toujours leur bâton durant les affrontements, et ils s'en donnent souvent des coups. Mais il est contraire à la tradition du hockey de frapper un joueur avec son bâton quand celui-ci est privé du sien. En refusant de jeter son bâton, même une fois averti par l'arbitre, Murphy s'est fait l'artisan de son propre malheur.

En ce qui concerne Geoffrion, il est clair qu'il a mis Murphy au défi de lâcher son bâton et de se battre; c'est l'intervention du juge de ligne qui l'a empêché d'atteindre Murphy. Geoffrion était sans aucun doute furieux que Murphy l'ait frappé à la tête avec son bâton, mais la blessure subie n'était pas grave, et cette provocation ne justifie en rien les violentes représailles exercées par Geoffrion.

En outre, il ne suffit pas de tenir compte des conséquences sur les acteurs principaux. Ce qui compte davantage, ce sont les répercussions possibles de l'incident sur le hockey dans son ensemble, c'est-à-dire sur les autres joueurs, sur les équipes et sur le public en général. Les coups de bâton constituent le risque le plus grave pour la carrière d'un joueur et ils compromettent le sport. Si les joueurs sont incapables de se maîtriser, si les clubs n'arrivent pas à former et à discipliner leurs joueurs pour qu'ils évitent un tel comportement, la seule solution consiste alors à empêcher les récalcitrants de jouer temporairement, voire de façon permanente. Ces joueurs ne valent pas le risque qu'ils font courir au hockey.

Après l'incident, une certaine approbation de la conduite de ces joueurs s'est manifestée. Espérons qu'il ne s'agissait là que d'une expression de loyauté de la part d'un officiel d'équipe, parce qu'aucune personne saine d'esprit ne saurait fermer les yeux sur une telle conduite, encore moins l'approuver.

J'étais conscient de ce que j'avais fait, et prêt à en subir les conséquences. Mais, en même temps, la décision de Campbell

était dure à avaler. Il existe certaines règles au hockey que les professionnels acceptent naturellement. L'une d'elles, c'est qu'un joueur n'en frappe pas un autre avec son bâton quand ce dernier n'est pas «armé». Murphy avait eu tort de ne pas jeter son bâton pour se bagarrer avec ses poings, et c'est ce qui m'avait rendu furieux.

Je suis sûr que le Rocket aurait agi comme moi. Je savais quels étaient ses sentiments à mon égard. Cette saison-là, nous écrivions tous deux une chronique sportive. La mienne paraissait dans le *Parlons Sport*. Celle du Rocket était publiée dans un hebdomadaire fort populaire à l'époque, *Samedi-Dimanche*, et s'intitulait «Le Tour du chapeau».

Même si Richard recourait aux services d'un réviseur pour polir ses textes, les idées exprimées étaient de lui et il n'esquivaient pas les controverses. La saison précédente, il avait traité de «bandits» les fans de Québec pour la façon dont ils avaient traité son fils, Normand, au cours d'un tournoi peewee organisé dans la Vieille Capitale. Sa chronique avait déclenché un tollé, mais pas autant que le fit son commentaire sur la décision de Campbell de me suspendre pendant huit matches.

Dans sa chronique, le Rocket disait qu'on m'avait infligé une punition excessive et que j'avais été humilié. Selon lui, ma punition résultait du fait que Campbell favorisait les adversaires du Canadien. Voici ce qu'il écrivait:

Selon des amis qui observent le président Campbell durant les matches au Forum, une partialité manifeste apparaît dans ses réactions. Il sourit et se montre ouvertement satisfait quand une équipe adverse marque un but contre nous; on sait qu'il a plusieurs fois rendu ses décisions contre les joueurs du Canadien.

Le Rocket poursuivait en disant que Jean Béliveau avait été «délibérément» blessé par Bill Mosienko, de Chicago, et Jack Evans, de New York.

BOUM BOUM

Aucune pénalité. Aucune amende. Aucune suspension. Campbell a-t-il suspendu Gordie Howe quand ce dernier a quasiment arraché un œil à Dollard St-Laurent, il y a deux ans? Non.

Il est étrange que seuls Dick Irvin et moi ayons le courage de mettre notre gagne-pain en jeu pour défendre nos droits contre un tel dictateur.

Il n'est pas étonnant que Howe, Lindsay et Reibel occupent les premières places de la ligue pour ce qui est du nombre de points, bien que je reconnaisse que Howe et Lindsay soient d'excellents joueurs.

Que Campbell s'occupe donc des autres petites manigances de certains joueurs de la LNH au lieu de se faire de la publicité personnelle aux dépens d'un brave homme comme Boum Boum Geoffrion, pour la seule raison qu'il est un Canadien français.

C'était là une prise de position courageuse, mais fort dangereuse, de la part du Rocket. Je lui en ai été reconnaissant, même si je savais qu'il ne serait pas en odeur de sainteté auprès de Campbell. Richard était prêt pour la punition. On aurait dit qu'il mettait le président de la LNH au défi de l'affronter.

C'est là ce que je pense franchement. Et si je dois être puni à cause de cette opinion, tant pis! Je quitterai le hockey et j'ai l'impression que plusieurs autres Canadiens qui sont de mon avis feront de même.

Nous étions tous derrière le Rocket. Campbell était dans l'embarras. Il a décidé d'entrer en contact avec les dirigeants du club. Il a convoqué Selke et notre vice-président, Ken Reardon, dans son bureau pour leur demander d'agir. «Si le club refuse d'agir, a-t-il dit, il ne s'opposera donc pas aux mesures que je pourrai prendre.»

Selke et Reardon ont compris le message. Ils nous ont demandé, à moi et au Rocket, de mettre un terme à nos carrières de chroniqueurs sportifs. Nous avons accepté. Le Rocket a rédigé une chronique d'adieu, dont la conclusion ne pouvait être plus

directe: «La liberté d'expression m'a été retirée. Je dois obéir à mes employeurs. Je ne les juge pas; je laisse tout cela dans les mains de mes amis.»

Deux jours plus tard, j'ai annoncé que je cessais d'écrire dans *Parlons Sport*. J'ai remercié publiquement Maurice Richard, en concluant: «Maurice est toujours avec moi quand j'ai raison.»

Ces mots me venaient du cœur. J'aimais Maurice comme on aime un frère aîné. J'aimais sa façon de jouer. J'appréciais l'intégrité qui lui faisait dire ce qu'il pensait vraiment. Je lui étais reconnaissant du fait que, superstar, il prenne le temps d'aider des jeunes comme moi.

J'en voulais à Campbell. Pas seulement pour sa façon de régler l'affaire Murphy, mais aussi pour ce qui s'est passé par la suite. Un jour après que le Rocket eut annoncé qu'il abandonnait sa chronique sportive, le bureau de Campbell a publié un communiqué étonnant, selon lequel Maurice aurait présenté des excuses «humbles et sincères» au président pour les déclarations qu'il avait faites. En outre, le Rocket aurait eu à déposer un chèque de 1000 \$ sur le bureau de Campbell!

Il était évident que Selke, Reardon et Campbell avaient forcé Richard à présenter ses excuses. Le chroniqueur du *Montreal Star*, Andy O'Brien, a écrit: «Les fans sont attristés de voir que Richard Cœur-de-Lion, après une douzaine de saisons à vous couper le souffle, soit devenu un agneau.»

Pas tout à fait un agneau.

Le Rocket a continué de jouer aussi vigoureusement qu'au-paravant, se trouvant nez à nez avec Gordie Howe pour la fiche de buts marqués. Je les suivais de près. À la mi-mars, nous avions la meilleure fiche de buts de la ligue, quand Dick Irvin a eu la brillante idée de placer Béliveau entre Dickie Moore et moi. La *Kids Line* était née. Jean Béliveau deviendrait une superstar et le meilleur centre avec qui j'aie jamais joué.

Au début des éliminatoires, Jean occupait la position d'Elmer Lach, dont la carrière tirait à sa fin. Ce dernier n'a même pas

BOUM BOUM

revêtu son uniforme pour notre premier match contre Boston. Nous avons battu les Bruins 2 à 0; c'est moi qui ai marqué le second but. Au deuxième match, nous les avons écrasés 8 à 1. Dickie a marqué 10 secondes après la première mise au jeu, accumulant six points au cours de la soirée. Jean et moi comptons cinq points chacun.

Nous avons continué à avoir de la chance à Boston. J'ai marqué un but; Dickie, lui, a marqué le but gagnant avec un peu plus d'une minute à jouer en troisième période. Tout le monde s'exaltait devant notre formation, surtout notre patron, Frank Selke:

Quand trois joueurs arrivent à penser à l'unisson, ils courent la chance d'atteindre des sommets. Dans toute grande formation, les joueurs doivent écouter leur instinct. Ils doivent sentir ce que leur coéquipier va faire avant même que celui-ci le sache. Généralement, le centre est le joueur le plus important. La réussite de la formation repose sur ses épaules. Il doit être en mesure de diriger ses ailiers comme Elmer Lach le faisait à l'apogée de sa gloire avec Maurice Richard et Toe Blake. Il doit savoir quand foncer et quand passer la rondelle. S'il fonce trop souvent, il se fait bloquer. S'il ne le fait pas assez souvent, il ne marque jamais.

Je pensais qu'un jour nous deviendrions aussi bons que la *Punch Line*. Quand j'en ai parlé au journaliste sportif montréalais Vince Lunny, il m'a dit que j'étais naïf. Mais je ne rêvais pas. Je savais reconnaître le talent quand je le voyais, et je le voyais dans l'art de Jean et dans le cran de Dickie. Au quatrième et dernier match, nous battions Boston 2 à 0. Nous étions prêts à défendre notre coupe Stanley contre Gordie Howe et les Red Wings.

C'était une série éliminatoire mémorable, une série que nous aurions dû gagner si la chance avait été de notre côté. Mais nul ne peut prétendre que la meilleure équipe remporte toujours la palme au hockey, ni que la rondelle obéisse à une certaine logique.

Les Red Wings nous ont battus à Detroit, puis nous avons remporté le deuxième match, disputé à Detroit également. Le fait

de jouer sur notre propre patinoire ne nous a donné aucun avantage, puisque nous avons perdu les deux matches suivants au Forum. On aurait dit que c'en était fait de nous. Tout à coup, Irvin a tenté l'un de ses extraordinaires paris.

Jacques Plante, notre gardien au cours des quatre premiers matches, avait vacillé au quatrième. Irvin l'a alors remplacé par Gerry McNeil, même si ce dernier n'avait pas joué depuis deux mois. Gerry n'a pas laissé passer la rondelle une fois, et nous avons battu les Red Wings 1 à 0 à Detroit. Nous avons remporté le match suivant 4 à 1 à Montréal. Nous étions donc à égalité: le septième match serait décisif.

Busher Curry a marqué pour nous durant la première période et Red Kelly, des Red Wings, a marqué aussi au début de la deuxième. Le score est resté 1 à 1 jusqu'à la troisième période. Nos deux équipes étaient si égales en puissance que je n'aurais pas été étonné que plusieurs périodes supplémentaires soient nécessaires pour déterminer l'équipe gagnante. C'est pourquoi la fin abrupte du match nous a tous laissés en état de choc.

À la quatrième minute de la dernière période, au cours d'une attaque des Red Wings, Doug Harvey a saisi la rondelle et l'a envoyée derrière notre filet. Elle a décrit un cercle complet jusqu'au côté opposé, où Glen Skov, de Detroit, l'attendait. Ce dernier l'a passée à Leswick, l'un des spécialistes de la défense des Red Wings.

Leswick, qui se dirigeait alors vers son banc pour un changement de formation, a puissamment lancé la rondelle vers notre filet, à hauteur de la taille, pour gagner des secondes. Harvey se tenait devant McNeil. Normalement, il se serait étiré et l'aurait bloquée. Harvey était un excellent joueur de baseball; mais, cette fois-là, la rondelle décrivait une faible courbe. Heurtant la main étirée de Harvey, elle a dévié abruptement et a volé haut vers le coin gauche du filet, passant à côté de McNeil.

Harvey racontera plus tard: «Je surveillais Skov devant le filet; j'ai vu la rondelle venir. Instinctivement, j'ai essayé de l'attraper,

BOUM BOUM

mais elle a rebondi derrière Gerry, qui s'était préparé pour la bloquer avec sa poitrine. Il n'avait aucune chance de l'intercepter.»

Cette défaite était cuisante, c'est sûr. Toutefois, comme l'a dit Irvin: «Nous avons bien joué, mais l'autre équipe a gagné.» C'est le jeu.

Aussitôt que Tony Leswick a marqué le but gagnant, les fans sont descendus sur la patinoire. Les joueurs de Detroit ont été jetés par terre dans la cohue. Même Tony avait disparu dans la foule. Durant ce temps, nous avons quitté la glace sans serrer la main des gagnants.

Nous avons perdu la coupe Stanley; il nous fallait maintenant nous préparer à la reconquérir pour Dick Irvin. Au moment de prendre nos vacances de l'été 1954, nous n'aurions jamais cru qu'il s'agirait de sa dernière saison, de surcroît la plus tumultueuse, derrière le banc du Canadien.

CHAPITRE 6

FIN DE CARRIÈRE TUMULTUEUSE POUR L'ENTRAÎNEUR DICK IRVIN

J'AI OBSERVÉ notre équipe après la victoire de Detroit au septième match, et j'ai été satisfait de ce que j'ai vu. Si l'on exclut le but fortuit de Tony Leswick, on peut dire que nous avons joué aussi bien que les Red Wings. Notre équipe comptait plusieurs jeunes joueurs sensationnels. Dickie Moore et moi améliorions notre jeu d'année en année. Doug Harvey était le meilleur défenseur de la ligue et Jacques Plante semblait à la hauteur pour remplacer Gerry McNeil devant notre filet. Qui plus est, nous pouvions compter sur Jean Béliveau. Après avoir joué avec lui durant les éliminatoires, Dickie et moi savions qu'il avait tout ce qu'il fallait pour faire merveille.

Des choses étranges se produisaient dans la ligue. Les propriétaires s'étaient rendu compte qu'il existait un déséquilibre entre les équipes «riches», comme le Canadien et les Red Wings, et les équipes «pauvres», comme les Black Hawks et les Rangers. Chicago représentait le pire cas, si l'on excepte la saison durant laquelle Sid Abel lui avait permis d'accéder aux éliminatoires. Généralement, les

Black Hawks arrivaient au dernier rang parmi les six équipes de la LNH. Leurs propriétaires, Jim Norris et Arthur Wirtz, avaient dépensé en quatre saisons près de deux millions de dollars, une somme énorme pour l'époque. Il était presque impossible pour l'équipe d'acheter des joueurs appartenant à un club. La ligue a donc décidé de créer un système de repêchage. Chaque club pouvait protéger un maximum de 18 joueurs. Tous les autres joueurs ayant dépassé l'âge des juniors pouvaient être repêchés par les clubs rivaux pour la somme de 15 000 \$.

À Montréal, nous comprenions que cette règle mettait en péril l'énorme et précieux système d'équipes-pépinières que le Canadien avait mis sur pied. Selke s'y est opposé: «Personne n'a le droit de nous priver des résultats obtenus à force de sacrifices et de travail dans le développement du hockey amateur.»

Selke a perdu la partie. Il a fini par vendre un jeune avant fort prometteur, Eddie Litzenberger, aux Black Hawks, pour les aider à améliorer leur équipe. Même si Litzenberger était un jeune joueur doué, nous en avons tellement d'autres aussi talentueux que nous pouvions aisément nous priver de lui. Mais les Black Hawks ne s'en sont pas tenus là. Juste avant le début de la saison, Bill Tobin, leur vice-président, a annoncé qu'il paierait 100 000 \$ ou plus pour n'importe lequel de ces cinq joueurs de la LNH: Gordie Howe, Red Kelly, Jean Béliveau, Maurice Richard et moi. Personne n'a mordu à l'hameçon parce que personne ne se contenterait d'une somme d'argent en échange de joueurs étoiles. En outre, Selke était convaincu qu'il avait les joueurs nécessaires pour tenter de décrocher de nouveau la coupe Stanley.

Même le Rocket — à 33 ans — était gonflé à bloc. Il s'était remis de sa prise de bec avec Campbell et était décidé à faire une bonne saison. De plus, il était ravi de ce qui arrivait à son jeune frère, Henri, qui était devenu une vedette du hockey junior à Montréal. Maurice espérait tenir assez longtemps pour que le Canadien donne à Henri la chance de faire un essai. Deux Richard dans la même équipe, quel rêve!

Elmer Lach avait pris sa retraite, mais nous disposions d'un jeune joueur, Donnie Marshall, qui pouvait jouer au centre, avec Béliveau, Mosdell et Masnick. Outre Plante, nous accueillions un autre nouveau venu, Jackie Leclair, 25 ans, un centre des plus agiles.

En septembre 1954, la grosse surprise du camp d'entraînement, c'était l'absence de Gerry McNeil. Gerry, l'un des meilleurs hockeyeurs avec qui j'aie eu le plaisir de jouer, a surpris tout le monde en annonçant qu'il prenait sa retraite, à l'âge de... 28 ans! «J'en ai fini avec le hockey, a-t-il déclaré, et je ne reviendrai pas sur ma décision. J'ai le tempérament nerveux; je veux faire quelque chose de moins stressant et passer plus de temps avec ma famille.»

Le plus surprenant pour moi, c'est que Gerry s'en allait au moment même où il était au sommet de sa carrière. Mais le métier de gardien de but devenait de plus en plus dangereux. Les tirs étaient d'une puissance inouïe — sans toutefois être aussi puissants que les miens, puisque personne d'autre ne frappait la rondelle de ma façon — et les gardiens ne portaient pas encore de masque.

Heureusement que nous avions confiance en Jacques Plante, même si son style hors de la patinoire était tout à fait différent de celui de McNeil. C'était un solitaire. Il ne se tenait pas avec les joueurs sauf quand Butch Bouchard, ou un autre capitaine, disait: «Ce soir, après le match, tous les gars doivent être là [à un club où nous avons l'habitude de nous rencontrer]; si vous n'y êtes pas, mieux vaut que vous ayez une bonne excuse.» Jacques y allait, mais n'y restait jamais plus de quelques minutes.

Jacques irritait la direction quand il se plaignait de certains des hôtels où nous descendions durant nos tournées: par exemple, la moquette de l'hôtel lui donnait des crises d'asthme. J'ai déjà parlé de son hobby singulier, le tricot. Tandis que nous bavardions ou jouions aux cartes dans la voiture-salon, lui, assis dans son coin, tricotait. Il essayait toujours d'obtenir de l'entraîneur la permission de porter l'une des tuques qu'il avait tricotées, mais en vain.

Nous avions l'habitude de le mettre en colère durant les séances d'entraînement: cinq ou six d'entre nous se plaçaient devant lui, chacun armé d'une rondelle, et, au lieu de les lancer l'un après l'autre, nous le faisons tous en même temps. Il devenait furieux. Un jour, il a même quitté la patinoire, disant à notre entraîneur, Toe Blake: «S'ils lancent les rondelles comme cela, je ne veux pas être devant le filet.» Blake lui a demandé de reprendre sa place, lui affirmant que ce n'était qu'une plaisanterie. Plante était un gardien magnifique quand il était «allumé».

Les experts prédisaient que nous finirions deuxièmes, derrière les Red Wings, ce qui était logique, même si Irvin était d'avis que nous avions l'étoffe de champions. Dick a été irrité de constater que deux ou trois de ses joueurs avaient pris du poids avant le camp. Chaque fois qu'un reporter abordait le sujet des joueurs qui avaient perdu la forme, Dick parlait de sa ferme avicole: «On me dit que rien n'est plus laid qu'un poulet sous la pluie. C'est vrai, rien, sauf un joueur de hockey trop gros!»

Irvin disait s'attendre à ce que le Rocket, Béliveau et moi produisions un total de 100 buts ou plus durant la saison. «S'ils y arrivent, prédisait-il, nous serons dans la course, parce que nous avons assez d'autres bons joueurs dans l'équipe pour marquer les 100 autres buts nécessaires pour remporter le championnat.»

J'étais en pleine forme et les statistiques le prouvaient. Après les six premiers matches, j'étais deuxième, derrière le Rocket, pour ce qui était des buts, et notre équipe était première au classement. Jacques Plante avait une moyenne de 1,60, en plus d'avoir réussi un blanchissage. Je maîtrisais mieux mon tempérament, même si celui-ci allait être mis à rude épreuve à la fin d'octobre, durant un match disputé au Madison Square Garden.

Ce serait la première fois que j'affronterais de nouveau Ron Murphy depuis l'incident de décembre au cours duquel je l'avais rudement frappé. La presse spéculait: l'avant des Rangers chercherait-il à se venger? Murphy a rapidement éteint ce feu de broussailles:

«En ce qui me concerne, mon différend avec Geoffrion fait partie de l'histoire ancienne.»

Cela me convenait parfaitement. J'étais disposé à passer l'éponge, surtout que je connaissais jusque-là ma meilleure saison dans la LNH. Au début de novembre 1954, *Hockey News* m'avait nommé joueur de la semaine et disait de moi que j'étais «l'étoile la plus brillante à apparaître au firmament du Canadien depuis Maurice Richard». J'avais marqué le plus grand nombre de buts, surpassant le Rocket.

J'ai été le premier tireur de la LNH à franchir le cap des 10 buts quand j'en ai marqué 2 contre Detroit, au début de novembre. J'ai marqué 2 autres buts le lendemain contre Boston, ce qui me donnait 13 buts en 13 matches. Le but marqué contre Terry Sawchuk, des Red Wings, a été mon 100^e dans la LNH. Quand la lampe rouge s'est allumée, j'ai sauté de joie et je me suis précipité dans le filet pour récupérer la rondelle et la garder comme souvenir.

Un incident d'avant-match allait avoir des répercussions étonnantes sur le jeu de hockey. Le 11 novembre 1954, nous devions affronter les Black Hawks au Forum. Durant la période d'échauffement, avant la première mise au jeu, Bert Olmstead a frappé une rondelle qui est montée dans les airs et a heurté notre gardien en plein visage. Plante s'est affaissé, couvert de sang, et on a dû le transporter à l'hôpital.

Plante avait une fracture de la pommette. Il a commencé à réfléchir aux dangers auxquels s'exposait le gardien de but. Il est arrivé à la conclusion qu'il fallait faire quelque chose pour assurer une meilleure protection du gardien. À son avis, un masque, semblable à celui que portent les receveurs au baseball, constituait la meilleure solution. Jacques a mis au point un masque dont il se servirait durant les séances d'entraînement, et que, à la suite d'un autre accident, il finirait par porter durant les matches.

Les tirs élevés rendaient les gardiens fous. C'était le moyen pour les joueurs d'intimider le gardien, et j'ai recouru à cette tac-

tique de temps à autre. Au début du match, je tirais haut, assez près de la tête du gardien. Ainsi, celui-ci pensait que toutes les rondelles arriveraient à cette hauteur, ce qui m'aidait à marquer un plus grand nombre de buts.

Depuis que j'occupais le premier rang de la LNH pour ce qui était du nombre de buts marqués, les gens se demandaient comment j'avais pu devenir un si bon marqueur. Frank Selke fils, qui s'occupait alors de la publicité du Canadien, disait que, en prenant de l'âge, j'étais devenu plus subtil et plus acharné. Camil DesRoches, qui occupait auprès de Selke un poste consacré aux relations avec les médias, travaillait dans le milieu du hockey depuis des lustres. Il disait que j'avais mûri. Il aurait pu ajouter que Jean Béliveau m'aidait avec ses passes. Moi, j'étais conscient que j'exécutais mieux que jamais certaines petites choses. Je me rapprochais davantage du filet avant de tirer, ne laissant pas au gardien assez de temps pour se préparer à recevoir mes décochés.

Tandis que la plupart des observateurs chantaient mes louanges, mon entraîneur émettait encore des réserves à mon sujet. Irvin disait que je pouvais améliorer mes passes et que je devrais faire davantage d'échecs arrière. Les Rangers étant à Montréal au moment où il a fait cette déclaration, Dink Carroll, de la *Gazette*, s'est précipité chez le directeur général de New York, Frank Boucher, pour lui répéter ce qu'Irvin avait déclaré. «Si Boum Boum y arrivait, a dit Boucher, il serait dans une ligue à part.»

Alors que j'aimais bien Dick et que j'appréciais son esprit corrosif, il avait le don de prendre à rebrousse-poil le patron, Frank Selke. Cela lui est arrivé une fois de trop au cours de la saison 1954-1955. Un gouffre a commencé à s'ouvrir entre les deux amis.

Selke l'ignorait à l'époque — comme nous tous —, mais Dick s'était lassé de Montréal et avait commencé à chercher en douce un autre poste d'entraîneur. Le choix qui s'imposait à lui, c'était Chicago, où il avait été joueur vedette et où il avait par la suite entamé sa carrière d'entraîneur.

Comme je l'ai dit, les Black Hawks étaient en mauvaise posture, à un point tel que la ligue essayait de revigorer l'équipe et de lui rendre son esprit de compétition. L'un des moyens pour y arriver était de lui vendre des joueurs comme Ed Litzenberger. Mais Dick avait une autre idée en tête.

Durant notre passage à Toronto, à la fin de décembre 1954, Irvin a rencontré Conn Smythe, son ancien patron du temps où il était l'entraîneur des Maple Leafs, et lui a fait une déclaration surprenante. «Vous, les propriétaires, vous ne vous y prenez pas de la bonne façon avec Chicago. Il ne suffit pas de leur donner de bons joueurs. Ce dont Chicago a surtout besoin, c'est d'un entraîneur de première classe. Dites à Jim Norris que s'il est prêt à payer le prix j'irai à Chicago et je veillerai à ce que son équipe accède aux éliminatoires.»

Ce dont Irvin ne se rendait pas compte, c'est que Smythe et Selke, bien qu'adversaires sur le plan professionnel, étaient des amis intimes. Aussitôt la rencontre avec Irvin terminée, Smythe a téléphoné à Selke. «Qu'est-ce qui ne va pas entre toi et ton ami Irvin?» a-t-il demandé à Selke. Celui-ci lui a répondu qu'il n'était au courant de rien. «Alors, comment se fait-il qu'il veuille aller à Chicago?»

Selke, surpris, a répondu que si Irvin pensait s'améliorer à Chicago, lui-même ne s'opposerait pas à son départ. Selke n'a rien laissé paraître, mais il a surveillé Irvin plus étroitement que jamais. «Dick est devenu de plus en plus perturbé à mesure que la saison avançait, a dit Selke. Il a même eu quelques accrochages avec des amis qu'il connaissait depuis des années. Mais j'ai mis son caractère irritable sur le compte de la dure bataille que nous livrions aux Red Wings pour obtenir la première place.»

Nous avons été parfois devant, parfois derrière Detroit jusqu'au début de la nouvelle année 1955, mais je demeurais le premier marqueur de la ligue. Après 44 matches, j'avais accumulé 50 points (27-23), Jean en avait 47 (24-23) et le Rocket, 41 (23-18). Nous occupions les trois premières positions de la ligue pour ce

qui était du nombre de points accumulés. Gordie Howe occupait le quatrième rang; les Canadiens Bert Olmstead et Ken Mosdell se trouvaient en cinquième et sixième places.

Notre jeu de puissance était de loin le meilleur de la ligue. Jean jouait au centre, le Rocket à l'aile droite, Bert à l'aile gauche. Olmstead était facilement le meilleur ailier de la ligue quand venait le temps de jouer dans les coins. Si nous n'avons pas inventé le jeu de puissance moderne — Toronto, avec Max Bentley, nous avait devancés de quelques années —, nous l'avions du moins raffiné au maximum. À cette époque, les jeux de puissance duraient deux bonnes minutes, quel que soit le nombre de buts marqués. Certains soirs, nous marquions deux ou trois buts au cours d'un seul jeu de puissance de deux minutes.

Je n'oublierai jamais le soir, au Madison Square Garden, où les Rangers ont écopé d'une pénalité de deux minutes durant la première période. La mise au jeu s'est faite dans leur zone et Jean Béliveau m'a envoyé la rondelle. J'ai mobilisé toutes mes forces pour exécuter un tir frappé, mais Aldo Guidolin s'est interposé. À cause d'un ricochet sur ses jambières, la rondelle a glissé jusqu'au centre. Avant que j'aie le temps de bouger, Guidolin s'est précipité en direction de Jacques Plante. Virant de droite à gauche, il a lancé la rondelle dans notre filet. Les Rangers menaient 1 à 0. La foule délirait. Nous sommes retournés au centre, avons remporté la mise au jeu et avons repris notre jeu de puissance. Au bout d'une minute, nous avons marqué deux buts, durant le même jeu de puissance, remportant le match 7 à 1.

Si notre équipe souffrait d'une faiblesse, c'était sur le plan de la rudesse du jeu. Nous avons bien notre part de joueurs durs — personne ne l'était plus que le Rocket ou Doug Harvey —, mais nous ne jouions pas un jeu traître. Nous n'avions pas besoin de le faire, parce que notre formation était bourrée d'as, jusqu'à notre quatrième centre, Donnie Marshall, qui aurait été premier centre dans n'importe quelle autre équipe. En d'autres mots, aucun d'entre nous n'avait à jouer les brutes, les policiers ou les intimidateurs. Appelez les joueurs de ce

type-là comme vous voulez, il s'agit de fauteurs de troubles. Certains d'entre eux sont des joueurs plus ou moins valables. Par exemple, les Rangers avaient un solide défenseur du nom de Lou Fontinato, issu de leur club junior de Guelph, en Ontario, tout comme Andy Bathgate, Dean Prentice et Harry Howell.

Fontinato pouvait frapper la rondelle et pouvait aussi se battre. Comme moi, il avait des réactions émotionnelles et il lui arrivait de sauter sur un autre joueur. Dans un sens, Fontinato était un intimidateur, mais dans un autre, il n'en était pas un. Ce que je veux dire, c'est qu'un intimidateur s'en prend à ceux dont il sait qu'ils ne se battent pas. C'est ce que Fontinato aimait faire. Il courait toujours après Jean Béliveau, conscient que ce dernier n'était pas un bagarreur. Fontinato s'en prenait aussi à certains de nos joueurs moins robustes. Mais, à sa décharge, disons qu'il se collettait aussi avec des durs.

Un soir, au Madison Square Garden, lui et Maurice Richard se sont accrochés. Le Rocket a été l'un des meilleurs bagarreurs de l'histoire de la LNH, mais, ce soir-là, il avait à la tête une blessure suturée la veille. Fontinato a donné un coup de poing juste sur cette blessure; les points de suture ont sauté; le Rocket saignait comme un porc, même s'il n'avait pas vraiment été blessé par le coup. Les fans des Rangers croyaient que Fontinato avait réglé son compte au Rocket, ce qui était loin d'être le cas.

L'ennui, pour le Rocket, c'est qu'il n'a jamais eu personne qui livre ses batailles à sa place. Maurice se défendait contre tous ceux qui lui cherchaient noise, que ce soit Leswick, Kullman ou Fontinato. En ce temps-là, nous ne nous attendions même pas à ce que quelqu'un vienne nous défendre, car nous nous arrangions nous-mêmes. Cela rendait la tâche difficile pour Maurice parce que, d'une part, il était le Babe Ruth de son époque, et que, d'autre part, il lui fallait en plus être Rocky Marciano. Tout cela était une distraction dont il aurait pu se passer, surtout quand Dick Irvin l'aiguillonnait.

La saison 1954-1955 a été la plus dure pour le Rocket, même s'il s'est souvent surpassé cette année-là. Son tempérament

bouillait plus que jamais, et le harcèlement des brutes des équipes adverses n'arrangeait pas les choses.

L'une de ces brutes, Bob Bailey, avant occasionnel des Maple Leafs, s'est plusieurs fois bagarré avec le Rocket durant sa carrière relativement courte dans la LNH. Un soir, au Maple Leaf Gardens, autour de Noël 1954, Bailey a mis Maurice en échec sur la bande, mais l'arbitre, Red Storey, n'a pas demandé de pénalité. Quand j'ai vu la réaction du Rocket, je n'ai pu m'empêcher de penser à la réaction violente que j'avais eue contre Ron Murphy l'année précédente, à New York. Après que Bailey eut renversé le Rocket, celui-ci est devenu fou furieux. Il s'est relevé et a traversé la patinoire à la poursuite de Bailey. Après l'avoir rattrapé, il lui a donné un coup de bâton, lui cassant une dent.

Les deux hommes sont tombés sur la glace et, selon la version de Maurice, Bailey a tenté de lui arracher les yeux tandis qu'il se défendait tant bien que mal. L'un des juges de ligne, George Hayes, est intervenu pour séparer les belligérants, pendant que Red Storey essayait de faire lâcher son bâton au Rocket. Mais chaque fois qu'on réussissait à le lui enlever, il en trouvait un autre. Hayes a essayé d'arrêter Maurice, mais celui-ci l'a frappé, en plus de pousser son gant dans le visage de Storey. Bref, mon héros se déchaînait comme je l'avais fait avec Murphy.

On a finalement réussi à séparer les deux hommes; tous deux ont été expulsés du match. Dans son rapport au président Campbell, Storey se montrait clément envers le Rocket; Campbell lui a imposé une amende de 250 \$, en plus des deux amendes automatiques de 50 \$ pour mauvaise conduite.

L'incident aurait dû être clos, mais il ne l'a pas été, à cause surtout de l'animosité contre le Canadien qu'éprouvaient certains dirigeants de la LNH, surtout Conn Smythe, de Toronto.

Paradoxalement, Smythe, qui nous haïssait avec passion, avait tenté de nous acheter le Rocket quelques années auparavant. Naturellement, son offre avait été refusée. Le Canadien n'échan-

gerait jamais Maurice Richard. Si Smythe ne pouvait mettre la main sur le meilleur marqueur de la LNH, il ferait tout en son pouvoir pour lui mener la vie dure. Et c'est ce qu'il a fait.

Avant l'ère de la vidéo, Smythe filmait chaque match comme s'il s'était agi d'un long métrage. Ses entraîneurs analysaient les films et les projetaient parfois pour les joueurs. Cette fois-là, Smythe a apporté son long métrage à New York, où les gouverneurs de la LNH étaient réunis. Parmi les participants à la réunion se trouvaient Clarence Campbell, John Reed Kilpatrick, président des Rangers, Walter Brown, président des Bruins, et Jim Norris, des Black Hawks.

Aucun de ces hommes n'aimait le Canadien. Selke, qui se montrait toujours direct quand venait le moment de défendre son meilleur joueur, a dit tout ce qu'il y avait à dire: «Tous ces messieurs exigent que l'on fasse quelque chose pour mettre un frein à Maurice Richard, dont la faute la plus grave est celle d'avoir défait leurs équipes et rempli leurs aréna à craquer.» Mais Smythe avait influencé les propriétaires et Campbell. Ce dernier a convoqué Richard et Selke dans son bureau pour leur faire la leçon. Le Rocket ferait mieux de faire attention, sinon... gare à lui!

Entre-temps, Chicago s'intéressait de plus en plus à Irvin. En février, Norris a finalement demandé à Selke la permission de négocier avec Irvin un contrat pour la saison suivante. C'est à ce moment-là que Selke en a parlé à Irvin. Celui-ci a nié être intéressé par un contrat avec Chicago et il s'est remis à la tâche pour que le Canadien occupe le premier rang. Néanmoins, le mal était fait. Dick ne s'en doutait pas, mais sa carrière d'entraîneur du Canadien tirait à sa fin.

Nous avions une course à gagner; moi, j'avais encore une leçon à apprendre de Dick. Malgré le fait que je demeurais l'un des trois premiers marqueurs de la LNH, avec Richard et Béliveau, mon jeu a commencé à se détériorer au début de la nouvelle année. Irvin n'était pas impressionné par ma performance, même si j'avais été choisi pour faire partie de l'équipe d'étoiles. J'ai été

sidéré — comme tout le monde du hockey — quand il m'a retiré de la formation.

«J'ai mis Geoffrion sur la touche parce qu'il n'était pas efficace, a-t-il dit. Vedette ou pas, tout joueur qui ne donne pas sa pleine mesure dans mon équipe ne jouera pas.»

J'ai compris le message, et j'ai rejoint les rangs de la formation au match suivant. Entre-temps, Béliveau m'avait éclipsé à la tête des marqueurs. Il n'y avait pas de jalousie entre nous; je reconnaisais son immense talent et le fait qu'il faisait de nous une meilleure équipe. C'était un homme tranquille, sans prétention; il était presque impossible à qui que ce soit d'éprouver quelque sentiment négatif à son égard... à moins de faire partie de l'équipe adverse.

Durant la dernière portion de la saison, nous n'avions que peu de problèmes, dont le pire était l'état de santé de Dickie Moore. Celui-ci semblait toujours aux prises avec quelque blessure. Ce soir-là, c'était son épaule qui lui faisait mal. Mais une fois qu'il eût retiré le harnais qui nuisait à son tir, Moore est redevenu notre étincelle, et nous avons repris le premier rang.

La tension qui régnait en cette fin de saison était palpable. Je l'ai dit, Richard et Irvin étaient tendus comme des ressorts. Mais la tension se faisait aussi sentir chez les Red Wings. Terry Sawchuk, qui pendant plusieurs années avait été brillant devant leur filet, a dû être mis sur la touche pour la première fois de sa carrière dans la LNH, à cause de ses nerfs. Pour le remplacer, les Red Wings ont promu Glenn Hall, de leur équipe-pépinière.

Nous constituions sans doute une source importante de soucis pour Sawchuk. Notre attaque avait atteint un niveau tel que, le 13 février 1955, les cinq meilleurs marqueurs de la LNH portaient l'uniforme du Canadien: Béliveau était premier, le Rocket deuxième, moi troisième, Olmstead quatrième et Mosdell cinquième.

Notre jeu de puissance était si efficace que nous arrivions à marquer deux buts, parfois trois, durant une pénalité de deux

minutes. Nos adversaires devenaient fous. Le directeur général de Detroit, Jack Adams, a monté une campagne pour que le règlement soit changé et qu'une pénalité prenne fin aussitôt le premier but marqué durant un jeu de puissance par l'adversaire.

Même si c'était Adams qui menait cette campagne, nous, à Montréal, étions convaincus qu'il s'agissait d'un complot ourdi contre le Canadien par toute la ligue, parce que nous avions mis au point un jeu de puissance trop efficace. «Un but, ça suffit, disait Adams. Il n'est pas nécessaire de donner à l'adversaire l'occasion d'en marquer d'autres. Chaque fois que l'équipe ayant l'avantage du nombre marque un but, le prix de la pénalité est assez élevé pour l'autre équipe.»

Nous n'étions pas d'accord. À mon avis, si nous étions assez rusés et habiles pour exploiter au maximum un jeu de puissance, pourquoi pas? Mais il y avait de la politique derrière tout cela et il était évident que c'était le Canadien contre les cinq autres équipes.

Après avoir été mis sur la touche par Irvin, je me suis ressaisi. Je ne lui en ai pas voulu. Le 19 février 1955, au Forum, j'ai prouvé que je m'étais amendé. C'était le soir où l'on honorerait Ken Mosdell. Nous jouions contre les Rangers, et ma cible préférée, Gump Worsley, gardait le filet de New York.

Quelle soirée cela a été pour Ken et moi! En guise de cadeau, je lui ai offert un but durant la première période, deux durant la deuxième et deux durant la troisième. C'était le plus grand nombre de buts marqués par n'importe quel joueur au cours d'un match cette saison-là ou par un Canadien depuis que Maurice Richard en avait marqué autant contre Detroit, en 1944. J'occupais dès lors le premier rang de la LNH pour ce qui était du nombre de buts marqués, soit 34.

Pourtant, nous étions incapables de semer les Red Wings. Sawchuk s'était remis de sa maladie et était revenu devant le filet, tandis que son équipe avait mis la main sur un centre sensationnel, Alex Delvecchio, qui remplaçait Sid Abel entre Howe et Lindsay. Dans le *Hockey News*, Vince Lunny a ainsi résumé la lutte pour la

première position: «Il semble maintenant que la guerre d'usure — et de nerfs — se poursuivra jusqu'à la dernière semaine de la saison sans qu'il y ait de trêve, peut-être même jusqu'à la dernière soirée.»

Comme si l'excitation n'était pas déjà à son comble, il se menait aussi une course de points entre Richard, Béliveau et moi. Le 6 mars, à Chicago, nous avons battu les Black Hawks 4 à 2. Je n'ai pas marqué, Béliveau non plus. Mais le Rocket a préparé le but gagnant pour Dickie Moore vers la fin de la troisième période, avant d'en marquer un lui-même 36 secondes plus tard. Le Rocket avait dès lors deux points d'avance sur Béliveau; il semblait avoir de bonnes chances de remporter le premier championnat de points de sa carrière.

Le match suivant, à Toronto le mercredi 10 mars, s'est terminé 0 à 0. Trois jours plus tard, nous affrontions les Bruins au Forum. J'ai eu deux passes sur buts marqués, le Rocket une, et Béliveau, rien. Dans cette course, le Rocket menait avec 74 points; j'étais deuxième avec 72 et Béliveau me suivait de près avec 1 point de moins.

Ensuite est venu le match fatidique du dimanche 13 mars 1955 à Boston. Je ne pourrai jamais dire si Hal Laycoe a ou non délibérément tenté de couper le Rocket avec son bâton. Les opinions à ce sujet sont partagées. Frank Selke a déclaré que Laycoe avait probablement frappé Richard accidentellement. Red Storey, l'arbitre, a dit que Richard avait été frappé par Laycoe, sans préciser s'il s'agissait d'un geste intentionnel ou accidentel. Mais pour Richard, la question n'était pas de savoir si le coup était ou non délibéré. Le sang jaillissait de sa tête. Il s'est élancé contre le défenseur et lui a assené un coup de bâton au visage. Aux yeux de la ligue, le pire, c'était sans doute ce que Richard avait fait au juge de ligne Cliff Thompson, qui avait été défenseur des Bruins.

Thompson était juge de ligne débutant à cette époque; nous nous souvenions de lui comme d'un ancien des Bruins qui prenait à présent le parti de Boston dans cette bagarre. Thompson a plaqué

Richard après que ce dernier eut attaqué Laycoe deux fois de plus, et Richard a instinctivement réagi en frappant Thompson deux fois au visage. En réalité, c'est Thompson qui était allé trop loin.

Toutefois, aux yeux de Clarence Campbell, le Rocket était allé trop loin lui aussi; c'est pourquoi il l'a suspendu pour le reste de la saison, de même que pour les éliminatoires. Cet incident a provoqué l'émeute de la Saint-Patrick dont j'ai parlé plus haut, ainsi que les problèmes que j'ai connus quand j'ai battu le Rocket dans le championnat des points.

Je me suis souvent demandé ce qui se serait passé si le Rocket n'avait pas frappé Thompson et Laycoe. Premièrement, il aurait sûrement remporté le trophée Art Ross qu'il convoitait. Deuxièmement, nous aurions fini premiers et, troisièmement, nous aurions battu Detroit pour la coupe Stanley. Maurice était le joueur le plus dangereux en avantage numérique; sans lui, les Red Wings se sentaient plus sûrs d'eux. Ils pouvaient respirer, n'ayant plus à se soucier que de la formation Béliveau-Geoffrion.

Nous avons joué un septième match à Detroit. Alex Delvecchio a connu sa meilleure heure et nous a battus. Après cette défaite, j'ai compris que le Canadien, tel que je le connaissais, ne serait plus jamais le même. Depuis plusieurs mois, j'entendais des rumeurs au sujet de Dick Irvin, dont certaines prédisaient sa retraite. Dans un journal de Montréal, on disait que Dick serait remplacé par Roger Léger, entraîneur des Cataractes de Shawinigan de la Ligue du Québec, et que le Canadien de Montréal recruterait une équipe entièrement francophone!

Irvin continuait de s'en prendre à Campbell. Pour Selke, le vase débordait. Irvin et Selke se sont enfin affrontés. Selke s'est montré ferme:

Écoute, Dick. Tu ne peux plus être l'entraîneur de cette équipe. C'est très bien d'alimenter la combativité des joueurs, mais il y a une limite. Je ne crois pas que tu connaisses cette limite. Tu peux rester avec nous ou t'en aller à Chicago; libre à toi de décider. Mais

BOUM BOUM

si tu restes, tu ne seras plus entraîneur. Tu occuperas un autre poste, à ton plein salaire, aussi longtemps que tu le voudras.

Dick a quitté le Canadien ce printemps-là pour devenir l'entraîneur des Black Hawks de Chicago. Le Canadien et ma carrière arrivaient à un point tournant. Selke chercherait un nouvel entraîneur qui serait mon chef pendant le reste de ma carrière au Forum. Mais, en mai 1955, j'ignorais si ce serait Roger Léger, Billy Reay ou Toe Blake.

CHAPITRE 7

NOUVEL ENTRAÎNEUR, NOUVELLE COUPE

APRÈS l'émeute de la Saint-Patrick et la perte de la coupe Stanley au profit de Detroit, la période de récupération a été longue et pénible. Heureusement, certaines circonstances m'ont évité de ressasser cette défaite, dont le départ de Dick Irvin, le seul entraîneur que j'aie jamais eu dans la LNH, et la quête de son successeur par Frank Selke.

Autre point fort de cette période, Marlene et moi allions être parents pour une deuxième fois. Nous habitons Saint-Laurent, et notre vie familiale était au beau fixe. Je suis sûr que les observateurs de l'extérieur de la LNH devaient croire que notre vie quotidienne était marquée par la gloire et les privilèges, mais rien n'aurait pu être plus loin de la réalité. Nous menions une vie heureuse, non en raison du luxe et de la gloire, mais plutôt parce que nous vivions dans notre ville natale, entourés de nos familles et de nos amis. Marlene peut en témoigner:

Je suppose que, du fait que j'étais anglophone, la plupart des gens présumaient que Bonni Boum et moi fréquentions surtout les hockeyeurs anglophones et leurs femmes. En réalité, mes amis les plus

BOUM BOUM

intimes étaient la famille de Boum Boum et deux ou trois femmes de joueurs francophones. La femme de Butch Bouchard, Marie-Claire, m'a manifesté beaucoup de sympathie durant ma première année de mariage. Elle m'a ni plus ni moins prise en charge et m'a prodigué de bons conseils. Je n'avais que 18 ans; elle, 28. Je la trouvais magnifique pour une femme plus «âgée».

La femme du Rocket, Lucille, était aussi une bonne amie à moi. Le jour où j'ai emménagé dans ma première maison, Lucille a frappé à ma porte, est entrée et s'est tout de suite mise à m'aider à laver la vaisselle. C'était une femme chaleureuse et pleine de vitalité, tout à fait le contraire de Maurice, qui était parfois maussade. Je suppose qu'elle lui a souvent remonté le moral. Elle adorait son Maurice.

Les seules fois où les joueurs et leurs femmes se rencontraient, c'était au retour de tournée de l'équipe ou après le match du jeudi soir. Il nous arrivait alors de souper avec Maurice et Lucille, ou avec Butch et Marie-Claire.

Nous étions des amis, mais pas des intimes. Nous vivions à bonne distance les uns des autres et avions chacun nos familles. Il était entendu chez les Geoffrion que, le dimanche, toute la famille se réunissait chez papa et maman. Ma belle-mère préparait l'un de ses festins auxquels participaient tous ses fils et sa fille Margot, accompagnés de leurs familles respectives. Cette tradition a duré toutes les années que Boum Boum et moi avons vécues à Montréal.

À cette époque, je prenais place dans le box numéro 15; depuis ma première grossesse, alors que j'étais enceinte de Linda, j'avais pu descendre des sièges bleus plus élevés. J'étais si énorme que le préposé aux billets a eu pitié de moi; appréhendant qu'un beau soir je ne déboule dans l'allée, il m'a attribué le box 15, que j'ai dès lors adopté. J'y étais assise le soir de l'émeute. Je savais que l'arrivée de Clarence Campbell déclencherait quelque chose de vilain. On se serait attendu à ce qu'il fasse preuve de meilleur jugement et qu'il reste chez lui ce soir-là. Je n'ai jamais été exposée de si près à la violence. C'était vraiment saisissant, même si les placeurs ont conduit chaque femme de joueur dans un endroit sûr.

Malgré les malheurs qui se sont abattus sur nous après que Boum Boum eut marqué ses 50 buts, nous nous sommes fait de nouveaux amis. De façon tout à fait inattendue, un certain Jean-Paul Hamelin a téléphoné à Boum Boum et lui a dit: «Comme vous venez de marquer votre 50^e but le jour de l'anniversaire de mon fils, j'aimerais vous proposer de devenir mon associé à part entière dans mon

NOUVEL ENTRAÎNEUR, NOUVELLE COUPE

restaurant, *Le Bocage*. C'est ainsi que Jean-Paul et Lucette, sa femme, sont devenus de bons amis.

Nous nous sommes aussi liés d'amitié avec plusieurs médecins montréalais et leurs femmes: Marcel et Eileen Rémy, Roger et Claire Pontbriand, René et Pauline Poirier, Robert et Thérèse Gareau. Quand nous étions en compagnie de ces amis, personne ne se souciait que Boum Boum ait ou non marqué des buts. J'ai beaucoup appris de ces femmes au sujet de l'hospitalité élégante, des services de vaisselle, de l'argenterie et ainsi de suite. Mais ce que Boum Boum et moi avons surtout appris, c'est la valeur de l'amitié.

Entre-temps, durant ma seconde grossesse, beaucoup de changements se produisaient au sein du Canadien. Naturellement, comme les autres femmes de joueurs, je m'inquiétais des effets que ces changements auraient sur mon mari. Mais je crois qu'aucune d'entre nous n'en a jamais soufflé mot à son mari.

Au moment où Dick est parti pour Chicago, les médias ont proposé plusieurs noms pour le remplacer. Certains journalistes francophones souhaitaient que le capitaine de l'équipe, Butch Bouchard, remplace Dick, mais le poste ne l'intéressait pas. Roger Léger a été rayé de la liste. Il ne restait que deux coureurs: Billy Reay, mon ancien centre, et Toe Blake, qui avait été ailier gauche avec le Rocket et Elmer Lach dans la *Punch Line*. Reay était un homme solide qui aurait fait un bon entraîneur; plusieurs membres du conseil d'administration du Canadien penchaient en sa faveur. Mais les deux hommes les plus importants, Selke et Reardon, voulaient Toe Blake.

Ils aimaient Toe pour plusieurs raisons. Premièrement, c'était un bon entraîneur, et il l'avait prouvé à Houston, à Buffalo et à Valleyfield. Deuxièmement, Selke voulait un entraîneur qui soit capable de freiner Maurice Richard. Il fallait que ce soit un homme pour qui le Rocket éprouve beaucoup de respect. C'est pourquoi Toe Blake a obtenu le poste. Selke lui a fait signer un contrat d'un an, en lui disant: «Ce sera pour la vie.» Sa prédiction s'est révélée exacte.

BOUM BOUM

Selke et Blake ont immédiatement entrepris de calmer le Rocket. Ils l'ont invité au bureau de Selke. Celui-ci a été on ne peut plus franc:

Tu n'as rien à prouver, ni aux autres joueurs, ni aux fans, ni à nous. Tu as été la force vive du Canadien durant nos années difficiles. Le moment est venu de laisser les jeunes joueurs faire leur part, surtout quand, sur la glace, la situation se corse. Oublie le passé. C'est de l'avenir — et de toi — que je me préoccupe. Ton cœur est aussi jeune qu'il l'a toujours été, mais ton corps a maintenant 35 ans. Ne l'oublie pas. Nous ne voulons pas que tu te battes dans un monde de gaillards de 24 ans.

Le Rocket a écouté Selke sans mot dire. Quand Blake a ouvert le camp d'entraînement et que nous avons commencé à jouer des matches amicaux, il lui restait encore du travail à faire sur le Rocket. Après tout, ce dernier n'allait pas s'adoucir du jour au lendemain. «Il m'a souvent fallu le refroidir un peu — sur le banc, a dit Blake. Il me lançait un regard furieux, mais il l'acceptait, peut-être parce que j'étais son ancien ailier et que nous avons traversé bien des tempêtes ensemble, mais plus probablement parce qu'il ne voulait pas que ma première saison d'entraîneur dans la LNH soit trop difficile.»

Ken Reardon, qui avait aussi joué aux côtés du Rocket, était tout aussi résolu que Blake à le tempérer. Le soir où le bâton de Lou Fontinato, des Rangers, a fait saigner Richard, Reardon était assis derrière notre banc au Madison Square Garden. Aussitôt la période finie, Reardon est entré en trombe dans le vestiaire: il s'est dirigé vers le Rocket, qui bouillait sur son siège, et lui a dit: «C'était un accident, et nous ne voulons pas que tu y donnes suite. Pour le bien de l'équipe, nous ne pouvons pas risquer une autre bagarre qui la priverait de toi.»

Encore une fois, le Rocket lui a lancé un regard furieux, sans rien dire. L'atmosphère était tendue au moment où Reardon a quitté le vestiaire, mais elle s'est vite relâchée quand Doug Harvey

a fait une plaisanterie qui a fait pouffer de rire tous les joueurs. Même Toe Blake a souri, et il a décidé de ne pas nous livrer son laïus d'encouragement habituel.

C'était là l'une des différences majeures qui le distinguaient de Dick Irvin. Blake savait quand il fallait être dur et quand il fallait s'amuser. Irvin ne souriait jamais; je n'ai jamais su ce qu'il aurait fallu pour qu'il sourie enfin, même si je l'aimais beaucoup et que je l'admirais réellement. Cette différence était apparente au camp d'entraînement. Toe enfilait ses patins et, après l'échauffement, tentait avec nous des stratégies pour nous enlever la rondelle. Nous lui disions alors: «Hé! Toe! T'es un vieux. T'es fini. Qu'essaies-tu de faire? Nous enlever la rondelle?» Ensuite, nous éclatons tous de rire. Nous n'aurions jamais pu nous comporter ainsi avec Dick Irvin.

Dick n'a pas fait la vie facile à Toe. Après son départ pour Chicago, Irvin a prédit que nous finirions premiers par 10 matches et que nous remporterions la coupe Stanley. «Le Canadien sera aussi fort que l'an passé, a-t-il déclaré, mais Detroit sera plus faible.» Dans un certain sens, il avait raison. Les Red Wings avaient conclu quelques marchés, dont l'un avait permis aux Bruins de mettre la main sur Terry Sawchuk. Detroit avait perdu Tony Leswick, Benny Woit, Glen Skov et Johnny Wilson. Cette perte jouait en notre faveur, mais Blake restait prudent: «Je ne promets pas une coupe Stanley, mais nous demeurerons une équipe de première classe.»

À l'ouverture du camp d'entraînement, en septembre 1955, nous étions pleins d'énergie. Notre formation comptait plusieurs étoiles et nous disposions d'excellents joueurs de relève, comme Busher Curry, Claude Provost, Phil Goyette et Donnie Marshall. Deux jeunes défenseurs, Jean-Guy Talbot et Bob Turner, frappaient à notre porte, mais celui qui faisait le plus de bruit, c'était le plus petit des joueurs.

Le jeune frère du Rocket, Henri Richard, s'était déjà fait une réputation dans le hockey junior, mais il n'avait que 19 ans et il

était minuscule par rapport aux autres avants. Chaque fois qu'il patinait, les recruteurs le remarquaient. Ils comprenaient que Henri était aussi fort que son frère, même s'il était plus petit. Henri patinait bien et maniait le bâton avec adresse; plus important encore, il n'avait peur de rien, malgré ses 5 pi 7 po, 157 lb.

Blake, tout en appréciant les qualités de Henri, le trouvait trop jeune et voulait le renvoyer dans la ligue mineure pour un an ou deux. «Une autre année l'aidera à perfectionner son tir, écrivait Vince Lunny dans le *Hockey News*. Même s'il est déjà très musclé, il pourra gagner un peu de poids.»

Maurice Richard a eu la sagesse de ne pas intervenir dans la décision de la direction, même si son jeune frère l'émerveillait. Il se contentait de dire: «Il n'est pas facile de rester à sa hauteur.» Henri était encore moins loquace que Maurice. C'est sans doute le jeune homme le plus réservé que j'aie rencontré dans un camp d'entraînement. Il était si effacé qu'on avait l'impression d'être seul si on se trouvait dans une pièce avec lui. Il parlait rarement mais, sitôt sur la glace, son jeu parlait pour lui. C'était un magnifique hockeyeur.

Dans la ligue junior, quelqu'un l'avait surnommé «Flash». Mais un reporter lui a bientôt donné un autre surnom, qui lui est resté, celui de «Pocket Rocket». Quelques jours avant la fin du camp, Blake s'est décidé: Henri resterait avec nous.

Blake a fait jouer Henri avec Dickie Moore et Maurice. Dès le départ, c'était une combinaison gagnante, autant que l'était celle que nous formions, Béliveau, Olmstead et moi. Blake craignait seulement que Maurice ne coure protéger son frère si les grands gaillards de l'équipe adverse s'en prenaient à lui: «Nous pensions que s'ils jouaient ensemble ils seraient toujours en train de se protéger réciproquement, ou bien que, si Henri se trouvait mêlé à une bagarre, le Rocket se précipiterait à sa rescousse et exploserait.»

C'est exactement ce qui s'est produit au début. Mais après un certain temps, le Rocket s'est rendu compte que son petit frère

pouvait livrer ses propres batailles. Même si Henri était petit, il savait se servir de ses poings. Un jour, au Boston Garden, Henri a terrassé deux des joueurs les plus rudes des Bruins, Fern Flaman et Jack Bionda. Par la suite, tout le monde a compris dans la ligue que le Pocket n'avait pas besoin de son grand frère pour le protéger.

Au cours d'un sondage d'avant-saison, *Hockey News* a choisi Montréal pour le premier rang, juste devant Detroit. J'étais d'accord là-dessus, parce que nous étions meilleurs que les Red Wings à chaque position, autant dans le jeu de puissance qu'en situation de désavantage numérique. Leur seul avantage sur nous, c'était Gordie Howe. Mais nous, nous avons le Rocket qui, malgré ses 35 ans, était plein de fougue.

«Si nous n'obtenons pas le premier rang, disait Blake, j'aurai le sentiment d'avoir mal travaillé. Si tout va bien, nous devrions gagner avec une avance de 10 matches. Mais, au hockey, tout le monde sait que tout ne va pas toujours bien.» Il avait raison. Dans le match d'ouverture contre Toronto, j'ai été écrasé sur la bande par le défenseur des Leafs, Larry Cahan. Je m'en suis tiré, mais, blessé aux côtes, à la poitrine et à l'épaule, j'ai dû m'absenter du jeu pendant un certain temps. Mon absence n'a toutefois pas fait trop de tort à l'équipe. Ils ont bien tiré leur épingle du jeu. Au moment de ma blessure, le Canadien occupait le premier rang, et il l'occupait encore à mon retour. Jean Béliveau menait dans la LNH pour ce qui était du nombre de buts marqués, mais ce qui retenait surtout l'attention générale, c'était le nombre de minutes de pénalité qu'il avait accumulées: 38 minutes en 17 matches, davantage que Bert Olmstead ou Maurice Richard!

Blake a été d'un grand secours à Béliveau. Il savait comment le prendre. Quand Blake ne l'aiguillonnait pas, ses coéquipiers le faisaient, surtout Bert Olmstead. Bert était un original, un homme ignorant la peur. Un soir, Lou Fontinato, qui était à 20 verges de lui, l'a chargé par derrière avec son bâton. Olmstead s'est relevé comme si de rien n'était. Il avait la meilleure forme physique que

j'aie jamais observée chez un joueur. Il ne prenait jamais une livre. Il arrivait au camp d'entraînement au bon poids et finissait la saison exactement au même poids.

Bert pouvait être aussi dur avec ses coéquipiers qu'il l'était avec l'adversaire. Un jour, j'ai quitté le côté droit de la glace et j'ai patiné jusque sur son territoire, le côté gauche. Tout à coup, j'ai senti un choc formidable. Bert m'avait donné un grand coup de bâton sur les fesses. Il m'a crié: «Reste de ton côté de la patinoire. La moitié droite t'appartient; la moitié gauche m'appartient. Laisse Béliveau courir après celui qui a la rondelle.» Je n'ai pas recommencé.

Blake accordait une attention particulière au jeu de puissance, que nous sommes encore parvenus à améliorer. Au cours des cinq premières semaines de la saison 1955-1956, nous avons marqué 17 buts en avantage numérique, contre seulement 10 l'année précédente sous la houlette de Dick Irvin. Encore une fois, contre Boston, nous avons marqué trois buts durant une pénalité de deux minutes; dans la ligue, on a recommencé à réclamer une modification du règlement qui nous empêcherait d'enfiler les buts durant les pénalités. «Quand les Canadiens exécutent correctement le jeu de puissance, disait Blake, c'est un spectacle magnifique.»

C'était vrai, surtout au Forum, où nous connaissions la patinoire comme le fond de notre poche. Quand les autres équipes venaient pour nous affronter, leur défaite nous était presque acquise d'avance. Les joueurs adverses levaient les bras, dégoûtés. Je me souviens d'avoir entendu le Ranger Harry Howell dire à son entraîneur, Frank Paice, après la séance d'échauffement: «Pourquoi ne pas simplement donner les deux points à Montréal et aller directement à Toronto?» Personne ne voulait venir nous affronter au Forum.

Pourtant, je n'arrivais pas à gagner de nouveau le championnat des points. À cause d'une première série de blessures, j'ai manqué 10 matches; j'ai été de nouveau retiré du jeu à la suite d'une autre blessure à la même épaule, infligée par Fontinato. Ces blessures

m'ont coûté cher. Pour son équipe d'étoiles, la LNH a choisi Maurice Richard comme premier ailier droit; Gordie Howe était le second. Jean Béliveau était au centre, Jacques Plante devant le filet et Doug Harvey à la défense. Mon nom ne figurait pas sur la liste.

Pendant un certain temps, il a semblé que les Red Wings allaient nous dépasser. Mais leur sort a été réglé au cours de deux matches joués au début de février 1956. Le premier s'est déroulé le 2, au Olympia Stadium. Durant les deux premières périodes, ni Jacques Plante ni Glenn Hall n'ont laissé passer la rondelle. Aucun but non plus durant les 15 premières minutes de la troisième période. Nous savions que celui qui marquerait un but — si un but allait être marqué — remporterait le match pour son équipe. Nous savions aussi que, si nous avions besoin d'un but important, ce serait le Rocket qui le marquerait.

Eh oui! À 16:01, le Rocket a reçu une passe de son frère et de Dickie Moore, et il a eu raison de Hall. Jean Béliveau a marqué un autre but deux minutes plus tard, tandis que Plante a gardé sa porte fermée le reste du match. Nous sommes rentrés à Montréal fiers de notre victoire de 2 à 0 et avons repris la bataille deux jours plus tard au Forum. Cette fois-là, Ted Lindsay de Detroit a ouvert le bal sur une passe de Howe, mais Béliveau a aussi marqué un but, et nous sommes restés à égalité jusqu'à la troisième période.

Dans l'ensemble, nos formations étaient meilleures que celles de Detroit. Toutefois, celle que Lindsay, Howe et Delvecchio formaient pour les Red Wings était excellente et pouvait faire n'importe quoi. Howe suivait Béliveau dans la course aux points. Après Plante, c'était Hall qui avait la meilleure fiche des gardiens de la ligue. Mais, formation pour formation, ils ne pouvaient nous égaler, surtout avec l'ascension fulgurante de Henri Richard.

À la défense, nous pouvions compter sur l'expérience de Butch Bouchard et de Doug Harvey. Doug jouait de 35 à 40 minutes par match, mais, après la rencontre, donnait l'impression de n'avoir passé que deux minutes sur la glace. Il adorait jouer au hockey et semblait ne jamais se mettre en colère. Sauf une fois. J'ai

déjà raconté l'incident au cours duquel Red Sullivan avait fait tomber Doug en frappant ses patins. Doug avait été si furieux qu'il lui avait enfoncé son bâton dans le ventre et avait failli le tuer.

Tommy Johnson était un très bon défenseur. Il maniait et frappait efficacement la rondelle, et il jouait dans la zone défensive presque aussi bien que Harvey. Nous pouvions aussi compter sur trois espoirs montants: Dollard St-Laurent, Jean-Guy Talbot et Bob Turner. Les meilleurs joueurs de Detroit étaient Red Kelly — excellent —, Bob Goldham — l'un des meilleurs bloqueurs de rondelle de la LNH —, ainsi que Marcel Pronovost. Detroit disposait également de Warren Godfrey, de Bucky Hollingworth et de Larry Hillman, qui toutefois ne pouvaient se comparer à nos défenseurs de seconde ligne.

C'est au centre que nous les battions à plate couture. Après Béliveau et Henri Richard, nous avions Kenny Mosdell et Donnie Marshall. Kenny était un vieux professionnel hors pair, et Donnie était devenu l'un des meilleurs avants défensifs de la ligue.

Durant la troisième période, Bert Olmstead a fait une passe à Béliveau, qui a marqué à 1:23. C'était tout ce dont nous avions besoin. Nous avons remporté le match 2 à 1. Béliveau accumulait les minutes de pénalité au même rythme que les buts. S'il maintenait ce rythme, il deviendrait le centre le plus pénalisé de toute saison.

Curieusement, à mesure que Béliveau se durcissait, Maurice Richard, lui, s'adoucissait. Entendons-nous bien. Le Rocket n'est jamais devenu doux; mais il mettait plus de temps à atteindre son point d'ébullition. Il n'explosait plus comme il le faisait du temps de Dick Irvin. Ce changement d'attitude était sans aucun doute attribuable à Toe Blake, qui n'aimait pas se vanter:

Le style d'un entraîneur dépend des joueurs de son équipe. S'il essaie de modifier le style de ses joueurs, il s'attire des ennuis. Je laisse les avants faire ce qu'ils ont à faire, et la défense se débrouiller. Heureusement, j'ai une défense qui en est capable. Mais je répète à mes gars que ce ne sont pas quatre ou cinq vedettes qui font l'équipe. Chacun des équipiers compte.

Le Canadien brillait. Detroit était arrivé au premier rang toutes les saisons depuis 1948-1949. Sept championnats d'affilée. Mais nous avons mis un terme à ces victoires en rafale en mars 1956. La course n'était même pas serrée. Nos 100 points — 24 points de plus que notre plus proche concurrent, Detroit — nous ont valu notre premier titre de la LNH depuis 1946-1947. New York occupait le troisième rang avec 74 points. Jean Béliveau a marqué le plus grand nombre de buts, en plus d'accumuler 143 minutes de pénalité. Le Rocket n'avait obtenu que 89 minutes. Comble de bonheur, Olmstead finissait avec 56 passes sur buts marqués, battant ainsi le vieux record de Lindsay datant de 1949-1950.

Je n'ai pas pu conserver le trophée Art Ross. Ayant manqué 11 matches pour cause de blessures, je n'en ai joué que 59. Pourtant, j'ai réussi à obtenir une moyenne de plus de un point par match. Mais, à mes yeux, 29 buts et 33 assistances ne font pas une saison extraordinaire.

Nous étions tous d'accord sur un point: si bonne qu'ait été la saison régulière, notre année ne serait pas réussie sans la coupe Stanley. Les Rangers étaient la première équipe à nous barrer la route. Nous les avons écrasés 7 à 1 dans le premier match de demi-finale au Forum. Maurice Richard a marqué trois buts. Nous rêvions d'une série de victoires éclatantes, surtout après avoir appris que Gump Worsley, blessé au genou, serait absent du filet des Rangers, qui l'avaient remplacé par un inconnu, Gordie Bell.

Bell jouait pour Trois-Rivières, dans la Ligue du Québec, quand les Rangers lui ont demandé de se rendre à Montréal. C'était un hockeyeur professionnel depuis 1942; il avait visité plus de villes qu'un voyageur de commerce. Après avoir joué huit matches de la LNH pour Toronto, en 1945-1946, il était retourné au hockey mineur: Providence, Pittsburgh, Washington, Springfield, Omaha, Fort Worth, Louisville, Buffalo, encore Springfield, puis Syracuse, Springfield une troisième fois, et, enfin, Trois-Rivières.

Nous pensions venir à bout de Bell facilement. Au lieu de cela, c'est lui qui est venu à bout du Canadien. Nous avons effectué 32 tirs dans sa direction, la plupart mous, trop courts ou trop longs. Le Rocket a été mis en échec par le petit Guy Gendron, et Dave Creighton a égalisé les deux buts de Béliveau. Puis les Rangers ont brisé l'égalité au moyen de deux buts marqués durant la troisième période. New York a battu Montréal 4 à 2. Comme nous avions honte!

Pourtant, c'est peut-être ce qui pouvait nous arriver de mieux. Nous sommes allés à New York et y avons battu les Rangers — Worsley était de retour devant le filet — 3 à 1, 5 à 3 et, au cinquième match, 7 à 0. Le Rocket, qui avait obtenu cinq passes sur buts marqués, a déclaré après le match: «Je suis maintenant devenu un stratège.»

Le seul élément triste de notre victoire, c'était le fait que notre capitaine, Butch Bouchard, avait perdu un peu de son éclat. N'arrivant plus à suivre, il a passé sur le banc tout le dernier match contre New York. Vers la fin de ce match, les fans avaient commencé à réclamer Butch. Blake s'est tourné vers lui et lui a demandé s'il voulait jouer. Avec une avance de 6 à 0, Blake n'avait rien à craindre. Butch a souri et lui a répondu: «Les gars s'en tirent très bien sans moi. Pourquoi briser une combinaison gagnante?»

Entre-temps, Detroit avait battu Toronto. Nous nous trouvions dès lors nez à nez avec les champions en titre. C'est exactement ce que nous voulions. Si quelqu'un devait arracher la coupe à Detroit, nous voulions que ce soit nous. Nous savions que nous en étions capables; les parieurs le savaient aussi. Étant les favoris à 2,5 contre 1, nous ne voulions pas les décevoir. Non seulement nous jouions bien, mais, au début de la finale, nous étions également en très bonne santé. Notre physiothérapeute, Bill Head, a dit à Blake qu'il n'avait jamais vu les joueurs du Canadien en si belle forme.

Le président des Rangers, John Reed Kilpatrick, a déclaré que nous étions la meilleure équipe qu'il ait vu jouer durant ses 30 années

passées à la direction du Madison Square Garden. Il disait que Doug Harvey était notre joueur le plus utile: «Il vaut deux hommes.» Je suis d'accord avec lui.

Ces éliminatoires seraient sans doute les plus difficiles que nous aurions jamais à jouer. L'équipe de Detroit était formidable, avec Howe, Delvecchio et Pavelich. Toutefois, compte tenu de l'excellence de notre équipe et de la présence de Toe Blake derrière le banc, nous avons le sentiment que nous ne serions pas battus.

Le début du premier match a été pénible, mais nous nous sommes ressaisis. À la fin de la deuxième période, Detroit menait 4 à 2. Jackie Leclair a marqué un but pour nous au début de la troisième période; une minute plus tard, j'ai égalisé le score. Moins de deux minutes plus tard, j'ai fait une passe à Béliveau, qui a marqué le but gagnant. Nous avons fini par l'emporter sur Detroit 6 à 4; Jacques Plante n'était sans doute pas très heureux, mais une victoire, c'est une victoire.

J'ai marqué un but au deuxième match, tout comme le Rocket, Béliveau, Marshall et Henri Richard. Detroit a marqué un seul but. Nous menions donc sur les Red Wings deux matches à zéro. À Detroit, les Red Wings ont repris du poil de la bête au troisième match pour nous battre 3 à 1. Mais cela serait leur dernier soubresaut. Au deuxième match joué à Detroit, Plante n'a pas laissé passer une seule rondelle: nous les avons battus 3 à 0. De retour à Montréal, Béliveau et le Rocket ont marqué les deux premiers buts du match en deuxième période; j'en ai marqué un autre durant la troisième. Les Red Wings ont fini par marquer un premier but, mais cela n'avait plus d'importance. Le match était à nous: 3 à 1. Pendant que les dernières secondes s'égreuaient, Blake a enlevé la serviette des épaules de Butch Bouchard et l'a envoyée sur la patinoire, pour qu'il finisse sa carrière en tant que joueur actif au sein de l'équipe remportant la coupe Stanley.

Après le match, la cérémonie s'est déroulée sur la patinoire. Cooper Smeaton, fiduciaire de la ligue pour la coupe Stanley, l'a présentée à Butch au centre de la glace. Dickie Moore et moi

avons attrapé Toe Blake par les jambes et l'avons hissé sur nos épaules.

Certains d'entre nous ont serré la main aux perdants, mais pas Doug Harvey. «Je ne leur ai pas serré la main après les deux séries que nous avons perdues, a-t-il expliqué; je ne vois pas pourquoi je devrais le faire quand nous gagnons.» Doug était un homme indépendant.

Nous avons sablé le champagne; le vestiaire est devenu un lieu de fête. C'était le début d'une fête de quatre jours qui ne semblait jamais devoir se terminer. La Ville de Montréal nous a honorés en organisant une parade de 30 milles où défilait la voiture de chaque joueur sur laquelle étaient placés son chandail et son numéro. Le défilé partait de l'hôtel de ville, où le maire Jean Drapeau avait félicité l'équipe. Après avoir signé le livre d'or de la ville, nous nous sommes dirigés vers l'île Sainte-Hélène pour une réception. Chaque joueur a reçu un service à limonade en céramique gravé à son nom.

Pendant que nous faisons la fête, le reste de la ligue s'inquiétait de nous voir constamment nous améliorer et se demandait où nous allions nous arrêter. Ma formation, avec Béliveau et Olmstead, avait accumulé 47 points; c'était le troisième rang dans l'histoire des éliminatoires. Notre équipe comptait de gros canons: Olmstead, le Rocket, Harvey, Moore, Henri Richard...

Muzz Patrick, directeur général des Rangers, se souvenait d'avoir vu jouer l'équipe formidable du Canadien à l'époque où elle était menée par Howie Morenz et Aurel Joliat: «Aucune comparaison n'est possible. L'équipe actuelle est mille fois meilleure.»

Si c'était le cas, il nous faudrait remporter plus d'une coupe Stanley. L'équipe de Toronto, les Maple Leafs, était la seule à avoir jamais gagné trois coupes d'affilée. Au printemps de 1956, nous visions son record.

CHAPITRE 8

LA MEILLEURE ÉQUIPE DE L'HISTOIRE

BILL GADSBY, défenseur de New York, et Ted Lindsay, ailier droit de Detroit, étaient les seuls joueurs d'une équipe autre que le Canadien de Montréal à faire partie de l'équipe d'étoiles de la saison 1955-1956. Nous étions représentés par Jacques Plante, Doug Harvey, Jean Béliveau et Maurice Richard. Imaginez! Même arrivé à la fin de la trentaine, le Rocket avait battu Gordie Howe pour l'aile droite! Béliveau avait remporté le trophée Hart du joueur le plus utile à son équipe, et Doug Harvey avait reçu le trophée Norris.

Tom Johnson et Bert Olmstead ont fait partie de la seconde équipe d'étoiles. Franchement, je trouvais que Johnson était un meilleur défenseur que Gadsby. Quoi qu'il en soit, tout cela montre bien à quel point nous étions puissants, d'un bout à l'autre de l'équipe. Du fait que les jeunes comme Phil Goyette et Donnie Marshall progressaient rapidement, notre équipe ne pouvait que s'améliorer.

Jusqu'à quel point pouvions-nous nous améliorer? Toe Blake en déciderait. Il avait été génial durant sa première année au poste

d'entraîneur du Canadien, mais pourrait-il le demeurer? Disons en toute honnêteté que nous n'étions pas une équipe facile à diriger, malgré l'excellence des joueurs. L'entraîneur devait composer avec plusieurs «fortes personnalités».

Henri Richard progressait bien et Blake devait trouver un moyen de l'intégrer sans décourager les autres jeunes centres comme Marshall et Goyette. Il fallait aussi qu'il nous empêche de dormir sur nos lauriers. Après tout, l'éclatante victoire que nous avons remportée en 1955-1956 risquait de nous gonfler d'orgueil.

Toe s'est révélé être l'entraîneur parfait pour l'équipe parfaite. Après la retraite de Butch Bouchard, il a nommé Maurice Richard capitaine. Personne n'aurait pu s'opposer à cette nomination, tant Maurice fonçait avec vigueur. L'adoucissement du Rocket n'a eu aucun effet négatif sur sa capacité de marquer des buts. Il a dédié son 500^e but à Dick Irvin en disant: «Il m'a appris tout ce que je sais en matière de hockey.»

Malheureusement, le déménagement de Dick à Chicago ne lui avait pas réussi, parce qu'il était aux prises avec la maladie qui l'emporterait. L'équipe de Chicago ne s'est pas rendue aux éliminatoires de 1956. Durant l'été, l'état de Dick s'est aggravé. À l'ouverture du camp d'entraînement, en septembre, il n'était plus derrière le banc. Il est mort en mai 1957, laissant derrière lui une multitude d'amis et d'admirateurs, dont moi.

Dans la LNH, jusqu'à ce moment-là, les joueurs des équipes adverses gardaient leurs distances les uns des autres. Notre inimitié envers les Red Wings, par exemple, était intense. Comme la LNH ne comptait que six équipes, il était difficile d'y trouver une place. Le joueur qui osait défier la direction risquait de se faire renvoyer dans les ligues mineures. Rappelez-vous ce qui était arrivé à Johnny McCormack: il avait perdu son poste chez les Maple Leafs parce qu'il s'était marié au milieu de la saison. C'était comme cela.

Les joueurs n'avaient pas voix au chapitre pour ce qui était de l'administration de la ligue, sauf dans un domaine bien restreint,

celui du régime de retraite des joueurs, mis sur pied par Clarence Campbell plusieurs années auparavant. La direction du régime était composée de cinq hommes. Campbell et deux autres dirigeants de la ligue représentaient les propriétaires, tandis que Ted Lindsay et Doug Harvey représentaient les joueurs.

Même si nous avions Doug pour nous représenter, nous en savions bien peu sur l'administration du régime. Nous vivions dans la crainte des propriétaires. Campbell nous avait montré à quel point il pouvait être dur quand il avait suspendu le Rocket en mars 1955. Tous les ans, il venait nous parler de la ligue et du régime de retraite. La plupart d'entre nous ne comprenaient pas grand-chose de ce qu'il disait, parce qu'il parlait un langage qui lui était propre. Peut-être était-ce dû au fait qu'il était boursier de la fondation Rhodes.

Les dirigeants du hockey étaient extrêmement puissants. Nous, nous n'avions guère de pouvoir, mais n'étions pas stupides pour autant. Lindsay était un homme d'une vive intelligence, et Harvey aussi. Ennemis jurés sur la patinoire, ils étaient collègues hors de la glace. Harvey appréciait l'opiniâtreté de Lindsay qui essayait d'obtenir des réponses de la part de Campbell. Bientôt, ces deux personnalités aux antipodes l'une de l'autre se sont mises à travailler ensemble pour améliorer le sort des joueurs.

Lindsay a fait le gros du travail de défrichage jusqu'au jour où il a été convaincu que le moment était venu pour les joueurs des six équipes de mettre sur pied une association, comme on le faisait dans le baseball majeur. Personne ne savait à quoi Lindsay pensait — ni les propriétaires ni les joueurs — jusqu'au match d'étoiles joué au Forum en octobre 1956.

C'était le seul moment de l'année où les joueurs ne se tenaient pas sur leurs gardes. Après tout, les membres de l'équipe d'étoiles appartenaient aux cinq autres équipes et se comportaient en bons coéquipiers, tandis que nos Canadiens, même si nous jouions contre eux, bavardaient avec eux avant et après le match. Lindsay a proposé à Doug — et plus tard à certains des autres joueurs —

que nous formions un groupe qui chercherait à obtenir de meilleures conditions de travail pour tous les joueurs. Nous l'ignorions à l'époque, mais Lindsay s'était donné pour mission de faire aboutir cette idée d'association des joueurs; nous en entendrions parler de nouveau au cours des mois suivants.

Le match s'est terminé à égalité 1 à 1, le Rocket ayant marqué pour nous et Lindsay pour l'équipe d'étoiles. Ce match a rapporté 28 261 \$, qui ont été versés au régime de retraite, en plus de déclencher quelques changements.

Certains joueurs ont commencé à expérimenter le tir frappé. Je l'avais perfectionné à un point tel que les joueurs trouvaient qu'il était efficace et qu'il pouvait terroriser les gardiens de but. J'étais flatté.

Jacques Plante, lui, était loin d'être flatté. Devenir notre gardien régulier signifiait pour lui qu'il devrait affronter mon tir frappé tous les jours à l'entraînement. Ce n'était pas une partie de plaisir pour lui. Mais, comme je l'ai dit, Jacques était un homme très inventif. Il cherchait toujours des moyens d'améliorer son travail. Il s'était mis à attraper la rondelle derrière le filet et à faire des passes aux avants, comme s'il avait été défenseur.

Il travaillait aussi à un projet innovateur. Comme les rondelles arrivaient de plus en plus vite vers sa tête, il avait décidé de trouver un moyen de se protéger. Si le receveur au baseball peut porter un masque, se disait-il, pourquoi le gardien de but n'en porterait-il pas un lui aussi? Il a consulté un expert en matériel sportif et conçu un masque facial en plastique qui lui couvrait le front, les joues et le menton. Des trous étaient prévus pour les yeux et la bouche. Une courroie de cuir retenait le masque en place. Le masque était affreux, mais Plante s'en fichait. Il souhaitait simplement garder sa tête en une seule pièce. Toe Blake n'était pas enchanté par ces expériences avec des masques, mais il a fini par céder et par lui permettre d'en porter un durant les séances d'entraînement. À cette époque, personne n'avait jamais pensé qu'un gardien de but puisse porter un masque protecteur, ni que les

joueurs puissent porter un casque. Les joueurs aimaient passer pour des durs de durs. Au reporter qui lui demandait comment il s'était remis d'une blessure qui l'avait quasiment tué dans un match en 1950, Gordie Howe avait simplement répondu: «Le hockey est un sport d'hommes.» C'était ce que nous pensions tous.

Notre équipe promettait d'être encore plus brillante durant la saison 1956-1957. La saison a débuté par un match au Forum le 13 octobre 1956, où nous avons battu Boston 3 à 0. Nous avons toutefois été privés de Henri Richard, blessé au genou. «Ce serait rêver que de croire que nous pourrions finir premiers, avec une avance d'une douzaine de matches, a déclaré Blake. Les blessures seront un facteur important.»

L'absence du jeune Richard mettrait notre profondeur à l'épreuve. Selke a alors fait venir d'une équipe-pépinière un jeune centre de 18 ans, Ralph Backstrom. «Il patine comme Milt Schmidt, a dit Reardon. Il construit des jeux comme Bill Cowley et il a le cœur d'Elmer Lach.» C'était tout un compliment. Backstrom a fait ses débuts entre Maurice Richard et Dickie Moore contre Chicago, mais il n'a pas marqué de but. Maurice en a marqué un sur une passe de Dickie. Les équipes ont fini à égalité, 1 à 1. Backstrom n'a pas marqué non plus au match suivant. Mais ce n'était qu'une question de temps.

Notre ennemi de toujours, Detroit, s'en donnait à cœur joie: sept victoires d'affilée, premier rang. Nous avons glissé au cinquième rang. En plus de Henri Richard, le Rocket et moi étions tous deux sur la touche à cause de blessures au coude, et Floyd Curry souffrait d'une blessure aux côtes. Maurice et moi devions tous deux subir une intervention chirurgicale. Heureusement que Jean Béliveau continuait de jouer avec brio... et rudesse: 61 minutes de pénalité en 27 matches. Il menait dans la ligue avec ses 11 points, devant Howe, Lindsay et Ullman.

Depuis que Detroit pouvait compter sur Norm Ullman et Earl Reibel pour aider Alex Delvecchio, leur profondeur au centre de la patinoire était presque aussi bonne que la nôtre. La course

s'annonçait difficile. Blake estimait que, si nous finissions avec 90 points, nous pourrions regagner le premier rang.

Durant cette course, Lindsay travaillait discrètement à l'idée de créer une association de joueurs. Les joueurs de la ligue étaient au courant de ce qui se passait, puisque des membres de chaque équipe fournissaient de l'argent — la cotisation annuelle était de 100 \$ — alors que d'autres ne payaient pas un sou. Mais essayer d'empêcher que les patrons découvrent pareil secret était autre chose. Chez les Red Wings, Lindsay devait s'inquiéter de la réaction de son patron, Jack Adams, un homme coriace et bourru.

Adams a sans doute eu vent de ce qui se tramait. Lindsay avait toujours été son chouchou, mais, en décembre 1956, quelque chose de bizarre s'est passé à Detroit, quelque chose qui avait sûrement à voir avec Lindsay et son idée d'association. Ce qui s'est passé, c'est qu'Adams s'est montré très négatif à l'endroit de Lindsay au cours d'une entrevue accordée à Marshall Dann, chroniqueur sportif du journal *Detroit Free Press*. Cette attitude était étrange, puisque Lindsay était celui des Red Wings qui avait marqué le plus de buts jusque-là, et que l'équipe de Detroit venait de remporter une victoire éclatante qui l'avait propulsée au premier rang. Il était donc évident qu'Adams avait quelque chose d'autre en tête. «Lindsay a cessé de se dépenser sans compter, a-t-il déclaré. Je ne sais pas ce qu'il a. À Toronto, il a fallu le mettre sur la touche parce qu'il ne se magnait pas assez.» L'entraîneur de Detroit, Jimmy Skinner, a ajouté: «Lindsay n'obtient pas les résultats dont il est capable; le pire, c'est qu'il se comporte comme s'il s'en fichait.»

Tous ceux qui ont joué contre Lindsay savaient qu'il donnait le meilleur de lui-même; j'ai des cicatrices pour le prouver. Marshall Dann sentait que quelque chose se préparait: «Nous attendons le dénouement de cette intrigue.»

Le 10 février 1957, le Canadien affrontait les Rangers au Madison Square Garden. J'étais encore absent du jeu à cause de mes blessures et je n'ai pas assisté au match. Nous avons été battus 5 à 4, par un but de Dean Prentice marqué à moins de deux

minutes de la fin. Mais cela n'était rien comparé au mélodrame qui se jouerait hors de la patinoire les jours suivants.

Harvey, Lindsay et les autres entrèrent en contact avec un avocat, Milton Mound, qui avait travaillé avec les joueurs de baseball. Le lendemain de notre défaite à New York, ils le rencontrèrent à Manhattan pour qu'il crée officiellement notre première association de joueurs. Le lendemain, ils annonçaient en conférence de presse la fondation de notre association. Lindsay devenait président de l'association des joueurs de la LNH, tandis que Doug Harvey en était le premier vice-président. Deux solides défenseurs, Gus Mortson et Fern Flaman, devenaient respectivement deuxième et troisième vice-présidents. Les défenseurs ne manquaient pas à la direction de l'association: Jimmy Thomson en était le secrétaire, et Bill Gadsby le trésorier.

Ayant joué contre chacun de ces hommes, je puis vous assurer qu'ils avaient tous payé leur dû en sang et en courage. Mortson et Thomson avaient gagné pour les Maple Leafs quatre coupes Stanley en cinq saisons: en 1947, 1948, 1949 et 1951. Flaman avait joué pour Boston et pour Toronto; c'est l'un des joueurs les plus rudes et les plus intelligents contre qui j'aie joué. Gadsby s'était fait connaître à Chicago et était devenu, avec les Rangers de New York, l'un des meilleurs défenseurs de la LNH. Impossible de mettre en doute la qualité de ce groupe de personnes.

Nous savions que les propriétaires seraient furieux, mais nous nous y étions préparés. Lindsay s'est empressé d'insister sur le fait que l'association n'était pas un syndicat et que nous ne cherchions pas à causer des ennuis à Selke, à Adams, à Campbell ou aux autres propriétaires.

Harvey est rentré à Montréal après la conférence de presse. Selke était irrité, mais la réaction à Montréal a été relativement calme si on la compare à ce qui s'est passé ailleurs. C'est qu'il y avait eu relève de la garde au Forum. Le sénateur Donat Raymond, un homme riche et distingué, avait décidé de vendre l'équipe au sénateur Hartland de Montigny Molson. Chef de la

brasserie Molson, l'une des plus anciennes et célèbres entreprises canadiennes, Molson était un sportif enthousiaste qui avait été pilote de chasse durant la bataille d'Angleterre; il jouissait du respect de tous les Montréalais, francophones comme anglophones.

Ni Raymond ni Molson n'avaient beaucoup de commentaires à faire au sujet de l'association. Selke, patron qui mettait volontiers la main à la pâte, était loin d'être heureux de la tournure des événements, mais sa réaction a été faible comparée à celles de Jack Adams, de Detroit, et de Conn Smythe, de Toronto. Ces derniers ont explosé et tenté de torpiller l'association. Entre-temps, nous avions une saison de hockey à terminer.

Blake avait dit que «les blessures allaient être un facteur important». Ce commentaire faisait figure de prophétie. Béliveau souffrait d'une blessure à la hanche et moi, malgré toute ma prudence, j'ai été hospitalisé à plusieurs reprises. Mon coude s'est infecté de nouveau et j'ai dû subir d'autres traitements. Vince Lunny a calculé que, lorsque je jouais, la moyenne de buts du Canadien était de 0,825; lorsque j'étais absent, elle tombait à 0,325. «Rien que pour cela, on devrait envisager de décerner le trophée Hart à Boum Boum», écrivait-il.

Le 14 mars a été jour de fête au Forum pour Floyd Curry; il a reçu une nouvelle voiture et d'autres cadeaux, dont une victoire de 8 à 4 sur Toronto. Moi, je lui ai offert deux buts, dont l'un a été causé par le ricochet d'un tir de Harvey sur ma jambière gauche. Le vent tournait peut-être enfin pour moi.

C'était mon 16^e but. Comme j'avais été absent la moitié de la saison, j'estimais qu'une fiche de 20 buts serait satisfaisante. J'ai presque atteint mon objectif: j'ai marqué 19 buts, et nous sommes arrivés au deuxième rang, 8 points derrière Detroit. Gordie Howe a remporté le championnat des points avec une fiche de 89, suivi de Ted Lindsay, 85 points, et de Jean Béliveau, 84.

Les éliminatoires étaient un élément important du hockey longtemps avant ma naissance. Elles ont été inventées par deux pionniers de ce sport, Frank et Lester Patrick, dans le but de

donner une seconde chance aux équipes handicapées par des blessures ou par le mauvais sort durant la saison. Depuis, tout le monde considère que, au hockey, l'année se divise en deux éléments distincts: la saison et les éliminatoires. Si mauvais qu'aient été les résultats obtenus par un joueur ou par une équipe, les éliminatoires leur donnent l'occasion de se reprendre. C'est ce que je me disais à la fin de la saison régulière de 1957.

Comme nous étions arrivés au deuxième rang, nous allions affronter New York au premier tour des éliminatoires. Les Rangers seraient des adversaires coriaces. Leur entraîneur, Phil Watson, francophone malgré son nom, était un homme féroce qui aimait nous contrarier. Plusieurs des Rangers de l'époque entraîneraient plus tard au Temple de la renommée, notamment l'ailier droit Andy Bathgate, les défenseurs Harry Howell et Bill Gadsby, ainsi que mon vieil ami, le gardien Gump Worsley. Les Rangers comptaient aussi Louie Fontinato à la défense.

Fontinato était le hockeyeur le plus populaire à New York, où l'on aimait les bagarreurs. Fontinato pouvait se battre, même s'il n'était pas à la hauteur de la réputation que lui faisaient les agents de presse des Rangers, et il pouvait frapper, comme Béliveau, le Rocket, Moore, Olmstead et moi-même le savons par expérience. On aurait dit que Louie nous vouait une haine particulière. À cette époque, croyez-le ou non, le banc des pénalités était partagé par les deux équipes. En cas de pénalité double, les adversaires se trouvaient assis côte à côte sur le même banc! Un soir, au Madison Square Garden, Fontinato et Olmstead ont tous deux été punis. Olmstead est arrivé au banc le premier. Fontinato, qui le suivait de près, n'a pas trouvé suffisant l'espace qui lui restait sur le banc. En s'asseyant, il a poussé Olmstead qui est tombé assis par terre. Il a fallu appeler des policiers pour les séparer.

Notre série a commencé au Forum. Béliveau a reçu la rondelle de Jean-Guy Talbot et me l'a passée. Vlan! À 15:07, je commençais une nouvelle vie avec un but en série éliminatoire. Après avoir fait une passe sur un but marqué par le Rocket au début de la troisième

BOUM BOUM

période, j'ai marqué un autre but et ai fait une autre passe sur un but marqué par Béliveau. Nous avons remporté le match 4 à 1.

À cause de difficultés techniques, le deuxième match, que je ne suis pas près d'oublier, a dû être joué à New York. Tard durant la troisième période, alors que les Rangers menaient 3 à 2, j'ai marqué le but égalisateur. En prolongation, nous avons souvent eu l'occasion de marquer, mais nous n'arrivions pas à déjouer la vigilance de Worsley. New York a alors contre-attaqué. Red Sullivan a fait une passe au redoutable ailier Andy Hebenton, qui a réussi à faire entrer la rondelle dans le filet de Plante. La série était donc à égalité, un match contre un. Nous avons alors compris qu'il ne fallait pas prendre à la légère les Rangers de Watson.

C'en était assez. Au troisième match, nous étions chauffés à blanc. J'ai réussi un tour du chapeau en plus d'une passe sur but marqué. Olmstead a égalisé un record de la LNH grâce à cinq passes sur buts marqués, Béliveau a marqué deux buts et le Rocket a marqué son troisième but en trois matches. Nous avons écrasé New York 8 à 3. J'ai eu l'impression que les longs jours passés sur la touche durant la saison régulière étaient de l'histoire ancienne. Olmstead me réchauffait le cœur. «Ne m'attribuez pas trop de mérite pour ces cinq passes, a-t-il déclaré aux journalistes. C'est facile quand Boum Boum et Jean sont là pour tirer au filet.»

Je dois rendre leur dû aux Rangers. Même si nous les avons éliminés de la demi-finale en cinq matches, ils n'ont jamais abandonné la partie. Au dernier match, nous menions 3 à 0, mais ils ont réussi à égaliser la marque durant la troisième période. En prolongation, le Pocket a préparé le but du Rocket, marqué à 2:11. Quelle façon éclatante de mettre fin à une série! Je n'aurais pas pu être plus heureux. J'avais recommencé à marquer des buts; c'est moi qui en avais marqué le plus dans la ligue: sept.

Durant ce temps, tous prédisaient que Detroit l'emporterait sur Boston. Les Red Wings avaient terminé la saison régulière au premier rang et disposaient d'une équipe du tonnerre. Les Bruins

utilisaient leur second gardien, Don Simmons, du club de Springfield; il était fantastique. L'histoire de 1953 semblait se répéter. Mais, cette fois-là, il n'a fallu que cinq matches à Boston au lieu de six pour venir à bout de Detroit.

À nos yeux, Boston ressemblait beaucoup à New York. Les Bruins disposaient de Leo Labine au lieu de Fontinato. Ils comptaient aussi d'excellents avants, comme Fleming Mackell, Don McKenney, Johnny Peirson et Réal Chèvrefils. Leur ligne défensive était solide, mais n'arrivait pas à la cheville de la nôtre. Nous étions supérieurs aux Bruins en ce qui avait trait au gardien de but et à notre force de tir, surtout quand le Rocket se dépassait, ce qui était le cas.

Au premier match de la finale, nous avons battu Boston 5 à 1. À ce moment-là, le Rocket avait marqué huit buts en six matches, tout comme son protégé, en l'occurrence moi-même. Le record de 12 buts en séries éliminatoires était détenu par le Rocket et par Béliveau. Même si Maurice Richard avait presque 36 ans, il jouait mieux que jamais. Par deux fois, il a raté une bonne chance de marquer un but, parce qu'il patinait trop vite. Bill Durnan, gardien du Canadien durant les années 40, est venu nous voir dans le vestiaire. Il nous a bien fait rire quand il a dit du Rocket: «Je ne crois pas qu'il sera très bon après 60 ans.»

Durant ce premier match de la finale, Maurice Richard a marqué quatre buts contre Simmons, un de moins que son record de 1944 dans un match pour la coupe. Simmons a fait une observation intéressante à son sujet: «Ce dont je me souviens le plus clairement, quand il se précipitait dans ma direction, ce sont ses yeux. Chaque fois, ils étaient exorbités. On aurait dit des phares d'automobile.» Preuve qu'il avait encore le sens de l'humour, il a ajouté: «Le Rocket fera du chemin; il est plein de promesses.»

Tout allait bien pour Béliveau et moi. Au deuxième match de la finale, au début de la deuxième période, j'ai fait une passe à Béliveau, qui a marqué un but, le seul du match. Deux autres victoires, et nous remportions notre deuxième coupe Stanley d'affilée. Mais

Toe Blake n'était pas encore content, et je le comprenais: durant la saison régulière, les Bruins avaient remporté sept matches contre nous et égalisé le score trois fois; de plus, les deux matches suivants allaient être disputés à Boston. C'est à ce moment-là que Blake a montré à quel point il était un entraîneur créatif. Même si nous formions une équipe manifestement meilleure que celle de Boston, il ne voulait pas laisser à cette dernière le moindre avantage sur nous. Au cours de la série contre les Rangers, il avait mis sur pied une nouvelle formation composée de deux jeunes joueurs prometteurs, Phil Goyette et Donnie Marshall, et d'un joueur chevronné, Floyd Curry. Blake a déplacé Donnie à l'aile gauche. Curry était à l'aile droite et Goyette au centre. Au début, il s'est servi de cette formation à des fins de défense, mais, au troisième match de la finale, il en a fait une formation d'attaque régulière.

C'était un trio fantastique, qui surpassait ma formation et celle du Rocket. Goyette et Curry ont tous deux marqué des buts et fait des passes sur buts marqués, tandis que Marshall en a fait une et aurait pu marquer lui aussi, n'eût été de l'incroyable arrêt de Simmons durant la troisième période. Leurs points nous ont donné la marge dont nous avons besoin pour une victoire de 4 à 2. Nous tenions les Bruins à la gorge. «C'était la meilleure formation sur la patinoire, a déclaré Blake. Ils ont tous joué leur meilleur match de la saison, à l'attaque comme à la défense.»

Peut-on imaginer pareille puissance? Non seulement nous possédions trois formations équilibrées, mais notre défense était excellente, tout comme notre gardien de but. Même si nous étions reconnus comme des marqueurs, Blake a toujours mis l'accent sur la défense; Harvey, Johnson, St-Laurent et les autres constituaient une barrière presque infranchissable pour ceux qui essayaient de tirer en direction de Plante.

Harvey était à son apogée; il n'y avait pas meilleur défenseur que lui. Il dirigeait le match comme un chef d'orchestre. Voulait-il accélérer le rythme? Il s'élançait à l'autre bout de la patinoire et construisait un jeu. Inversement, s'il voulait ralentir le rythme, il

pouvait tout aussi facilement saisir la rondelle et la dribbler paresseusement, jusqu'à ce que le tempo lui convienne. Sur la patinoire comme ailleurs, Harvey était le type d'homme que l'on voulait dans son camp. C'était mon cas. Je me sentais toujours mieux quand il était assis près de moi sur le banc ou qu'il patinait à mes côtés.

La nature calme de Harvey était en partie due à son assurance qui, j'en suis persuadé, découlait de ses aptitudes athlétiques naturelles. C'était un redoutable joueur de baseball qui avait aussi joué au football professionnel au sein des Roughriders d'Ottawa. Tandis que les autres joueurs, énervés, couraient dans tous les sens, Harvey cherchait nonchalamment quelqu'un à qui faire une passe ou volait facilement la rondelle à l'adversaire. Du fait qu'il ne semblait pas s'en faire, les gens se trompaient à son sujet. Il était tellement décontracté que d'aucuns croyaient qu'il se fichait de tout, ce qui n'était évidemment pas le cas. Red Sullivan pourrait en témoigner. Rappelez-vous l'incident au cours duquel Harvey a harponné Sullivan avec tant de vigueur qu'on a dû lui donner l'extrême-onction. Après le match, certains journalistes ont interviewé Harvey et s'attendaient à ce qu'il plaigne Sullivan. Harvey n'a pas présenté d'excuses.

Harvey avait deux raisons pour ne pas broncher. Premièrement, il était d'une franchise incroyable; il disait toujours ce qu'il pensait. Deuxièmement, s'il était fâché contre Sullivan, ce n'était pas seulement parce que ce dernier lui avait donné un coup de bâton dans les patins. Sullivan était le seul joueur de la ligue qui essayait toujours d'attraper Plante quand il s'aventurait hors du filet. À cette époque, la LNH n'avait pas encore adopté de règles pour protéger les gardiens. Rien n'empêchait un avant comme Sullivan d'écraser Plante quand il s'éloignait de son rectangle. Pourtant, la plupart des joueurs choisissaient de contourner Plante ou, s'il y avait contact, il n'était généralement pas mal intentionné. Sullivan était différent.

Si Sullivan se trouvait sur la glace quand Plante se rendait près de la bande ou de la ligne bleue, il lui passait dessus comme une

tondeuse sur un brin d'herbe. Il le faisait et le refaisait, et c'est pour cette raison que Harvey lui en voulait. Ce dernier traitait le gardien de but comme un fils; quiconque s'en prenait à Plante aurait affaire à lui. Voilà pourquoi Harvey était si fâché contre Sullivan et qu'il n'était pas particulièrement ému de le voir hospitalisé.

Notre objectif, en avril 1957, était de prouver que notre coupe Stanley de l'année précédente n'avait pas été gagnée par hasard. Nous avions espéré battre les Bruins en quatre matches d'affilée, mais je dois dire qu'ils se sont bien ressaisis. Ils nous ont défaits au quatrième match au Boston Garden. Fleming Mackell, l'un des patineurs les plus rapides de la ligue, a très tôt marqué un but en avantage numérique. Simmons a protégé son filet aussi bien que n'importe quel autre gardien; nous n'arrivions pas à déjouer sa vigilance.

Les Bruins ont dominé tout le match. Ils jouaient avec intelligence, ne commettant presque aucune erreur de défense, ce qui était efficace contre une équipe comme la nôtre. Boston menait 1 à 0. La dernière minute du match venue, Blake a retiré Plante du filet dans l'espoir qu'un sixième patineur égalise le score. Mais Mackell a attrapé la rondelle. Le Rocket a bien tenté de protéger notre filet, mais Mackell a quand même réussi à marquer dans le filet désert.

Dans un certain sens, cette défaite nous a appris une leçon: si bonne que soit une équipe, elle peut être battue par celle qui est déterminée à se dépasser. Et celle-là vous battra malgré l'excellence de votre gardien. Même si, théoriquement, nous possédions un grand avantage sur Boston, quelque chose d'intangible chez les Bruins nous faisait peur. Toe Blake éprouvait le même sentiment et avouait qu'il était inquiet: «Je crains les Bruins. C'est le genre d'équipe qui ne lâche jamais. Même dans une situation désespérée, ils se battent comme des démons.»

Notre seule consolation devant un tel blanchissage, c'est que nous allions jouer le cinquième match au Forum, ce qui nous donnait une bonne chance de gagner la coupe Stanley. De plus, il se pouvait que je traverse encore une période chanceuse. J'avais déjà

marqué 10 buts, 2 de moins que le record réussi par le Rocket en 1944 et égalisé par Béliveau en 1956. En outre, il ne me manquait que 4 points pour égaliser le record de 20 points réussi par Gordie Howe en 1955.

Durant la première période, les Bruins ont joué plus vigoureusement que nous; c'est alors que Plante a montré ce qu'il savait faire. Il arrive souvent qu'une équipe qui se démarque se voie frustrée par l'habileté du gardien adverse, et que l'autre équipe parvienne à marquer malgré sa faiblesse. Plante a dressé un mur impénétrable devant son filet. À moins de deux minutes avant la fin de la première période, Blake a fait descendre sur la patinoire une équipe formée à la hâte: Marshall au centre, entouré de deux nouveaux, André Pronovost et Claude Provost. Ils étaient censés être notre groupe de défense. Mais, quelques instants plus tard, Simmons a mal arrêté la rondelle qui a rebondi vers Pronovost. Ce dernier a marqué un but à 18:11. Nous finissions la première période 1 à 0, grâce à un but dû à la chance. J'étais inquiet, car les Bruins jouaient un hockey impressionnant.

Au début de la deuxième période, j'ai passé la rondelle à Dickie Moore, qui a marqué notre deuxième but. Du coup, je me trouvais à seulement trois points du record de Howe. Par la suite, Olmstead m'a fait une passe qui m'a permis de marquer un autre but à 15:12. Nous menions 3 à 0. Pour ce qui était des records, j'étais deux buts derrière Howe et un seul derrière le Rocket.

Nous avons maintenu notre avance de trois buts jusqu'au milieu de la troisième période. Les Bruins ont eu un dernier sursaut. Ils nous attaquaient sans relâche. Puis Labine a réussi à déjouer la vigilance de Plante, avec un peu plus de six minutes à jouer.

Même avec une avance de deux buts, Blake ne voulait pas prendre de risque. Il a utilisé nos meilleurs avants défensifs, Marshall et Curry, qui ont chacun marqué un but. Au moment où Curry a marqué, à 18:31, les 15 286 fans présents ont rugi. La marque était de 5 à 1; il était impossible pour Boston de combler son déficit de quatre buts.

La sirène a retenti pour signaler la fin du match, mais nous l'avons à peine entendue tant il y avait du bruit. Les lampes vertes se sont allumées aux deux extrémités de la patinoire; Plante, triomphant, a levé les bras au ciel. Nous nous sommes précipités vers lui. J'ai mis le bras sur les épaules de Jean-Guy Talbot, qui a mis le sien sur celles de Béliveau; le Rocket est venu nous rejoindre.

Soudainement, le Rocket et moi nous sommes détachés du groupe pour partir à la recherche de Toe Blake. Aussitôt qu'il est descendu sur la patinoire, le Rocket et moi l'avons hissé sur nos épaules. Toe a levé le bras droit pour saluer la foule.

Si les fans de Montréal révéraient Dick Irvin, on peut dire qu'ils aimait encore plus Toe Blake. Il avait été une vedette montréalaise du hockey durant toute sa carrière, et les fans trouvaient sa personnalité plus attachante que celle de Dick.

Après les poignées de main habituelles avec les Bruins, Cooper Smeaton, représentant Clarence Campbell, a remis la coupe Stanley au Rocket, au centre de la patinoire.

En regardant Maurice Richard accepter la coupe, je n'ai pu m'empêcher de m'émerveiller: il y avait le Rocket, notre capitaine; Toe Blake, le meilleur entraîneur de tout le monde du hockey; Jean Béliveau, l'un des meilleurs joueurs de tous les temps; Dickie Moore, Doug Harvey, Bert Olmstead, Jacques Plante... avait-on jamais vu meilleure équipe?

J'ai été flatté d'entendre les propos élogieux de Blake à mon sujet. L'année avait été difficile, à cause de mes blessures, mais le fait que j'avais marqué plus de buts que quiconque durant les éliminatoires a eu sur moi l'effet d'un tonique, exactement ce dont j'avais besoin pour assurer mon avenir. Jamais je n'aurais pensé que neuf mois plus tard je passerais à un cheveu de mourir sur la glace!

CHAPITRE 9

JE FRÔLE LA MORT; L'ASSOCIATION DES JOUEURS S'ÉTEINT

APRÈS avoir remporté notre deuxième coupe Stanley d'affilée, mes coéquipiers et moi avons célébré l'événement. Nous sommes ensuite partis en vacances et nous sommes détendus. À tout le moins, nous avons essayé de nous détendre, car des faits troublants se sont produits durant l'été, dont l'un avait à voir avec l'Association des joueurs de la LNH. Ted Lindsay et Doug Harvey en avaient annoncé la création l'hiver précédent.

Même si nous n'avions jamais eu l'intention d'entrer en guerre contre les propriétaires d'équipes, certains d'entre eux ont réagi à la création de notre Association un peu comme les États-Unis ont réagi à l'attaque de Pearl Harbor. Les éminences grises de la LNH, Conn Smythe à Toronto et Jack Adams à Detroit, ont piqué une crise quand ils ont appris que nous souhaitions exercer un plus grand contrôle sur notre fonds de retraite, et que nous voulions que les profits de la diffusion de notre match d'étoiles soient versés dans ce fonds.

Bien que la propriété du Canadien de Montréal passait des mains du sénateur Raymond à celles de Molson, Selke a sérieusement envisagé d'échanger Harvey pour le punir. Le patron est toutefois revenu à la raison, comprenant qu'il ne pourrait jamais remplacer un tel joueur. Non seulement il aurait perdu le meilleur défenseur de la ligue, mais nous aurions dû jouer contre lui! Selke n'allait tout de même pas, par dépit, scier la branche sur laquelle il était assis! Il s'est contenté d'espérer que les autres propriétaires mettraient un terme à ce projet.

De temps à autre, l'Association faisait parler d'elle. Milton Mound, l'avocat des joueurs, a fait une révélation étonnante pour l'époque: les joueurs du Canadien étaient les mieux payés de la ligue, 192 000 \$, soit une moyenne de 10 670 \$ par joueur. Mais il a également révélé que, à cause d'une poignée de joueurs «chers» comme Maurice Richard, Doug Harvey, Dickie Moore, Jean Béliveau et moi-même, plusieurs des joueurs du Canadien touchaient moins de 10 000 \$ par an. C'était pour ainsi dire la première fois que les salaires des équipes étaient divulgués, et cela dérangeait beaucoup de gens, surtout les propriétaires.

L'histoire était différente à Detroit. Tous les joueurs reliés à l'Association savaient que Ted Lindsay avait des ennuis avec Jack Adams. Après l'élimination de ses Red Wings par les Bruins, Adams avait déclaré que son équipe ne comportait que cinq «intouchables»: Gordie Howe, Alex Delvecchio, Red Kelly, Marcel Pronovost et Al Arbour. Il était évident qu'Adams ne portait pas Lindsay dans son cœur puisque ce dernier, même premier ailier droit de l'équipe d'étoiles, ne figurait pas sur la liste des intouchables.

Avant la fin de l'été, Adams s'est débarrassé de Lindsay et de Glenn Hall au cours d'un échange monstre avec Chicago qui a surpris tout le monde, surtout Lindsay. Celui-ci a rassemblé les médias de Detroit et s'en est violemment pris à son ancien patron, sans mentionner son nom une seule fois. Adams a riposté en disant que Lindsay était «déloyal» et en renvoyant dans les ligues mineures l'associé commercial de Lindsay — et l'un des meilleurs avants

défensifs que Detroit ait jamais eus —, Marty Pavelich. Peu de temps après, Pavelich allait raccrocher ses patins pour de bon.

Si Adams frémissait à la pensée d'une association de joueurs, Conn Smythe, lui, tremblait 10 fois plus violemment. Jimmy Thomson avait été son défenseur le plus constant quand Toronto avait remporté quatre coupes Stanley en cinq ans (1947-1951). En 1956-1957, Thomson avait été nommé capitaine de son équipe, et il demeurait un solide joueur. Mais aussitôt qu'il s'est mêlé aux affaires de l'Association, il a subi les foudres de Smythe, tout comme Lindsay celles d'Adams. «À mon avis, a déclaré Smythe, l'Association causait beaucoup de problèmes, et j'étais irrité de voir que notre capitaine en soit l'un des vice-présidents.»

Smythe a vendu Thomson à Chicago pour la modique somme de 15 000 \$. Il était convaincu qu'en éliminant Lindsay et Thomson, deux des participants les plus actifs de l'Association, il avait «isolé» celle-ci. Avec le recul, je crois qu'il n'a pas eu tort de le croire. L'Association a survécu à l'été de 1957, a ensuite eu des ratés et a fini par s'éteindre en février 1958.

Au camp d'entraînement du Canadien, en septembre, Toe disait aux journalistes que ce qu'il souhaitait surtout, c'était que Geoffrion «soit en bonne santé et exempt de blessures». Moi aussi, bien sûr, c'est ce que je souhaitais. J'espérais également que notre équipe accéderait au premier rang. Même si la coupe Stanley était importante, je regrettais que nous n'ayons pas terminé la saison devant Detroit.

Au camp, en observant mes coéquipiers, je voyais bien que notre équipe regorgeait de talents. Au noyau de joueurs qui nous avaient menés à la coupe Stanley étaient venus s'ajouter plusieurs arrivants pleins de promesses. L'un d'eux, un gardien du nom d'Eddie Johnston, se ferait plus tard un nom dans la LNH, mais pas avec le Canadien. Notre équipe-pépinière de Rochester nous avait envoyé un grand avant, Ab McDonald, et un petit, Murray Balfour. Tous deux avaient l'étoffe de la LNH. Le préféré de Toe Blake, Marcel Bonin, était tout un personnage; il aimait se vanter

d'avoir lutté contre des ours et de manger du verre pour s'amuser! Il savait jouer au hockey et finirait par devenir l'un des joueurs clés de notre équipe.

La veille du match d'étoiles joué à Montréal, le sondage annuel de *Hockey News* nous plaçait au premier rang. Je l'ai appris de mon lit d'hôpital. En effet, juste avant la fin du camp, j'avais attrapé une terrible grippe et les médecins avaient recommandé mon hospitalisation en guise de précaution. J'appréhendais une seconde année de malchance.

L'équipe d'étoiles a battu le Canadien 5 à 3. Moi, j'ai manqué le match. J'ai eu des nouvelles de l'avenir de l'Association des joueurs; on disait que Jack Adams exerçait de fortes pressions sur ses joueurs pour qu'ils la quittent. Adams s'était déjà débarrassé de Lindsay et de Pavelich. Il tentait maintenant de persuader Howe, la prune de ses yeux, d'abandonner l'Association.

«Lindsay ne manquera pas du tout à Howe, a déclaré Adams à Montréal. Howe aidait Lindsay beaucoup plus que l'inverse. Le hockey a fait Lindsay, et lui, il fait du tort au hockey. J'ai bien ri quand il a convoqué une conférence de presse pour présenter ses arguments.» Le plus drôle, pourtant, c'était de l'entendre ajouter: «Ce n'est pas pour des motifs personnels que j'ai échangé Lindsay.»

Qui croyait-il tromper? Adams a échangé Lindsay dans le but de saborder notre Association et, en novembre 1957, ses pressions ont porté fruit. Gordie Howe, Red Kelly et Marcel Pronovost ont annoncé au cours d'une conférence de presse qu'ils quittaient l'Association. Adams était là, arborant un large sourire. Sans les Red Wings, l'Association ne pouvait survivre. À la fin de la saison, l'idée lumineuse de Lindsay et de Harvey n'était plus que de l'histoire ancienne.

Ma grippe m'a empêché de jouer les cinq premiers matches de la saison. À mon retour au jeu, contre Toronto le 17 octobre 1957, le Canadien occupait le premier rang et le Rocket avait marqué le plus grand nombre de buts de la LNH. Que se passait-il par ailleurs? Je cède la parole à Marlene:

JE FRÔLE LA MORT...

Ailleurs que sur la patinoire, les choses changeaient aussi. Les femmes des joueurs commençaient à être un peu moins protégées et à prendre des initiatives.

Lucille Richard et moi sommes souvent allées ensemble chercher Maurice et Boum Boum à la gare. C'était toujours moi qui emmenais Lucille, parce que Maurice ne l'avait jamais incitée à apprendre à conduire. J'ai donc conseillé à Lucille de prendre des cours de conduite, ce qu'elle a fait.

Quelques mois plus tard, Lucille est venue me prendre pour la première fois, un détestable soir d'hiver, pour aller chercher nos maris à la gare. Maurice a été surpris d'apprendre que Lucille avait suivi des cours de conduite; l'expression de son visage trahissait son scepticisme.

Au retour, Maurice a pris le volant. En remontant la rue Guy, plutôt abrupte, en pleine heure de pointe... devinez quoi. La panne sèche. Le Rocket s'est tourné vers sa femme et lui a dit: «La première chose que tu dois apprendre en matière de conduite automobile, c'est qu'il faut mettre de l'essence dans le réservoir.»

À l'époque, les femmes n'allaient jamais voir leur mari jouer à l'extérieur de la ville. C'était une règle tacite de la direction: les femmes n'avaient pas leur place dans les tournées. Mais Lise Richard, Pierrette Talbot et moi avons un jour décidé de faire les braves et de nous rendre en train à New York pour voir le Canadien affronter les Rangers. Nous avons demandé à des amis d'organiser ce voyage afin que nos maris l'ignorent. Ma tante Charlotte veillerait sur mes enfants, Linda et Bobby, durant mon absence. J'étais tout excitée; c'était mon premier voyage à New York.

Comble de malheur, Boum Boum est tombé malade la veille de mon départ. J'ai donc dû lui révéler mes projets, car il semblait qu'il ne serait pas du voyage. Étonné d'apprendre que je projetais d'aller à New York, il m'a quand même dit: «Non, non. Tu dois y aller. Ce n'est qu'un rhume. Tout ira bien. Je prendrai l'avion demain.»

Nous sommes donc parties toutes les trois. Nous avons passé la nuit à New York et le lendemain, jour du match, nous avons fait du tourisme. Je m'amusais comme une folle. Rentrées à l'hôtel vers 16 h, nous nous préparions à assister au match quand le téléphone a sonné. C'était ma belle-sœur, Margot, qui m'appelait de Montréal: «Marlene, tu ferais mieux de rentrer tout de suite. Boum Boum est à l'hôpital avec une pneumonie!»

BOUM BOUM

Il me fallait rentrer à Montréal seule, car Lise et Pierrette restaient à New York. À l'hôtel, on m'a montré où prendre l'autobus allant à l'aéroport. J'avais peur et j'étais morte d'inquiétude pour Boum Boum. À l'aéroport, j'ai fini par réussir à m'embarquer pour Montréal, où je suis arrivée en fin de soirée. Boum Boum a été malade comme un chien pendant toute une semaine.

Cela a été mon voyage d'aventure à New York! J'ai beaucoup appris en un seul après-midi. Quand deux ou trois femmes sont ensemble, il est facile d'être brave et d'oser. Mais, une fois seule, c'est une autre histoire.

Avant le début du match, Toe Blake a appris que des femmes de joueurs se trouvaient à New York. Il aurait alors dit à l'équipe: «J'ai découvert que certaines de vos femmes sont ici. Si vous ne remportez pas ce match, je vous colle une amende de 500 \$.» Le Canadien a été victorieux.

J'ai bien fait de satisfaire mon envie de voir le monde au début de la saison, car j'étais de nouveau enceinte, l'accouchement étant prévu pour la fin de janvier.

Le samedi 19 octobre 1957, au Forum, au cours de mon deuxième match de la saison, j'ai obtenu mes deux premiers points, deux passes sur buts marqués. Le jeudi précédent, durant un match contre Toronto au Forum, Maurice Richard avait déjoué la vigilance du gardien des Maple Leafs, Ed Chadwick, pour marquer son 499^e but dans la LNH.

Toute la ville de Montréal, sans parler du reste du monde du hockey, est devenue obsédée par le 500^e but du Rocket. Ron Laplante écrivait dans *Hockey News*: «Ce ne serait pas se tromper que de dire que presque tous les habitants de la province de Québec ont discuté de Richard et de sa prouesse imminente, ou y ont pensé.»

Au moment où Richard descendit sur la glace avec nous pour la séance d'échauffement, il reçut une ovation monstre. Je pouvais presque entendre le gardien adverse, Glenn Hall, qui se disait: «Pas moi! Ne marque pas ton 500^e but dans mon filet!» L'équipe de Chicago était formidable — Lindsay, Hall, Thomson et Mortson

patinaient — et, pendant plus d'un quart d'heure, elle a joué aussi bien que nous.

Maurice était en pleine forme. Il exécuta dès les premières minutes plusieurs tirs en direction de Hall, mais ce dernier était aux aguets. L'occasion favorable se présenta enfin. Jean Béliveau, qui normalement aurait dû jouer avec Bert Olmstead et moi, se trouvait avec Maurice. Il lui fit une passe. Maurice, exécutant un puissant tir des poignets, marqua à 15:32. Le rugissement de la foule faillit souffler le Forum!

Une fois les ovations apaisées, l'annonceur cria: «But marqué par monsieur Hockey, Maurice Richard.» La foule rugit une fois de plus, comme je ne l'avais jamais entendue faire auparavant. Vous comprenez maintenant pourquoi mes passes, celles qui ont permis à Béliveau et à Harvey de marquer, ont été ignorées ce soir-là.

Si Blake avait refroidi le tempérament de Richard, il n'avait toutefois pas éteint sa soif insatiable de buts. Même les foules des autres villes de la ligue, qui normalement insultaient le Rocket, en étaient venues à l'apprécier. Quand il a fait un tour du chapeau au Olympia Stadium, les partisans de Detroit se sont levés pour l'acclamer. «Il aura fallu 16 ans, écrivait un journaliste de Detroit, Marshall Dann, mais le moment est finalement venu où le Rocket attire plus de bravos que de huées à Detroit.»

Ted Lindsay est un autre joueur visiteur qui a soulevé la foule au Olympia Stadium. Revenu sur la patinoire de Detroit dans l'uniforme des Black Hawks, il a reçu une ovation du tonnerre de la part des fans, qui se retournaient ainsi contre Adams. Ses échanges avaient fait plus de tort que de bien: ses Red Wings avaient dégringolé aux derniers rangs de la ligue.

Le Canadien, par contre, jouait mieux que jamais. Les premiers marqueurs de la LNH étaient Maurice et Henri Richard, Dickie Moore et Jean Béliveau. S'il maintenait son rythme, Maurice remporterait le championnat des marqueurs qu'il avait perdu à mon profit en 1955.

Le destin, toutefois, s'y opposait. Le 13 novembre 1957, une tragédie s'est produite au Maple Leaf Gardens. Maurice, qui avait tiré au but, est entré en collision avec le défenseur Marc Rhéaume de Toronto. Tous deux sont tombés. Rhéaume s'est relevé, mais la lame de son patin s'est prise dans le protège-tendons de Richard, tranchant presque en deux son tendon d'Achille.

«Il a eu beaucoup de chance, a déclaré le médecin des Leafs, Jim Murray. Si l'entaille avait été un peu plus profonde, le tendon aurait été sectionné, et cela aurait pu être la fin de la carrière de Richard.»

Nous pensions que nous allions être privés du Rocket pour la majeure partie de la saison, sinon toute la saison. En voyant le personnel médical transporter Maurice hors de la patinoire, j'ai compris une fois de plus à quel point nous étions vulnérables et avec quelle soudaineté notre carrière pouvait être brisée. Je le savais pour en avoir été moi-même témoin. Paul Meger, mon ancien coéquipier, était l'un des hockeyeurs les plus prometteurs de la LNH à son arrivée dans l'équipe du Canadien. Mais, durant une collision sur la glace, l'extrémité arrière du patin d'un joueur des Bruins lui a infligé une profonde entaille à la tête, presque jusqu'au cerveau. Les lésions furent permanentes et Meger ne joua plus jamais dans la LNH. Il y a aussi le cas de Gil Mayer, gardien plein de promesses des Maple Leafs, à qui une rondelle a fait perdre la vue. En 1950, Gordie Howe, ayant raté une mise en échec contre Ted Kennedy, est rentré tête la première dans la bande et s'est fracturé le crâne. Il a failli en mourir.

Je priais pour que mon ami, mentor et héros s'en tire. Mais, même sans le Rocket, nous avons accédé au premier rang. Puis la foudre est tombée de nouveau: Béliveau a été blessé. L'équipe a alors fait venir un jeune centre des Royals de Montréal, Gene Achtymichuk, pour jouer dans ma formation. J'étais un peu désespéré de jouer sans le Gros Bill, mais Gene et moi avions des atomes crochus. Len Bramson a écrit: «Boum Boum joue le meilleur hockey de sa carrière.»

Malgré les blessures, l'équipe fonctionnait bien. En janvier 1958, nous avons pris une telle avance sur les autres équipes qu'elles en étaient agacées. Si elles ne pouvaient nous battre avec des buts, elles essaieraient d'y arriver avec les poings et les bâtons.

L'une des bagarres les plus mémorables a éclaté le jour de l'An 1958 au Garden de Boston. Nous avons battu les Bruins 4 à 3 et j'avais marqué notre second but, mais cela était d'importance secondaire en comparaison de ce qui s'est passé ce soir-là.

Je dois insister sur le fait que, durant les deux années où nous avons remporté la coupe Stanley, nous avons joué au hockey comme le jeu est censé être joué. Certains journalistes se plaisaient à appeler cela du *firewagon hockey* (hockey de choc), d'autres l'appelaient autrement, mais il reste que nous mettions l'accent sur ce que ce sport a de plus beau. Le Rocket et moi étions des tireurs explosifs; Jean Béliveau était le meilleur constructeur de jeu et pouvait aussi marquer des buts de n'importe quel angle; Bert Olmstead était un fonceur hors pair; et Dickie Moore avait autant de cran que d'intelligence. À la défense, Doug et Tom étaient insurpassables derrière la ligne bleue et Jacques était devenu le meilleur gardien de la ligue.

Avec tous ces as en main, nous n'avions pas besoin de «policiers» dans notre formation. Nous livrions nos propres batailles. Quand Fontinato s'en est pris à Maurice Richard, celui-ci l'a remis à sa place avec ses poings. Quand Ron Murphy m'a attaqué avec son bâton à New York, je n'ai cherché l'aide de personne; je me suis défendu moi-même. Il en était ainsi pour tous les Canadiens; c'est pourquoi cette mêlée au Garden de Boston était si importante pour notre club.

Chacun des cinq autres clubs de la LNH connaissait notre formation sur le bout des doigts et en était jaloux. Par ignorance, certains entraîneurs ont pensé qu'ils pourraient nous ralentir en s'en prenant à Henri Richard. Après tout, Henri était l'un des plus petits joueurs de la ligue et ils espéraient distraire Maurice, qui

volerait à la défense de son frère. Quand cela se produirait, pas un, mais deux Canadiens seraient neutralisés.

Il faut se rappeler que les Bruins disposaient de bon nombre de joueurs habiles en plus de leurs bagarreurs. Bronco Horvath se trouvait avec moi aux premiers rangs des marqueurs de la ligue, comme ses coéquipiers, Vic Stasiuk et Johnny Bucyk. Les défenseurs Fernie Flaman et Léo Boivin, qui allaient plus tard être intronisés au Temple de la renommée, jouaient pour Boston. Les Bruins pouvaient aussi compter sur des bagarreurs comme Jack Bionda et Leo Labine, tandis que Flaman pouvait également se servir de ses poings. La présence de tous ces joueurs faisait que Boston était l'un des endroits les moins agréables où jouer.

Le soir du jour de l'An en question, Labine marqua au début de la première période. Grâce à Claude Provost et à moi-même, notre équipe devança brièvement l'adversaire, mais Horvath marqua un but égalisateur avant la fin de la période. Il y eut cinq pénalités, dont deux pour le Canadien, mais rien ne laissait présager ce qui allait arriver.

Ce qui était clair, toutefois, c'est que les Bruins avaient décidé de prendre Henri Richard pour cible, lui qui était l'un des meilleurs marqueurs de la ligue, juste derrière Dickie Moore. Les joueurs des Bruins cognaient Henri chaque fois qu'ils le pouvaient, mais, à sa façon typique, il rebondissait sur eux comme une balle de caoutchouc.

Flaman s'en prenait de nouveau à Henri et était sur le point de se voir imposer une pénalité de deux minutes quand Henri, trouvant que c'en était trop, se jeta à bras raccourcis sur l'énorme défenseur. Bionda et Harvey en vinrent ensuite aux coups, puis, je ne sais pas trop comment, tous les joueurs présents sur la glace, à part les gardiens, commencèrent à se cogner dessus. On aurait dit une partie de catch où tous les lutteurs changeaient d'opposant. La vraie vedette de ce spectacle invraisemblable était Henri Richard. Il se battit avec Flaman, puis avec Bionda, et enfin avec Labine, sans jamais reculer. C'était vraiment étonnant de le voir, car ses trois adversaires étaient beaucoup plus costauds que lui.

Le message pour les Bruins — et pour les autres équipes de la ligue — était clair: Henri Richard ne se laisserait pas intimider, pas même par les adversaires les plus costauds. Même le directeur général des Bruins, Lynn Patrick, était impressionné:

J'ai vu le petit Richard se mesurer à Fernie, Jack et Leo, l'un après l'autre. Laissez-moi vous dire qu'il ne leur a pas cédé le pas. Il a dû se battre seul pendant au moins cinq minutes, mais il n'a jamais reculé. Comment a-t-il fait? Je ne le sais pas. Tout ce que je peux dire, c'est que Henri est un extraordinaire hagarreur. Les Canadiens n'ont besoin d'aucun policier pour le protéger.

Vu l'ampleur de la mêlée, de vrais policiers descendirent sur la patinoire pour rétablir l'ordre. Mais ils n'avaient pas de patins et la glace était glissante. Quand l'un d'eux tomba sur le derrière, en perdant du coup son képi, c'est Flaman qui l'aida à reprendre pied. Le capitaine Leo Hoban, officier chargé du détachement policier du Garden, consulta l'arbitre Frank Udvari, près de la patinoire. «Vos hommes ne font que glisser, lui a dit Udvari. Si vous les rappelez, nous arriverons à rétablir l'ordre.»

Les policiers battirent en retraite près de la bande et la bagarre générale s'arrêta graduellement. Les cicatrices furent longues à s'effacer. J'avais des coupures et des ecchymoses partout sur le visage, comme Labine et Armstrong des Bruins, ainsi que Henri, Moore et André Pronovost. Labine, Flaman et moi avions subi des lésions aux mains. Labine avait aussi une entaille à la tête qui lui vaudrait cinq points de suture, ainsi qu'une déchirure au tendon d'un doigt qui nécessiterait une intervention chirurgicale.

Quelle partie de plaisir!

«Les Bruins ont appris quelque chose, a dit Toe Blake. Ils ont appris que Henri est dans cette ligue pour y rester.»

Ils ont également appris que nous pouvions adapter notre jeu à celui de nos adversaires. Si ceux-ci voulaient se bagarrer, nous n'avions pas peur d'eux.

BOUM BOUM

Henri Richard rebondit durant la troisième période et marqua à 6:38, tandis que Claude Provost et Phil Goyette, combinant leurs efforts, produisaient notre quatrième but. Nous remportâmes le match 4 à 3, en plus de gagner le respect de tous les joueurs de la ligue.

J'avais marqué 23 buts en 36 matches; j'étais au septième ciel. Jean Béliveau est revenu jouer le dimanche 19 janvier 1958. Nous affrontions les Bruins à Boston. C'était un match important pour moi parce que j'en étais à mon 199^e but dans la LNH et que je voulais marquer le 200^e, et aussi parce que Marlene attendait notre troisième enfant, Danny.

Après la bagarre du jour de l'An, l'hostilité entre les Bruins et le Canadien était palpable. Mais cela ne m'inquiétait nullement. J'avais le vent dans les voiles. Avant même de disputer ce match, j'avais déjà marqué 24 buts durant la saison, malgré mon absence dans les premiers matches. Non seulement j'étais en grande forme, mais il semblait que la rondelle me courait après. Si j'atteignais le sommet de 200 buts, je serais le 28^e joueur dans l'histoire de la LNH à le faire. (Le Rocket, Toe Blake, mon beau-père feu Howie Morenz et Elmer Lach y étaient parvenus pour le Canadien de Montréal.)

Première période: 0 à 0. Le défenseur des Bruins, Allan Stanley, a alors écopé d'une pénalité de deux minutes. Nous avons amorcé le jeu de puissance, Doug et moi, Dickie Moore, Béliveau et Marcel Bonin (qui remplaçait Maurice). Nous avons propulsé la rondelle dans la zone adverse. Dickie a passé la rondelle à Béliveau, qui me l'a envoyée juste devant le filet des Bruins.

Flaman se tenait devant moi, les bras écartés. J'ai vu que Bonin se trouvait près du gardien Lumley. J'ai frappé la rondelle, essayant de faire en sorte qu'elle contourne Flaman et que Bonin la fasse dévier. Coup de chance pour moi, la rondelle n'a rien frappé si ce n'est l'intérieur du filet. La lampe rouge s'est allumée. Je venais de marquer mon 200^e but!

J'ai marqué un autre but plus tard, en plus de réussir une passe décisive. Nous avons remporté le match 6 à 2. Nous étions invincibles. La chance était avec nous malgré des débuts hésitants.

Il y a autre chose à raconter au sujet de ce match à Boston, quelque chose qui en dit long sur l'état d'esprit de chacun des Canadiens de l'époque. Durant la deuxième période, le score était de 1 à 1. Tandis que les Bruins avançaient vers notre zone, le juge de ligne siffla: hors-jeu. Plante s'était détendu, comme il le faisait toujours quand le sifflet retentissait; c'est alors que Flaman projeta la rondelle dans notre filet désert. Doug Harvey était le Canadien le plus proche de Flaman. Il saisit la rondelle et la frappa violemment en direction du but des Bruins. L'arbitre, Eddie Powers, montra Doug du doigt. «Attends une minute, cria Doug. Flaman a tiré dans notre filet. Personne ne tire dans notre filet à quelque moment que ce soit durant le match si nous pouvons l'en empêcher. C'est comme cela depuis toujours.»

Même si Powers a imposé à Doug une pénalité pour mauvaise conduite et une pénalité de match, je suis encore d'avis que Doug a fait ce qu'il fallait. Nous luttions sans relâche pour marquer et pour empêcher l'adversaire de tirer dans notre filet, n'importe quand durant le match, mauvaise conduite ou pas.

Béliveau était de retour parmi nous; le Rocket s'entraînait de nouveau, ce qui signifiait que lui aussi serait des nôtres et que nous serions plus forts que jamais. Je ne croyais pas que mon bonheur puisse être plus parfait. Mais le 24 janvier 1958, Danny Geoffrion a vu le jour. Maman et fiston étaient en pleine forme, mais puisque mon autre fils, Bob, avait attrapé la scarlatine, le médecin décida de les garder à l'hôpital toute une semaine. Tous les soirs où je ne jouais pas, je leur rendais visite. J'étais un hockeyeur et un père comblé!

Ce que j'ignorais alors, c'est que la «main invisible», comme l'appelait Dick Irvin, allait me jouer un sale tour, qui a bien failli me coûter la vie.

C'était le 28 janvier 1958. Séance d'entraînement ordinaire au Forum. Les gars se mettaient rudement en échec les uns les autres. À un moment donné, André Pronovost m'a enlevé la rondelle; j'ai fait demi-tour. Nous sommes entrés en collision. J'ai

BOUM BOUM

ressenti une espèce de brûlure, mais je n'y ai guère fait attention et j'ai continué de patiner. Tout semblait normal. Mais ce n'était pas le cas. Au bout d'une centaine de pieds, la douleur m'a terrassé.

Mes coéquipiers étaient habitués de me voir faire le clown et pensaient que je me donnais une fois de plus en spectacle. Tom Johnson a plus tard déclaré aux journalistes: «Nous pensions que Boum Boum faisait une plaisanterie. Nous avons tous éclaté de rire.» Mais ce n'était pas drôle. Je voulais crier, mais aucun son ne sortait de ma bouche. Doug Harvey a été le premier à venir vers moi.

Je voulais lui dire quelque chose, mais il m'était impossible de parler. J'essayais de crier: «J'étouffe! J'étouffe!» Je croyais ma dernière heure venue. Doug m'a saisi par les jambes et a commencé à les pousser sur mon abdomen, mais j'ai perdu conscience. C'est alors que tout le monde a compris que je ne faisais pas le bouffon. On a appelé notre physiothérapeute, Bill Head, qui m'a sans doute sauvé la vie. Bill s'est immédiatement rendu compte que quelque chose de grave m'arrivait et qu'il ne fallait pas pousser sur mon corps. Il m'a regardé en disant: «Ne le touchez pas! Il faut immédiatement le transporter à l'hôpital!»

Personne ne savait ce que j'avais. Heureusement que l'hôpital se trouvait de l'autre côté de la rue. Aussitôt que je suis arrivé dans la salle des urgences, les médecins ont diagnostiqué une perforation de l'intestin. Ils m'ont immédiatement transféré à la salle d'opération où l'intervention chirurgicale a duré deux heures. Bill Head a par la suite déclaré que c'était la première fois de sa longue carrière dans le monde du sport qu'il voyait une blessure de cette nature.

Après avoir repris conscience, j'ai compris que je venais de passer à un cheveu de la mort. J'ai pris un exemplaire du journal *The Gazette* qui traînait sur ma table. C'est à la deuxième page que l'on relatait la visite à Montréal de la reine Élisabeth II. À la une, en manchette, on pouvait lire: «L'étoile du hockey Bernie Geoffrion

entre la vie et la mort.» Je laisse à Marlene le soin de raconter le reste de cette triste histoire:

Il était autour de 2 h de l'après-midi. Je me tenais devant la fenêtre de ma chambre d'hôpital, une plante dans les mains, essayant de trouver où la poser. La radio était allumée. Soudain, j'ai entendu l'annonceur dire quelque chose de terrible: «On ne sait pas encore exactement ce qui arrive à Bernie Geoffrion, mais, selon un rapport, il serait à l'article de la mort.»

La plante m'a échappé des mains et le pot s'est brisé. Je me retournais pour me précipiter hors de la chambre quand un médecin et une infirmière sont entrés. Le médecin a tenté de me rassurer, mais je me suis mise à crier. À deux, ils m'ont allongée sur mon lit. On m'a vite fait une injection; tout est devenu noir.

Je suis revenue à moi vers 7 h du soir. Toute la famille de Boum Boum était rassemblée autour de mon lit. J'ai cru un instant que j'avais fait un cauchemar et j'ai commencé à le raconter. Mes beaux-parents m'ont alors dit ce qui s'était passé et m'ont expliqué pourquoi on me l'avait caché.

Boum Boum a été blessé quatre jours après la naissance de Danny, et le médecin voulait me garder à l'hôpital toute une semaine. Mais, le lendemain matin, j'essayai de quitter l'étage de la maternité pour aller voir mon mari. Il fallait que je constate *de visu* qu'il allait s'en tirer. La porte de l'ascenseur s'est ouverte: mon médecin s'y trouvait; il venait me voir. Il m'a fait faire demi-tour et m'a raccompagnée à ma chambre. Je n'avais pas un mot à dire.

Heureusement que le Canadien m'a donné tout son appui. Le sénateur Molson a envoyé un messenger dire à Marlene que j'étais entre bonnes mains, que l'intervention chirurgicale avait réussi et qu'elle ne devait pas s'inquiéter. C'était une gentillesse de sa part que nous avons tous appréciée.

Toutefois, les faits demeuraient. J'étais passé à deux doigts de la mort. Je le savais; les médecins le savaient; Marlene le savait. Si on ne m'avait pas transporté si rapidement à l'hôpital, c'en aurait été fait de moi. Cela ne fait aucun doute.

Je me suis rétabli lentement. J'avais perdu plus de 15 lb et je me sentais faible. Je ne pensais même pas à jouer au hockey.

Aussitôt que j'ai vu Marlene, je lui ai dit: «Ne t'en fais pas. Je ne jouerai plus au hockey.»

Elle savait à quoi je pensais. Son père, Howie Morenz, s'était cassé la jambe au cours d'un match contre Chicago. Une fois qu'il avait été hospitalisé, des complications étaient survenues, entraînant sa mort. J'avais été blessé 21 ans plus tard, jour pour jour après l'accident de mon beau-père qui avait eu lieu le 28 janvier 1937.

Naturellement, Marlene ne voulait plus que je joue, et je la comprenais. J'avais failli mourir et j'en étais ébranlé. Tout ce que je voulais, c'était suivre les ordres du médecin: me reposer complètement pendant un mois et demi, ce qui signifiait que je pouvais oublier le reste de la saison.

Plus facile à dire qu'à faire. Le hockey était toute ma vie depuis le jour où j'avais chaussé ma première paire de patins. C'était ma carrière, mon gagne-pain. Je ne savais rien faire d'autre. J'étais soutien de famille: une femme, trois enfants, dont un nourrisson. J'étais inquiet.

Les sujets d'inquiétude ne manquaient pas, mais j'ai choisi de tirer le meilleur parti possible de ma situation. L'équipe m'a aidé à cet égard, en m'envoyant prendre des vacances en Floride. C'est ce qui pouvait m'arriver de mieux. J'ai commencé à reprendre des forces et à regagner un peu du poids que j'avais perdu. Je pouvais me détendre sur la plage, sans penser à l'avenir. À mon retour à Montréal, je me sentais mieux que jamais. Certains de mes coéquipiers aussi se remettaient de leurs blessures: Maurice Richard et Dickie Moore, entre autres.

Après la blessure de Richard au tendon d'Achille, en novembre 1957, nombreux ont été ceux qui ont prédit la fin de sa carrière. Après tout, il avait 36 ans et, comme le disait son ami, le journaliste sportif Andy O'Brien: «C'était beaucoup demander que de s'attendre à ce que la jambe du Rocket se remette suffisamment pour qu'elle obéisse aux ordres de son cerveau de faire des embardées, des démarrages et des arrêts brutaux.»

Maurice rejetait ces sombres prédictions. Le 20 février 1958, après avoir enduré des mois de travail de réadaptation, il a endossé de nouveau le chandail numéro 9. Le Forum était rempli à craquer — 14 528 fans étaient venus assister à son retour. Maurice a eu six occasions extraordinaires de marquer; il a déjoué par deux fois la vigilance du gardien Lumley, permettant au Canadien de battre Boston 4 à 0.

Le cas de Dickie Moore était tout aussi étonnant. Aucune autre vedette du hockey n'a atteint de tels sommets en 1957-1958 dans des conditions si difficiles. Combien de joueurs auraient pu, une main dans le plâtre, patiner durant les cinq dernières semaines, épuisantes, du calendrier de la LNH et remporter quand même le championnat des marqueurs? Dickie l'a fait. Il a terminé le calendrier de 70 matches en accumulant 36 buts et 48 passes, soit un total de 84 points, 4 de plus que Henri Richard!

Quant à moi, j'ai fini par chausser de nouveau mes patins, afin de m'entraîner et de reprendre la forme. Je me croyais toujours décidé à quitter le hockey. Mon équipe était arrivée au premier rang, loin devant la deuxième, mais ce qui était arrivé le dernier week-end de la saison m'avait troublé.

Nous avons terminé la saison d'une drôle de manière. Le dernier samedi, au Forum, nous avons été écrasés par Boston (8 à 5); le lendemain, à Detroit, les Red Wings nous avaient battus par une marque de 4 à 2. Même si ces matches n'avaient aucune importance, les Canadiens n'aimaient pas accéder aux éliminatoires après deux défaites consécutives, d'autant plus que nous avons perdu le dernier match contre l'équipe que nous affronterions au premier tour des éliminatoires. En effet, nous devions jouer contre Detroit le 25 mars pour défendre notre coupe.

Le fait de ne pas jouer me rendait nerveux. Le matin du match, j'ai dit à Marlene que j'allais au Forum. «Pourquoi donc? m'a-t-elle demandé. Tu m'as dit que le hockey, c'était fini pour toi, que tu ne jouerais plus.» Je lui ai répondu que je voulais simplement aller dire bonjour aux gars. Et c'était vrai.

Arrivé à l'intersection des rues Sainte-Catherine et Atwater, toutefois, j'ai commencé à penser autrement. Durant la réunion des joueurs, j'ai eu pour la première fois depuis mon accident le sentiment de faire partie de l'équipe. Après la réunion, je suis allé au vestiaire et j'ai chaussé mes patins. Je les ai lacés lentement, en me demandant constamment ce que j'étais en train de faire.

Pendant une bonne demi-heure, j'ai patiné. Mes jambes n'étaient pas très solides, mais elles me supportaient. Cela a été le délice.

En rentrant chez moi, j'ai dit à Marlene que je voulais mon steak et mes pommes de terre, mon miel et ma crème glacée. Elle m'a demandé ce qui se passait. Je me suis mis sur la défensive. «Écoute, Marlene, lui ai-je dit, essayant de faire bonne contenance, j'avais l'habitude de manger à cette heure-là, pourquoi en serait-il autrement aujourd'hui?»

Une heure plus tard, Marlene et moi nous sommes rendus au Forum. Pour elle, nous allions simplement assister à un match entre Detroit et Montréal. À notre arrivée au Forum, je lui ai dit au revoir et je me suis rendu au vestiaire. «Ne t'en fais pas, lui ai-je dit, je ne jouerai plus jamais!»

Qu'en savais-je? Pourtant, j'étais sincère. Je savais qu'il serait stupide de ma part de revenir au jeu à ce moment-là, surtout que les médecins m'avaient mis en garde contre une tentative prématurée de retour au jeu. Je ne souhaitais pas être un héros mort. C'est ce que je me répétais au moment où je suis entré dans le vestiaire.

Dès que j'ai vu le vestiaire, j'ai ressenti une envie pressante de jouer. J'ai enfilé mon uniforme bleu, blanc et rouge, le numéro 5 dans le dos, et j'ai décidé de descendre sur la glace durant la séance d'échauffement, rien que pour voir comment je me sentirais. Toe Blake n'avait pas d'objection à ce que je le fasse. Je pense que, au fond de lui-même, il espérait que je reviendrais à temps pour les éliminatoires, bien qu'il n'ait rien dit à ce sujet.

Franchement, je n'avais rien en tête quand je suis descendu sur la glace. Quand la foule a commencé à applaudir et à crier, je

me suis demandé ce qui se passait. Tout le monde s'est levé. J'ai compris que c'était moi qu'on acclamait. J'étais touché.

Marlene s'est levée de son siège pour voir qui on applaudissait. Comme je lui avais dit que je prenais ma retraite, elle ne se doutait pas que c'était moi. Un spectateur qui passait près d'elle à ce moment-là a crié: «Boum Boum est revenu! Boum Boum est revenu!» Elle était abasourdie, et pas très contente, parce que je lui avais dit, comme le personnel médical, que j'avais besoin de tout l'été pour me rétablir et que je ne jouerais plus au hockey. Le moins que l'on puisse dire, c'est que Marlene n'était pas enchantée de me voir sur la patinoire!

J'étais nerveux. Pendant l'hymne national, je suis à profusion, me demandant ce qui arriverait si je jouais. Je dis bien «si», parce que j'ignorais quels seraient les plans de Blake dès lors que je serais sur le banc. Après deux minutes et demie de jeu, Maurice s'est empressé de marquer un but. Puis, à 3:57, Detroit a écopé d'une pénalité. Le moment était venu pour le Canadien de mettre à profit son jeu de puissance. Toe a tourné la tête vers le banc et m'a fait signe de me joindre à Maurice, à Doug et aux autres.

Je me sentais faible, mais j'arrivais à suivre le rythme. Nous étions sur la glace depuis une trentaine de secondes quand j'ai envoyé la rondelle à Maurice, qui l'a projetée dans le filet de Sawchuk. Béliveau a ensuite marqué à 6:02. Quand les Red Wings ont récolté une autre pénalité, Blake m'a renvoyé sur la glace, avec les deux Richard. Ceux-ci maniaient la rondelle comme si elle avait été attachée à leur bâton avec une ficelle. J'ai reçu la rondelle et vlan! Elle a passé comme un boulet à côté de Sawchuk. Un but et une passe sur but marqué. Pas mal pour la première période de mon retour!

Les acclamations de la foule m'ont réchauffé le cœur; notre victoire de 8 à 1 a été facile. Mais c'était une grave erreur de ma part de revenir ainsi au jeu. J'étais encore très faible et j'avais besoin de plus de temps pour me rétablir complètement. Tout le monde disait à ma femme que j'étais stupide d'agir ainsi, et tout le monde avait raison. Je n'aurais jamais dû le faire.

Au deuxième match, nous avons massacré les Red Wings 5 à 1. Nous sommes ensuite allés jouer deux matches d'affilée à Detroit. Durant le dernier, au début de la troisième période, nous traînions derrière les Wings 3 à 1. Le Rocket a marqué un but, notre deuxième, tandis que les Red Wings écopiaient d'une pénalité. Toe m'a de nouveau envoyé sur la glace pendant que nous étions en supériorité numérique. Béliveau et moi avons fait en sorte que Dickie Moore mette la main sur la rondelle: un but! Puis, 49 secondes plus tard, Maurice a marqué le but gagnant. Les Red Wings étaient éliminés en quatre matches.

Toe demeurait prudent. «Nous n'avons pas encore la coupe en poche», insistait-il dans le vestiaire, après notre victoire sur Detroit. «C'est quand nous l'aurons gagnée que nous pourrions fêter.» J'admirais l'attitude de Blake. Rien n'est jamais gagné d'avance. Le problème, c'était que personne dans le monde du hockey ne le croyait.

Comment aurait-on pu le croire? Le Rocket était un sur-homme. «Je n'ai jamais vu un joueur si affamé de buts, disait Blake. Maurice donne l'impression d'un jeune joueur à la recherche du premier but de sa carrière.»

Dickie Moore et Doug Harvey jouaient mieux que jamais. Mon ami Béliveau était le meilleur centre de la ligue, Henri Richard le suivant de près. À ce moment-là, il n'aurait pas été prétentieux de dire que nous formions la meilleure équipe de l'histoire, homme pour homme, position pour position.

«Le Canadien a un bon gardien et le meilleur défenseur de la ligue», disait Billy Reay, alors entraîneur des Maple Leafs. «Cette équipe possède les deux meilleurs marqueurs (Moore et Henri Richard), trois bons centres, et en plus elle a le Rocket. Qui pourrait la battre?»

Les Bruins avaient éliminé les Rangers dans l'autre demi-finale; le mardi 8 avril 1958, ils auraient l'occasion d'essayer de nous détrôner.

Dès le départ, la stratégie des Bruins était évidente: nous frapper à chaque occasion, nous user. Labine et Flaman ont eu des

pénalités durant les premières minutes de jeu, mais nous n'avons pas réussi à exploiter notre avantage numérique. Un peu plus tard, une pénalité mineure a été infligée à Boston pour avoir eu trop de joueurs à la fois sur la glace. Toe m'a alors fait un signe; je participais de nouveau au jeu de puissance.

Les choses sont allées vite. En moins d'une minute, Harvey et Marshall m'ont envoyé la rondelle. Béliveau s'est placé devant Simmons. J'ai marqué à 12:24. Cette avance a tenu jusqu'à ce qu'Allan Stanley déjoue la vigilance de Plante au début de la deuxième période. Un peu plus tard, alors que j'effectuais une montée, Labine m'a fait trébucher. Une fois Labine sur le banc, Moore a marqué un autre but pour nous. Cela a été le dernier but du match. Marque finale: 2 à 1. Nous devançons donc Boston. Un match contre zéro.

Le deuxième match de la série a été catastrophique pour nous, même si j'ai marqué un but égalisateur au début de la première période. Simmons pétait le feu; Plante, pas du tout. Notre défaite de 2 à 5 a été un signal d'alarme pour les Canadiens. Il fallait nous réveiller, d'autant plus que nous allions jouer à Boston, où la patinoire est plus petite et les mises en échec plus rudes.

«Si nous marquons le premier but de la soirée, nous a dit Blake, nous allons gagner le match.» Cette stratégie était simple. Aucun but n'a été marqué durant la première période, jusqu'à ce que Bronco Horvath écope d'une pénalité à 16:17. Au moment même où cette pénalité expirait, j'ai passé la rondelle à Maurice, qui a marqué. Ce but s'est révélé être le but gagnant, même si les frères Richard en ont chacun marqué un durant la troisième période. Plante a été parfait.

Je dois rendre à César ce qui appartient à César. Boston n'a jamais abdiqué. Au quatrième match, les Bruins ont mieux patiné que nous et Don McKenney a marqué deux buts. Ils nous ont battus 3 à 1. Nous étions maintenant à égalité deux matches contre deux; il y avait là matière à réflexion. Simmons se surpassait; les gros canons des Bruins — McKenney, Fleming, Mackell et Doug Mohs — nous donnaient du fil à retordre.

Le cinquième match s'est déroulé à Montréal. Les Bruins sont restés fidèles à eux-mêmes. McKenney leur a donné un but durant la première période, mais Béliveau et moi avons tous deux marqué durant la deuxième. Tout allait bien au début de la troisième période. Un peu après la 10^e minute, toutefois, Horvath a réussi à percer la muraille de Plante. Le match que nous avions cru dans la poche devrait être prolongé. Une défaite nous renverrait jouer à Boston alors que les Bruins auraient une avance de trois matches contre deux. C'était impensable!

Il ne s'est rien produit durant les cinq premières minutes de prolongation. Avec le recul, on peut dire que le décor était planté pour vous-savez-qui. On m'a raconté plus tard qu'un journaliste de Boston avait dit à ce moment-là à un collègue de la presse: «Quand il y a prolongation, le numéro que je crains le plus, c'est le 9.»

Voici le déroulement du dernier acte: Henri gagne la mise au jeu et passe la rondelle à Dickie. Ce dernier la passe à Maurice, qui file à vive allure du côté droit de la patinoire. Pendant que Maurice manie la rondelle en préparation de son tir, Henri patine devant Simmons, et Moore se positionne pour donner l'impression que Maurice lui passera la rondelle. Maurice frappe. Simmons ne voit même pas la rondelle fendre l'air jusqu'au fond de son filet.

Dans le train nous conduisant à Boston, je me suis demandé s'il me restait quelque chose à donner à mon équipe durant le sixième match. Si c'était le cas, ai-je pensé, peut-être arriverions-nous à éliminer les Bruins et à gagner une autre coupe. Mais je ne me leurrerais pas pour ce qui était de ma condition physique. Je me sentais encore faible; je n'éprouvais pas le besoin de jouer régulièrement. Pourtant, je voulais jouer.

Il est difficile d'expliquer ce qu'est l'esprit d'équipe à qui n'en a jamais fait l'expérience. Pour moi, cela avait été dès le début quelque chose de précieux, et ce l'était devenu encore plus après avoir gagné en assurance et avoir pu exprimer ma personnalité dans le vestiaire. Tandis que le Rocket avait tendance à être terriblement concentré et que Béliveau était silencieux, j'étais devenu

l'amuseur public du vestiaire. J'étais tantôt ménestrel, tantôt clown.

J'aimais surtout chanter. Nous allions parfois en groupe dans une boîte de nuit. Un jour que Marlene et moi étions en vacances avec Maurice et Lucille Richard, nous sommes allés dans une boîte. Quelqu'un qui connaissait mon amour du chant m'a persuadé de monter sur scène. Le Rocket était inquiet: «Boum Boum, es-tu sûr de connaître les paroles?» Je lui ai répondu de ne pas s'en faire, que si les paroles ne me venaient pas, je les inventerais. Je suis monté sur scène; j'ai chanté à pleins poumons; j'ai été récompensé par une ovation debout. On m'a demandé de revenir m'exécuter le lendemain soir. Voilà qui était bien, mais je ne connaissais que cette chanson-là. Quoi qu'il en soit, trois soirs d'affilée, j'ai refait ma chanson, et je me suis amusé comme un fou.

En réalité, en ce qui a trait à la musique, je préfère l'opéra. J'y ai pris goût quand j'étais enfant et que nous avions à la maison un vieux gramophone Victrola. Nous faisons jouer des disques de Caruso qui chantait *Pagliacci*. Je remontais le Victrola et savourais chaque note du grand Caruso.

Je n'ai jamais perdu ma passion pour l'opéra. Quand le Canadien était en visite à New York, au lieu de me reposer l'après-midi, je me rendais au Metropolitan Opera House. Pour 5 \$, j'avais un siège tout au fond. Me trouver au Met m'excitait tout autant que jouer un match pour la coupe Stanley... enfin, presque!

J'étais particulièrement tendu le soir du 20 avril 1958, quand nous sommes descendus sur la patinoire à Boston. Les Bruins étaient vraiment impressionnants par leur rudesse générale et par la qualité de leur défense, et aussi par leur capitaine, Fernie Flaman. Ils avaient un centre débutant, Norm Johnson, qui se débrouillait bien en compagnie de Jerry Toppazzini, de Don McKenney et de Fleming Mackell. Ils étaient tous des as.

Nous étions heureux du retour de Tommy Johnson dans nos rangs, lui qui avait été absent des quatre premiers matches de la finale pour cause de blessure. Tommy n'était pas en bonne condi-

tion physique et n'avait pas joué pendant plusieurs semaines, mais il a fait preuve de beaucoup de courage en rejoignant nos rangs. Lui et Doug Harvey savaient donner de l'équilibre à notre équipe quand nous en avons le plus besoin. J'étais content qu'il soit parmi nous pour le sixième match, parce que nous avons perdu Dollard St-Laurent, qui avait eu la pommette fracturée durant le quatrième match.

Quand nous descendîmes sur la glace, je me rappelai ce que Toe Blake avait dit à notre arrivée à Boston: si nous marquions le premier but, nous gagnerions le match. Moi, je me disais que non seulement nous gagnerions le match, mais la coupe Stanley aussi. J'étais content que Blake ait choisi mon trio — Béliveau, Olmstead et moi — pour la première mise au jeu. Le Garden était rempli à craquer et la foule commença à crier dès les dernières notes des hymnes nationaux. Une seule chose arriverait à les calmer: un but de Montréal.

Nous nous sommes démenés dès la mise au jeu; en 46 secondes à peine, nous obtenions le résultat voulu. Olmstead avait poussé la rondelle loin dans la zone adverse; il la passa dans le coin, à Béliveau, qui me fit une passe à hauteur de la taille. Je fis dévier la rondelle derrière Simmons, dans le filet. Le jeu avait été méthodique et efficace.

Une minute et huit secondes plus tard, Maurice recevait une passe de Dickie et déjouait la vigilance de Simmons avec un tir de 20 pieds, juste à l'intérieur du poteau. Simmons avait bien vu venir la rondelle, mais que pouvait-il faire? Le Rocket restait le Rocket!

Nous avons besoin de ce coussin de deux points, parce que Boston contre-attaqua en vagues de choc. Plante dut coup sur coup bloquer la rondelle de Stasiuk, de Mackell et de McKenney. Puis, Mohns fit une passe à McKenney, qui tira. Jacques bloqua la rondelle, mais celle-ci tomba entre ses pieds et roula derrière la ligne, dans le filet. La première période se termina par une marque de 2 à 1 en notre faveur.

C'était du grand hockey.

Quand les Bruins descendirent sur la glace pour entamer la deuxième période, les fans les acclamèrent comme s'ils avaient déjà gagné la coupe. Nous attendant à cette réaction, nous nous concentrâmes sur le renforcement de notre avance. La clé du succès résidait dans l'échec avant. Nos avants pénétrèrent profondément dans la zone adverse où ils enfermèrent Mackell, McKenney et Stasiuk le plus longtemps possible.

Grâce au but que j'avais marqué, je me sentais mieux dans ma peau. Au début de la deuxième période, Harvey me lança en orbite en me faisant une passe. Voyant que Béliveau se plaçait à un bon endroit, au centre, je lui passai la rondelle. Jusqu'à ce moment-là, Béliveau — comme les frères Richard — s'était spécialisé dans le tir des poignets et dans le tir du revers. J'étais le seul à exécuter régulièrement des tirs frappés.

Jean s'était toutefois entraîné à exécuter des tirs frappés durant les mêlées et attendait l'occasion parfaite d'en tenter un. Simmons s'attendait sans doute à un tir des poignets de la part de Béliveau, car il eut l'air plutôt surpris quand le Gros Bill frappa violemment la rondelle et marqua à 6:42. Nous menions 3 à 1.

Les effets physiques et mentaux d'un but sur le joueur sont étonnants. En un instant, toutes mes douleurs et toute ma fatigue s'étaient dissipées. J'avais l'impression de voler. Moins d'une minute avant la fin de la deuxième période, le défenseur des Bruins, Leo Boivin, se dirigea à partir du centre vers notre ligne bleue. Je pris un risque et m'élançai pour saisir la rondelle. Je me trouvais seul avec la rondelle face à Simmons. De si belles échappées sont plutôt rares; je n'allais pas laisser celle-là se perdre. Je patinai à toute vitesse vers Simmons et feignis un tir frappé. D'un tir du revers, je projetai la rondelle dans le filet.

Nous nous sentions bien, peut-être trop bien: nous menions 4 à 1 avant la troisième période. Je crois que plusieurs d'entre nous se voyaient déjà rassemblés autour de la coupe Stanley pour la photo d'usage. Toe nous mit en garde contre une anticipation de

la victoire. Mais, après tout, une avance de trois buts, c'est difficile à perdre, pas vrai?

Faux, si vous négligez votre défense. Les Bruins commencèrent à nous attaquer sans relâche dès le début de la troisième période. Finalement, Norm Johnson marqua à 5:20. Le score était donc de 4 à 2, et Boston manifestait plus d'élan que jamais. Nous avons réussi à repousser l'adversaire jusqu'à la 13^e minute. C'est alors que Labine et Flaman dribblèrent jusque dans notre zone pour passer la rondelle au centre Larry Regan. Celui-ci fit le tour de notre filet, avant d'y projeter la rondelle.

Il nous restait plus de six minutes à jouer. Boston était une véritable dynamo. Nous chancelions, ce qu'avaient compris les 14 000 partisans présents, qui criaient à pleins poumons. Nous ne pouvions plus nous permettre une seule erreur. Nous nous sommes ressaisis, en bons champions que nous étions, et sommes parvenus à bloquer toutes les montées des Bruins, jusqu'à la dernière minute. C'est alors que l'entraîneur de Boston, Milt Schmidt, retira son gardien pour le remplacer par un sixième patineur.

Harvey intercepta une passe des Bruins et se précipita. Regan était seul à protéger tant bien que mal le filet adverse. Doug tira. Regan bloqua la rondelle, mais ne put la retenir. Harvey la rattrapa au rebond, puis la projeta dans le filet béant. Les carottes étaient cuites. Nous venions de gagner notre troisième coupe Stanley d'affilée, première équipe à réussir cet exploit depuis Toronto, en 1947, 1948 et 1949.

La victoire n'a pas été tout à fait glorieuse. Au Garden, le vestiaire des visiteurs était petit et sale; avec tous les journalistes qui essayaient de s'y engouffrer, c'était un véritable enfer. Comme c'était notre troisième coupe, nous donnions l'impression de ne pas être aussi contents de l'avoir gagnée que cela avait été le cas pour les deux premières. Rien n'était plus loin de la vérité, mais, dans le placard qui nous servait de vestiaire, les réactions expansives étaient hors de question.

Nous avions beaucoup de raisons d'être heureux. Certes, nous avions terminé la saison au premier rang et avions gagné la coupe avec une certaine facilité. Mais, compte tenu des circonstances dans lesquelles nous l'avions gagnée, la prouesse n'en était que plus étonnante. Pensez que, durant la saison, Maurice Richard, Béliveau, Plante, Harvey, Olmstead, Johnson, St-Laurent, Curry et moi-même avons tous été blessés et absents à un moment ou à un autre.

Celui qui peut se vanter d'avoir réussi à préserver notre cohésion et notre allant, c'est Toe Blake. En tant qu'entraîneur, il n'avait jamais atteint de tels sommets d'efficacité. «La seule chose que Toe pourrait faire avec la coupe Stanley, écrivait son ami Milt Dunnell du *Toronto Star*, c'est la perdre.»

Nous n'avions aucunement l'intention de nous la laisser ravir. Notre équipe regorgeait de joueurs sensationnels. Le Rocket faisait encore partie des meubles à l'aile droite. Henri Richard, même s'il n'était pas encore à son apogée, avait presque remporté le championnat des marqueurs. C'est Moore qui l'avait remporté, avec le bras dans le plâtre pendant plus d'un mois. Plante était le meilleur gardien de la ligue, et le gardien de réserve, le petit Charlie Hodge, protégeait le but presque aussi bien que lui. Doug Harvey, quant à lui, avait remporté son quatrième trophée Norris d'affilée!

Compte tenu de ma condition physique, je considérais que ma performance durant les éliminatoires avait été l'une des plus étonnantes de ma carrière. En 10 matches, j'avais marqué 6 buts et accumulé 5 passes, pour un total de 11 points. Tout cela, de la part d'un gars qui avait promis qu'il ne jouerait plus jamais au hockey...

CHAPITRE 10

RÉTABLISSEMENT COMPLET — NOUVELLE COUPE

À L'ÉTÉ DE 1958, j'avais désespérément besoin de vacances. Il était indéniable que mes prouesses des éliminatoires avaient sapé mes forces physiques et mentales. J'avais bien servi mon équipe, mais aux dépens de ma personne et de ma famille. J'étais heureux de pouvoir enfin me détendre avec Marlene et les enfants, et de réfléchir à mon avenir. Je laisse à Marlene le soin de raconter cette période de ma vie.

C'était l'époque de l'année où nous pouvions recevoir, car ce n'est que durant ces mois-là que je pouvais compter sur la présence de Boum Boum. Nous avions beaucoup d'amis intimes étrangers au monde du hockey qui nous invitaient l'hiver; nous leur rendions la pareille l'été, quand nous rentrions de notre voyage annuel en Floride (que nous devions à d'autres amis comme Jimmy et Betty LaPorte, et Ernie et Dee Carradori, qui nous ont prêté pendant des années leurs condos de Boca Raton).

Les amis que nous fréquentions en dehors du monde du hockey — le docteur Marcel Rémy et sa femme Eileen, le docteur René Poirier et sa femme Pauline, le docteur Robert Gareau et sa femme Thérèse, le docteur Roger Pontbriand et sa femme Claire, ainsi que

les Hamelin, Jean-Paul et Lucette — étaient des gens raffinés qui nous ont enseigné l'art de recevoir et la valeur de l'amitié. Ils nous ont invités avec les enfants pendant de nombreuses années à Mont-Rolland, pour des vacances d'hiver. Les enfants et moi étions reçus comme des rois, puis Boum Boum venait se joindre à nous un soir ou deux. Bien entendu, il ne pouvait pas skier parce qu'il lui fallait jouer au hockey, mais les enfants et moi nous adonnions à ce sport avec enthousiasme. Tandis que j'ai passé d'innombrables heures heureuses en compagnie de ces amis, il m'a fallu attendre 11 ans avant de pouvoir passer le réveillon du nouvel an avec mon mari! Pourtant, malgré les coups durs et les blessures, ces hivers et ces étés passés en compagnie de nos amis comptent parmi les plus beaux de notre vie.

Ma perforation intestinale m'avait donné une peur bleue; j'ai compris que je pouvais m'estimer chanceux d'être encore en vie. Il était donc naturel que je songe à prendre ma retraite. Mais si je la prenais, à l'âge de 27 ans, qu'allais-je faire le reste de mes jours? J'aimais chanter et je croyais que je pourrais faire carrière dans le monde du spectacle. Ma sœur Margot m'a emmené chez un professeur de musique avec qui j'ai passé une heure. Après ce rendez-vous, j'ai dit à Margot: «Ma carrière musicale est terminée. S'il faut que je franchisse toutes ces étapes, oublions cela. J'abandonne.»

Au fil des mois d'été, je me sentais plus fort et en meilleure santé à tous les points de vue. Je pensais au Rocket, alors âgé de 37 ans, qui s'était rétabli d'une grave blessure au tendon d'Achille et qui se préparait pour le camp d'entraînement comme s'il avait été une jeune recrue. Je me suis aussi souvenu d'un but qu'il avait marqué contre Detroit durant les éliminatoires, le printemps précédent.

Au Forum, tout le monde disait que le Rocket patinerait jusqu'à la fin de ses jours. C'est ce que j'aurais aimé qu'on dise de moi. Maurice Richard reprenait le camp d'entraînement; moi aussi. J'attendais avec impatience la saison 1958-1959.

Notre premier engagement, c'était le match d'étoiles annuel. Franchement, l'historique des matches disputés entre le Canadien

et l'équipe d'étoiles était un peu gênant. En 1953, nous avons été battus 3 à 1. En 1956, nous étions arrivés *ex æquo* 1 à 1. Mais nous avons de nouveau été battus en 1957, 5 à 3. Résumons: une égalité, deux défaites et seulement cinq buts en trois rencontres!

Le match contre l'équipe d'étoiles a eu lieu le 4 octobre 1958 au Forum, devant 13 793 partisans, l'une des trois foules les plus nombreuses depuis le début de ces matches, une douzaine d'années auparavant. Dès la mise au jeu, j'ai compris que, pour le Canadien, ce match-là ne serait pas comme les autres. Comment l'ai-je compris? Tout simplement en regardant l'expression du visage de Maurice Richard. Il a marqué le premier but à 9:19 durant la première période, et moi, le deuxième, moins de six minutes plus tard.

Durant la deuxième période, grâce à Donnie Marshall et à Henri Richard, nous menions 4 à 0. Mais Bob Pulford a fini par déjouer la vigilance de Plante. Quoi qu'il en soit, nous avons triomphalement remporté ce match 6 à 3. Je me rappelle que Maurice a marqué non seulement le premier but du match, mais aussi le dernier. Un autre souvenir que je garde de cette rencontre, moins agréable celui-là, c'est que j'ai failli être blessé de nouveau.

Vers le milieu du match, tandis que je quittais ma zone, je me suis étiré pour saisir une passe. À ce moment-là, le défenseur des Red Wings, Red Kelly, m'a rudement mis en échec. La collision a été plus violente que celle qui m'avait déchiré les intestins. C'était une belle mise en échec, parfaitement légale; Kelly jouait toujours honnêtement, mais j'avais été pris par surprise. Je suis tombé, terrassé par de terribles douleurs au cou et à la poitrine. Je ne cessais de me répéter: «Tu t'es blessé encore une fois.» À l'infirmierie du Forum, on a cru que je m'étais fracturé l'omoplate. Je revivais en esprit le moment où j'avais frôlé la mort la saison précédente. Le physiothérapeute du Canadien, Bill Head, m'a plus tard avoué qu'il avait perdu mon pouls pendant une quinzaine de secondes. La perforation de l'intestin peut être fatale — j'avais reçu l'extrême-onction — et j'avais à l'abdomen une cicatrice de 12 pouces qui me

rappelait chaque jour que j'évoluais dans un monde des plus dangereux. J'ai alors pensé que, si j'avais l'omoplate fracturée, c'était le signal pour moi de raccrocher mes patins.

Après un examen plus poussé, le médecin a découvert que je m'étais simplement étiré les muscles du cou et de la poitrine, et que je pouvais jouer au premier match de la saison si je le souhaitais. J'ai bien réfléchi. Ma conclusion: le hockey était ce que je faisais de mieux; j'aimais trop ce sport pour jamais y renoncer.

En deux temps trois mouvements, j'étais de nouveau dans la formation du Canadien. Ce n'est pas que Toe Blake ait tellement eu besoin de mes services, loin de là, car les bons joueurs ne manquaient pas dans l'équipe. Un si grand nombre de jeunes joueurs pleins de promesses frappaient à la porte de Frank Selke qu'il a fini par donner sans hésitation leur congé à Olmstead, St-Laurent et Curry durant l'été. Curry a pris sa retraite; St-Laurent est allé à Chicago et Olmstead à Toronto.

Bert Olmstead me manquerait. Je l'appréciais pour bien des raisons, dont le fait qu'il était l'un des joueurs les plus concentrés que j'aie jamais rencontrés. Il ne serait pas facile de le remplacer dans le trio que nous formions, lui, Béliveau et moi. Les ailiers droits de son type ne sont pas légion. Il m'avait énormément aidé durant mes deux premières saisons dans la LNH. Les soirs où j'étais tenté de lancer mes patins contre le mur, Bert me donnait une petite tape dans le dos pour m'encourager. Mais il n'hésitait pas à me tomber dessus quand je commettais une erreur stupide ou que je devenais trop suffisant.

Comment remplacer des hommes de ce calibre? Nous avons ajouté à notre formation le robuste défenseur Ian Cushenan et nous disposons de Ralph Backstrom pour remplacer Curry. C'est Ab McDonald qui prendrait la place de Bert.

Quand quelqu'un a répété à Toe Blake que King Clancy des Maple Leafs avait dit: «Le Canadien a la mainmise sur tout», Blake a répondu avec hargne: «Qu'une équipe soit bonne ou très bonne n'a pas d'importance; si elle se relâche, elle se fera battre.»

Nous ne nous sommes pas fait battre. Boston, notre plus dangereux adversaire selon les soi-disant experts, est venu au Forum, et nous l'avons battu 3 à 2. J'ai fait la passe sur le premier but marqué. Le Canadien de Montréal s'est détaché du peloton; après neuf matches, je menais *ex æquo* avec les frères Richard dans la course vers le championnat des marqueurs; il ne manquait qu'un point à Béliveau pour nous rejoindre. Ma blessure aux intestins était de l'histoire ancienne; j'étais retombé amoureux du hockey.

Mon rétablissement rapide m'a rempli d'une nouvelle énergie et m'a amené à apprécier la vie d'une autre façon. Mon sens de l'humour plaisait à mes coéquipiers, qui m'aimaient pour ce que j'étais. «Avant un match, nous savons comment Boum Boum va jouer, a déclaré Tom Johnson à un journaliste. S'il fait le poirier dans le vestiaire, nous sommes certains qu'il marquera un but ou deux.»

J'avais toujours la répartie prête. Au journaliste qui me demandait ce que j'aimais dans le hockey, je répondais: «L'argent!» Un soir que nous avons été battus au Forum, Marlene et moi marchions rue Atwater quand un fan nous a accostés pour critiquer notre jeu. Je lui ai répondu du tac au tac: «Mon cher monsieur, si vous êtes si intelligent, je vous passerai mes patins au prochain match et je prendrai votre siège dans les gradins. On verra bien à ce moment-là comment vous vous en tirerez.»

J'étais en pleine forme. Mon tir était encore le plus puissant de la ligue, même si de plus en plus de joueurs imitaient mon tir frappé, et je maniais le bâton mieux que jamais. Mes imitations du chanteur Mario Lanza n'avaient jamais été si... bonnes. Je l'avais vu dans la biographie filmée de Caruso au moins neuf fois.

Rien ne pouvait me faire sortir de mes gonds, pas même les plus gros taons de la ligue. Un soir, King Clancy, l'entraîneur des Maple Leafs, m'a vraiment provoqué. «T'es un vaurien, Geoffrion! m'a-t-il crié du banc des Leafs. T'es un joueur de deuxième catégorie!» J'ai patiné vers lui et lui ai crié: «Je suis peut-être un joueur de deuxième catégorie, mais au moins je joue pour un entraîneur de première!»

BOUM BOUM

Toe Blake était très satisfait de moi parce que je lui donnais, même sans Olmstead, le rendement qu'il attendait. Jouer aux côtés de Béliveau était divin. Ses passes étaient plus précises que jamais; du fait de sa taille, la perspective qu'il avait de l'ensemble de la patinoire était difficile à battre. J'ai pensé que, si j'arrivais à éviter les blessures, j'avais peut-être une chance d'égaliser le record de 50 buts en une saison que détenait Maurice. Il fallait donc que je tienne bon toute la saison, sans manquer un seul match.

Même s'il était plus que satisfait de son équipe, Toe savait bien que des problèmes pouvaient surgir à tout moment. Le Rocket ne rajeunissait pas. Tout perfectionniste qu'il était, le moment approchait où il devrait se contenter de moins simplement parce qu'il ne pourrait plus patiner aussi vite qu'il l'aurait voulu. Pour l'instant, la question ne se posait pas puisqu'il arrivait à suivre Henri et Dickie Moore. Ensemble, ils formaient l'un des meilleurs trios de la saison 1958-1959.

Jacques Plante était le meilleur gardien de la LNH. Toujours créatif, il prenait plus de risques que jamais en quittant son rectangle pour dégager la rondelle. Jacques avait élargi son répertoire. Au lieu de se contenter de patiner derrière le filet et d'arrêter la rondelle pour le compte de ses défenseurs, il avait décidé de se faire défenseur lui-même et il passait la rondelle à nos avants pour amorcer des jeux.

Les critiques étaient émerveillés de voir comment Plante révolutionnait le métier de gardien de but. Ils ont continué à chanter ses louanges jusqu'à un certain match joué au Forum contre les Black Hawks, durant la saison 1958-1959. C'était la première période. Earl Balfour, des Black Hawks, avait projeté la rondelle dans le coin de notre zone et, comme d'habitude, Plante était allé la chercher. En voulant dégager la rondelle dans le coin opposé, il a sous-estimé la vitesse à laquelle Balfour s'approchait de lui. Quand il a enfin compris que l'adversaire fondait sur lui, il a précipité sa manœuvre. Au lieu de rebondir le long de la bande derrière le filet puis de l'autre côté jusqu'à l'un de nos

joueurs, la rondelle a heurté le côté du filet, exactement à l'endroit où se trouvait Balfour. Le Black Hawk a dit: «Merci beaucoup, M. Plante», a décrit un cercle devant le filet et y a glissé la rondelle. Cela a été le but le plus facile de sa carrière.

La foule a copieusement hué Plante, ébranlé. Après le match — remporté par Chicago avec une marque de 4 à 2 —, dans le vestiaire, Plante était pâle et avait les traits tirés. En enfilant son pardessus, avant de quitter le Forum, il a marmonné: «Pourquoi cela s'est-il produit ici? Pourquoi ici?»

Vers la fin de novembre 1958, la moyenne de Plante avait presque atteint 3,00 par match, soit près d'un but de plus que la marque qu'il avait maintenue quand il avait remporté le trophée Vézina trois ans de suite. Blake s'est plaint:

Le pire, c'est la nervosité de Plante. Nos partisans se sont montrés durs avec lui, et lui, il se laisse énerver par tout cela. Son rendement s'en ressent. Il faut qu'il se relève. Après tout, c'est un professionnel. La seule façon de faire cesser les huées, c'est de jouer mieux. Cela devrait pousser Plante à se ressaisir. Mais non, son jeu empire. Nous ne pouvons pas remporter de championnat si la performance du gardien est mauvaise.

Toe Blake lui-même subissait des pressions. À chaque coupe Stanley que nous gagnions, il se sentait davantage obligé d'en gagner une autre. Nous visions notre quatrième coupe d'affilée. Facile donc d'imaginer la tension de Blake. Tandis que, naguère, il aurait réagi à un incident en plaisantant, il réagissait désormais de façon fort négative. Un match a révélé plus que tout autre ce revirement dans sa personnalité.

C'était le 26 novembre 1958; nous étions à New York pour affronter les Rangers. L'attention de tout le monde était concentrée sur le Rocket, qui arrivait au match avec une fiche de 599 buts. À la fin de la première période, il saisit la rondelle près du côté droit du filet des Rangers. Il décrivit un demi-cercle derrière le filet, se trouva à gauche de celui-ci, puis donna un petit coup sur

la rondelle pour qu'elle passe dans l'étroite ouverture entre la jambière de Worsley et le poteau. Quand la rondelle traversa la ligne de but, Maurice sourit et sauta de joie. De façon tout à fait inattendue, l'arbitre Frank Udvari, qui avait été autrefois un tyran pour Richard, alla chercher la rondelle pour lui. La 600^e rondelle appartenait à Richard.

Avant de se rendre compte qu'elle venait d'assister à un moment historique, la foule resta silencieuse. Il y eut quelques rares applaudissements. Puis, comme dans une réaction en chaîne, de plus en plus de spectateurs se mirent à applaudir. La scène était touchante.

Malheureusement, ce but ne suffit pas à nous assurer la victoire. Les Rangers se ressaisirent et marquèrent trois buts de suite, remportant une victoire de 5 à 3. Après le match, dans le vestiaire, on aurait dit que de la vapeur sortait des oreilles de Blake. Bang! Bang! Quelqu'un frappait à la porte d'acier. Blake l'ouvrit. Deux reporters new-yorkais souhaitaient interviewer Maurice Richard. Toe referma la porte avec une violence telle que le claquement dut être entendu jusqu'à Montréal. Ce type de comportement montrait que Blake était devenu très nerveux, que les pressions exercées sur lui étaient d'une intensité insoutenable.

Quant à Maurice Richard, ce 600^e but l'a fait réfléchir: «J'ai marqué mon 600^e but, mais je ne crois pas que j'en marquerai un 700^e. Je jouerai encore une saison. Sauf si je suis blessé cette année; dans ce cas, ce sera ma dernière avec le Canadien.» Peu de temps après avoir fait cette remarque, Richard, entré en collision avec Red Kelly, a eu la bouche douloureusement enflée. Cependant, cette blessure n'était pas assez grave pour qu'il prenne sa retraite.

Maurice Richard et Toe Blake ont vite repris courage grâce au meilleur de tous les toniques: deux victoires éclatantes contre les Red Wings honnis. La première, au Forum, a été de 6 à 2. Rien d'extraordinaire. Mais la seconde, au Olympia Stadium: un

blanchissage de 7 à 0! J'y ai même fait un tour du chapeau. J'étais désormais nez à nez avec le Ranger Andy Bathgate dans la course au championnat des marqueurs. Le Canadien jouissait d'une avance de quatre points sur Detroit dans la course vers le premier rang. Une fois guérie la blessure à la jambe de Doug Harvey, nous avons même élargi cet écart.

Quand Béliveau a été mis sur la touche à cause d'une blessure, Toe a placé Ralph Backstrom entre Ab McDonald et moi; ç'a immédiatement cliqué entre nous. Une fois Béliveau rétabli, quelqu'un a demandé à Blake où il allait le faire jouer. «Je pense que je peux lui trouver une place, a-t-il répondu, facétieux. Mais je ne vais pas briser le trio de Boum Boum quand il marche à merveille.»

Nous étions gonflés à bloc. Après une douzaine de victoires consécutives, j'avais sept points d'avance sur Bathgate. Je n'avais pas subi de blessure, dieu merci! et je faisais parler de moi. Le directeur général des Bruins, Lynn Patrick, a déclaré que j'étais le plus grand marqueur qu'il ait jamais vu: «Boum Boum est celui qui a la meilleure chance pour battre le record du Rocket.»

Je n'allais sûrement pas le contredire.

Naturellement, tout allait trop bien. Je m'attendais à ce qu'une tuile me tombe sur la tête, et j'avais raison. À la mi-janvier, durant un jeu de puissance, la rondelle m'est parvenue. Maurice se plaçait sur la gauche; j'ai tiré. La rondelle l'a frappé à la cheville. Il a été absent du jeu pendant six semaines.

En d'autres circonstances, cela aurait été une catastrophe, mais nous avons continué de gagner. Nous avons 16 points d'avance sur les Rangers, qui occupaient le deuxième rang. Mais mon avance dans la course au championnat des points fondait. J'ai commencé à ressentir une vive douleur à l'aine. Les médecins ont diagnostiqué une élongation des muscles. Le traitement a été terriblement long et frustrant. Selke m'a même envoyé me rétablir en Floride. «Quand je reviendrai, ai-je dit au patron, je vous le revaudrai en buts.»

Cette blessure m'a coûté l'occasion de remporter le championnat des marqueurs, mais je n'étais pas trop amer, car c'est Dickie Moore qui avait pris le relais en tête du peloton. J'étais son admirateur le plus fervent. Depuis l'époque où nous avons joué l'un contre l'autre dans les ligues juniors, le respect que j'éprouvais pour lui en tant qu'homme et en tant que joueur n'avait jamais été plus grand.

Moore était à l'aise avec les autres joueurs. Il ne se glorifiait jamais de ses exploits. Tout ce qu'il voulait, c'était gagner. J'ai déjà raconté qu'il a joué régulièrement avec la main dans le plâtre durant la dernière portion de la saison 1957-1958. Cet exploit illustre sa force de caractère et sa persévérance. On savait qu'il serait là, même s'il n'était pas payé. Dickie était également un joueur polyvalent. Quand Maurice Richard s'était blessé, Blake avait fait passer Moore de l'aile gauche à l'aile droite, et ce dernier avait quand même réussi à accumuler le plus grand nombre de points de la ligue. Voilà qu'il accomplissait une fois de plus ce fait d'armes avec deux nouveaux partenaires, Béliveau et Bonin. Ce n'est pas par hasard si ces derniers ont commencé à briller dès qu'ils ont patiné aux côtés de Dickie. Dickie Moore a été le premier Canadien à remporter deux fois de suite le championnat des marqueurs.

Nous avons fini au premier rang, 18 points devant Boston, qui occupait le deuxième. Mais, jusqu'au dernier match de la saison, nous avons dû livrer une bataille de tous les instants pour obtenir une place aux éliminatoires.

Cette entrave inattendue, nous la devions aux Rangers. Deux semaines avant la fin de la saison, il semblait que cette équipe finirait au deuxième rang. New York avait une avance de sept points sur Toronto, au cinquième rang. Mais la révolte grondait dans le vestiaire des Rangers; les joueurs étaient furieux du traitement qu'ils recevaient de Phil Watson. Ces deux dernières semaines, Toronto avait joué avec force, tandis que New York avait faibli.

Le dernier jeudi de la saison, le 19 mars, nous étions les hôtes des Maple Leafs, gonflés à bloc. Plante, hlessé, avait été remplacé par Charlie Hodge, qui s'en tirait bien devant le filet. Mais ce soir-là, Blake a décidé qu'un jeune homme, Claude Pronovost, serait notre gardien partant. C'était une décision étrange dans le contexte d'une course vers les éliminatoires, d'autant plus que, dans les lignes mineures, Pronovost avait changé d'équipe pas mal souvent.

Blake et Selke avaient-ils quelque motif caché d'en décider ainsi? On sait que Blake ne portait ni Phil Watson ni certains Rangers dans son cœur, et que Selke était depuis fort longtemps mécontent de l'organisation des Rangers. Il se pouvait aussi que Blake ait voulu voir comment Pronovost s'en tirerait dans une situation difficile. Quels qu'aient été leurs motifs — Blake et Selke les ont emportés avec eux dans leur tombe —, Toronto n'a fait qu'une bouchée de Pronovost. Nous avons été battus 6 à 3. À New York, on était furieux.

Muzz Patrick, le directeur général des Rangers, avançait que Toe Blake n'aurait pas dû faire faire ses débuts à Pronovost dans un match si important. Ce qui était fait était fait, et Toronto talonnait désormais New York. Il se trouvait que notre dernier match de la saison tombait le dimanche 22 mars, à New York. Le même soir, Toronto affrontait les Red Wings à Detroit.

Pourquoi la colère de New York? C'est que, si les Rangers nous battaient, ils obtiendraient une place dans les éliminatoires. Si nous les battions et si Toronto battait Detroit, Toronto accéderait à la quatrième et dernière place des éliminatoires.

À New York, Toe a choisi Hodge comme gardien partant. Harry Howell a eu vite fait de déjouer sa vigilance, marquant à peine six minutes après le début de la première période. Moins d'une minute plus tard, Moore égalisait la marque et, exactement une minute après, Béliveau nous donnait un deuxième but. Nous menions 2 à 1. Par la suite, les Rangers ne nous ont jamais devancés. Charlie a été excellent devant le filet et Henri Richard a marqué un but au début de la troisième période, nous donnant ainsi une

avance de deux buts sur l'adversaire. Nous avons fini par remporter le match 5 à 3. À Detroit, les Maple Leafs se sont ressaisis et ont battu les Red Wings 6 à 4. Les Rangers de Watson étaient dès lors hors course.

Dans notre vestiaire, personne n'était triste pour New York. Nous avions d'autres chats à fouetter; notamment, il nous fallait défendre notre coupe.

Pour une fois, nous n'allions pas affronter Boston, Detroit ou New York. Chicago avait remonté graduellement la pente jusqu'à devenir une équipe de premier ordre, qui avait terminé la saison au troisième rang et qui se trouvait face au Canadien de Montréal au premier tour des éliminatoires.

Pour nous, ce ne serait pas du gâteau. Le gardien des Hawks, Glenn Hall, était devenu l'un des meilleurs de la ligue. La défense de Chicago était solide, et cette équipe disposait de jeunes avants formidables, dont Bobby Hull et Eddie Litzenberger, que nous avions cédé à Chicago durant la campagne d'«aide aux pauvres».

Nous étions à égalité, deux matches contre deux, et la cinquième rencontre aurait lieu au Forum. Je m'en souviens très bien parce que j'ai marqué le quatrième but et que nous avons remporté le match 4 à 2. Nous sommes retournés à Chicago pour jouer l'un des matches les plus fous auxquels j'aie jamais participé.

On surnomme Chicago «la ville balayée par les vents». Ce samedi 4 avril 1959, un mauvais vent la balayait sans doute. Précisons d'abord que les partisans des Black Hawks avaient enduré, depuis la fondation de cette équipe en 1926, plus d'années de médiocrité que ceux de n'importe quelle autre équipe de la LNH. Chicago n'avait remporté la coupe Stanley que deux fois, la dernière en 1938. Les partisans réunis au Chicago Stadium, ayant enfin une équipe digne de ses rivales, désiraient ardemment la voir gagner. Mais il y avait loin de la coupe aux lèvres. Précisons ensuite que l'arbitre ce soir-là était Red Storey, déjà intronisé au Temple de la renommée, homme d'une intégrité irréprochable qui ne se laissait bernier par personne. Il avait été hockeyeur et footballeur

professionnel; tous les joueurs de la ligue l'aimaient et le respectaient. Que nous apprécions ou non ses décisions, nous savions qu'il arbitrerait le match équitablement.

Ces précisions vous feront mieux comprendre le vent de folie qui se déchaîna ce soir-là, devant les 20 000 fans qui remplissaient le stade bien au-delà de sa capacité légale. Rien qu'à entendre le bruit, on aurait cru que 100 000 maniaques du hockey s'étaient rassemblés.

Nous ne tardâmes pas à les calmer. À peine 13 secondes après la première mise au jeu, Red Storey imposa à Glen Skov une pénalité de deux minutes; mais nous ne parvînmes pas à tirer parti de notre avantage numérique. Néanmoins, une fois la pénalité de Skov expirée, Dickie Moore et moi avons eu la mainmise sur la rondelle, dans la zone adverse. Nous avons préparé le terrain pour Harvey, qui marqua le premier but à 2:20. C'était parti pour nous, du moins le croyions-nous.

Ted Lindsay perça ensuite la muraille de Plante à 13:05; nous terminâmes la première période à égalité. Par la suite, il y eut une espèce d'alternance des buts. Litzenberger marqua pour Chicago en deuxième période, mais Moore et Provost nous redonnèrent une avance d'un but.

La troisième période fut tout à fait folle. Litzenberger, Moore, puis Lindsay marquèrent. Nous étions de nouveau à égalité, 4 à 4, avec six minutes seulement à jouer. Jusqu'à ce moment-là, Storey avait arbitré le match équitablement, même s'il nous avait imposé un plus grand nombre de pénalités qu'à Chicago. (J'en eus une à 9:05 de la troisième période, mais l'adversaire n'arriva pas à exploiter sa supériorité numérique.)

À 15:38, toutefois, Storey déchaîna les partisans en imposant une pénalité mineure de deux minutes au défenseur Al Arbour des Black Hawks. Chicago parvint à désamorcer notre jeu de puissance. Nous étions encore à égalité, avec un peu plus de deux minutes à jouer. N'importe laquelle des deux équipes pouvait remporter le match.

Mis à part ma première passe fructueuse, je n'avais pas joué un rôle important pour mon équipe. Notre meilleur trio avait été celui de Marshall, Goyette et Provost, qui vrombissaient comme des bombardiers. Ils étaient sur la patinoire quand les Hawks attaquèrent notre ligne bleue.

Bobby Hull, l'un des plus puissants patineurs de la ligue, monta une attaque en solitaire contre notre jeune défenseur Al Langlois. Au moment où Hull s'apprêtait à pénétrer dans notre zone, Langlois se prépara à le mettre en échec. Bien que classiques, les mises en échec avec la hanche étaient tombées en désuétude; mais Langlois en fit une dont Butch Bouchard aurait été fier. Hull vola dans les airs avant de s'abattre violemment sur la glace. Sur le banc des Hawks, on criait à pleins poumons: «Il l'a fait trébucher! Red! Il l'a fait trébucher!» Mais Storey ne siffla pas, jugeant que la mise en échec était réglementaire. Pendant quelques instants, les Black Hawks semblèrent se relâcher. Ils étaient tellement irrités que Storey n'ait pas imposé de pénalité à Langlois qu'ils en étaient distraits. Nous allions profiter de cette brèche.

Marshall, Provost et Goyette se dirigèrent tout droit vers Glenn Hall. Avant que les Hawks aient eu le temps de se ressaisir, Provost marqua à 18:32. Ce but ne tua pas l'équipe de Chicago, mais il la blessa mortellement; aux yeux des partisans, le meurtrier était Red Storey.

Des gradins les plus élevés, de la mezzanine et d'à peu près partout, des tonnes de déchets furent projetés sur la glace. Notre banc n'étant pas couvert, nous dûmes nous protéger contre la pluie de bouteilles et d'autres projectiles qui s'abattaient sur nous. Mais c'était surtout Storey qui était visé. Quand la pluie fut devenue tempête, Storey se réfugia au centre de la patinoire, sans doute l'endroit le plus sûr, mais pas à l'abri de tout danger. Un imbécile s'élança sur la patinoire et, s'étant sournoisement approché de Storey par derrière, l'arrosa de bière. Avant que Storey n'ait eu le temps de se retourner, Doug Harvey réglait son compte au fan. Quelques secondes plus tard, un autre spectateur s'élançait et tentait de sauter sur Red. Doug lui flanqua un coup de bâton.

Doug fit ainsi savoir aux partisans — qui le comprirent bien — que ceux qui s'en prendraient à Red Storey auraient affaire à lui. Toutefois, la tempête dura près d'une demi-heure. Cet événement était presque aussi fou que celui qui s'était produit au Forum le jour de la Saint-Patrick, en 1955. Cette fois-là, Clarence Campbell avait été le point de mire; cette fois-ci, il le serait aussi, mais d'une autre façon. En effet, nous devons apprendre plus tard que Storey avait tenté d'entrer en contact avec Campbell pour lui demander s'il devait ou non mettre fin au match. Mais Campbell avait refusé de se rendre près du chronométreur des pénalités pour aider le pauvre Red.

La patinoire fut nettoyée et la minute et demie qui restait fut jouée. Nous gagnâmes avec une marque de 5 à 4.

Revenons-en à Campbell. Après le match, il a parlé à un journaliste d'Ottawa, Bill Westwick. Campbell a prétendu que cette conversation était de nature confidentielle, mais Westwick n'était pas de cet avis. Il a cité Campbell, qui lui avait dit que Storey s'était «étouffé» durant les dernières minutes du match, qu'il n'avait pas «osé» imposer ce qui aurait dû être deux pénalités pour le Canadien. Selon l'article de Westwick, le président aurait fait d'autres remarques désobligeantes à l'endroit de Storey, le traitant entre autres de «poltron», insulte qui ne s'appliquait sûrement pas dans le cas de Red, comme tous auraient pu en témoigner.

Quand Storey a eu vent de cette histoire, le tonnerre a grondé. Campbell a reconnu avoir eu tort de parler à un reporter de l'un de ses meilleurs arbitres. Mais il a ajouté: «Je ne retire rien de ce que j'ai dit. Je ne demande l'aide de personne. J'ai l'impression que j'ai été la victime d'une mauvaise foi qui a déclenché une situation des plus regrettables.»

Storey, lui, a dit à l'arbitre en chef Carl Voss qu'il démissionnait, et il a refusé de voir Campbell. «Si j'étais allé voir Campbell dans sa chambre d'hôtel, a-t-il déclaré, il y aurait eu un président de moins dans le sport professionnel.»

Bon nombre des amis de Red ont tenté de le dissuader de prendre sa retraite. Certains, comme l'ancien arbitre Bill Chadwick, étaient d'avis que Storey avait agi précipitamment et qu'il aurait dû se calmer avant de prendre une décision. Mais Red était inflexible. Mes coéquipiers et moi étions fâchés contre Campbell et désolés de voir un homme du calibre de Storey quitter le hockey. Quelle façon de terminer une carrière!

Nous n'avons pas eu le temps de ressasser l'affaire Storey, car nous avons une coupe Stanley à défendre. Les Maple Leafs, qui avaient accédé à la dernière place des éliminatoires le dernier soir de la saison, continuaient de nous étonner. Ils ont battu les Bruins dans la demi-finale de sept matches et se sont trouvés face à nous en finale. Quatre victoires de plus et ce serait un record: quatre coupes Stanley d'affilée! Ironie du sort, le record que nous essayions de briser appartenait aux Leafs, qui avaient remporté leur troisième coupe de suite en 1949, exactement 10 ans auparavant.

Aux yeux de tous, cela semblait facile pour nous. Mais en réalité, notre équipe avait mal. Maurice Richard était absent du jeu, à cause de sa cheville; mon estomac me faisait souffrir depuis la deuxième moitié de la saison. C'est là que la qualité de notre relève nous a servis. Le petit Marcel Bonin occupait la position du Rocket dont il avait même emprunté les gants. Dans la série de six matches contre Chicago, Bonin a marqué sept buts et réussi sept passes sur buts marqués, dans le trio qu'il formait avec Béliveau et Moore.

L'équipe de Toronto était prometteuse; c'était un mélange équilibré de jeunes joueurs, comme Frank Mahovlich et Carl Brewer, et de joueurs aguerris, dont l'excellent gardien John Bower. Quant à l'entraîneur des Leafs, Punch Imlach, l'assurance lui sortait par tous les pores. «Nous vaincrons Montréal en six matches», avait-t-il déclaré à la presse.

Toe s'est mis en colère quand il a entendu cette déclaration. Puis il s'est radouci et a souri: «Ne pensez-vous pas qu'Imlach



Le croiriez-vous? Boum Boum a déjà été enfant de chœur! Me voici lors de ma première communion.



Ma mère, Florina Geoffrion, était à tous les points de vue d'une beauté rare. Cette photo le montre bien.



Mon père, Jean-Baptiste Geoffrion, était le genre de papa que tous les fils voudraient avoir.



Je n'aurais jamais pu devenir hockeyeur professionnel si je n'avais pas joué dans l'équipe de la paroisse Immaculée-Conception, sous la houlette du père Robitaille, mon premier entraîneur. Je suis celui qui fait une grimace, rangée du bas, deuxième en partant de la gauche.



J'ai 17 ans. Je joue dans une équipe junior, le National de Montréal. Remarquez mon bel uniforme, et la pièce sur mon genou.



Voici un homme qui a réalisé son rêve d'enfant. Je porte l'uniforme tricolore du Canadien, sur cette photo prise durant la saison 1951-1952.
(Reproduction autorisée par Imperial Oil-Turofsky/Hockey Hall of Fame)



On peut dire que nous formions un couple bien assorti: la fille du légendaire hockeyeur Howie Morenz épouse le tireur d'élite du Canadien. Marlene était une patineuse artistique accomplie quand nous nous sommes rencontrés. La photo ci-dessus a été prise la veille de notre mariage. Après 44 ans de vie conjugale, je n'hésite pas à dire qu'épouser Marlene a été la meilleure décision que j'aie jamais prise.



Durant la saison 1960-1961, mon tir frappé terrorisait nos adversaires. C'est la saison où j'ai marqué 50 buts, premier joueur de la ligue à réussir cet exploit après Maurice «Rocket» Richard. (Reproduction autorisée par Hockey Hall of Fame)



Réussir à déjouer la vigilance de Terry Sawchuk, l'as des Red Wings, a toujours été un événement, d'autant plus le jour où j'ai marqué le centième but de ma carrière. (Reproduction autorisée par Photos et Archives CHC)





*Me voici devant le filet de Johnny Bower des Maple Leafs de Toronto. Ron Stewart (numéro 12) s'approche à ma droite, tandis que Bob Pulford assure la défense à gauche.
(Reproduction autorisée par Imperial Oil-Turofsky/Hockey Hall of Fame)*



*Aucune équipe autre que les Canadiens de Toe Blake n'a jamais remporté cinq coupes Stanley consécutives. Voici Jean Béliveau (à gauche), Henri Richard (à droite) et moi-même entourant notre chère amie «la Stanley».
(Reproduction autorisée par Hockey Hall of Fame)*



Fiers comme des paons! C'était en 1960, nous venions de remporter notre cinquième coupe Stanley. (De gauche à droite) Premier rang: Charlie Hodge, Doug Harvey, T.H.P. Molson (vice-président, Canadian Arena Company), Frank J. Selke (administrateur délégué), Maurice Richard (capitaine), Ken Reardon (vice-président), Toe Blake (entraîneur), Tom Johnson, Jacques Plante. Deuxième rang: Camil DesRoches (directeur adjoint de la publicité), Dickie Moore, Jean-Guy Tulbot, Albert Langlois, Jean Béliveau, Ab McDonald, Bob Turner, Phil Goyette, Bernard Geoffrion, Frank D. Selke (directeur adjoint de la publicité). Troisième rang: Larry Aubut (soigneur adjoint), Henri Richard, Bill Hicke, Claude Provost, Don Marshall, Ralph Backstrom, André Pronovost, Marcel Bonin, Hector Dubois (soigneur). (Reproduction autorisée par Hockey Hall of Fame)



Durant la première année de ma carrière d'entraîneur, mon équipe a accédé au premier rang. Voici mes As de Québec, en 1964-1965. Assis, Gump Worsley se trouve à l'extrême droite et Doug Harvey est troisième à partir de la gauche.



Me voici, «Broadway Bernie», après avoir marqué un but pour les Rangers de New York. Madison Square Garden n'a été mon foyer que durant deux ans, mais j'y ai passé des heures inoubliables.

(Reproduction autorisée par Frank Prazak/Hockey Hall of Fame)



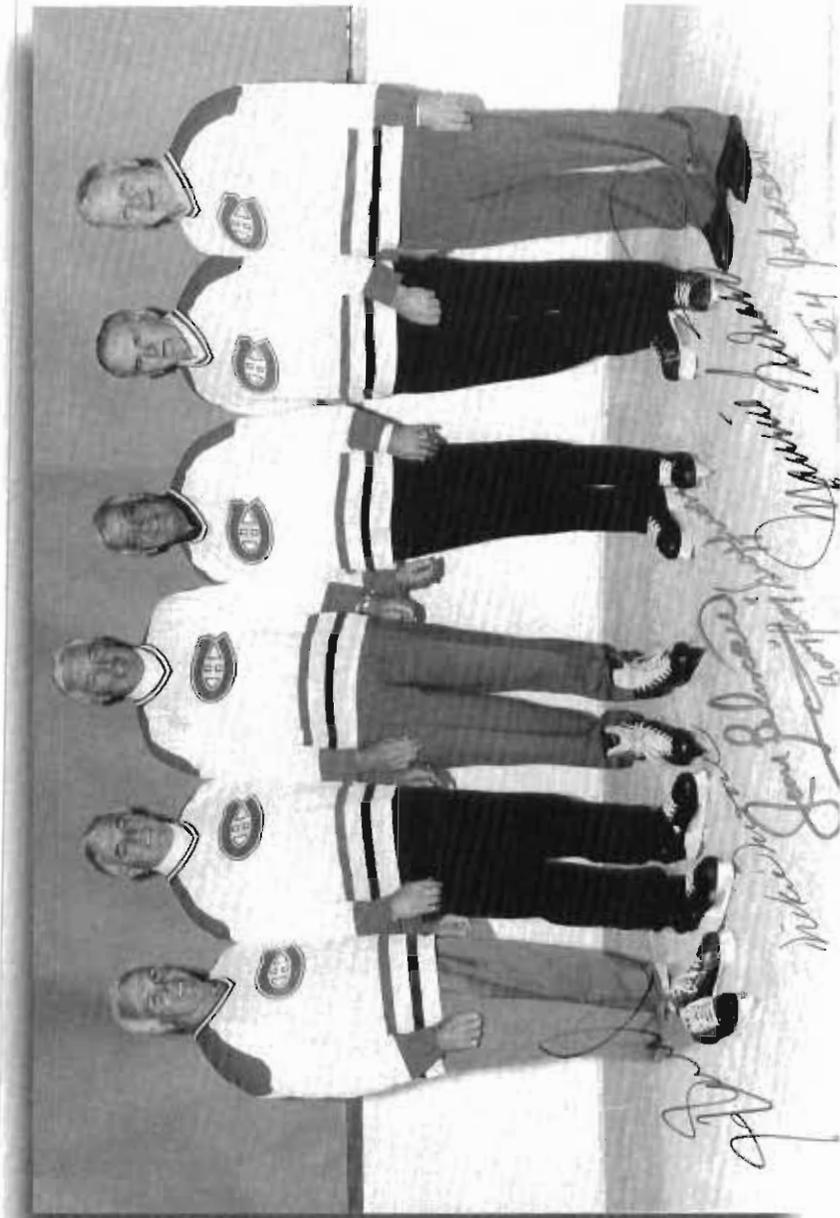
On dit que le métier d'entraîneur dans la LNH donne des ulcères. Cela a été vrai dans mon cas, même si mes Rangers de 1968-1969 étaient des gars formidables.



Du hockey de la LNH dans le fin fond du Sud américain? Impossible! Moi, j'ai demandé aux Géorgiens de venir voir mes Flames d'Atlanta, et ils ont répondu à mon invitation. Le hockey a fait fureur dans les États du Sud. (Reproduction autorisée par Hockey Hall of Fame)



Ce que j'avais cru pouvoir être ma meilleure réalisation — entraîner le Canadien vers un record de victoires en 1979-1980 — s'est révélé désastreux. (Reproduction autorisée par Bruce Bennet Studios)



Notre palais de glace, le Forum de Montréal, a fermé ses portes à la fin de la saison 1995-1996. Me voici lors de la cérémonie de fermeture, en compagnie de quelques-uns de mes vieux compagnons (de gauche à droite): Henri Richard, Dickie Moore, Jean Béliveau, moi, Maurice Richard et Tom Johnson. (Reproduction autorisée par Photos et Archives CHC)



Cette classique photo de famille date d'il y a longtemps. Marlene et moi sommes en compagnie de nos enfants (de gauche à droite): Bob, Linda et Danny.



Marlene visite le Temple de la renommée du hockey, à Toronto, où son père, Howie Morenz, est immortalisé.



Les bons amis valent de l'or. Voici quelques-uns des nôtres (de gauche à droite): Ernie et Dee Carradori, et Jimmy et Betty LaPorte, en notre compagnie, à Palm Springs (Californie).



Un 40^e anniversaire de mariage constitue un jalon dans la vie d'une famille. Marlene et moi sommes honorés au cours d'une fête organisée en Géorgie par nos enfants (de gauche à droite): Bob, Danny et Linda.



On ne croirait jamais que Marlene vient de se rétablir d'une intervention chirurgicale majeure au cœur. Nous voici, en 1993, en train de célébrer notre santé et notre bonheur.



Comme tous les parents, nous sommes très fiers de notre famille. Nous voici en compagnie de notre clan: (devant) Linda, Blake, Sebastian, Brice, Brittney et Nicholas; (derrière) Joey, Shane, Mechelle, Hartland (le mari de Linda), Marlene, moi, Nancy (l'épouse de Bob), Bob, Kelly (l'épouse de Danny) et Danny.

devrait être plus gentil avec nous? Après tout, c'est un peu grâce à nous que son équipe a pu accéder aux éliminatoires.»

La finale n'a pas été du gâteau. Le premier match a été joué au Forum le 9 avril. Nous étions à égalité, 3 à 3, après deux périodes. Durant la troisième, Bonin a enfin brisé l'égalité à 11:59, et a ensuite fait une passe à Moore qui lui a permis de marquer à 15:02. Le deuxième match a ressemblé au premier: égalité, 1 à 1, après deux périodes, puis une paire de buts marqués par le Canadien.

Imlach insistait sur le fait que son équipe ne se relâcherait pas, que c'était une guerre à finir. Dickie Duff, un excellent ailier gauche, a permis aux Maple Leafs de remporter le troisième match en prolongation. Plante s'est plaint de ce que le tir avait heurté la cheville de Tom Johnson, ce qui avait fait dévier la rondelle dans le filet. Mais Blake n'a pas avalé cette explication. «J'ai vu Jacques bloquer des tirs plus compliqués», a-t-il sèchement déclaré.

Le but de Duff a eu un effet tonique sur les Leafs. Certains d'entre eux prétendaient que Toronto pouvait encore remporter la coupe et mettre un terme à notre série de championnats. Je vous dirai franchement que, vu la façon dont ils ont joué durant les deux premières périodes du quatrième match, ils sont passés à deux doigts d'y parvenir. Certains experts ont affirmé que les Leafs auraient pu remporter ce match s'ils avaient eu un peu de chance au début de la troisième période.

J'ai toujours dit que le hockey est un drôle de sport qui reflète la vie en général. Parfois, nous croyons tout faire comme il faut, mais la malchance joue contre nous. C'est exactement ce qui est arrivé à Toronto durant le quatrième match. Aucune des deux équipes n'a marqué durant les deux premières périodes, mais, au début de la troisième, l'ailier droit de Toronto, George Armstrong, a exécuté un tir que Plante a été incapable de bloquer.

Le seul ennui, c'est que le tir était si puissant que la rondelle a traversé le filet. Ni le juge de but ni l'arbitre Frank Udvari ne l'ont vu. Imlach a crié. Mais, après avoir consulté le juge de but, Udvari

a décidé que la rondelle n'était jamais entrée dans le filet. «Si ce but avait été reconnu, dira plus tard Imlach, nous aurions peut-être gagné ce match, et nous serions peut-être allés à Montréal, deux matches contre deux.» (Des films ont plus tard prouvé que la rondelle avait bel et bien traversé le filet et que le but aurait dû être reconnu.)

Toronto a quand même marqué le premier but du match, mais cela n'était pas suffisant. Blake m'avait fait jouer en trio avec Backstrom et McDonald, et nous étions comme les trois roues d'un engrenage bien huilé. J'ai préparé un jeu qui a permis à McDonald de marquer notre premier but; j'ai fait de même pour Backstrom; et j'ai marqué le troisième but, le but gagnant. Du coup, nous menions contre Toronto, trois victoires contre une, et nous leur avons cassé les reins.

Nous sommes revenus à Montréal pour jouer le cinquième match, où nous avons pu établir un nouveau record de coupes Stanley consécutives. Ce cinquième match a été mon match. J'ai construit le jeu qui nous a valu le premier but, et j'ai marqué le deuxième et le quatrième. Nous avons mené 5 à 1 jusqu'à la douzième minute de la dernière période. Toronto a marqué deux buts, mais cela n'avait plus d'importance. Nous étions champions une quatrième année d'affilée. Aucune autre équipe de hockey n'avait jamais réussi cet exploit.

Dans le vestiaire, Selke est venu près de moi et m'a donné une petite tape dans le dos. Il se souvenait de la promesse que je lui avais faite quand il m'avait envoyé en vacances en Floride. «Tu as dit que tu me le revaudrais; c'est fait», m'a-t-il dit.

CHAPITRE 11

OBJECTIF: UNE CINQUIÈME COUPE STANLEY

LA LOI des moyennes est universelle. Si vous tirez au sort avec une pièce de monnaie, après de nombreux coups vous finirez par obtenir une série de «faces», si vous aviez obtenu une série de «piles», et vice-versa. C'est la loi des moyennes.

Cette loi s'applique aussi aux équipes de hockey. Nous, du Canadien, le savions. Personne n'avait besoin de dire au Rocket, à Béliveau, à Selke ou à moi que nous ne continuerions pas toujours à gagner la coupe Stanley année après année.

Rempporter quatre coupes d'affilée, c'était déjà un événement extraordinaire. Depuis l'invention du hockey, aucune équipe n'y était parvenue. Quant à espérer en gagner une cinquième, c'était vraiment pousser la loi à ses limites. Pourtant, c'était ce que nous avions l'intention de faire quand nous sommes arrivés au camp d'entraînement en septembre 1959.

Il faut dire que les cinq autres équipes de la LNH faisaient tout ce qu'elles pouvaient — ouvertement, sur la patinoire, et sournoisement, dans les conseils d'administration — pour faire en sorte que la loi des moyennes joue contre nous. Juste avant la

saison 1956-1957, elles avaient imposé cette règle stupide selon laquelle une pénalité prend fin dès le premier but marqué. Cette règle nous visait directement, car notre jeu de puissance était imbattable. Deuxièmement, elles ont essayé de faire adopter une règle qui oblige le gardien à rester dans son rectangle. Depuis que Plante avait redéfini le rôle du gardien de but — il quittait son rectangle pour arrêter la rondelle, il faisait des passes et participait à part entière au jeu —, les autres équipes fulminaient. Nous avons réussi à bloquer l'adoption de cette règle qui visait directement Plante. Toe Blake a alors déclaré:

Cette règle, qui visait Plante, avait été concoctée par les Red Wings. Ceux-ci avaient l'habitude de marquer beaucoup de buts en projetant la rondelle derrière le filet et en envoyant l'un de leurs joueurs la saisir au rebond. Plante a mis fin à cette pratique en quittant son rectangle pour aller intercepter la rondelle derrière le filet. Si Plante est capable de faire cela tandis que les autres gardiens ne le peuvent pas, c'est qu'il est plus rapide qu'eux.

Cette rebuffade n'a pas empêché les autres équipes de nous chercher noise. Quand cette règle a été rejetée, ils en ont adopté une autre, elle aussi dirigée contre Plante. Cette règle, imposée malgré nos objections, rendait le gardien passible d'une pénalité mineure s'il tombait sur la rondelle derrière le filet. Nous étions mécontents, mais croyions que Plante était assez bon pour surmonter cet obstacle et qu'il nous était quand même possible d'obtenir une cinquième coupe d'affilée.

L'une des blessures de Plante, cette année-là, n'a pas été causée sur la patinoire, mais plutôt dans la petite ville de Sturgeon Falls, en Ontario. Notre gardien y participait à une fête locale et était monté sur scène pour chanter quelques sélections de son répertoire de succès québécois. Soudain, un spectateur s'est précipité sur la scène, a arraché le micro des mains de Jacques et a crié: «Ne chante pas cette chanson!» Le micro, en se redressant, a heurté Plante au visage, lui cassant une dent. Une fois remis de

ses émotions, Jacques a déclaré qu'il n'aurait jamais cru se faire blesser en chantant!

Toe Blake, lui, y allait une fois de plus de sa rengaine habituelle au début du camp d'entraînement: personne ne nous présenterait la cinquième coupe sur un plateau; il nous faudrait la gagner; il n'y avait pas de place dans l'équipe pour les fainéants, et ainsi de suite. Blake savait que, pour le cas où l'un des joueurs ne donnerait pas son plein rendement, Selke disposait d'au moins deux remplaçants dans les ligues mineures.

J'étais conscient que, même si je faisais partie du mobilier, de jeunes joueurs étaient prêts à me remplacer n'importe quand. L'un d'eux, Billy Hicke, était un jeune homme de Regina qui avait été élu recrue de l'année en 1958-1959 dans la Ligue américaine. Hicke était un ailier trapu qui patinait vite et tirait puissamment. Quelqu'un a commis l'erreur de dire que Hicke était l'héritier présomptif de la position du Rocket à l'aile droite. C'était une erreur pour deux raisons. *Primo*, personne ne pouvait succéder au Rocket. *Secundo*, c'était beaucoup trop de pression à supporter pour un jeune homme qui n'avait pas encore fait ses preuves.

Maurice est venu au camp et a nié toutes les rumeurs voulant qu'il prenne sa retraite. Selke lui a fait signer son 18^e contrat de la LNH au cours d'une réunion qui n'a pas duré un quart d'heure. «Je n'ai jamais eu de problèmes de contrat avec Maurice, a déclaré Selke. Je lui dis ce que je vais lui donner, et il signe.» Pourriez-vous imaginer cela de nos jours?

À 38 ans, Maurice a connu un bon camp et a prédit qu'il marquerait «25 ou 30 buts». En réalité, il était venu au camp de meilleur cœur que d'habitude. En plus de Henri, un troisième frère Richard participait au camp: l'ailier gauche Claude Richard. Ce dernier n'y est resté que quatre jours; Selke l'a envoyé dans notre équipe-pépinière d'Ottawa, de la Ligue professionnelle de l'Est. Il n'y aurait pas de favoritisme au sein du Canadien, ni de ruse publicitaire.

Si Selke souhaitait avoir de la publicité gratuite dans les médias, il aurait facilement pu l'obtenir par l'intermédiaire de

Jacques Plante. Ce dernier continuait de préconiser le port du masque durant les matches. Il a même présenté son idée à la LNH. À la surprise générale, Campbell a pris le parti de Plante. Jacques a apporté un modèle de son masque au bureau du président. Après étude, ce dernier en a autorisé le port. «Nous voulons prendre tous les moyens pour protéger les gardiens contre les blessures, a-t-il déclaré. Après tout, le gardien est le joueur le plus important au hockey.»

Jacques a présenté son masque aux médias, il s'est fait photographier le portant, et il a fait comprendre à tout le monde qu'il en avait assez des lacérations et fractures faciales. Le masque était la solution qu'il préconisait.

Toe Blake s'opposait catégoriquement au port du masque. Selon lui — et selon tous les autres gardiens de la ligue —, le masque laissait supposer que le gardien avait peur. Blake, un dur de dur, a été clair: Plante n'en porterait pas. Campbell était en désaccord avec Blake: «Il est parfaitement ridicule de croire que le gardien qui souhaite porter un masque est un poltron, parce que quiconque accepte de se placer dans la trajectoire d'un projectile filant à plus de 100 milles à l'heure ne peut être un poltron. Mon opinion est claire: aucun gardien de but n'est obligé de jouer sans masque rien que pour prouver son courage.»

L'entraîneur du Canadien était Toe Blake, pas Clarence Campbell. Aussi, Plante a commencé la saison 1959-1960 sans son masque.

Jacques, le visage découvert, bloquait les rondelles aussi bien que d'habitude. Au cours du match d'étoiles joué au Forum, c'est lui qui a été la vedette quand nous avons battu l'équipe d'étoiles avec une marque de 6 à 1. Après le match, Blake a déclaré: «Nous avons gagné quatre coupes Stanley d'affilée; autant en gagner une cinquième, puisque tout le monde s'y attend.»

Quand on a réussi à gagner quatre coupes consécutives, on est enclin à l'orgueil, à la suffisance... et à l'embonpoint. C'est ce qui nous est arrivé. Certains Canadiens sont arrivés au camp trop gros;

il leur a fallu quelques semaines au début de la saison pour reprendre la forme. Quoi qu'il en soit, à la fin d'octobre, nous étions en pleine forme et nous sentions bien dans notre peau. Plante, lui, n'arrivait toutefois pas à convaincre Blake de lui laisser porter un masque.

Quant à moi, je priais le ciel de m'accorder une saison — une seule — sans blessure majeure. Si mon vœu était exaucé, je serais capable de remporter le championnat des marqueurs comme je l'avais fait en 1954-1955. Je n'avais jamais mieux joué au hockey. À la fin d'octobre 1959, j'avais marqué trois buts et fait trois passes décisives en trois matches.

J'ai trouvé mon rythme quand nous avons affronté les Red Wings au Olympia Stadium, le 25 octobre 1959. Detroit avait connu un début de saison fulgurant, n'ayant encore jamais été battu (5-0-1). Nous considérions ce match comme un test qui déterminerait laquelle des équipes de la LNH allait dominer.

La rencontre s'est déroulée comme beaucoup des matches classiques que nous avons disputés contre les Wings durant les six années précédentes. Donnie Marshall nous a donné un but durant la première période; durant la deuxième, Detroit a égalisé la marque; et nous sommes restés à égalité pendant une grande partie de la troisième période. Jacques brillait devant son filet; Terry Sawchuk ressemblait au Sawchuk du début des années 50, époque où il était le meilleur gardien de la ligue.

Pendant un certain temps, il a semblé que le match serait nul, tant nos équipes étaient de force égale. Mais les Canadiens ne se contentaient jamais d'un match nul. Nous recherchions toujours la victoire. À moins d'une minute et demie avant la fin du match, je me suis trouvé sur la patinoire avec Henri Richard, au centre, au lieu de Béliveau.

Henri était un centre extraordinaire; j'avais toujours grand plaisir à jouer avec lui. Il me faisait patiner et usait de tactiques sensationnelles. Cette fois-là, il a percé la défense de Detroit et m'a envoyé la rondelle. Je me trouvais à 20 pieds du filet. J'ai tiré:

un but. C'était le 230^e de ma carrière, et il nous valait la victoire. La moyenne de Plante était à peine supérieure à 2,00, et il semblait certain qu'il resterait le meilleur gardien de la ligue, même sans masque.

Première équipe de la ligue, nous sommes allés à New York, un dimanche soir, pour y affronter les Rangers. C'était le 1^{er} novembre 1959. À mes yeux, cette date est aussi importante dans l'histoire du hockey que toute autre date charnière, même celle à laquelle j'ai inauguré le tir frappé.

Au début de ce match — par ailleurs semblable à tous ceux que nous avons âprement disputés à New York —, Andy Bathgate, des Rangers, arrivant sur la droite, traversa notre ligne bleue. Il se dirigea en diagonale vers notre but, passant du côté droit au côté gauche, pour exécuter un puissant tir du revers en direction de notre gardien, dont la vue était obstruée. La rondelle, dont la vitesse était sans doute supérieure à 60 milles à l'heure, atteignit Plante en plein visage, entre le nez et la bouche.

Plante, qui n'avait pas vu venir la rondelle, s'affaissa comme une masse. Le sang giclaît; la blessure était grave. Après avoir stoppé l'hémorragie, les soigneurs le transportèrent vers notre vestiaire, et on annonça un temps mort. À cette époque, la plupart des clubs n'avaient pas de gardien de réserve. Si le gardien était blessé et incapable de poursuivre le jeu, l'équipe hôte «prêtait» aux visiteurs un gardien pour la soirée. Souvent, il s'agissait de gars en mauvaise forme physique, qui se présentaient à la patinoire rien que pour assister au match gratuitement. Nous ne voulions pas de ce «prêt».

Jacques n'était pas beau à voir quand on l'étendit dans le vestiaire. Son visage était gonflé comme un ballon et son chandail blanc était imbibé de sang. Le médecin des Rangers sortit son nécessaire de couture et lui fit sept points de suture entre le nez et la lèvre supérieure. Plante grimaçait, mais il pensait à bien plus qu'à ses blessures. Une fois soigné, il savait qu'on lui demanderait de retourner devant le filet. C'était l'un des commandements des

gardiens: devant le filet tu retourneras, à moins que sur tes patins tu ne tiennes pas solidement.

L'homme qui remit Jacques sur ses patins était l'un des personnages les plus singuliers de l'histoire médicale de la LNH. Le docteur Kazuo Yanigasawa — nous l'appelions Yana — était un Japonais assez costaud, un cigare planté en permanence entre les lèvres, qui semblait toujours occupé à jouer une partie de rummy dans les entrailles du Madison Square Garden. On disait que Yana était le seul homme capable simultanément de fumer un cigare, de jouer au rummy et de recoudre un joueur de hockey. On disait aussi qu'il portait toujours une arme à feu. C'était l'homme qui soignait notre gardien préféré.

L'attente était interminable. Certains d'entre nous restèrent sur le banc, d'autres allèrent au vestiaire pour prendre des nouvelles de Jacques. Une fois sa blessure recousue, Plante dit qu'il ne retournerait sur la patinoire qu'avec son masque. Toe s'y opposait, mais que pouvait-il faire? Plante était catégorique: pas de retour sur la glace sans masque.

Blake accepta à contrecœur. Nous, nous étions habitués de voir Plante porter le masque durant l'entraînement. Mais les Rangers et les 15 000 spectateurs du Garden eurent tout un choc quand ils virent Plante, qui semblait sortir tout droit d'un film d'horreur.

Pendant que son masque grotesque provoquait des remous dans la foule, Jacques reprit place devant son filet. L'histoire s'écrivait devant nos yeux. Si Plante arrivait à jouer aussi bien avec que sans le masque, il était assuré de pouvoir continuer de le porter. Mais si son jeu en souffrait, comme Blake et les autres en étaient convaincus, le masque disparaîtrait à tout jamais.

Ceux qui s'opposaient au masque avançaient qu'il nuirait à la vision du gardien. Les critiques prétendaient que l'écran en fibre de verre faisait qu'il était plus difficile de voir la rondelle, surtout quand elle arrivait d'un côté ou qu'elle était aux pieds du gardien. Selon eux, cette mauvaise vision pouvait nous coûter deux ou trois

buts par match. Nous ne connaîtrions la vérité que lorsque les Rangers commenceraient à tirer en direction de Plante.

Si Jacques était nerveux, il ne le manifestait pas du tout. En réalité, il était ravi de porter le masque, car c'était un triomphe sur Blake et sur les autres critiques. L'assurance de Plante était évidente pendant que les Rangers tiraient dans sa direction coup après coup.

Dickie Moore marqua un but pour nous vers la fin de la première période, et Pronovost, au début de la deuxième. J'étais avec Béliveau et Bonin. Nous avons joué harmonieusement la saison précédente et continuions de le faire. Jean et Marcel m'envoyèrent la rondelle tandis que je me trouvais devant mon vieil ami Worsley, dont je déjouai la vigilance. Montréal: 3, New York: 0! Plante joua presque parfaitement, réussissant à préserver notre avance de trois buts jusqu'à la troisième période. Puis, à neuf minutes de la fin, le Ranger Camille Henry marqua. Le match se termina avec un score de 3 à 1 pour nous.

Le match fini, les calculs ne furent pas compliqués pour Plante: 27 arrêts, 1 seul but. Vive le masque!

Plante avait gagné sa bataille contre Blake, bien que ce dernier l'ignorât encore à ce moment-là. Il espérait que toute cette histoire de masque finirait par se dissiper. Cela n'arriverait pas. Une horde de reporters envahirent notre vestiaire, entourant Jacques. Ils firent peu de cas de notre victoire; tout ce qui les intéressait, c'était le fameux masque. Tous les projecteurs étaient braqués sur Plante. Il portait encore son chandail ensanglanté durant la première volée de questions:

«Tu as très bien joué, Jacques.

— C'est toujours un bon match quand on le gagne.

— Pendant un certain temps, tu as semblé gravement blessé.

— C'est pourquoi j'ai conçu ce masque. Le voici. Touchez-le. Vous pourriez le frapper avec un marteau que vous ne le casseriez pas. Il a été moulé pour s'adapter parfaitement à mon visage, voyez.

— Jacques, ce masque ne te gêne-t-il pas?

— Pas du tout. Bien entendu, il est parfois inconfortable. J'avais un peu la nausée ce soir. Je pense qu'on peut l'améliorer, mais je ne sais pas comment.

— Penses-tu que les autres gardiens devraient en porter un aussi?

— Oui. Vous devez comprendre que le jeu s'est beaucoup raffiné et que la tâche du gardien est bien plus dure qu'avant. Les autres gardiens commencent à s'en rendre compte. Prenez Sawchuk, par exemple. Il n'a jamais porté de masque auparavant; aujourd'hui, il en porte un durant l'entraînement. Il dit qu'il pourrait s'entraîner toute la journée en gardant son masque, tant il l'apprécie.

— Pourquoi ne l'as-tu pas porté plus tôt?

— J'ai demandé la permission à l'entraîneur, mais il m'a dit que les gens n'aimeraient pas cela. Je suppose qu'il s'est dit que, si je jouais un mauvais match, les partisans diraient que c'était à cause de mon masque. À mon avis, c'est une question de perception.»

Les questions fusaient avec une telle rapidité que Plante avait à peine eu le temps d'enlever ses énormes jambières. Il prit un moment de repos. Il ôta son chandail, le gros plastron noir portant l'écusson du club et le reste de son équipement. Il continua l'interview dans sa combinaison tachée de sueur.

«Serais-tu retourné au jeu sans masque?

— J'aurais bien été obligé de le faire, mais je crois que j'aurais été nerveux.

— Tu dois t'estimer chanceux que Bathgate ait exécuté un tir du revers au lieu d'un coup droit.

— Oui, car il m'aurait tué. Au hockey, c'est le visage du gardien qui subit le plus de coups.

— As-tu mieux joué avec le masque?

— Mes arrêts ont été moyens, certains difficiles, d'autres faciles. Je n'avais aucune chance de bloquer la rondelle quand les Rangers ont marqué. Je me suis éloigné du rectangle pour arrêter Bathgate, et Henry a tiré dans le filet désert.»

À New York — et dans tout le monde du hockey —, on ne parlait que du masque de Plante. Maurice Richard était d'avis qu'il nuisait à la vision. Worsley, qui, le soir fatidique, faisait face à Plante dans le filet des Rangers, disait ne pas comprendre pourquoi Plante tenait à porter un masque:

Comment un masque peut-il vous protéger quand il est collé directement sur votre peau? On dit que, grâce au masque, vous ne subissez pas de coupure, rien que des ecchymoses. Il me semble qu'une coupure vaut parfois mieux qu'une ecchymose.

Je suis contre le port du masque parce que je trouve qu'il n'est pas nécessaire. Pourquoi, après 70 ans de hockey, faudrait-il soudainement porter un masque? Qu'on ne vienne pas me dire que ce sport a changé. En outre, les hockeyeurs universitaires n'en portent pas, et ce sont des gars plutôt prudents. Les boxeurs portent-ils un masque?

Plante gagnera peut-être beaucoup d'argent avec cette histoire de masque. Tant mieux pour lui. Mais, pour moi, pas de masque.

Ils étaient nombreux dans la LNH à s'opposer au port du masque. Clarence Campbell appuyait Plante, mais ce n'était pas le cas d'autres membres de l'establishment du hockey. Ces derniers ont mis de l'avant toutes sortes d'arguments spécieux pour saper l'idée de Plante. L'un des principaux adversaires était Muzz Patrick, directeur général des Rangers et ancien champion poids lourd canadien. Muzz s'opposait catégoriquement au port du masque, comme ses propos le montrent clairement:

Le hockey compte plus d'amateurs femmes que tout autre sport d'équipe que je connaisse. Je parle de vrais amateurs, de ceux qui peuvent vous réciter par cœur les moyennes de chaque joueur et les noms de tous les participants aux matches d'étoiles. Ces femmes veulent voir des hommes, pas des masques. Elles veulent voir les blonds, les roux, les chauves. C'est pourquoi je suis contre le port du casque et du masque, qui prive les joueurs de leur individualité.

On commence par faire porter un masque aux gardiens. Dans chaque équipe, il y a un défenseur ou deux qui se jettent sur la rondelle pour l'arrêter. Bientôt, ceux-là aussi voudront porter un masque.

OBJECTIF: UNE CINQUIÈME COUPE STANLEY

Tous les avants porteront un casque. Les équipes seront formées de robots sans visage, qui se ressembleront tous aux yeux des spectateurs. Nous n'avons pas les moyens de priver le hockey de ce qui attire les fans.

Aujourd'hui, tous les gardiens portent le masque et la plupart des autres joueurs portent le casque. Qui avait donc raison? Muzz ou Jacques? En réalité, après le match fatidique, même nous, nous l'ignorions. Jacques n'avait joué qu'une partie du match affublé de son masque, qui devrait faire ses preuves avec le temps. Blake était clair: si Jacques masqué commençait à perdre des matches, le masque irait droit à la poubelle.

Au match suivant, nous avons battu les Rangers 8 à 2. J'ai aidé Jacques avec un tour du chapeau et deux passes décisives, soit cinq points pour moi en une seule soirée! Le match suivant, contre Chicago, a été nul, 2 à 2. Je n'y ai marqué qu'un but. Nous avons ensuite blanchi les Maple Leafs à Toronto, 3 à 0, puis écrasé Boston 8 à 1.

Le masque avait été mis à l'épreuve durant quatre matches: trois victoires et une égalité. Plante avait le vent dans les voiles. Au Garden de Boston, le 15 novembre 1959, nous avons remporté le match 4 à 1; il en a été de même au Maple Leaf Gardens. Pour Jacques et son masque, le score était de 5-0-1.

Le Chicago Stadium était devenu l'une des patinoires les plus difficiles pour nous. Pourtant, le 22 novembre 1959, Plante nous a permis d'obtenir la victoire sur les Red Wings avec une marque de 3 à 1. Nous les avons ensuite battus 4 à 2, puis 1 à 0. Jacques était transporté de joie. Après neuf matches joués avec le masque, sa fiche était de 8-0-1!

La blessure de Plante avait fait réfléchir la direction du Canadien. Qu'arriverait-il s'il était blessé de nouveau et qu'il ne puisse reprendre le jeu? Selke a décidé d'embaucher un gardien de réserve pour les tournées. C'était mon ami, le chroniqueur sportif Jacques Beauchamp, un homme de 31 ans, trop gros et pas en forme du tout. Quand on lui a demandé ce qu'il pensait de lui-

même en tant que gardien, Beauchamp a répondu: «Je ne suis pas bon, mais je suis prêt!»

Nous sommes retournés à Boston où nous avons remporté le match 4 à 2, puis nous sommes allés blanchir Toronto. Notre Jacques masqué n'avait pas été battu en 10 matches. Nous avons accumulé 19 points sur une possibilité de 20. C'était de bon augure pour la coupe Stanley. Un peu plus tard, le gardien des Bruins, Don Simmons, a déclaré publiquement qu'il porterait lui aussi le masque protecteur.

Toute bonne chose a une fin. Le 2 décembre 1959, Toronto nous a blanchis 1 à 0 grâce à un but de Frank Mahovlich. Toutefois, nous conservions le premier rang, six points devant notre plus proche rival, Detroit.

Toe était toujours ennemi du masque, mais il reconnaissait que notre équipe était meilleure que du temps, en 1944, où lui, Lach et le Rocket formaient la célèbre *Punch Line* du Canadien. «C'était une équipe extraordinaire, disait-il, mais nous n'avions pas de joueurs comparables à Béliveau, à Moore, à Henri Richard, à Harvey ou à Boum Boum. L'équipe de 1944 ne possédait qu'un trio capable de marquer. Aujourd'hui, nous en avons trois.»

C'est-à-dire trois quand personne n'était blessé; mais, comme d'habitude, les blessures ou les maladies nous nuisaient constamment. J'ai été absent de 11 matches à la suite d'une lacération grave causée par le patin de Doug Mohns de Boston, avec qui j'étais entré en collision. Ensuite, la grippe m'a fait manquer quatre matches.

Maurice Richard, lui, a manqué 19 matches à cause de blessures, et on parlait de plus en plus de sa retraite. «Cela a mal été pour moi ces trois dernières années, a-t-il dit. Pas parce que j'ai été malade, mais bien parce que j'ai été souvent blessé. Je n'arrive plus à suivre le rythme. Certains des jeunes joueurs peuvent patiner toute la soirée; pas moi.»

Comparé au joueur moyen, le Rocket ne connaissait pas une année si médiocre que cela. Malgré les blessures, il semblait qu'il

arriverait à marquer ses 20 buts, et Selke avait pleine confiance en lui: «Les deux tiers des jeunes joueurs de la ligue n'ont pas l'habileté de Maurice.» Jack Adams, de Detroit, se montrait perspicace: «Quand le moment viendra où le Rocket ne pourra plus marquer ses 20 buts par saison, il raccrochera ses patins. C'est la fierté qui le propulse.»

C'était vrai. Maurice était un homme fier, et avec raison, compte tenu des résultats produits par l'équipe. Au début de 1960, nous occupions encore le premier rang, semant de loin Toronto, Detroit et Boston. Notre équipe était si forte que Selke a pu se permettre de vendre aux Black Hawks, pour 20 000 \$ chacun, les étoiles naissantes qu'étaient Bill Hay et Murray Balfour. À la mi-saison, Hay devenait l'un des meilleurs avants de Chicago, tandis que Balfour reviendrait nous hanter quelques saisons plus tard.

Une fois guéri de mes blessures, en février 1960, j'ai repris mon rythme de croisière. J'ai marqué trois buts contre Lumley des Bruins et trois autres, le lendemain, contre Worsley. Grâce à mes 22 buts, je me trouvais parmi les 10 premiers marqueurs de la ligue, ce qui n'était pas mal pour un gars qui avait manqué 15 matches.

Presque tout le monde prédisait que nous étions suffisamment forts pour remporter une cinquième coupe Stanley d'affilée, surtout en raison du jeu excellent de Béliveau. Quand ce dernier s'est blessé vers le milieu de l'hiver, nous avons momentanément chancelé, mais nous nous sommes vite ressaisis.

Je me souviens qu'un jour, à Boston, quelqu'un a dit au directeur général des Bruins, Lynn Patrick, que Jean Béliveau nous manquait. Plein d'humour, Patrick a répondu: «Il nous manque aussi, de même que Geoffrion, Henri Richard, Moore et Harvey.»

Durant la dernière portion de la saison, nous étions troublés par la performance de notre gardien. Pour des raisons que personne ne comprenait vraiment, le jeu de Plante a commencé à se détériorer, et Glenn Hall, de Chicago, est devenu un rival sérieux dans la course au trophée Vézina. Certains dirigeants du Canadien avançaient que Plante était fatigué par le calendrier de

la LNH et qu'il avait besoin de repos avant les éliminatoires. D'autres accusaient le masque. Après l'avoir porté pendant une cinquantaine de matches, Plante s'est enfin laissé persuader de l'enlever au moins pendant une rencontre. Cela se passait le 8 mars 1960, à Detroit. Les Red Wings n'ont pas fait de faveur à Plante; nous ne leur en avons pas fait non plus. Normie Ullman a déjoué la vigilance de Plante durant la première période, Len Lunde durant la deuxième et Len Haley durant la troisième. Detroit nous a battus 3 à 0. Au fond, le vrai gagnant, c'était le masque de Jacques. Il n'a plus jamais joué sans le porter.

«La décision de porter ou non le masque revient à Jacques, a déclaré Blake. Je ne l'obligerai plus à ne pas le porter.» Plante était aux anges. Il a battu Hall dans la course au trophée Vézina. Moi aussi, j'étais content; j'avais marqué 30 buts en 59 matches seulement. Je n'avais accumulé que deux points de moins que Gordie Howe qui, lui, avait joué les 70 matches. J'étais prêt pour notre quête d'une cinquième coupe Stanley.

En tant qu'équipe, nous étions en pleine forme. Nous avons gagné plus de matches et accumulé plus de points que durant la saison 1958-1959, même si nous avons marqué 255 buts, 3 de moins que durant la saison précédente. Nous avons 13 points d'avance sur Toronto, au deuxième rang. Les Black Hawks, au troisième rang, qui avaient 23 points de moins que nous, seraient nos adversaires au premier tour.

J'étais prêt. J'ai marqué le but gagnant et réussi deux passes décisives dans ce premier match que nous avons remporté 4 à 3. Durant le deuxième match, j'ai fait deux passes décisives, mais le vrai héros a été Doug Harvey, qui a marqué contre Hall en prolongation, à 8:38. Dickie Moore, qui avait reçu la rondelle après un tir manqué de Bill Hay dans le filet désert, a en fait construit le jeu. Il s'est élancé du côté gauche et a envoyé la rondelle sur le bâton de Henri Richard. Celui-ci a patiné derrière le filet de Chicago, puis a tiré vers Doug. À 50 pieds du but, Doug a projeté la rondelle dans le filet de Hall, qui ne l'a pas vue venir.

Nous sommes ensuite allés jouer à Chicago; nous étions d'avis que les Black Hawks nous donneraient du fil à retordre. Certains de nos joueurs étant visiblement fatigués. Blake a parié sur un nouveau trio formé par Backstrom, Marshall et Hicke, ce dernier rappelé des mineures.

C'était un coup de génie. Après une première période sans but, Hicke a marqué au milieu de la deuxième, puis Backstrom et Marshall ont passé la rondelle à Talbot, qui a marqué notre deuxième but. Marshall a ensuite marqué son premier but du match. J'ai marqué aussi, et nous avons blanchi les Hawks 4 à 0.

L'entraîneur des Black Hawks, Rudy Pilous, était on ne peut plus dépité. «J'avais Glen Skov qui entravait assez bien Béliveau, a-t-il déclaré. J'avais mis Ted Lindsay sur Boum Boum, et il s'en est bien tiré. Mais que s'est-il passé? Un certain Hicke a sauté sur la patinoire et marqué un but. Nous avons tout tenté, mais en vain. On dit que le Canadien est une équipe chanceuse. Peut-être l'est-elle. Mais les membres de l'équipe jouent bien aussi. Ce qui fait toute la différence, c'est qu'ils ne laissent pas la rondelle à l'adversaire aussi souvent que le font les joueurs des autres équipes.»

Deux soirs plus tard, Plante, encore une fois, n'a pas laissé passer une seule rondelle. Nous avons éliminé Chicago en quatre matches. Toe avait une théorie: «C'est parce que je portais mon complet porte-bonheur.» Quand quelqu'un lui a demandé combien de complets il possédait, il a répondu en riant: «Un seul!»

Les médias de Chicago nous avaient surnommés les *Montreal Monsters*. On a demandé à Clarence Campbell de démembler notre équipe, sous prétexte que notre supériorité était mauvaise pour la ligue. Cette fois, et c'est tout à son honneur, le président a pris notre parti:

Je ne suis pas d'avis que cette situation soit néfaste pour la ligue. Je crois plutôt excellent d'avoir un modèle difficile à surpasser. Si les joueurs du Canadien sont si bons et que toutes les autres équipes essaient de les égaler, cela est bon pour la ligue et ne peut que relever le niveau du jeu.

BOUM BOUM

Le jeu du Canadien doit être bon depuis fort longtemps, puisqu'il n'y a pas eu une seule place invendue au Forum de Montréal en 15 années consécutives.

Pour ce qui est de démembrer cette équipe, je pense que notre système de repêchage actuel fonctionne bien et que ses effets se feront de plus en plus sentir au fil des ans. Grâce à ce système, une équipe ne peut protéger que 18 joueurs et 2 gardiens. Tous les autres peuvent être repêchés par les cinq autres équipes de la ligne.

Bien entendu, le système de repêchage a un autre effet utile: il pousse les équipes à conclure des marchés de gré à gré. C'est ainsi que les Hawks ont acquis Murray Balfour et Billy Hay.

Il nous manquait quatre victoires pour remporter une cinquième fois d'affilée la coupe Stanley. La chance voulait que nos adversaires soient les Maple Leafs de Punch Imlach. Ce dernier avait changé de stratégie. Essayant de se montrer plus doux envers notre équipe, devant les journalistes, il nous appelait les *Mighty Montrealers* (les puissants Canadiens). Je me méfiais toujours quand Punch faisait des compliments aux Canadiens. Toe aussi: «Avec mes joueurs, mon plus dur combat consiste à les empêcher d'être trop satisfaits d'eux-mêmes.»

À en croire les bookmakers, nous n'aurions pas eu tort d'être suffisants: ils estimaient à cinq contre une nos chances de remporter la coupe. Pourquoi? Surtout parce que nous avions trois joueurs qui avaient marqué 30 buts chacun — Henri Richard, Jean Béliveau et moi —, tandis que le meilleur marqueur de Toronto, Bob Pulford, avait terminé la saison avec 24 buts seulement.

Deux de nos champions marqueurs se sont exécutés au premier match de la finale de 1960, ce qui explique en grande partie que nous ayons battu Toronto 4 à 2. Trois passes sur buts marqués m'ont été créditées. Dickie Moore a ainsi pu marquer le premier but du match au début de la première période, et Béliveau un autre un peu plus tard, nous donnant sur Toronto une avance de 3 à 0. Toronto a failli égaliser la marque en réussissant deux buts durant la deuxième période. Mais, au début de la troisième, j'ai

envoyé la rondelle à Henri Richard, qui est parvenu à déjouer la vigilance du gardien, Johnny Bower.

Bien entendu, remporter ce match ne s'est pas fait tout seul, mais je dois dire que, en tant qu'équipe, nous n'avions jamais mieux maîtrisé notre jeu. Même quand la partie était serrée, comme cela a été le cas pour le deuxième match de la finale, nous restions sûrs de remporter la victoire.

Durant ce deuxième match, nous avons très tôt pris l'avance sur Toronto. Maurice a passé la rondelle à Henri, qui l'a envoyée à Dickie, tout près du filet; un tir à peine frappé et c'était le but. Moins de cinq minutes plus tard, Béliveau a marqué sur des passes de Bonin et de Talbot. Nous menions 2 à 0 avant même que le chronomètre n'indique 6:00.

«On ne peut pas donner à ces gars-là deux buts et s'attendre ensuite à les battre», a dit Stafford Smythe, qui avait remplacé son père, Conn, à la tête des Leafs. Et il avait raison. Nous leur avons cédé un but, mais avons remporté le match 2 à 1.

Jusque-là, Maurice Richard avait à son crédit une passe sur but marqué. Tous les regards étaient braqués sur lui, parce que nous savions que cette finale serait peut-être sa dernière et que nous voulions voir comment il s'en tirerait. Son âge commençait à se remarquer. Il ne patinait plus aussi vite et ne tirait plus avec autant de puissance, mais le dynamisme et l'énergie allumaient encore ses yeux. À part la coupe, ce que tous les joueurs du Canadien voulaient, c'était que le Rocket marque au moins un but durant les éliminatoires.

Il le ferait durant le troisième match, à Toronto. Il est difficile de croire que Toe Blake ait eu un «problème» au début de ce match, mais c'était le cas. Il avait l'embarras du choix. Trop de bons joueurs à faire descendre sur la patinoire. Johnny Gottselig, ancienne étoile des Black Hawks, devenu leur agent de publicité, ne cessait de s'étonner devant le nombre de joueurs vedettes dont disposait le Canadien: «Cette équipe compte tellement d'étoiles qu'elle peut garder des joueurs comme Ralph Backstrom et Billy

Hicke sur le banc pendant un an. Et, quand ils reviennent au jeu, ils vous battent.»

De fait, Blake a envoyé ces deux joueurs sur la patinoire durant le troisième match, et la passe de Hicke à Marshall a permis à ce dernier de marquer le premier but de la rencontre. Nous avons mené 3 à 0 sur Toronto jusqu'à ce que les Hawks marquent un but à la fin de la deuxième période. Mais le but le plus important a été marqué à 11:07 durant la troisième.

Jusqu'à ce moment-là, Maurice Richard avait plusieurs fois tenté de marquer, mais Johnny Bower s'était montré invincible. La dernière tentative du Rocket porta fruit. Dickie tira au filet, mais Bower bloqua la rondelle, qui rebondit. Comme dans le bon vieux temps, Maurice s'abattit sur celle-ci et tira. C'était notre cinquième but, le dernier du match. Aussitôt que la lampe rouge s'alluma pour signaler le but — le 82^e pour le Rocket durant des éliminatoires —, celui-ci alla chercher la rondelle dans le filet et la mit dans sa poche. Même si nous avons battu Toronto 5 à 2, c'était Maurice qui faisait parler de lui.

Tout le monde se demandait pourquoi il avait voulu garder la rondelle. Allait-il prendre sa retraite? «Je ne sais pas pourquoi je l'ai ramassée, a dit Maurice. Je n'ai pas la rondelle du premier but que j'ai marqué au cours d'éliminatoires, mais j'aimerais bien garder celle de mon dernier but. Si j'en marque un autre durant la finale, je garderai la rondelle et donnerai celle-ci à un enfant. Cela ne veut pas dire que je vais prendre ma retraite, car je ne sais pas encore ce que j'ai l'intention de faire.»

Nous avons donné le dernier coup de la saison à Punch Imlach le 14 avril 1960. Béliveau a marqué deux buts, Henri et Doug un chacun. Trois passes sur buts marqués m'ont été créditées. Victoire de 4 à 0. Coupe Stanley. Henri Richard, Red Kelly des Leafs et moi avons fini *ex æquo* au chapitre des points accumulés durant les éliminatoires: 12 chacun.

Cinq coupes consécutives! Qu'y aurait-il à ajouter, si ce n'est une remarque de Conn Smythe: «La meilleure équipe de tous les temps nous a battus.»

OBJECTIF: UNE CINQUIÈME COUPE STANLEY

Nous étions au septième ciel, mais j'ai eu le sentiment que notre équipe ne serait plus jamais la même. Il m'a suffi d'observer le Rocket dans le vestiaire pour comprendre que c'était peut-être la dernière fois que je le voyais enlever son uniforme.

CHAPITRE 12

CINQUANTE BUTS?

UNE FOIS la saison 1959-1960 terminée, le Rocket est resté vague quant à ses projets pour la saison suivante, même si chacun y allait de son opinion à ce sujet. Sans être Sherlock Holmes je me doutais bien que Maurice allait raccrocher ses patins. Il venait d'ouvrir une taverne, dont l'enseigne portait en gros caractères le numéro 544 — total des buts qu'il avait marqués au fil des saisons. Je me demandais pourquoi il aurait lancé cette entreprise s'il n'avait pas l'intention de prendre sa retraite.

J'avais deux raisons personnelles de m'intéresser à sa décision. Premièrement, j'aimais le Rocket en tant qu'ami, en tant que coéquipier et en tant qu'athlète. Je souhaitais qu'il prenne la décision qui soit la meilleure pour lui. Deuxièmement, je savais que, s'il laissait tomber, le Canadien devrait choisir un capitaine pour le remplacer. Les candidats possibles étaient nombreux: Doug Harvey, Tom Johnson, Dickie Moore, Jean Béliveau et moi semblions les favoris.

Je me souviens que Dick Irvin avait dit à Butch Bouchard: «Quand le Rocket prendra sa retraite, ce sera Boum Boum

Geoffrion qui le remplacera au poste de capitaine.» Mais Harvey avait plus d'ancienneté que moi et tout le monde l'aimait.

Tout cela, bien entendu, dépendait de la décision de Maurice. Nous avons passé l'été sans nouvelles à ce sujet. Plus longtemps nous attendions, plus il semblait qu'il essaierait de jouer une saison de plus pour le Canadien.

Durant cette attente, Selke a entrepris de renforcer l'équipe afin qu'elle gagne la coupe Stanley une sixième fois de suite. Il savait, comme nous tous, que la loi des moyennes finirait par s'appliquer au Canadien. Même des amis nous disaient que nous ne pouvions continuer de remporter la coupe chaque année, voire que ce serait bénéfique pour la ligue qu'une autre équipe la gagne. Je n'étais pas d'accord là-dessus. J'avais le sentiment que, tant que nous restions champions, c'était bon pour le Canadien... et pour Boum Boum Geoffrion.

Les rumeurs d'échanges habituelles couraient. Le nom de Bob Turner, qui était devenu un solide défenseur, était souvent cité. D'autres rumeurs voulaient que Ralph Backstrom et Bill Hicke aillent à Toronto et que nous recevions en échange l'ailier gauche Dick Duff. Ces bruits amusaient Toe Blake comme personne. «Backstrom à Toronto? disait Blake. Il faudra d'abord qu'il me passe sur le corps.»

Nos adversaires nous donnaient déjà pour gagnants. Milt Schmidt, l'entraîneur des Bruins, a affirmé lui aussi que nous étions l'une des meilleures équipes de tous les temps: «Jouer contre ces Canadiens, c'est comme être monté sur un cheval, la corde autour du cou. Sitôt que le cheval a faim et avance un peu pour brouter, c'en est fini. Avec eux, si vous commettez une seule erreur, vous êtes cuit.»

La tension créée par l'envie de rester victorieux avait commencé à se faire sentir chez Toe dès notre troisième championnat. Elle s'était intensifiée l'année suivante, et encore plus l'année d'après. «J'attrape un nouvel ulcère chaque année», disait-il. Mais les victoires l'aidaient à se détendre, tout comme la taverne qu'il

avait ouverte près du Forum. Entre les saisons, il y passait le plus clair de son temps, aussi drôle, avenant et gentil qu'il l'avait toujours été du temps qu'il était hockeyeur.

La taverne de Toe est vite devenue un point de repère à Montréal, et un repaire pour le monde du hockey, durant la saison et entre les saisons. À l'époque, c'était l'un des rares endroits où le dollar américain était accepté au pair du dollar canadien. (À cette époque, notre dollar valait plus que le dollar américain.) Un jour, un serveur est entré dans le bureau de Toe pour lui dire qu'un client voulait payer sa bière avec un billet américain.

«Tu connais notre politique, pas de différence.

— Mais M. Blake, il s'agit d'un billet de 100 \$.

— Rends-lui son billet; sa consommation est aux frais de la maison.»

L'été 1960 a passé sans que le Rocket n'annonce sa décision. Le 15 septembre, le club de Montréal a enfin donné une conférence de presse à l'hôtel Reine-Élisabeth. Nous savions tous que Maurice y annoncerait sa décision. Trois blessures majeures en trois saisons, c'était trop pour lui. Il n'était plus jeune. Il est monté sur le podium. «Depuis deux ans, a-t-il déclaré, j'ai pensé davantage à prendre ma retraite qu'à autre chose; il m'a été difficile d'en arriver à cette décision. J'ai envers le public une dette que je ne pourrai jamais rembourser.»

Même si le meilleur des amis, des coéquipiers, des joueurs allait me manquer terriblement, j'étais convaincu qu'il avait pris la bonne décision. Maurice Richard avait été un atout de taille pour le monde du hockey et un modèle pour les jeunes joueurs comme moi. Le meilleur exemple qu'il ait sans doute donné, c'est celui d'avoir su raccrocher ses patins le moment venu.

C'était la fin d'une époque.

Toe Blake a déclaré: «Le départ de Maurice laisse un grand vide. Qu'on me dise où je trouverai un autre leader comme lui.» Toe avait raison. Nous avions besoin d'un autre capitaine et, par

scrutin, Doug a été élu à la quasi-unanimité. Le seul bulletin dissident était le sien: il avait voté pour moi!

S'il n'en avait tenu qu'à la direction, Doug Harvey n'aurait jamais été capitaine de notre équipe. Frank Selke lui en voulait de s'être associé à Ted Lindsay pour mettre sur pied l'Association des joueurs. La seule raison qui avait empêché le patron d'échanger Harvey, c'était que ce dernier était le meilleur défenseur au monde, ce qu'il avait prouvé en remportant chaque année le trophée Norris. Selke attendait que Harvey commette une erreur ou que notre équipe connaisse une mauvaise saison pour le saquer. Le lieutenant de Selke, Ken Reardon, pensait comme lui.

Pourtant, les joueurs aimaient Harvey, et c'était tout ce qui comptait pour le moment. Ce qu'il y avait de merveilleux chez Doug, c'était qu'il était toujours bien disposé. Moi, si je passais deux matches sans marquer de but, j'étais maussade et désagréable avec tout le monde. Je n'arrivais pas comme lui à oublier mes mauvais matches. Quand Doug se rendait compte qu'il n'avait pas été à la hauteur, il essayait de déterminer ce qui n'avait pas été. Il pouvait ainsi attaquer le prochain match l'esprit dégagé.

Nous avons amorcé la saison dans une vague de spéculations sur les effets qu'aurait sur notre équipe l'absence du Rocket. Nos critiques affirmaient que ses qualités de chef nous manqueraient, de même que sa capacité de réussir un but au moment où nous en avons le plus besoin. Mais à notre premier match de la saison, le 6 octobre 1960, nous avons fait mentir ces critiques systématiques.

Nous affrontions Toronto au Forum. J'ai marqué un but 66 secondes seulement après le début du match. Henri Richard a ensuite marqué deux fois; puis Hicke et Bonin ont chacun marqué un but. Jacques Plante, que Toe avait autorisé à toujours porter son masque, n'a pas laissé passer une seule rondelle des Maple Leafs. Pour nous, la saison démarrait sur les chapeaux de roues.

Après sept matches, j'avais marqué sept buts, et Dickie Moore neuf. Henri Richard nous suivait de près. Grosse surprise: Hicke était notre quatrième marqueur.

CINQUANTE BUTS?

On comprend facilement qu'une équipe championne cinq ans d'affilée devienne automatiquement la cible des autres équipes. Chaque club que nous affrontions voulait pouvoir se vanter d'avoir battu le Canadien. C'est donc dire qu'il nous fallait donner le meilleur de nous-mêmes à chaque match, et les plus difficiles étaient ceux que nous disputions contre l'équipe de New York.

Les Rangers nous faisaient suer. Red Sullivan, leur fougueux centre, semblait prendre plaisir à nous amocher. Le 23 octobre 1960, au Madison Square Garden, il a frappé Phil Goyette avec une force telle que ce dernier a été retiré du jeu avec une entaille à l'œil nécessitant trois points de suture, une coupure au cou et des ecchymoses à l'épaule.

Dickie Moore, Henri Richard, Bobby Rousseau et moi avons poursuivi Sullivan, ce qui nous a valu à chacun une pénalité de deux minutes. Plus tard, Fontinato s'en est pris à moi. La bagarre a été sans vainqueur; nous avons tous deux échoué sur le banc des pénalités, nous lançant des grondements. Une fois les deux minutes écoulées, nous sommes colletés pour nous empêcher mutuellement de sortir le premier du box. Deux énormes policiers du Garden sont intervenus; tandis que je me disputais avec eux, Fontinato m'a devancé, sautant sur la patinoire.

Cette saison-là, peu de joueurs ont réussi à me devancer. J'étais en pleine forme et je marquais. Je ne m'étais jamais senti si sûr de moi. Toe disait qu'il ne m'avait jamais vu si joyeux et dynamique. Le 13 novembre 1960, j'étais le meilleur marqueur de la ligue; en 18 matches, j'avais 11 buts et 17 passes. J'étais convaincu de pouvoir terminer la saison avec 40 ou 45 buts, si je parvenais à jouer dans tous les matches. Maurice Richard était encore plus optimiste que moi: «Si un joueur de la ligue marque 50 buts cette année, ce sera Boum Boum.»

Vu que je m'étais fait un nom avec mon tir frappé, le stéréotype voulait que je ne sois qu'un gros tireur. Cette vision de moi n'était pas juste, car, même si mon style n'avait pas l'élégance de celui de Henri Richard, j'étais un patineur puissant et je maniais

BOUM BOUM

le bâton avec autant d'habileté que les meilleurs joueurs. J'étais également capable de faire des mises en échec. Certains se moquaient de mon coup de patin, disant que mes enjambées manquaient de fluidité. Enfant, j'avais été un mauvais patineur, et je ne patinais pas encore d'une façon coulante. Les soirs où j'avais les jambes tendues, il fallait vraiment que je me force pour patiner. Quand elles étaient détendues, je patinais avec plus d'aisance.

À cette étape de ma carrière, mon tir était mon meilleur atout. J'étais le genre de joueur capable de marquer des buts de différentes façons. Je tirais avec beaucoup de puissance et, généralement, beaucoup de précision. Pour une raison que j'ignore, quand j'étais trop près du gardien, il semblait que je marquais moins souvent.

Aujourd'hui encore, je maintiens que Frank Selke m'a aidé à devenir un bon marqueur. Quand j'étais plus jeune, j'hésitais à tirer si mon coup n'était pas sûr. Je passais plutôt la rondelle à un coéquipier se trouvant près de la ligne bleue. Un jour, après un match, Selke m'a demandé pourquoi j'avais choisi de passer la rondelle à un coéquipier encore plus mal situé que moi. Je lui ai répondu que je ne voulais pas monopoliser la rondelle. Selke était irrité parce qu'il trouvait que mon attitude nuisait à l'équipe. L'année suivante, il a décidé de modifier mon contrat pour s'assurer que je ferais ce que je savais faire de mieux: tirer. Ce contrat — qui est resté en vigueur par la suite — m'attribuait une somme forfaitaire de 1000 \$ pour une première tranche de 20 buts, et 100 \$ pour chaque but supplémentaire.

Dickie Moore aurait dû conclure le même marché, car il a marqué 19 buts durant ses 20 premiers matches. Moi, j'en avais une douzaine, mais, grâce à mes 29 points, j'étais nez à nez avec lui dans la course au championnat des marqueurs. Béliveau nous talonnait avec ses 26 points.

Malgré cela, le Canadien ne s'était pas détaché du peloton, contrairement à ce qu'avaient prédit les experts au camp d'entraînement. Au début de décembre, les Red Wings nous ont dépassés.

Pis encore, nous avions l'impression que notre gardien avait perdu sa touche. Au cours de sa première saison complète à porter le masque, Plante a été si souvent hué au Forum que nous craignons que les mécontents ne réussissent à le chasser de la ville. C'étaient les mêmes partisans qui criaient: «Bibeault! Bibeault!» les soirs où Bill Durnan jouait moins bien que d'habitude. Quand Gerry McNeil se relâchait, ils réclamaient Jacques Plante. Et voilà qu'ils le huaient. Il faut dire que 3,28 était une moyenne très élevée pour lui.

La situation s'est aggravée à tel point que Selke et Reardon ont tenté de court-circuiter Blake et exigé que Plante soit remplacé par Charlie Hodge pour un match contre Detroit. Toe a refusé net. Il a dit à Plante: «Je me fiche du nombre de rondelles que tu laisses passer pourvu que tu remportes encore une fois le trophée Vézina.»

Plante était devant notre filet durant le match contre Detroit, et nous avons battu les Red Wings 4 à 2. Dès lors, nous avons repris notre ascension vers le sommet. Quand Plante a été blessé, Hodge l'a brillamment remplacé.

Pour moi, ce qui était extraordinaire dans ces trois premiers mois de la saison 1960-1961, c'était que je n'avais subi aucune blessure ni manqué aucun des 26 matches. Je menais dans la course aux points avec 8 passes de plus que de buts, pour un total de 38 points. Dans le *Hockey News*, on écrivait: «Geoffrion mène dans la ligue parce qu'il est soudainement devenu un excellent constructeur de jeu.»

Je n'étais pas un Jean Béliveau, c'est certain, mais j'accumulais les points. Béliveau, Moore et moi nous disputions la tête du peloton des marqueurs. À Noël, nous avions une avance de six points sur notre plus proche rival, Toronto.

Certaines décisions de Selke ont bien servi notre équipe. Avec Boston, il a échangé André Pronovost contre Jean-Guy Gendron, un solide ailier gauche. Blake a fait jouer Gendron avec Béliveau et moi, et nous avons tout de suite trouvé la plus parfaite harmonie.

BOUM BOUM

Personne ne se doutait que, dès le nouvel an, nous ferions des étincelles.

Toronto semblait toujours constituer une menace pour nous. Punch Imlach avait formé une équipe étonnante et pouvait compter sur une superétoile, Frank Mahovlich. Frank était un patineur puissant, aux longues enjambées, dont le tir était formidable. Grâce à ce tir, et à l'impénétrabilité de leur gardien, Johnny Bower, les Maple Leafs jouissaient de deux atouts. Jack Adams aimait bien répéter: «Le grand marque; le petit bloque.»

En février, Mahovlich menait dans la course au championnat des marqueurs; il semblait même possible qu'il brise le record de 50 buts marqués par le Rocket en une seule saison. Bien entendu, il y avait une différence: Maurice avait marqué 50 buts au cours d'une saison de 50 matches, et la saison en comptait maintenant 70. Le 12 février 1961, Mahovlich avait accumulé 43 buts, moi 32. Tout le monde disait qu'il pouvait battre le record du Rocket. Personne, avec raison, ne disait la même chose de moi.

Mahovlich avait besoin de moins d'un but par match pour atteindre le record de Maurice Richard. Mais, durant les derniers matches de la saison, la tension a monté, et il a été la cible de mises en échec toujours plus nombreuses. Il a fini par ralentir son rythme; j'ai accéléré le mien.

Je me suis remis d'une blessure qui m'avait immobilisé pendant six matches. Ma moyenne par match était de 1,4 point. L'écart entre Mahovlich et moi s'amenuisait. Le 5 mars, il avait accumulé 47 buts, 5 de plus que moi.

Je me suis surpassé. En une semaine, nous avons gagné 3 matches et marqué 19 buts, dont 6 me revenaient. Le 12 mars, nous sommes allés à Chicago. La veille, au Forum, j'avais marqué deux buts et nous avons battu Boston 7 à 5. Gilles Tremblay, un jeune ailier gauche rapide comme l'éclair, s'était joint à Béliveau et à moi. Laissez-moi vous dire que nous pétions le feu.

Je me trouvais nez à nez avec Mahovlich, 48 buts chacun. Mais tandis qu'il était de plus en plus fatigué, je débordais d'énergie.

Contre Chicago, j'ai marqué mon 49^e but. Nous jouerions au Forum le match du 16 mars contre Toronto. La nuit du 15, je n'ai pas fermé l'œil.

Même si les Maple Leafs nous talonnaient en deuxième place, Punch Imlach se montrait moins exubérant qu'à l'accoutumée. Ce soir-là, il avait placé devant le filet Cesare Maniago, un homme de grande taille, et mis sur pied une très solide défense composée de Bob Baun, Carl Brewer, Tim Horton et Allan Stanley. Ceux-ci ne nous laissent pas beaucoup d'espace sur la patinoire pour manœuvrer. C'étaient des gars forts, dynamiques, qui jouaient généralement bien sur les patinoires adverses. «Jouer agressivement, ce n'est pas se battre sans arrêt», a déclaré Imlach, avec raison.

Toutefois, quand Montréal et Toronto entraient en collision, la bagarre était presque inévitable. Cette fois-là, ce sont Eddie Shack et Marcel Bonin qui en sont venus aux coups durant la première période, mais aucun but n'a été marqué. Durant la deuxième, chaque équipe a marqué un but. En troisième période, Billy Hicke et Henri Richard ont tous deux marqué, de même que Eddie Shack, des Leafs. Le match était serré, comme c'était souvent le cas dans les affrontements Toronto-Montréal. Mais Backstrom a fait équipe avec Bonin et Hicke, et nous avons marqué notre quatrième but. Notre avance de deux buts obligeait les Leafs à faire ce qu'ils détestaient: ouvrir le jeu. Imlach n'avait pas le choix. C'était ma chance.

Béliveau a poussé la rondelle dans la zone de Toronto où il l'a projetée dans le coin gauche. Gilles Tremblay s'est rendu dans le coin, battant de vitesse Bob Pulford et mon ancien coéquipier Olmstead, et a envoyé la rondelle droit sur mon bâton. Je n'ai pas hésité une seule seconde. J'ai tiré. La rondelle a passé à côté de Maniago, qui n'a même pas eu le temps de la voir venir.

La foule du Forum s'est levée comme un seul homme pour me faire une ovation monstre. J'ai pensé alors qu'elle compensait amplement les huées dont j'avais été la cible au dernier match de

1955, quand j'avais battu le Rocket. Ce moment de gloire valait bien toutes les difficultés que j'avais connues les années passées, et je l'ai savouré. J'ai à peine eu conscience des dernières minutes du match tant je flottais sur mon nuage.

Cela a été mon dernier but et point de la saison. Nous avons deux autres matches au calendrier: Black Hawks au Forum le samedi et Red Wings à Detroit le dimanche. Chicago nous a battus 4 à 1. Toronto, qui venait de vaincre Boston 6 à 2, nous talonnait. Nous avons besoin d'une victoire à Detroit pour nous assurer la première place.

Béliveau et Plante se sont surpassés. Béliveau a marqué le premier but du match en deuxième période, et Plante a bloqué tous les tirs des Red Wings. La marque est restée de 1 à 0, jusqu'à ce que Claude Provost, rude joueur sous-estimé, marque dans un but désert, à une seconde de la fin du match.

J'ai remporté le championnat des marqueurs avec un total de 95 points. Jean Béliveau me suivait de près avec ses 90 points, et Frank Mahovlich est arrivé troisième avec 48 buts et 36 passes.

Cela aurait été la saison la plus extraordinaire de ma vie si nous avions remporté la coupe Stanley une sixième fois d'affilée. Mais, comme le dirait Dick Irvin, la main invisible allait de nouveau intervenir.

CHAPITRE 13

LA FIN D'UN RÈGNE

NOUS avons bien joué, nous étions au premier rang, nous avons gagné la coupe Stanley cinq fois de suite, mais notre équipe n'était plus la même. Certains diraient que nous étions meilleurs, surtout depuis l'arrivée de l'ailier gauche Gilles Tremblay, d'autres diraient le contraire. Après tout, le Rocket n'était plus là pour nous diriger.

Une chose était certaine: nous étions différents. Et nous pouvions être battus.

Quoi qu'on en pense, quand une équipe remporte cinq coupes Stanley d'affilée, une certaine suffisance s'installe, si bien cachée qu'elle puisse être. Et même en l'absence de toute suffisance, de puissantes équipes rivales étaient prêtes à nous affronter, surtout celle de Chicago.

Les Black Hawks nous avaient donné du fil à retordre durant toute la saison; ils ont fini par remporter le même nombre de victoires que nous. Avant le début des éliminatoires, les journalistes du *Hockey News* se sont montrés enthousiastes à leur endroit dans leurs reportages. Les Hawks pouvaient compter sur un gardien

formidable, Glenn Hall, et sur des formations bien équilibrées. Mieux encore, leur entraîneur, Rudy Pilous, favorisait la rudesse.

Les défenseurs de Chicago étaient énormes et effrayants. Jack Evans était l'un de ces types tranquilles qui pouvaient vous écraser sur la bande si vous n'étiez pas sur vos gardes. Moose Vasko était aussi impressionnant qu'un orignal, et Pierre Pilote, bien que petit pour un défenseur, était capable d'aplatir l'adversaire qui ne se méfiait pas. Chicago disposait aussi d'un défenseur grand, à lunettes, qui ne semblait jamais commettre d'erreur: Al Arbour.

Les Black Hawks comptaient deux jeunes étoiles naissantes. Bobby Hull, la «comète blonde», avait copié mon tir frappé et cognait la rondelle aussi fort que moi. Stan Mikita, un petit centre, était capable de construire des jeux aussi bien — et de frapper la rondelle aussi fort — que n'importe quel autre joueur de la LNH.

L'équipe de Chicago était énergique, solide, dure; elle aimait les contacts physiques. L'un de ses membres les plus turbulents, Reggie Fleming, pouvait jouer le rôle d'avant comme celui de défenseur. Non seulement il était capable de se battre et de mettre l'adversaire en échec, mais il jouait assez bien pour faire partie de la LNH. J'avais entendu parler de lui parce qu'il était né dans l'est de Montréal et qu'il était passé par la filière du Canadien. Il avait joué pour le Canadien junior aux côtés de Phil Goyette, de Claude Provost et de Henri Richard. À la suite d'un échange, Fleming avait rejoint l'équipe de Chicago.

Dès le départ, il s'est fait un nom en matraquant, au cours d'une bagarre générale au Madison Square Garden, le gardien des Rangers, Jack McCartan, héros de l'équipe américaine médaillée d'or aux Jeux olympiques de 1960. Fleming s'est vu imposer un total de 37 minutes de pénalité au cours de ce seul match! Je n'irais pas jusqu'à dire que Fleming était un «policier», mais il a quand même ouvert le chemin à tous les Dave Schultz que la ligue connaîtrait une dizaine d'années plus tard. Dans la ligue mineure, l'entraîneur de Fleming à Shawinigan était nul autre que Fred

Shero, à qui Schultz et les Flyers de Philadelphie doivent leur réputation de férocité.

Les Black Hawks n'étaient pas une équipe d'intimidateurs, mais ils étaient plus durs que toutes les équipes affrontées les années précédentes, y compris les Maple Leafs de Punch Imlach. Ils étaient motivés, car bon nombre d'entre eux avaient été écartés par le Canadien pour une raison ou une autre, notamment Fleming, Dollard St-Laurent — devenu l'un des meilleurs défenseurs de Chicago —, Red Hay, Murray Balfour et Eddie Litzenberger. De plus, ils n'avaient pas gagné la coupe Stanley depuis si longtemps qu'ils la désiraient plus que tout!

La demi-finale s'est ouverte à Montréal le 21 mars 1961. Toe était confiant, moi aussi. «Cette équipe peut tout faire», a-t-il dit. À nous voir jouer ce premier match, il était évident que nous étions encore les champions.

Béliveau et Tremblay ont construit un jeu qui m'a permis de marquer un but avant même la troisième minute. Chicago nous a talonnés. À la fin de la deuxième période, nous étions à égalité 2 à 2. Mais en troisième, nous les avons soufflés avec quatre buts sans riposte grâce auxquels nous avons remporté le match 6 à 2. Seul ennui, les Black Hawks nous avaient terriblement martelés, et la douleur tenaillait quelques-uns de nos joueurs.

Nous l'ignorions alors, mais le coup le plus dur avait été celui que Jack Evans avait assené à Béliveau. Le défenseur de Chicago avait mis Jean en échec contre la bande, et celui-ci s'était heurté la tête contre la vitre en tombant. Le lendemain, Béliveau se plaignait encore d'un fort mal de tête; il ne serait plus le même pendant le reste des matches. Si une mise en échec pouvait provoquer un revirement majeur dans une série, c'était bien celle-là.

Nous étions de nouveau au Forum deux jours plus tard et, pendant un certain temps, il a semblé que le match suivait le même scénario. Nous étions à égalité avec Chicago à la fin de la deuxième période, mais là s'est arrêtée la similitude. Durant la troisième, Hull a marqué à 8:23, mais notre Goyette a fait de même à 10:26.

Litzenberger, le joueur que nous avons «donné» à Chicago quelques années plus tôt, a déjoué la vigilance de Plante à moins de trois minutes de la fin du match, et les Hawks nous ont battus 4 à 3.

Nos deux équipes avaient donc remporté un match chacune. Nous sommes alors allés à Chicago, où j'allais vivre l'une des soirées les plus folles de ma carrière. Avant de la raconter, laissez-moi vous dire que la démission de l'arbitre Red Storey deux ans auparavant, à la suite d'un match infernal, avait encore des répercussions sur les officiels de la LNH.

Red avait toujours été respecté par ses collègues, et bon nombre d'arbitres, comme Eddie Powers et George Hayes, déploraient son départ, surtout les circonstances l'ayant entouré. Ils étaient également mécontents de la façon dont Clarence Campbell et son arbitre en chef, Carl Voss, dirigeaient l'arbitrage. Ce mécontentement se répercutait sur les joueurs, les entraîneurs et les directeurs généraux, qui n'appréciaient pas l'arbitrage de certains matches et qui ne portaient pas certains arbitres dans leur cœur.

Nous avons eu des difficultés avec l'un d'entre eux durant toute la saison. Dalton McArthur était l'un des jeunes arbitres, et Blake et lui ont eu plusieurs altercations au cours de la saison, Toe étant celui des deux qui criait le plus. Comble de malchance, c'était McArthur qui allait arbitrer le troisième match.

Ce match aurait été déconseillé aux âmes sensibles. Avant même la première mise au jeu, le Chicago Stadium était comme un volcan sur le point d'exploser et il le resta tout le long du match, tandis que les corps se heurtaient. McArthur imposa trois pénalités mineures doubles durant la première période, mais aucun but ne fut marqué.

Vers la fin de la deuxième période, Balfour, qui jouait avec Bobby Hull et Red Hay, finit par déjouer la vigilance de Plante. Glenn Hall défendait admirablement le filet de Chicago. Durant presque toute la troisième période, il bloqua tout. Mais, à 18:40, McArthur colla une pénalité mineure à Hay.

Quel coup de chance pour nous! Au bout de 44 secondes, Henri Richard avait égalisé la marque. Le match serait prolongé. Généralement, les arbitres hésitent à donner des pénalités en prolongation; aussi, McArthur ne siffla pas au cours de la première période. Mais, durant la deuxième, il nous imposa deux pénalités mineures, et une à Chicago. Fait incroyable, aucune des équipes ne marqua.

Huit secondes après le début de la troisième période de prolongation, McArthur imposa une pénalité à Ron Murphy, des Hawks. C'était là une belle occasion pour nous de marquer, mais le mur élevé par Hall restait impénétrable. À 11:44, McArthur envoya Dickie Moore au banc des pénalités, et Chicago déploya une fois de plus son jeu de puissance. Dès le départ, la rondelle fut poussée dans notre zone. Mikita et Pilote multipliaient les passes, jusqu'à ce que la rondelle arrive devant notre filet et qu'une folle mêlée se déclenche.

Murray Balfour avait le dos au filet quand la rondelle arriva sur lui. Sans se tourner, il lui donna un coup; la rondelle glissa sur la glace, passant à côté de Plante. Ce n'était pas un tir puissant, mais bien placé. Le but avait été marqué à 12:12, durant la troisième période de prolongation. C'est alors que les plumes commencèrent à voler.

Toe était fou furieux. Au lieu de se diriger vers le vestiaire avec nous, il sauta sur la glace et fila droit vers McArthur, qui se trouvait de l'autre côté de la patinoire, à exactement 85 pieds de notre banc.

L'arbitre avait déjà été remettre au statisticien les détails finals du match. À Chicago, le banc du chronométrateur était entouré d'une paroi de verre dont la seule ouverture menait au banc des pénalités. Par conséquent, McArthur devait se pencher par-dessus le panneau de verre pour lui parler. À cause des acclamations de la foule, l'officiel n'arrivait pas à entendre ce que lui disait l'arbitre. Ce dernier dut répéter trois fois son rapport, en s'égosillant. Cela donna le temps à Blake de rejoindre McArthur. Au moment où ce

dernier se retournait pour se rendre à son vestiaire, il se trouva face à face avec Blake, qui lui décocha un violent coup de poing.

En tant que président de la ligue, Clarence Campbell, qui avait observé la scène, devait sévir. Après avoir analysé les rapports, il condamna Blake à une amende de 2000 \$, l'amende la plus élevée qui ait jamais été imposée jusque-là. Quand Blake entendit la nouvelle, il déclara: «C'en est fait de ma nouvelle voiture l'année prochaine.» Redevenant sérieux, il reconnut qu'il avait commis une erreur: «J'ai enfreint le règlement. Je n'ai aucun recours. Une suspension m'aurait fait plus de mal.»

Moi, c'était mon genou qui me faisait mal. J'avais reçu un coup de bâton durant la troisième période de prolongation et je m'étais déchiré des ligaments dans le genou gauche. Je n'ai donc pas pu participer au quatrième match à Chicago, que nous avons remporté 5 à 2, ni au cinquième, à Montréal, où nous avons été blanchis 3 à 0.

«Depuis que je suis ici, nous n'avons jamais plus mal joué durant les éliminatoires, a déclaré Blake. Mais j'ai encore espoir que nous arriverons à tirer notre épingle du jeu. C'est sous la pression que notre équipe joue le mieux.»

Notre situation était difficile. L'enjeu était clair: une défaite de plus, et il n'y aurait pas de sixième coupe Stanley pour nous. Quant à ma situation, elle était compliquée. Le docteur Larry Hampson m'avait posé un plâtre à enlever le 7 avril. Notre match capital aurait lieu le 4 avril. Que devais-je faire?

Je me suis rendu à la gare avec mes coéquipiers, en clopinant, pour faire le voyage en train vers Chicago. Il ne faisait aucun doute que nous étions en mauvaise forme physique et mentale, et en mauvaise posture sur la feuille de marquage. Les Black Hawks nous malmenaient royalement. Leur solide ligne défensive annulait les efforts de notre ligne d'attaque. Notre attaque en souffrait à un point tel que le meilleur marqueur de la série n'était pas Béliveau, Moore, Henri ou moi, mais plutôt le petit Phil Goyette. Béliveau n'avait pas marqué un seul but; j'avais réussi à en marquer deux. Pis

encore, tandis que les Black Hawks pouvaient lancer contre nous Fleming, Evans ou Pilote, nous ne disposions pas d'un seul bagarreur pour les neutraliser. Il fallait faire quelque chose. Doug Harvey a eu une idée. Tandis que nous bavardions dans la voiture-salon, il m'a dit sans mettre de gants: «Boum Boum, nous avons vraiment besoin de toi demain soir.» Je lui ai répondu que j'aimerais bien aider mon équipe, mais que j'en étais incapable à cause de ma jambe dans le plâtre. «Pourquoi ne pas couper ce plâtre et voir comment tu te sens après? Si tu penses que ça va, essaie de jouer quand nous aurons la supériorité numérique.» Cette idée m'a d'abord semblé folle. Mais plus j'y réfléchissais, plus elle me tentait. Je n'avais rien à perdre... à part une jambe, peut-être!

Doug est allé chercher un couteau dans les cuisines du train; lui et moi nous sommes glissés dans les toilettes des femmes. La jambe appuyée sur une chaise, j'ai regardé le capitaine du Canadien scier le plâtre épais. Il l'a découpé dans le sens de la longueur. Avec tous les soubresauts du train, c'est un miracle qu'il ne m'ait pas coupé. J'ai eu l'impression que cela durait des heures. J'ai poussé un soupir de soulagement une fois l'opération terminée, mais j'ai vite changé d'idée. Dès que je me suis appuyé sur ma jambe, j'ai ressenti une vive douleur jusqu'à la cuisse. J'ai commencé à songer aux conséquences de notre geste. J'ai eu tout le temps d'y penser durant la nuit, car je n'ai pas fermé l'œil tant la douleur était intense.

Le lendemain matin, toute l'équipe parlait de ma jambe et du plâtre ôté. Doug avait l'impression d'être un chirurgien qui vient d'exécuter une intervention délicate. La bouche fendue jusqu'aux oreilles, il a dit: «Je ne l'ai pas fait en un temps record, mais n'oubliez pas que le train saute et tangué.»

Toe et notre soigneur étaient furieux. Je les ai suppliés de m'engourdir le genou; ils ont finalement cédé. Pendant quelques heures après l'injection, je ne me sentais pas trop mal.

Je n'essayais pas de jouer au héros, de serrer les dents. J'avais simplement le sens de la loyauté envers le Canadien; si mon équipe

avait jamais eu besoin de moi, c'était à ce moment-là, c'est sûr. Après tout, combien de fois la chance est-elle donnée à une équipe de briguer une sixième coupe Stanley?

Blake m'a ménagé en vue d'un jeu de puissance. De fait, nous nous sommes trouvés en supériorité numérique vers le milieu de la première période. Tous les joueurs de Chicago étaient au courant de mon état; ils savaient aussi qu'ils avaient plus de chances de remporter la série si je ne faisais pas partie de la formation du Canadien. Au début du jeu de puissance, on m'a passé la rondelle et j'ai patiné d'une ligne bleue à l'autre. Au moment où j'approchais de la ligne bleue de Detroit, j'ai vu Bobby Hull qui se dirigeait droit sur moi. J'ai alors pensé: «Non! Pas encore!»

Eh oui! Hull m'a heurté avec une telle force que je suis tombé sur mon genou blessé. J'ai compris que les Hawks étaient résolus à me chasser de la patinoire. J'ai boitillé jusqu'au banc et j'ai imploré Blake de me donner une autre chance, ce qu'il a fait. Mais au cours de ce deuxième jeu de puissance, les Hawks m'ont fait tomber de nouveau. J'ai compris que c'en était fini de moi.

C'en était fini du Canadien aussi. Nous n'avons pas marqué. Glenn Hall nous a bloqués pendant les 137 minutes et 29 secondes qu'ont duré les cinquième et sixième matches. Incroyable. Hay, Hull et Nesterenko ont marqué en deuxième période, et c'est tout. Chicago a remporté le match 3 à 0.

Je ne sais pas ce qui était le plus douloureux: l'idée de ne pas avoir gagné une sixième coupe Stanley ou la douleur qui me torturait le genou depuis que les analgésiques ne faisaient plus effet. Perdre ces éliminatoires a été pour moi un coup terrible. Mais, dans toute ma carrière de hockeyeur, je n'ai jamais ressenti douleur plus vive que celle qui me tenaillait la jambe ce soir-là.

Au cours du pénible voyage en train de Chicago à Montréal, j'ai menacé Doug de le zigouiller s'il me proposait jamais un autre plan aussi insensé que celui-là. «Au moins, tu as essayé», m'a-t-il répondu.

À notre arrivée à la gare Windsor, la douleur était si intense que j'en avais les larmes aux yeux. J'ai dû me servir de béquilles. Mes coéquipiers étaient si abattus que, même en larmes et avec mes béquilles, je ne détonnais pas dans le groupe. La plupart d'entre eux étaient marqués de coupures, d'ecchymoses et d'autres blessures qui attestaient les rudes coups subis.

Dans *Hockey News*, Gil Smith écrivait: «Même la tristesse de la gare cadrerait avec cette scène de retour sans joie.» Notre règne était fini. Nous savions tous que rien ne serait plus jamais pareil. Les déclarations de Selke ne présageaient rien de bon: «Il y aura des changements draconiens avant octobre prochain.»

Je savais que je n'avais rien à craindre. Selke n'allait pas se débarrasser de son meilleur marqueur, même si mon histoire de plâtre coupé l'avait mis hors de lui. Il comprenait que j'avais agi par loyauté envers mon équipe. Jean Béliveau, Henri Richard et Dickie Moore étaient aussi intouchables; mais certains autres gros noms... Parmi eux, Doug Harvey, qui avait connu une mauvaise année, et que Selke et Reardon ne pouvaient plus supporter. La perte de la coupe Stanley leur donnerait le prétexte parfait pour se débarrasser de lui, ce qu'ils ont fait.

La situation de Jacques Plante était délicate. Blake, de plus en plus irrité par ses excentricités, se plaignait: «Il doit prendre les choses plus au sérieux.»

Personne n'en parlait, mais la situation de Toe lui-même était préoccupante, vu le stress qu'il avait enduré pour gagner cinq coupes et pour essayer d'en gagner une sixième. Il avait un jour dit: «J'aimerais rester l'entraîneur du Canadien pendant cent ans, mais le stress est trop intense. Le jour de certains matches, je ne ressemblais plus à un être humain.»

La perte de la coupe Stanley était décevante, mais inévitable. Toutes les dynasties, des Yankees aux Packers, finissent par vieillir et grincer. Tôt ou tard, les blessures ou l'orgueil des joueurs, parfois les deux, font tomber les champions de leur piédestal. Nous sommes la seule équipe à avoir remporté coup sur coup cinq

coupes Stanley. Honnêtement, je ne crois pas qu'une autre équipe arrive jamais à répéter pareil exploit.

Nous avons aussi été battus à cause d'un changement de «philosophie» dans le monde du hockey. Chicago avait montré que la rudesse peut rapporter des victoires. La brutale mise en échec de Béliveau par Jack Evans au Forum reste le symbole de toute cette série éliminatoire et révèle la direction qu'allait prendre le hockey.

«Les Canadiens seront beaucoup plus rudes la saison prochaine, a déclaré Selke. Cela fait trop longtemps que nous jouons un hockey propre et gentil. Les Black Hawks ont délibérément amoché cinq de nos meilleurs joueurs, et pas un seul Canadien n'a levé la main sur eux en guise de représailles. J'en ai assez d'entendre les fans traiter nos joueurs de poltrons. Cela va changer.»

Ce changement aurait un effet profond sur le hockey à Montréal. Sur moi aussi.

CHAPITRE 14

UN NOUVEAU CAPITAINE POUR LE CANADIEN

FRANK SELKE ne plaisantait pas quand il a annoncé des changements au sein de son équipe. Et quels changements! Il les a rendus publics après que Chicago eut gagné la coupe Stanley en battant Detroit, et juste avant le repêchage de juin. Doug Harvey ne faisait plus partie du Canadien de Montréal. Lui et le défenseur Al Langlois étaient envoyés à New York en échange de Louie Fontinato (eh oui!) et de John Hanna. Chaque fois qu'une équipe échange le meilleur défenseur de l'histoire du hockey, la nouvelle fait la manchette.

C'était un coup dur pour nous. Nous aimions tous Doug et savions qu'il lui restait encore beaucoup à donner au hockey, mais les manœuvres politiques n'étaient pas étrangères au marché conclu. Selke ne lui avait jamais pardonné d'avoir contribué à la mise sur pied de l'Association des joueurs, mais ce n'était pas tout. Selke souhaitait secouer l'équipe, qui était devenue un peu trop sûre d'elle. Il était irrité de nous voir nous faire bousculer par des équipes plus rudes que nous, comme les Black Hawks. De plus, Hanna et Fontinato ne répugnaient pas à la bagarre.

Tout a un prix, et Doug nous manquerait, lui qui était encore le meilleur défenseur de la LNH et qui avait remporté son sixième trophée Norris en huit ans. (Tom Johnson et Red Kelly l'avaient chacun reçu une fois.)

Le directeur des Rangers, Muzz Patrick, voulait que Doug soit à la fois joueur et entraîneur, comme l'avait été Sid Abel pour Chicago au début des années 50. Abel avait permis aux Black Hawks d'accéder aux éliminatoires, après des années de disette, et Doug en ferait autant pour les Rangers.

Le départ de Doug a été la surprise la plus désagréable de mon année. La plus agréable a été de recevoir le trophée Hart du joueur le plus utile à son équipe. Je devrais plutôt dire que ce trophée a eu sur moi l'effet d'un choc, quand on pense aux autres joueurs dans la course.

Au premier scrutin, à la mi-saison, c'était le gardien de Toronto, Johnny Bower, qui menait la course avec 48 points; Frank Mahovlich était deuxième et Gordie Howe troisième. Avec 29 points seulement, j'occupais le quatrième rang. Mais grâce à ma quête des 50 buts durant la seconde moitié de la saison, tout a changé. Au cours de cette période, j'avais accumulé 55 points. Bower n'en a eu que 23 et Howe 30. Compte final: Geoffrion 84, Bower 71. C'est une récompense qui m'a donné l'une des plus grandes joies de ma carrière.

Je rêvais depuis longtemps de remporter le trophée Hart. Mais quand vous êtes entouré d'étoiles comme Maurice Richard, Harvey, Béliveau, Moore, Henri Richard et Plante, vous savez que vos chances sont minces. En fait, j'étais tellement convaincu que je ne remporterais jamais ce trophée que j'ai raccroché au nez du reporter qui m'a téléphoné pour m'annoncer que je l'avais gagné.

Il y a eu un autre scrutin en 1961 — pour trouver un remplaçant à Doug Harvey au poste de capitaine du Canadien. Quelle gloire c'eût été pour moi d'être le successeur du Rocket et de Doug!

Plusieurs joueurs répondaient aux critères. Dickie Moore aurait été un capitaine formidable, comme Tom Johnson qui, à

l'instar de Dickie et moi, était l'un des «anciens». Béliveau était un excellent constructeur de jeu et un bon leader, mais il n'avait pas assez d'ancienneté. Croyais-je avoir une chance d'être élu? Évidemment. Ma fiche était éloquente et j'avais à maintes reprises prouvé mon dévouement pour le club. Je croyais pouvoir mener le Canadien à une autre coupe Stanley, comme le Rocket l'avait fait durant les années 50.

Le scrutin a eu lieu juste avant que la saison 1961-1962 commence au Forum. Au premier tour, Béliveau et moi étions à égalité, ce qui m'a étonné parce que le poste de capitaine était toujours donné au joueur le plus ancien.

Au deuxième tour, Béliveau a été déclaré gagnant; pendant un certain temps, j'ai été effondré. Un malentendu est alors apparu. La rumeur courait que j'étais jaloux de lui, ce qui n'était pas du tout le cas. Je n'en ai jamais voulu à Jean. J'étais heureux pour lui. Mais, pendant un jour ou deux, je me suis senti blessé parce que j'étais finalement placé devant le fait que je n'étais pas le préféré de mes coéquipiers. Mais, si je n'allais pas être capitaine, je savais que le meilleur choix était Béliveau. Je l'ai félicité de sa victoire, sans toutefois cacher ma déception.

Béliveau a reconnu dans son livre qu'il n'avait pas voté pour moi parce que je n'avais pas l'air assez «sérieux» pour être capitaine. Celui qui est élu capitaine doit aller dans le vestiaire parler aux joueurs — c'est ce que j'ai fait durant toute ma carrière. Tant qu'à le faire, autant que ce soit en m'amusant. Pourtant, le fait que je puisse m'amuser en essayant de motiver mes coéquipiers était considéré comme «pas sérieux». Je jouais depuis 11 ans pour le Canadien. Quelqu'un de «pas sérieux» n'aurait pas duré si longtemps.

En homme sensible qu'il était, Béliveau se préoccupait de ma réaction. Il a finalement décidé qu'il valait mieux qu'il renonce au poste de capitaine. Il a dit à Blake qu'il serait tout aussi heureux d'être le capitaine suppléant. Mais Selke ne voulait rien changer. Les résultats du scrutin allaient être respectés. Fin de la discussion.

BOUM BOUM

Après un jour ou deux, j'ai oublié ce que j'avais initialement ressenti comme une rebuffade. Il y avait tant d'événements heureux qui survenaient autour de moi que je ne pouvais laisser cette histoire m'abattre, surtout que j'avais amorcé en parallèle une carrière dans le monde du spectacle.

J'avais fait des débuts réussis au réseau de télévision CBC avec Joan Fairfax. J'avais chanté *Dear Hearts and Gentle People* ainsi que *C'est magnifique*. La critique avait été bonne d'un bout à l'autre du pays. Le producteur voulait que je participe à deux autres émissions. Les producteurs de l'émission américaine *The Dinah Shore Show* songeaient à m'inviter, et on m'avait offert de me produire au chic salon Bonaventure de l'hôtel Reine-Élisabeth. Même si tout cela était bien flatteur, quand les journalistes se sont enquis de ma carrière dans le chant, je leur ai répondu: «Le hockey passe en premier.»

Je ne me racontais pas d'histoires. Je devais au hockey tout ce que je possédais. N'eût été du nom que je m'étais fait dans ce sport, on ne m'aurait jamais invité à la télévision. Bien entendu, ma réputation au hockey n'avait pas fait de moi un homme riche, du moins pas selon les critères actuels. Rappelez-vous que la LNH ne comptait encore que six équipes; nous n'avions pas d'association de joueurs et la télédiffusion des matches commençait à peine. On ne lançait pas les millions à droite et à gauche comme on le fait aujourd'hui. Je l'ai bien compris quand je suis allé voir Selke dans son bureau, après ma saison de 50 buts.

Âgé de 30 ans, j'aspirais à la sécurité, ce qui, pour moi, signifiait un contrat de cinq ans. J'avais commis l'imprudence de révéler ce que je voulais exactement à un journaliste qui me l'avait demandé. Quelle erreur! Selke détestait les joueurs qui négociaient par la voie des médias. C'est ce que, accidentellement, j'avais fait. J'ai trouvé dans son bureau un Selke très en colère. Je l'ai quitté les mains vides et les oreilles pleines, et ni lui ni son personnel n'ont communiqué avec moi de tout l'été.

Le mois d'août fini, il a fallu se préparer pour le camp d'entraînement. Cela faisait deux mois que j'avais rencontré Selke et

j'avais entendu dire qu'il avait signé un contrat avec chacun de mes coéquipiers. J'étais la seule exception! Je lui ai téléphoné et suis allé le rencontrer au Forum. Dès qu'il m'a fait une offre, je l'ai acceptée.

J'étais heureux, car je jouais encore dans la grande ligue, j'étais une vedette et, selon les critères de 1961, je gagnais bien ma vie. Selke m'a offert une prime pour avoir remporté le championnat des marqueurs, une autre prime pour avoir égalisé le record de 50 buts du Rocket, et toutes les autres primes que j'avais reçues la saison précédente. Tout compte fait, j'étais aux anges.

La seule ombre au tableau, c'était l'aile gauche. Dickie Moore avait subi une intervention chirurgicale et Marcel Bonin jouait depuis trois ans en dépit de maux de dos chroniques. Gilles Tremblay semblait être une recrue sensationnelle, mais Selke a préféré se couvrir. Il a envoyé le défenseur Bob Turner à Chicago, le remplaçant par une recrue, Fred Hiltz, qui avait marqué 45 buts pour l'équipe de Sault-Sainte-Marie. Hiltz et Tremblay briguaient le même poste; bien entendu, j'encourageais mon coéquipier Tremblay. Il a conservé sa place et a connu une bonne saison, ponctuée de 32 buts. Il a été l'un des meilleurs ailiers gauches avec qui j'aie eu le plaisir de jouer.

Même si nous avons été battus durant le premier tour des éliminatoires et que nous avons perdu Harvey et Langlois, plusieurs experts croyaient que nous allions rebondir et finir premiers encore une fois. Selke disait qu'il n'était pas inquiet: «Plante fera toute la différence. Il entame la saison avec une autre attitude que l'an passé et son moral est bon. Ne vous étonnez pas s'il connaît la meilleure saison de sa carrière!»

Le patron a eu raison une fois de plus. Malgré ses excentricités, ses phobies et ses allergies, Plante a maîtrisé le jeu comme pas un, et il allait être le premier sélectionné, une fois de plus, pour l'équipe d'étoiles. Malgré l'absence de Béliveau et de Moore, au début de la saison 1961-1962, nous n'avons pas été battus une seule fois durant les cinq premiers matches (4-0-1).

Personne ne se trouvait dans une situation plus difficile que Fontinato, qui avait remplacé Harvey. Les fans du Forum, qui avaient le pouvoir de chasser un joueur de la ligue, ont surveillé attentivement Fontinato durant ses premiers matches. Il ne les a pas déçus. À New York, quand nous avons battu les Rangers 5 à 2, c'était lui le meilleur joueur sur la glace. Même si Harvey me manquait terriblement, je dois reconnaître que Fontinato s'acquittait bien de sa tâche.

La vraie surprise venait de Claude Provost. Il avait été l'un de nos meilleurs avants défensifs, mais voilà que, après le premier mois de la saison, il était en tête de peloton dans la ligue pour le nombre de buts marqués. Il m'a expliqué comment cela s'était produit. Claude, qui avait observé Gordie Howe durant le match d'étoiles, avait constaté que celui-ci jouait avec un bâton singulièrement court. Il a donc scié le sien. «L'idée m'est venue que mon bâton était trop long, m'a-t-il dit. Dès que je l'ai coupé, mes tirs ont commencé à frapper le filet au lieu des poteaux. Je manquais ma cible moins souvent.»

Auparavant, Provost était lamentable dans les échappées. Une certaine année, il avait marqué 19 buts et souhaitait désespérément en marquer un 20^e; il lui restait 3 matches à jouer. À Detroit, il a fait deux échappées contre Terry Sawchuk. Chaque fois, il a tiré droit sur lui. Il n'a jamais marqué son 20^e but. Cette saison-ci, toutefois, il avait fait trois échappées et était parvenu à marquer chaque fois. Voilà qui montre bien comment une petite chose peut tout changer.

Je me doutais que je ne connaîtrais pas une autre année de 50 buts, mais j'espérais m'approcher de cet objectif. Après un début plutôt lent, les choses se sont améliorées un peu avant Noël. Toe me disait que c'était grâce aux mises en échec arrière: «Tu dois avoir la rondelle pour marquer, et tu ne peux pas l'avoir sans mise en échec.» J'ai fait des mises en échec, j'ai accumulé assez de points pour accéder au deuxième rang, puis je me suis de nouveau blessé au genou, ce qui me retirait de la course.

À cause des blessures et du poids des ans qui pesait sur certains de nos anciens joueurs, notre équipe aurait pu perdre du terrain. Mais Selke n'était pas bête. Il avait mis sur pied un réseau fantastique d'équipes-pépinières et, plus important encore, il les avait confiées aux meilleurs spécialistes du hockey.

Sam Pollock était de loin le plus grand des spécialistes. Issu du Canadien junior, il dirigeait l'équipe-pépinière de Selke à Hull-Ottawa. Pollock nous alimentait en recrues de haut calibre, notamment Jean-Claude Tremblay à la défense et Bobby Rousseau, un jeune ailier droit qui allait faire sensation en 1961-1962.

La manière dont le Canadien a obtenu Rousseau illustre le fonctionnement de notre équipe à cette époque. Pollock avait remarqué Bobby quand celui-ci jouait dans une équipe de la ligue junior B, à Saint-Jean, au Québec. L'ennui, c'était que cette équipe était parrainée par les Red Wings. Pollock a alors convaincu Selke d'acheter les droits sur tous les joueurs de l'équipe. Pollock ne s'intéressait à aucun autre joueur de cette équipe, mais il a pu mettre la main sur Rousseau.

Bobby, qui nous était arrivé une première fois en 1960-1961, n'avait marqué qu'une seule fois en 15 matches. Il était petit, mais habile et rapide. Quand nous l'avons fait revenir, il est devenu l'un des premiers candidats au titre de recrue de l'année. Son tir frappé était le meilleur — à part le mien! — pour ce qui était de la vitesse et de la précision, et Rousseau a réussi à marquer 16 buts en 24 matches.

Le soir où j'ai été blessé — le 23 décembre 1961 —, Rousseau a fait ses preuves une fois pour toutes. Quand j'ai été mis sur la touche, Toe l'a fait jouer avec Béliveau et Gilles Tremblay, et il a marqué deux buts. À mon retour, Blake l'a laissé à sa position et m'a fait jouer avec Backstrom et Marshall.

Nous sommes restés au premier rang jusqu'au milieu de l'hiver, parce que nos deuxième et troisième trios étaient excellents. Outre Rousseau et Provost, Gilles Tremblay, Ralph Backstrom et Jean-Claude Tremblay jouaient comme des as.

BOUM BOUM

Au début de mars 1962, nous étions solidement enracinés au premier rang, mais mon nom se trouvait fort bas sur la liste des marqueurs. C'est dans des moments comme ceux-là que mon humeur changeait. Un jour, durant cette mauvaise phase de ma carrière, le chroniqueur du *Toronto Star*, Milt Dunnell, l'un des hommes les plus charmants de ce milieu, m'a demandé de lui chanter une chanson. Je n'avais pas le cœur à cela. «Quand je ne marque pas de buts, je ne chante pas, lui ai-je dit. Je sais que ce n'est pas bien, mais comment pourrais-je chanter quand je ne suis pas heureux?» Quand j'allais chercher Bobby, mon fils de sept ans, à l'école, il me disait: «Papa, mes camarades veulent savoir pourquoi tu ne marques plus de buts comme l'an passé.»

Marlene disait que je me tracassais trop, et elle avait raison. Je luttai contre moi-même. Parfois, les muscles de mes jambes étaient tendus comme des ressorts. Il me fallait me décontracter; je savais qu'il était inutile d'ajouter à la tension. Toe me disait la même chose.

La réaction des partisans de Montréal m'a agréablement surpris. Ils m'ont traité de la même façon que si j'étais en train de vivre une autre saison de 50 buts. Je n'avais pas à me plaindre d'eux, ni des médias, même si, pour la première fois de ma carrière, on disait que je serais peut-être échangé.

Tom Fitzgerald écrivait dans le *Boston Globe*: «Pourquoi ne verrait-on pas Boum Boum Geoffrion dans l'uniforme des Bruins?» Il ajoutait que cela n'était pas impossible, vu que les jeunes avants du Canadien se débrouillaient bien. «Montréal a besoin de renforts à la défense, poursuivait-il, et aimerait bien mettre la main sur Doug Mohns et Léo Boivin.»

Je ne m'en suis pas fait avec ces propos. Je ne désirais pas quitter Montréal, mais si Selke croyait devoir m'échanger, amen! Il s'est révélé que Mohns et Boivin étaient moins intéressants que les jeunes défenseurs de nos équipes-pépinières, comme Terry Harper et Jacques Laperrière.

Mon jeu a commencé à s'améliorer juste au bon moment. J'ai marqué un 20^e but le 10 mars 1962, quand nous avons battu Boston

5 à 2, puis mon 21^e, ce qui me donnait un total de 325 buts dans ma carrière.

Même si ma contribution à mon équipe avait été relativement faible par rapport à la saison précédente, j'étais heureux des résultats que nous avons obtenus. Toe aussi. Nous avons gagné notre cinquième championnat de saison régulière consécutif, le sixième en sept saisons. Toe a alors déclaré: «De tous les championnats que nous avons gagnés dans la ligue, c'est celui-là dont je suis le plus fier.»

Selke était ravi lui aussi. Il avait bien fait de mettre la main sur Fontinato. Ce dernier me ressemblait à certains points de vue. Sa bonne humeur était communicative. Elle a vite déteint sur Rousseau et sur Gilles Tremblay, comme sur certains des anciens joueurs, dont moi. Nous aurions besoin de Fontinato pour affronter les champions en titre, les Black Hawks, au premier tour des éliminatoires.

Pendant un certain temps, les possibilités que nous ramenions la coupe Stanley à Montréal étaient bonnes. Nous avons bloqué les attaques de Chicago au cours du premier match et, grâce aux buts de Moore et de Béliveau en troisième période, nous avons gagné le match 2 à 1. Le deuxième match a même été meilleur pour nous. Après avoir été menés 3 à 1 par les Black Hawks, nous nous sommes ressaisis durant la troisième période et avons marqué trois buts, pour une victoire de 4 à 3. À notre départ de Chicago, nous jouissions d'une avance de deux victoires sur les Black Hawks.

Nous ignorions alors que ce serait notre dernière victoire. Au cours du troisième match, je me suis tordu le genou — le mauvais — à cause d'une mise en échec de mon ancien coéquipier, Dollard St-Laurent. Dès lors, je ne pouvais plus aider mon équipe. Nous avons perdu les quatre matches suivants et avons été chassés des éliminatoires une deuxième année d'affilée.

Pourquoi Chicago nous a-t-il battus deux fois de suite? Les théories ne manquent pas. Bien sûr, les blessures nous ont nui, et

BOUM BOUM

Plante s'était relâché. Mais je crois que Toe a eu raison lorsqu'il a dit: «Trop peu de mes gars ont bien joué, tandis que chacun des Black Hawks fonctionnait à plein régime.»

Je me demandais qui finirait la tête sur le billot. Serait-ce moi?

CHAPITRE 15

LE COMMENCEMENT DE LA FIN

IL N'Y AVAIT aucune raison de paniquer. Certes, deux ans de suite, nous n'avions pas réussi à remporter la coupe Stanley et nous avons été chassés des éliminatoires dès le premier tour. Mais, avant cela, nous l'avions remportée cinq fois d'affilée et nos joueurs avaient raflé maintes distinctions. Jacques Plante avait reçu non seulement le trophée Vézina (avec une moyenne de 2,37), mais aussi le trophée Hart. Le trophée Calder avait été décerné à Bobby Rousseau et notre équipe-pépinière de Hull-Ottawa avait gagné le championnat de la Ligue professionnelle de l'Est. Cette équipe ne manquait pas de jeunes hockeyeurs prometteurs: Billy Carter, Keith McCreary, Brian Smith, Jacques Laperrière, Terry Harper, Jim Roberts et Claude Larose figuraient parmi les meilleurs. La plupart d'entre eux se feraient un nom dans la LNH. (Vous connaissez sans doute leur éclairer en chef, Scotty Bowman.)

Montréal n'était pas comme les cinq autres villes de la ligue. Nos partisans étaient habitués à la victoire et ne se satisfaisaient pas d'un premier rang de fin de saison si nous ne remportions pas

aussi la coupe. Pour la première fois depuis que Toe Blake était devenu notre entraîneur, en 1955, l'efficacité de son travail était analysée à la loupe. On se posait des questions à son sujet depuis qu'il s'en était pris à l'arbitre Dalton McArthur durant les éliminatoires de 1961. Après notre nouvelle défaite contre Chicago en 1962, les questions se sont multipliées. Comment une équipe qui avait terminé la saison avec 23 points d'avance sur Chicago, au troisième rang, n'avait-elle pas pu battre cette équipe durant les éliminatoires? Selon une rumeur, Toe songeait à démissionner. Il était aussi accablé que nous par cette défaite, mais il n'allait pas abandonner le Canadien. «Je ne renonce pas, a-t-il déclaré. Je ne veux pas tirer ma révérence dans la défaite. Si le club veut encore de moi, je reviendrai pour un an de plus.»

L'une des causes de notre défaite, qui dérangeait Blake autant que moi, c'était notre manque de rudesse. La venue de Fontinato et de Hanna nous avait un peu aidés derrière la ligne bleue, mais Fontinato avait souvent été blessé, ce qui nous avait laissés aussi vulnérables que la saison précédente. Nos adversaires avaient beau jeu de foncer sur Béliveau, sur Henri Richard ou sur moi. Même si Béliveau avait manqué 27 matches durant la saison 1961-1962 pour cause de blessures, la direction attendait de lui qu'il soit l'un des meilleurs marqueurs de la ligue. Cela n'était pas juste, et Jean a déclaré publiquement son mécontentement.

Quoi qu'il en soit, Selke n'a pas ajouté beaucoup de muscle à l'équipe. Quand Marcel Bonin, opéré au dos, a pris sa retraite, Selke a fait venir le centre Red Berenson, qui avait fréquenté l'université du Michigan, fait rare à l'époque pour un joueur de la LNH. Berenson portait le casque, ce qui ne jouait pas en sa faveur aux yeux de Blake et de la plupart des Canadiens. Tous les joueurs détestaient le casque. Les Canadiens avaient déjà l'air d'agneaux, et voilà qu'ils comptaient parmi eux un universitaire qui refusait de jouer sans son casque!

En réalité, Berenson faisait figure de pionnier. Le casque ferait un jour partie de l'équipement de tous les joueurs, et le hockey

commençait à changer à bien des égards. Par exemple, les salaires montaient. Doug Harvey a reçu une petite fortune des Rangers et Frank Mahovlich demandait presque la lune aux Maple Leafs.

Punch Imlach regimbait devant les exigences de Mahovlich. C'est alors que le propriétaire des Black Hawks, Jim Norris, a fait sursauter tout le monde en offrant d'acheter Mahovlich aux Maple Leafs pour un million de dollars! Norris a fait l'offre le 2 octobre 1962, au cours d'une réception organisée par les propriétaires, et il l'a confirmée par écrit devant certains des gouverneurs de la ligue: «Je promets de payer un million de dollars pour Frank Mahovlich. Signé: Jim Norris.» Harold Ballard, des Leafs, a contresigné le billet. La nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre. Au Canada, elle a délogé la Série mondiale à la une de la presse sportive.

Même si Imlach et Smythe ont fait avorter ce marché, il est révélateur de la direction que prenait le hockey. Ce sport devenait une affaire de gros sous, et les joueurs allaient en bénéficier. Mahovlich a signé avec Toronto un contrat de 25 000 \$ — bien loin du million —, ce qui représentait quand même une somme appréciable à l'époque.

Nous avons eu un bon camp d'entraînement en septembre 1962. Je me sentais bien; les journalistes étaient impressionnés par mon allure. «Il ressemble à un champion pur-sang quand il est de bonne humeur, écrivait Pat Curran dans *Hockey News*. C'est comme cela qu'il m'a paru au camp d'entraînement, et il devrait de nouveau marquer facilement.»

Le 11 octobre, à Boston, lors de notre premier match, non seulement je n'ai pas marqué facilement, mais je n'ai pas marqué du tout; aucun autre Canadien non plus. Les Bruins nous ont humiliés avec une victoire de 5 à 0. «Personne n'a fait de bonne mise en échec de la soirée», a déclaré Blake d'un ton brusque après le match.

Jacques Plante nous préoccupait. Avant de monter dans le train pour Boston, il s'était plaint de ne pas être dans son assiette.

En guise de précaution, Blake avait emmené comme gardien de réserve le jeune Ernie Wakely, de Hull-Ottawa. Jacques insistait pour dire qu'il était en mesure de jouer, mais il faut supposer qu'il se trompait, puisqu'il a laissé passer cinq rondelles.

«C'est la dernière fois qu'on me convainc d'utiliser un joueur malade», a dit Blake. Jacques était d'accord, se promettant de ne plus jamais garder le filet quand il serait dans cet état. Il souffrait d'une allergie infectieuse reliée à son asthme. De retour à Montréal pour le premier match de la saison au Forum, Jacques a téléphoné à Blake pour lui dire qu'il n'était pas assez bien pour jouer. Wakely l'a remplacé. Nous avons battu New York 6 à 3. «Jacques doit me montrer qu'il a la bonne attitude», insistait Selke.

Plante n'aurait plus jamais la bonne attitude, du moins aux yeux du patron. La première semaine de la saison n'était pas encore terminée que j'avais le sentiment que nous étions dans le pétrin. C'était le commencement de la fin de notre règne. Le fait que la direction du Canadien doute des capacités du récipiendaire du trophée Hart en disait long sur ce qu'elle pensait du reste des joueurs.

Bien entendu, notre effondrement n'a été ni soudain ni total. Personne ne pouvait nous chasser de la ligue, mais bien des choses allaient mal, dont une de taille: notre jeu de puissance. À une certaine époque, pour l'adversaire du Canadien, se faire imposer une pénalité était un véritable suicide. Ce temps-là était révolu. L'adversaire se riait de nous et continuait de s'en prendre à nos joueurs les plus petits.

L'incident le plus sérieux s'est produit à Chicago le 23 octobre 1962. Reggie Fleming, qui était devenu l'un des joueurs les plus «intimidants» de la ligue, est entré en collision avec Gilles Tremblay, qui jouait toujours durement mais proprement.

Tout a commencé quand Gilles a envoyé la rondelle derrière le filet de Chicago et que Fleming l'a mis en échec. Ils se sont de nouveau rencontrés en remontant la patinoire, près de notre ligne bleue. C'est alors qu'ils ont commencé à échanger des coups.

Tremblay a frappé le gant de Fleming. Le duel de bâtons était entamé. Chacun a assené une dizaine de coups à son adversaire; Tremblay saignait. On dut lui faire 13 points de suture au cuir chevelu.

Clarence Campbell a ordonné la tenue d'une audience pour décider du sort des deux joueurs: amende de 750 \$ et suspension de trois matches. Cela n'a pas eu beaucoup d'effet sur notre équipe puisque nous n'arrivions à rien de toute façon. Certains de nos critiques murmuraient que nous nous faisons vieux. D'autres disaient que nos nouveaux joueurs ne se démenaient pas assez. Toe Blake se tordait les mains de frustration. «On ne peut raisonnablement penser que des gars comme Geoffrion et Béliveau ne sont pas capables de jouer aussi bien qu'avant, a-t-il dit. Je suis persuadé qu'ils le peuvent. Ils n'ont tout simplement pas atteint leur apogée aussi rapidement que je l'avais cru.»

Dick Irvin disait que, passé 30 ans, il faut se pousser plus fort pour obtenir les mêmes résultats qu'avant, et qu'à chaque saison le labeur l'emporte un peu plus sur le plaisir. Je comptais encore parmi les 10 meilleurs marqueurs de la ligue, mais je devais travailler plus fort qu'auparavant. Au début de décembre, j'ai eu une autre frousse.

Nous étions au Maple Leaf Gardens, en route vers une défaite de 2 à 1. J'ai marqué ce but, mais à quel prix! Nous avions l'avantage numérique, quand Béliveau et Marshall m'ont ouvert le chemin vers le filet de Johnny Bower. Je me suis élancé sur lui; il a essayé de me bloquer. Il s'est déplacé d'un côté, puis de l'autre. Je l'ai heurté. Mon poignet a cogné son menton juste au moment où je projetais la rondelle au-dessus de sa tête, dans le filet.

Selon les radiographies faites à Toronto, j'avais peut-être subi une fracture du poignet, ce qui mettrait fin à ma saison. Mais, à mon retour à Montréal, d'autres radiographies ont montré qu'il n'y avait pas de fracture. Quelle chance!

Tom Johnson a été moins chanceux. Lui aussi avait été blessé au poignet. C'était l'un des meilleurs défenseurs du Canadien avec

qui j'avais joué en 10 ans. Mais les partisans de Montréal ne l'appréciaient pas. Aussitôt qu'il connaissait une mauvaise période, ils le huaien. Selke a pris une décision dramatique: «Tommy ne devrait pas avoir à endurer cela. En guise d'appréciation de ce qu'il a fait pour nous durant ses nombreuses années au sein du Canadien, je serais heureux de l'échanger.»

On disait même que la tête de Dickie Moore était sur le billot. Comment avons-nous pu en arriver là? Au premier scrutin pour l'équipe d'étoiles, aucun Canadien n'accédait à la première équipe. Même si son jeu manquait un peu de finesse, Lou Fontinato aurait eu mon vote.

Il est intéressant de voir comment Lou avait été accueilli dans notre vestiaire, lui que nous avons tant détesté quand il jouait pour les Rangers. Quiconque se joignait à notre équipe devenait un Canadien à part entière et nous n'entretenions aucune rancune. Nous l'avons accueilli chaleureusement; nous l'aimions parce qu'il était drôle. Il était si radin que jamais il ne vous aurait offert une boisson gazeuse. Je le taquinais souvent à ce propos, et il en riait. Mais aucun adversaire ne le trouvait drôle. C'était un dur, qui n'avait peur de personne.

Vu ma blessure au poignet, j'ai manqué une douzaine de matches. Mais mon retour au jeu a été fulgurant. C'était le 31 janvier 1963; nous recevions les Maple Leafs au Forum. Toe avait prévu de me réintégrer graduellement; aussi, il ne m'a pas fait jouer avant la troisième période. Le score était alors de 2 à 2, mais Toronto a marqué.

Vers le milieu de la troisième période, Toronto menait avec une marque de 4 à 2. Je me suis précipité vers le filet des Leafs pour y attraper le rebond de la rondelle. Ce faisant, je suis entré en collision avec le gardien Don Simmons. Carl Brewer, l'agaçant défenseur des Maple Leafs, s'est lancé à ma poursuite, et nous nous sommes colletés. Je ne sais pas pourquoi, mais Brewer m'enquiquinait plus que d'habitude, et je ne cessais de le suivre au filet comme sur le banc des pénalités. J'ai fini par accumuler une pénalité

mineure, une pénalité pour mauvaise conduite, une pénalité de match et une amende de 75 \$.

Nous avons perdu le match 6 à 3. Toe Blake a explosé. Il s'est fâché contre l'arbitre, Eddie Powers, prétendant que celui-ci avait arbitré le match comme s'il avait parié sur le résultat. C'est là une insulte insupportable pour un arbitre. Powers s'attendait à ce que Clarence Campbell, qui avait lui-même été arbitre de la LNH, tombe à bras raccourcis sur Blake. (Rappelez-vous que Campbell avait imposé à Blake une amende de 2000 \$ pour avoir frappé l'arbitre McArthur.)

Campbell n'a imposé à Blake qu'une amende de 200 \$. Powers s'est plaint que cette amende n'était pas suffisante et que Campbell «n'avait en général pas soutenu les arbitres assez fermement au cours des dernières années». Powers a immédiatement remis sa démission. Dalton McArthur travaillait de moins en moins. Red Storey était parti depuis longtemps. C'étaient trois arbitres qui avaient été impliqués dans des controverses avec le Canadien; voyez ce qui leur arrivait. À cause de moi, l'affaire ne s'arrêterait pas là.

C'était le 5 mars 1963; nous jouions au Olympia Stadium. Gordie Howe avait donné une avance de un but à son équipe. Vers la fin de la période, l'arbitre Vern Buffey imposa une pénalité de deux minutes à Jacques Plante. Au moment où Buffey quittait le chronométreur des pénalités, je me mis debout sur notre banc et le frappai. Buffey m'imposa une pénalité pour conduite antisportive.

C'en était trop. Je perdis mon calme. Je lançai mon bâton comme un javelot en direction de Buffey, puis mes gants. Buffey fit dévier le bâton, mais il attrapa mes gants sur la poitrine. La précision de mon tir me valut une pénalité de match et une invitation au bureau de Campbell. Celui-ci me fit le sermon d'usage — il n'y a pas d'excuse possible pour un tel geste, et ainsi de suite — et m'imposa une suspension de cinq matches. J'étais abasourdi.

Compte tenu du fait que nous livrions une bataille serrée à Toronto et à Chicago pour le premier rang, ma punition était extrêmement sévère. Mais, quatre jours plus tard, un événement s'est produit qui m'a fait comprendre que ma suspension était insignifiante dans l'ordre des choses. Mon coéquipier Fontinato a vu sa carrière se terminer net sur la glace du Forum, devant 14 000 spectateurs.

C'était le 9 mars 1963. Nous affrontions les Rangers, une équipe plutôt ordinaire à ce moment-là. Un an auparavant, quand Doug Harvey s'était joint aux Rangers comme joueur-entraîneur, l'équipe s'était rallumée et avait même accédé aux éliminatoires. Mais Harvey s'était disputé avec le directeur général des Rangers, Muzz Patrick, et était parti. Sans lui, New York n'était plus rien; l'équipe occupait le cinquième rang.

Pourtant, les Rangers faisaient encore des étincelles. Ils disposaient d'un ailier gauche jeune et robuste, Vic Hadfield, qui aimait frapper les autres et qui commençait à se faire un nom. Un jour, sur le banc des pénalités, lui et Henri Richard ont eu une bagarre si violente que la LNH a décidé que chaque équipe aurait désormais son banc. Hadfield était un homme dont il fallait se méfier sur la glace; je suppose qu'on aurait pu en dire autant de Fontinato, pour à peu près les mêmes raisons — sauf que Fontinato était plus âgé et jouait dans la LNH depuis plus longtemps.

À l'extrémité sud de la patinoire du Forum, Fontinato et Hadfield essayaient de saisir une rondelle libre. Hadfield s'est précipité vers Fontinato, qui l'avait vu venir. Fontinato a baissé la tête pour la mise en échec, afin que Hadfield soit projeté par-dessus lui. Lou ne s'est sans doute pas assez baissé. Hadfield l'a accroché au cou; la violence de l'impact a projeté la tête de Lou sur la bande. Fontinato s'est affaissé. En une fraction de seconde, tous les joueurs ont compris qu'il était en danger.

C'est un étrange spectacle qui se déroule sur la glace lorsqu'un joueur est blessé. Il y a toujours un joueur ou deux qui se penchent sur le blessé pour s'assurer qu'il va bien ou pour constater la gra-

tivité de la blessure. D'autres joueurs préfèrent s'éloigner de la victime. Aux yeux des spectateurs, ce sont des insensibles. En réalité, ils sont tout aussi inquiets que les autres, mais ils savent que se pencher sur le blessé ne sert à rien. (Quand j'ai eu l'intestin perforé, Doug Harvey s'est penché sur moi pour me dire de cesser de faire le pitre!) Lou était loin de faire le pitre.

Le médecin du Canadien, Doug Kinnear, est descendu sur la patinoire. Avant même de toucher Lou, il a compris que la blessure était très grave. Le gros défenseur, incapable de faire bouger quelque partie de son corps que ce soit, a averti le médecin de ne pas le toucher. C'était le pire accident possible. Lou s'était cassé le cou. Son état a empiré et il a dû subir une intervention chirurgicale qui a duré sept heures. Il n'y avait pas de lésions visibles aux racines nerveuses des bras et les médecins espéraient pour notre joueur un rétablissement satisfaisant.

Fontinato n'a plus jamais joué au hockey; il s'est retiré dans sa ferme de Guelph, en Ontario. Son accident nous a fait réfléchir. À l'âge de 31 ans, il voyait sa carrière brisée, à cause d'une mise en échec relativement ordinaire. Lui et Hadfield n'avaient pas eu l'intention de se blesser. C'était un pur accident, mais nous nous disions tous qu'il aurait pu nous arriver. J'avais 30 ans et encore beaucoup à donner au hockey.

Le départ de Fontinato aurait pu nous nuire, mais une fois de plus notre fabuleux réseau d'équipes-pépinières est venu à notre rescousse. Blake rodait Jacques Laperrière, une grande perche, ainsi qu'un jeune homme dur, mais un peu maladroit, Terry Harper, qui aimait les bagarres, ne les remportait jamais et en redemandait. On ne pouvait faire autrement que d'apprécier son enthousiasme.

Nous sommes restés dans la course au premier rang jusqu'au fil d'arrivée. La dernière semaine de la saison, trois équipes — Toronto, Chicago et Montréal — se trouvaient à égalité. Puis les Leafs ont battu Chicago et nous sommes allés jouer le match décisif à Toronto. L'équipe de Punch Imlach avait été brillante durant

la saison. Le match s'est terminé à égalité et Toronto a accédé au premier rang. Nous avons été relégués au troisième. Les Maple Leafs ont fini avec trois matches d'avance sur nous et Chicago avec deux. De bonnes éliminatoires pourraient nous faire oublier les difficultés de la saison.

Depuis qu'il avait pris en charge les Maple Leafs, vers la fin des années 50, Imlach nous mettait en boîte — surtout Blake — chaque fois qu'il en avait l'occasion. Il racontait partout que son ambition était de voir Toronto finir au premier rang et battre le Canadien en finale de la coupe Stanley. Punch était contrarié parce que son vœu n'était pas exaucé, mais, que ce soit en finale ou en demi-finale, il était déterminé à battre Montréal. Nous avons affronté Toronto au premier tour des éliminatoires et la contrariété d'Imlach a eu vite fait de se dissiper. Les Maple Leafs ont marqué trois buts contre Plante avant que Béliveau en marque un au cours d'un jeu de puissance. Toronto a facilement remporté le match 3 à 1.

Comme pour compliquer encore la situation, les allergies torontoises de Plante se manifestaient, et lui-même se manifestait aussi. Tout de suite après ce premier match, Plante a rencontré les médias et a commencé à éreinter l'équipe. Il se plaignait surtout que l'équipe n'ait pas de chef, ce que je trouvais injuste envers notre capitaine, Jean Béliveau. Voici ce que Jacques a déclaré aux journalistes:

Il n'y a pas si longtemps, à l'époque où nous remportions facilement la victoire, nous avons toujours un gars qui jouait le rôle d'une bougie d'allumage pour l'équipe. Cela a d'abord été Butch Bouchard, puis le Rocket, qui a toujours été un leader, Bert Olmstead, Doug Harvey et quelques autres.

Ils nous réprimandaient quand nous ne jouions pas bien et tous les gars les écoutaient. Une équipe a besoin d'un homme pour botter le derrière des joueurs de temps à autre.

Aujourd'hui, nous n'avons personne. Fontinato nous a aidés un peu dans ce sens pendant la saison, et il nous manque beaucoup durant ces éliminatoires. Ce n'était pas une supervedette, mais il criait toujours fort et il aidait l'équipe à se remonter.

Jacques, qui n'avait même pas mentionné le nom de Béliveau, a déclaré que Dickie Moore était un leader possible: «Il y a un type (Moore) qui pourrait être un leader, mais il joue sur une seule jambe. Il lui serait plutôt difficile de dire aux gars ce qu'ils doivent faire quand lui-même arrive à peine à faire son travail.»

Les dirigeants du Canadien — surtout Blake, Selke et Reardon — ont entendu les propos de Jacques. Ils étaient tous embarrassés, mais que pouvaient-ils faire à ce stade des éliminatoires? Rien d'autre que serrer les dents et rester optimistes. Ils régleraient son compte à leur gardien une fois la saison de hockey terminée.

Leur optimisme allait être vain; Imlach obtiendrait ce qu'il avait voulu. Toronto a remporté les deux matches suivants, dont le troisième, au Forum, par une marque de 2 à 0. Gilles Tremblay nous a évité la honte d'un balayage en marquant deux buts au cours du quatrième match, ce qui ne fit toutefois que reporter l'échéance. Johnny Bower a bloqué tous nos tirs. Toronto a remporté le dernier match 5 à 0. Nous étions finis.

Après la défaite, il faut généralement un certain temps avant que les dirigeants d'une équipe réagissent. Mais la réaction de Blake a été immédiate. Il a d'abord interdit le vestiaire aux journalistes et à presque tout le monde. Ensuite, il nous est tombé dessus, son thème principal étant que beaucoup d'entre nous devrions changer d'attitude s'ils espéraient continuer de faire partie de l'équipe. Blake a également dit qu'il songeait sérieusement à mettre un terme à sa carrière d'entraîneur, nous promettant qu'il nous ferait part de sa décision une semaine ou deux plus tard, quand il aurait eu le temps de réfléchir. Il a déclaré par la suite:

Je n'arrivais pas à me faire comprendre de mes joueurs. Quand cela se produit, c'est que le moment est peut-être venu de partir. Nous n'étions plus la même équipe, et c'était en partie de ma faute. Je ne parvenais plus à faire passer mon message.

Je ne blâme pas les joueurs. La plupart ont donné le meilleur d'eux-mêmes; mais deux ou trois d'entre eux n'avaient pas la bonne attitude. Ce n'était plus comme dans le «bon vieux temps».

Rudy Pilous, l'entraîneur des Black Hawks, avait bien jaugé Toe quand il a déclaré: «Blake est habitué de gagner. Maintenant qu'il perd, il se sent frustré. C'est ce qui arrive à quiconque reste dans le monde du hockey suffisamment longtemps.»

Qui étaient donc les «deux ou trois» joueurs qui n'avaient pas la bonne attitude? Qui serait de retour chez le Canadien en 1963-1964? Nous supputions les probabilités. Jacques Plante serait probablement échangé. À cause de ses jambes, Dickie Moore prendrait sans doute sa retraite. Parmi ceux qui croyaient figurer sur la liste d'échange de Toe se trouvaient Tom Johnson, Phil Goyette et Donnie Marshall, pour diverses raisons allant des blessures jusqu'à la médiocrité du rendement.

Je n'avais à me vanter de rien. Ma performance durant les dernières semaines de la saison et durant les éliminatoires n'était pas brillante; des rumeurs voulaient que Selke m'échange moi aussi. Je n'avais marqué que 23 buts durant la saison, contre 50 la saison précédente. Malgré cela, les clubs de Chicago, New York et Detroit ont tous déclaré publiquement que je les intéressais. Imlach est allé plus loin: il était disposé à céder trois joueurs pour m'avoir.

J'aimais Montréal, mais j'étais prêt à jouer dans n'importe quelle autre équipe de la LNH parce que j'avais un autre objectif à atteindre. Je voulais devenir le troisième marqueur de l'histoire. Ted Lindsay avait fini sa carrière avec 365 buts, soit 15 de plus que moi. Si je n'avais pas été blessé, je l'aurais sans doute surpassé en 1962-1963.

Jacques Beauchamp, l'un de mes journalistes sportifs préférés, m'a demandé ce que je pensais des rumeurs d'échange; je lui ai livré le fond de ma pensée dans *Montréal Matin*: «Si le Canadien décide de m'échanger, je prouverai que je suis encore capable de tenir bon dans la LNH.»

D'une certaine façon, je mettais Selke au défi de m'échanger.
Le relèverait-il?

Et, dans le cas contraire, qui nous quitterait?

CHAPITRE 16

AU REVOIR, MONTRÉAL!

NOTRE DERNIÈRE coupe Stanley remontait à trois ans; les partisans montréalais étaient non seulement impatients, mais aussi déprimés. Pour la première fois depuis mon arrivée chez le Canadien, on marmonnait que l'avenir de Frank Selke au poste d'administrateur délégué du club était peut-être compromis.

Ces rumeurs étaient stupéfiantes: Selke dirigeait le club depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Il avait alors quitté les Maple Leafs et Conn Smythe pour réorganiser l'équipe de Montréal. Les résultats qu'il avait obtenus — cinq coupes Stanley consécutives, de 1956 à 1960 — prouvaient qu'il s'était bien acquitté de sa tâche. Mais c'était de l'histoire ancienne, en ce qui concernait les partisans montréalais et, dans une certaine mesure, les Molson, nouveaux propriétaires du club.

La saison 1963-1964 allait marquer un point tournant pour le Canadien, pour Selke et pour moi. Le couperet tombait un peu partout dans la ligue. Nous n'étions pas à l'abri.

La nouvelle la plus surprenante est venue de Chicago: les Black Hawks se débarrassaient de leur entraîneur, Rudy Pilous, lui

qui leur avait fait remporter leur première coupe (1961) en 23 ans. Le pauvre Rudy avait oublié de la gagner en 1962 et en 1963! Pilous ne s'est pas lamenté. Il était lucide: «Les entraîneurs sont embauchés et congédiés depuis le jour où on a enroulé un billet d'un dollar autour de la rondelle.» C'est pourquoi le contrat que Toe Blake signait avec le Canadien n'était que d'un an à la fois.

Dire que Toe Blake était mécontent de la tournure des événements serait bien en dessous de la vérité. La perte de la coupe, c'était déjà beaucoup. Pourtant, d'autres problèmes majeurs surgissaient, dont le moindre n'était pas le départ de Dickie Moore après la saison 1962-1963. Ce départ a donné un coup terrible à l'équipe. Je l'ai dit et le répète, Dickie Moore est l'une des étoiles les plus sous-estimées de l'histoire du hockey. Ses genoux le faisaient souffrir. Quand les rumeurs d'échange ont commencé à circuler, il a dit au patron de ne pas perdre son temps à l'échanger; il préférait se retirer du hockey.

La perte de Tom Johnson a elle aussi été éprouvante. Durant la saison 1962-1963, il avait eu la pommette fracturée et avait subi une blessure à l'œil pendant l'entraînement; Bobby Rousseau et lui étaient tombés près de la bande, et le patin de Rousseau l'avait heurté au visage. Johnson ne voyant plus très bien, Selke a décidé qu'il n'était plus utile à l'équipe. Les Bruins l'ont récupéré. Toe regrettait de perdre un joueur qui avait tant fait pour notre club. Par contre, un autre de mes coéquipiers, si précieux qu'il fût pour nous, tapait sur les nerfs de Blake: Jacques Plante. La situation avait dégénéré à tel point que la direction devait choisir entre Blake et Plante. Puisque Selke et Reardon étaient eux aussi mécontents du gardien, le départ de Plante n'était qu'une question de temps.

Le 4 janvier 1963, la nouvelle a eu l'effet d'une bombe, dont l'explosion s'est fait entendre de Montréal à Manhattan. Plante partait à New York, de même que Don Marshall et Phil Goyette. En échange, les Rangers envoyaient au Canadien ma cible préférée, Gump Worsley, ainsi que les ailiers gauches Dave Balon, Len Ronson et Léon Rochefort.

La plupart des «experts» de la LNH ont conclu que New York sortait gagnant de ce marché. Ils disaient que les Rangers avaient mis la main sur «le meilleur gardien de la ligue» et sur des joueurs de grand talent. Selke n'était pas d'accord: «Les joueurs que nous avons acquis nous donnent un total de 11 années de jeunesse. Les ailiers sont un peu plus musclés; c'est ce dont nous avons besoin.»

C'était vrai, mais tous ceux qui connaissaient bien le Canadien savaient que la clé de l'échange était Plante. Toe ne le supportait plus; un point c'est tout. Les deux autres joueurs cédés — Marshall et Goyette — étaient les meilleurs joueurs de la ligue dans les situations de désavantage numérique. En ce qui me concernait, Plante ou Worsley, cela m'était égal. J'ai toujours éprouvé beaucoup de respect pour Gump, même si j'ai marqué certains de mes meilleurs buts contre lui. Pendant des années, son problème à New York a été le reste de son équipe. Certaines années, Gump disposait d'une ligne défensive lamentable et d'avants qui semblaient ignorer ce qu'est une mise en échec arrière. Un jour, durant l'une des pires années de Gump, un reporter lui a demandé quelle équipe lui causait le plus de difficulté. Il a répondu: «Sans aucun doute, ce sont les Rangers!»

Worsley était propriétaire d'un restaurant à Montréal. À l'époque où il jouait encore pour les Rangers, il avait accroché une enseigne dans son établissement: *Rangers' Special: Chicken Salad* (salade de «poule mouillée»).

Qui aurais-je préféré avoir comme gardien à ce moment-là, Gump ou Jacques?

Gump, sans aucune hésitation. Contrairement à Jacques, Worsley jouait tous les matches. Il ne râlait jamais ni ne faisait de remarques susceptibles de causer des problèmes. Son attitude était la suivante: «Je suis payé pour protéger le filet. Je me fiche pas mal du nombre de tirs qu'on fera dans ma direction. Je ne porterai pas de masque. Point final.»

Gump était un joueur d'équipe; Jacques, un solitaire qui ne fréquentait pas ses coéquipiers hors de la patinoire. Au point de

vue habileté, Plante l'emportait sur Worsley parce qu'il était plus agile. Je dois avouer que, chaque fois que je mentionne le nom de Gump, je le fais avec une certaine affection. N'oubliez pas que nous jouions ensemble depuis l'adolescence; lui avec Verdun, moi avec le National. Je me souviens que je le taquinais à l'époque. Après avoir marqué un but dans son filet, je lui disais: «Gump, tu ne joueras jamais dans la LNH.» Il se mettait alors en colère et jetait son bâton et ses gants par terre. Je plaisantais, persuadé que son immense talent lui ouvrirait les portes de la LNH. Après toutes ces années, nous allions redevenir coéquipiers et amis.

Il y avait d'autres nouveaux visages dans notre vestiaire, dont celui de John Ferguson. Nombreux étaient ceux qui ne le considéraient que comme un bagarreur. Il s'était fait cette réputation dans la Ligue américaine. Au camp d'entraînement, je l'ai observé attentivement et j'ai parlé de lui à certaines personnes.

Jack Gordon, son entraîneur à Cleveland, a déclaré: «Quand il est arrivé à Cleveland, il ne savait ni patiner ni tirer. Mais il travaillait dur, ce qui explique pourquoi il a fini par devenir un bon joueur.»

Au cours de sa dernière année dans la Ligue américaine, Ferguson avait joué 72 matches, marqué 38 buts et fait 40 passes décisives, accumulant ainsi un total de 78 points. Il était capitaine adjoint de son équipe et joueur étoile de sa ligue. Le Canadien l'estimait assez intéressant pour envoyer Toe Blake lui-même le recruter.

Ferguson est venu au camp d'entraînement en septembre 1963. Dans les mêlées, il cherchait à bousculer le plus grand nombre d'adversaires possible. Cela ravissait Blake. Ferguson a survécu à toutes les coupures et ecchymoses, et a fini par se joindre à notre équipe, où Blake l'a placé à l'aile gauche, avec Béliveau et moi.

John Ferguson était un sacré gaillard. Les dimensions de ses mains étaient étonnantes et il savait s'en servir, comme il l'a prouvé le soir du 8 octobre 1963. Avant de vous parler de ce match, je dois mentionner certains détails sur l'équipe et sur la ligue de l'époque.

AU REVOIR, MONTRÉAL!

Même si Selke avait promis de durcir le Canadien après notre défaite contre Chicago durant les éliminatoires de 1961, il ne l'avait pas vraiment fait. Entre-temps, les joueurs des autres équipes étaient de plus en plus gros et forts. Ce n'est pas seulement parce qu'ils patinaient vite et maniaient bien le bâton que les Maple Leafs d'Imlach ont remporté la coupe Stanley en 1962 et 1963. Ils disposaient de grands gaillards comme Frank Mahovlich, et de durs de durs comme Tim Horton, Bobby Baun et Eddie Shack.

Les joueurs comme Shack et le Black Hawk Reggie Fleming allaient à gauche et à droite frapper leurs adversaires; s'ils n'étaient pas neutralisés, ils faisaient la vie dure à l'équipe adverse. C'est pourquoi l'équipe du Canadien était si heureuse d'accueillir Ferguson, qui s'est révélé précieux pour Montréal dès le match d'ouverture de la saison, à Boston.

Les Bruins n'avaient rien d'une machine infernale, loin de là. Mais ils utilisaient deux ou trois monstres capables de faire peur à l'adversaire. Le plus méchant d'entre eux, Ted Green, avait déjà appartenu à Montréal. En effet, quand il n'était âgé que de 18 ans, il était venu à notre camp d'entraînement et avait essayé de s'en prendre aux trois frères Richard. Green n'étant pas assez expérimenté au goût du Canadien d'alors — cinq fois récipiendaire de la coupe Stanley —, Selke avait décidé de le libérer. Boston l'avait alors récupéré. Dès sa première année en tant que recrue, Green a frappé sur tout ce qui bougeait, et il n'a jamais cessé de se battre. Il faut dire qu'il ne perdait la bataille que très rarement.

Durant la cérémonie d'ouverture, debout près de Béliveau et moi, Ferguson était conscient de tout cela. Et j'imagine que Green avait entendu parler des coups de poing que Ferguson avait donnés dans la Ligue américaine.

Avant même que quelqu'un ait le temps de crier: «Où est l'arbitre?» les deux hommes se sont affrontés sitôt la rondelle lâchée sur la glace. Jean et moi avons observé la scène avec le même genre de fascination qui pousse les automobilistes à regarder une voiture accidentée sur le bord de la route. Nous savions tous deux instinc-

tivement que cette bagarre, durant la première minute de la première période du premier match, était probablement d'une importance capitale pour notre club.

Nous avons vu juste.

Ferguson est venu à bout de Green dans un temps record. Bang! Bang! Bang! et Ted Green était vaincu. Pour la première fois depuis que j'étais un Canadien, je pouvais dire que mon trio jouissait des services d'un « policier » à plein temps.

Ce que j'aimais chez Ferguson, c'était qu'il était bien plus qu'un simple bagarreur: il pouvait aussi marquer des buts. Il en a réussi deux au cours de ce premier match, et j'ai failli marquer sur l'une de ses passes. Le match a été nul, 4 à 4. J'ai compris qu'il serait un atout de taille pour notre équipe. Je suis vite devenu le meilleur marqueur du Canadien, suivi de Béliveau et de Ferguson.

Grâce à Ferguson, nous avons pu oublier la perte des géants qu'étaient Goyette et Marshall. Plante ne manquait à personne. Aussitôt qu'il a joint les rangs de New York, il s'est mis à dénigrer Montréal; il ne s'est pas montré trop gentil à mon endroit non plus. Imaginez son culot: il a déclaré aux journalistes de New York que mon tir frappé avait perdu de sa puissance. Quand j'ai entendu cela, j'ai lancé: «Attendez un peu que je joue contre les Rangers. M. Plante verra bien ce qu'il en est de mon tir frappé!»

La première fois que nous avons affronté New York, toute notre équipe s'est vengée: 51 tirs. Je lui ai prouvé que mon tir frappé n'avait rien perdu de sa puissance. J'ai saisi la rondelle près de son rectangle et j'ai frappé dessus de toutes mes forces. Plante n'a même pas eu le temps de voir la rondelle lui passer entre les jambes et entrer droit dans son filet. Mais je n'en avais pas encore fini avec lui. Aussitôt que la lampe rouge s'est allumée, j'ai patiné près de lui pour lui lancer une petite pique: «Hé! Jacques! Si mon tir est si faible que cela, comment se fait-il que tu ne l'aies pas vu?»

Toe souriait. Il était de nouveau heureux derrière notre banc. Sam Pollock lui avait envoyé d'excellents jeunes joueurs, comme Jacques Laperrière et Claude Larose, et nous dispositions désor-

mais d'un ailier droit qui, si je puis dire, avait des «ailes»: Yvan Cournoyer.

Yvan, issu du Canadien junior, avait 20 ans quand notre équipe l'a fait venir pour un essai de cinq matches. Ce petit homme pouvait voler! On ne l'appelait pas le *Roadrunner* pour rien. Il a marqué quatre buts et semblait être du calibre du Canadien.

Toe ne plaisantait pas avec la discipline. Nos matches d'entraînement étaient très sérieux, car nous les jouions comme si nous les disputions à un adversaire réel. Nous nous bagarrions pour de vrai durant les mêlées; ce n'était pas de la frime. Mais après le match, dans le vestiaire, nous en riions.

La rivalité entre les équipes allait être féroce durant la saison. Nous avons pris la tête du peloton, puis nous sommes restés dans la course grâce, en grande partie, à nos jeunes joueurs comme Laperrière, Harper et, surtout, Ferguson, notre ailier gauche, à Jean et à moi.

Alors que les autres équipes pensaient que nous coulerions à pic, notre club gardait la tête hors de l'eau. Notre jeune ligne défensive nous surprenait agréablement. Bryan «Bugsy» Watson se comportait derrière la ligne bleue comme une espèce de Ferguson miniature et Jean-Claude Tremblay était en train de devenir une étoile. Quand Worsley s'est étiré le tendon du jarret, au début de la saison, c'est le petit Charlie Hodge qui l'a remplacé. Charlie était un garçon nerveux. Entre les matches, il se tourmentait à propos de tirs qu'il aurait pu bloquer autrement. Il en perdait presque le sommeil. Son compagnon de chambre, Terry Harper, essayait de l'aider à se détendre. En novembre 1963, quand il a remplacé Worsley, Hodge était plus détendu que jamais auparavant.

Tandis que Charlie se détendait de plus en plus, Gump, lui, se crispait. Une fois remis de sa blessure, il a été envoyé à l'équipe de Québec de la Ligue américaine, le temps de reprendre la forme. Il y a passé un an et demi!

J'étais désolé pour lui. Mais nous jouions du bon hockey. Ferguson aplatissait quiconque s'en prenait à lui; il accumulait assez

BOUM BOUM

de points pour devenir l'un des premiers candidats au titre de recrue de l'année. Avec Watson et Harper à la défense, nous étions aussi rudes que n'importe lequel de nos adversaires. À Noël 1963, nous occupions le deuxième rang, six points seulement derrière Chicago, et Toe attendait de moi que je donne un bon rendement durant la seconde moitié de la saison.

Tout dépend de ce que l'on entend par «bon» rendement. Après 30 matches, j'avais marqué 10 buts. Ma moyenne était presque d'un point par match. Si je la maintenais, j'aurais une saison de 20 buts. Pas mal pour un homme de 33 ans!

Pour chaque saison, je peux relever un match en particulier et avancer, sans craindre de me contredire, que c'était le match le plus révélateur de l'année en ce qui concerne l'équipe. Il y a quelque chose dans ces matches-là qui montre l'équipe sous son vrai jour. Pour ce qui est du Canadien, rien n'a été plus révélateur que le match du 12 janvier 1964, au Chicago Stadium.

Il faut savoir qu'à cette époque les Black Hawks dominaient la ligue et que jouer sur leur patinoire n'était pas une sinécure. De fait, jusque-là, nous n'avions pas remporté un seul match à Chicago, et chaque fois que nous les affrontions, nous chancelions.

Ce soir-là, toutefois, nous étions confiants. Nous avons marqué un but durant la première période. Chicago a marqué durant la deuxième, et nous sommes restés à égalité jusqu'au début de la troisième. Charlie Hodge brillait devant notre filet. Toe a envoyé mon trio sur la glace et, grâce à Ferguson, j'ai pu marquer dans le filet de Glenn Hall à 10:04. Ce but nous donnait une victoire de 2 à 1. Toe a plus tard dit que ce match avait été le point tournant de la saison. «Cette victoire, a-t-il déclaré, a considérablement renforcé notre assurance.»

Du fait que nous réussissions beaucoup mieux que les experts ne l'avaient prédit, Toe était généralement de bonne humeur. Mais il explosait encore de temps à autre. Je me souviens du soir où les Maple Leafs nous ont blanchis au Forum, 6 à 0. Quelle humiliation!

AU REVOIR, MONTRÉAL!

Il se trouvait qu'un journaliste d'un magazine de New York était venu à Montréal pour préparer un profil de Bobby Rousseau, deuxième marqueur de notre équipe derrière Béliveau. Bobby devait le rencontrer après le match, dans notre vestiaire. Personne n'aurait pu prévoir que nous serions blanchis avec une marque de 6 à 0. Je ne sais pas pourquoi le journaliste n'avait pas remarqué la présence des autres médias près du vestiaire. Il est entré et s'est dirigé droit vers Rousseau. Soudainement, Toe l'a vu — le journaliste n'avait pas à être là puisque Toe n'avait pas encore ouvert la porte du vestiaire — et l'a expulsé en l'abreuvant d'injures. Le pauvre journaliste se demandait ce qui lui arrivait.

Nous, nous savions ce qui se passait. Nous avons tous subi les foudres de Toe à un moment ou à un autre de notre carrière. L'une de ses cibles préférées était Ralph Backstrom, qui avait un bon sens de l'humour quand il ne se faisait pas attaquer par son entraîneur. Un soir, Blake a vraiment tiré à boulets rouges sur Backstrom, puis a quitté le vestiaire en claquant la porte. Backstrom était si furieux qu'il a lancé l'un de ses patins contre la porte avec une telle violence qu'il y est resté fiché.

Parlant de lancers de projectiles, tous les gardiens pourraient vous dire qu'en 1964 les rondelles étaient plus rapides que jamais, à cause bien sûr du tir frappé. La moitié des joueurs de la ligue copiaient le style de tir que j'avais lancé au début des années 50, mais certains exagéraient et frappaient n'importe comment. Mon tir frappé a toujours été bien contrôlé parce que je ne prenais pas un trop grand élan avant d'abattre le bâton sur la rondelle. Les joueurs qui exécutaient un élan arrière trop important perdaient le contrôle de la rondelle, en plus de révéler à l'avance la nature de leur tir. Le tir frappé requiert beaucoup d'entraînement; je le sais par expérience.

Le Canadien était nez à nez avec Chicago dans la course au premier rang. Cinq semaines restaient au calendrier lorsque, le 12 février 1964, au Forum, j'ai réintégré le jeu après une blessure. Nous affrontions Toronto. Personne n'a marqué durant la première

période. Comme Toe ne me faisait pas jouer, je me suis demandé si je remettrais jamais les pieds sur la glace.

Blake a fini par m'envoyer sur la patinoire avec Ferguson et Backstrom. Il restait moins de trois minutes à jouer en deuxième période quand mes compères m'ont passé la rondelle; j'ai marqué dans le filet de Johnny Bower; dès lors, nous menions 1 à 0. Au cours de ma carrière, j'avais marqué 364 buts. Il ne m'en manquait qu'un pour rejoindre Ted Lindsay au troisième rang des marqueurs dans l'histoire de la LNH.

Au début de la troisième période, le Leaf Ron Stewart a écopé d'une pénalité de deux minutes. Toe m'a fait participer au jeu de puissance et, grâce à des passes de Henri Richard et de Rousseau, j'ai déjoué la vigilance de Bower. Nous menions 2 à 0; j'avais marqué mon 365^e but!

Blake a continué de me faire patiner ce soir-là. À un certain moment, j'ai bien cru l'emporter sur Bower, mais il a exécuté un arrêt prodigieux, me privant ainsi d'un tour du chapeau. Grâce à Charlie Hodge dans notre filet, nous avons blanchi les Leafs 4 à 0. C'était une lutte à finir avec Chicago pour le premier rang. Deux semaines plus tard, nous avons blanchi Toronto 1 à 0; j'ai marqué notre unique but. J'avais dépassé Ted Lindsay comme troisième marqueur dans l'histoire de la ligue. Je pétai le feu, mon équipe aussi.

Bien peu de gens savaient que, à cette même époque, une autre bataille se livrait au sein même du club. Les propriétaires, les Molson, exerçaient de plus en plus de contrôle sur le club, tandis que Selke, qui en avait toujours été le patron, semblait perdre du terrain. Malgré ses 72 ans, Selke aimait son travail et n'était pas prêt à se laisser écarter. Après la belle performance d'Yvan Cournoyer durant ses cinq matches d'essai, Selke a voulu lui faire signer un contrat avec le Canadien. Autrefois, cela se serait fait en deux temps trois mouvements, mais pas cette fois-ci. David Molson, devenu l'éminence grise du Canadien, croyait qu'il fallait laisser à Cournoyer le temps de mûrir. Il était d'avis qu'il ne serait pas sage

de l'intégrer durant la saison 1963-1964, et il l'a fait savoir à Selke. Ce dernier était irrité, mais que pouvait-il faire? Désormais, c'étaient les Molson qui dirigeaient le club, pas lui. Le sort en était jeté pour Selke, et il l'a su longtemps avant les éliminatoires. Tout le monde étant distrait par la course, presque personne ne s'est rendu compte de la situation difficile dans laquelle se trouvait Selke.

Le 3 mars 1964, les Black Hawks et nous avons chacun accumulé 77 points, mais il nous restait deux matches à jouer contre eux. Ils nous ont battus à Chicago grâce à un but tardif de Ken Wharram; ce faisant, ils nous devançaient dans les statistiques. Puis, nous les avons battus, et le pendule a continué de se balancer jusqu'au dernier match de la saison, disputé le dimanche 22 mars 1964.

Imaginez. Nous devançons Chicago par un seul point et il ne restait qu'un seul match à jouer. Les Black Hawks étaient à Boston, et nous à New York. Les Black Hawks ont réussi à résister à l'assaut des Bruins et à les battre, 4 à 3. Nous n'avions pas le choix: nous devons l'emporter sur les Rangers, dont le gardien n'était nul autre que Jacques Plante.

Au milieu de la première période, une pénalité fut imposée au Ranger Ron Ingram. Laperrière et moi remportâmes la mise au jeu. La rondelle passa de Laperrière à moi, puis à Béliveau. Vlan! Un but de Béliveau à 10:59. Le score ne changea pas jusqu'à ce que l'horloge indique 10:59 durant la deuxième période. Bob Nevin venait de déjouer la vigilance de notre gardien, Hodge. Nous allions amorcer la troisième période à égalité, 1 à 1.

Tout ce que je voulais, c'était une autre occasion de percer le mur de Plante. Je l'obtiens moins de cinq minutes après le début de la troisième période. Une recrue, André Boudrias, jouait avec Béliveau et moi. Ils me préparèrent le terrain et je marquai. Ce fut le dernier but de la soirée, le but gagnant, celui qui nous valut le premier rang.

J'avais rêvé d'une autre chance de remporter la coupe Stanley avant de prendre ma retraite, et voilà qu'elle se présentait. J'avais

33 ans et trop de rumeurs d'échange circulaient. Le seul directeur général que j'avais jamais connu semblait perdre de son pouvoir et personne ne pouvait dire combien de temps encore Toe resterait notre entraîneur.

Avant le début de la demi-finale contre Toronto, toutes les pièces du puzzle semblaient en place. Je n'avais jamais vu Toe si détendu. Comme d'habitude, il nous a emmenés dans une station de vacances des Laurentides afin que nous aussi puissions nous détendre avant de subir les terribles pressions des éliminatoires. Le moins que l'on puisse dire, c'est que Toe lui-même s'est encore plus détendu.

Les Maple Leafs, qui essayaient de remporter une troisième coupe Stanley d'affilée, sont devenus une tout autre équipe durant les éliminatoires. En février, Imlach avait conclu un marché monstre: il avait envoyé cinq de ses gars à New York en échange d'Andy Bathgate. Grâce au tir frappé de Bathgate, le jeu de puissance des Leafs était presque aussi bon que le nôtre.

Durant le premier match, toutefois, le jeu de puissance de Toronto n'a produit aucun résultat. J'ai marqué au début de la première période; ce but suffisait à notre victoire, car notre gardien, Hodge, n'a pas laissé passer une seule rondelle. Pour plus de sûreté, Backstrom a marqué lui aussi en deuxième période. Nous avons gagné 2 à 0.

Mon trio a marqué pendant le deuxième match, mais cela n'a pas été suffisant. L'équipe de Toronto a été victorieuse. Nous étions dès lors à égalité. La série, déjà rude, devint de plus en plus violente; les records de pénalités étaient brisés. Ce qui faisait dire au *Hockey News*: «Le banc des pénalités est le siège le plus occupé des patinoires durant les éliminatoires Montréal-Toronto.»

Souvent, quand un match d'ouverture est tumultueux, les équipes jouent par la suite du vrai hockey. Durant le deuxième match, *seulement* une douzaine de pénalités ont été imposées; 14 durant le troisième. Mais 30 pénalités ont été enregistrées durant le quatrième match, dont 6 majeures et 3 pour mauvaise conduite.

AU REVOIR, MONTRÉAL!

À la fin du cinquième match, même le président de la LNH reconnaissait qu'il était inquiet.

Trois nouveaux records. Deux anciens records égalisés. «La série est plutôt enjouée, reconnaissait Clarence Campbell. Il y a pas mal de petits coups interdits, mais les officiels gardent le contrôle de la situation.»

Même si nous avons poussé les Maple Leafs dans les cordes, nous ne leur avons pas asséné de coup fatal. Au sixième match, ils nous ont blanchis 3 à 0. Au Forum, durant le match final, ils ont pris une avance de 2 à 0; Backstrom a réussi à marquer au début de la troisième période. Il nous restait une douzaine de minutes pour tenter d'égaliser.

Au lieu de jouer prudemment, les Leafs ont mené un jeu ouvert et les deux équipes se précipitaient d'un bout à l'autre de la patinoire, de façon un peu anarchique. J'étais persuadé que l'une de nos montées nous permettrait d'égaliser la marque, mais cela n'a pas été le cas. Toronto a donc remporté la victoire 2 à 1. Une fois encore, nous étions chassés des éliminatoires au premier tour.

En sept matches, je n'avais marqué qu'un but et fait une seule passe décisive. Béliveau avait deux buts à son crédit, tandis que Ferguson n'avait réussi qu'une seule passe. Des résultats plutôt lamentables. Tout le monde oubliait que nous avions fini la saison au premier rang. Au Forum, on pouvait presque entendre des gémissements dans la salle du conseil d'administration. Nous n'avions pas remporté de coupe en quatre ans.

J'avais marqué 21 buts en 55 matches. Pas de quoi se vanter. Des changements étaient dans l'air, dont l'un allait ébranler le monde du hockey. Frank Selke, le seul directeur général que j'aie jamais eu, a été remercié (de même que Ken Reardon); Sam Pollock allait prendre la relève.

«Je suis déçu, a déclaré Selke. J'aurais aimé rester au moins une année de plus pour terminer la restructuration de l'équipe. Nous sommes quasiment arrivés où nous voulons être.»

BOUM BOUM

Franchement, je ne savais que faire: prendre ma retraite, continuer de jouer, essayer le métier d'entraîneur? J'ai passé des semaines à réfléchir. J'avais le sentiment de pouvoir encore bien jouer un an, peut-être deux. Le hockey était ma vie, mais je devais aussi penser à ma famille et à son avenir.

J'ai finalement conclu que le mieux était de parler directement au nouveau patron du Canadien, David Molson. C'était un jeune homme plutôt petit, à la voix douce, qui dirigeait l'équipe pour le compte de sa famille.

Il a été gentil avec moi, me faisant remarquer que notre équipe-pépinière de Québec, dans la Ligue américaine, devait changer d'entraîneur. Mon vieil ami Busher Curry, qui occupait ce poste, ne parlait pas français. C'était là un handicap de taille dans une ville où 99,9 % de la population est francophone!

«Sois entraîneur dans la Ligue américaine pendant deux ans, m'a dit Molson. Tu acquerras ainsi de l'expérience et te prépareras pour la LNH.»

C'était logique. Puisque le métier d'entraîneur mettait les nerfs de Toe Blake à rude épreuve, en 1966 il serait peut-être prêt à céder sa place. Si je réussissais bien à Québec, je pourrais aller directement au Forum.

Je suis rentré chez moi et j'ai expliqué la situation à Marlene. Elle connaissait ma passion de jouer. «Es-tu sûr de ne plus vouloir jouer?» m'a-t-elle demandé.

Elle avait touché un nerf sensible. Bien entendu que je voulais encore jouer.

En outre, je savais que Marlene n'était pas très chaude à l'idée de déménager à Québec. Il aurait fallu retirer les enfants de leur école et déménager dans un milieu tout à fait différent. C'était une décision déchirante. Nous étions tous nés à Montréal; nous y avons toujours vécu. Mais devenir entraîneur à Québec n'était pas une mauvaise idée non plus. Le Canadien regorgeait de joueurs sensationnels. On préparait Yvan Cournoyer à me remplacer. Bien sûr, comme joueur, je pouvais

AU REVOIR, MONTRÉAL!

m'accrocher encore un an ou deux; mais ce n'était que repousser l'échéance.

J'irais à Québec. Ce serait dans ma vie un épisode des plus troublants.

CHAPITRE 17

DE QUÉBEC À NEW YORK

UN CERTAIN après-midi du mois d'août 1964, sur la route me conduisant de Montréal à Québec, je me posais toutes sortes de questions. Je me demandais si j'avais pris la bonne décision. J'ai passé en revue toutes les éventualités pour en arriver à la conclusion que j'aurais peut-être dû rester à Montréal; jouer le plus longtemps possible dans la LNH; essayer de marquer mon 400^e but, peut-être même mon 500^e! Je m'emballais sans doute. Je me suis rendu compte que j'avais probablement commis une erreur, mais il était trop tard. J'allais à Québec.

Mon ancien coéquipier et compagnon de chambre, Jean Béliveau, était propriétaire d'une maison à Québec; Marlene et moi l'avons louée. Située sur le fleuve, à plusieurs kilomètres de la ville, la maison était magnifique et nous a beaucoup plu. Linda s'est inscrite à l'académie Sainte-Agnès; les garçons, à des écoles catholiques de l'endroit.

Comment trouvais-je mon nouveau travail d'entraîneur? Je l'adorais.

J'avais une équipe fabuleuse. Imaginez: Gump Worsley protégeait le but et Doug Harvey jouait à la défense. Ces deux

champions appartenait à mon équipe, comme d'autres anciens du Canadien: Buggy Watson, Guy Gendron, Red Berenson et Terry Gray. C'étaient des gars d'expérience, tout comme John Hanna, le robuste défenseur qui avait joué pour les Rangers.

À l'ouverture de notre camp d'entraînement, j'ai dit à mes gars que je voulais dans mon équipe une ligne d'attaque, une ligne défensive et deux durs gaillards. C'étaient là mes priorités. Si j'obtenais ce que je voulais, nous pourrions battre n'importe qui.

C'est ce que nous avons fait.

Nous avons accédé au premier rang de la Division Est et y sommes restés. Si j'avais besoin de buts, je pouvais compter sur des marqueurs comme Wayne Hicks, Ed Hoekstra et Cleland «Keke» Mortson, un drôle de numéro. Un jour que nous jouions contre Hershey, Mortson est resté pris dans notre zone avec la rondelle. Un joueur des Hershey le pourchassant, Keke savait qu'il allait perdre la rondelle. Il l'a saisie avec ses mains, puis l'a lancée dans les gradins!

L'arbitre lui a imposé une pénalité de cinq minutes; Hershey a marqué trois buts dans notre filet. Une fois la pénalité expirée, Keke a traversé la patinoire pour gagner notre banc. Je lui ai ouvert le portillon, en le traitant d'idiot.

Quand il ne faisait pas d'âneries de ce genre, Keke jouait bien, de même que Terry Gray, Don Blackburn et Bill Sutherland, qui pouvaient marquer des buts.

Un an après que Kenny Reardon eut promis à Gump Worsley de le rappeler à Montréal «dans deux ou trois semaines», ce dernier était toujours à Québec. Même s'il jouait dans la ligue mineure, il était content. Vous auriez pu l'envoyer en Alaska, il aurait été heureux, à condition de se trouver devant le filet.

Worsley m'a dit un jour: «Boum Boum, tu sais pourquoi certains des joueurs sont incapables de marquer dans mon filet? C'est parce qu'ils ne savent pas où est le coin. Tu vois, je ne bouge pas.» Je lui ai demandé ce qu'il voulait dire. «Quand tu m' observes dans le filet, me vois-tu bouger? Non, jamais. Les gars tirent toujours

vers moi. C'est pour cela que je dure depuis si longtemps. Demande à Ted Lindsay combien de buts il a marqués dans mon filet. Aucun, parce qu'il me vise toujours l'abdomen.»

La chose la plus drôle dans la carrière de Worsley, c'est qu'il a eu à Québec une belle occasion de prendre sa revanche sur Jacques Plante. Voici comment cela s'est produit.

Les Rangers, qui ne voulaient plus de Plante, l'ont envoyé dans la Ligue américaine, à Baltimore, pour la saison 1964-1965. Les chemins de Jacques et de Gump se sont croisés à Québec quand les As ont reçu les Clippers. C'était un événement pour le Colisée, et les journaux titraient: «Deux anciens rivaux s'affrontent dans les mineures.»

Worsley a remporté le match contre Plante; pendant une semaine, il a été l'homme le plus heureux de la Vieille Capitale. Gump n'est pas resté dans mon équipe toute la saison. Du fait que Charlie Hodge avait commencé à se relâcher, Toe Blake a décidé de donner une seconde chance à Gump dans le Canadien.

Gump était content de partir. Il en avait assez des «poumons d'acier», comme les gars de la Ligue américaine appelaient les autocars qui nous transportaient de ville en ville. Habitué au luxe de la LNH, il m'a vite fallu me faire aux conditions de la Ligue mineure.

De Québec, nous partions en car, parfois pour des villes aussi lointaine que Hershey, en Pennsylvanie. Certains voyages duraient deux jours. Quand nous allions à Hershey, nous nous arrêtions à mi-chemin et logions dans un motel.

Même si ces voyages étaient souvent pénibles, les gars s'en accommodaient du mieux qu'ils pouvaient. Dans certains cars, les sièges pivotaient. Il était donc plus facile de jouer aux cartes, généralement au bridge ou au cœur. Worsley m'a raconté qu'un jour où il jouait au bridge, avec un journaliste comme partenaire, contre Harvey et un autre joueur, il avait ouvert le jeu en annonçant: «Un sans atout». Harvey avait passé. Le journaliste, lui, avait enchéri: «Deux sans pique». Harvey et Worsley s'étaient regardés, étonnés.

Ils n'avaient jamais entendu pareille enchère. Worsley m'a raconté que Harvey avait alors jeté ses cartes sur la table en disant: «Jouons plutôt au cœur.»

Comment vous dire ce que cela représentait d'être l'entraîneur de Doug Harvey? Il n'était plus jeune, du moins pour un hockeyeur. Pourtant, il arrivait encore à maîtriser le jeu. Durant un match, il m'arrivait de le faire jouer 20 minutes, parfois 30; il ne se plaignait jamais. Doug m'était très précieux même hors de la patinoire. Si je commettais une erreur, il me prenait à part comme il avait l'habitude de le faire quand nous jouions ensemble — il ne vous faisait jamais honte devant les autres — et il me disait gentiment que j'aurais dû ou que je n'aurais pas dû faire ceci ou cela. Même si j'étais son entraîneur, je lui demandais parfois son avis.

Avec le recul, je me rends compte que Doug a largement contribué à ma réussite à Québec. Il m'a enseigné de petits trucs à utiliser durant les pénalités ou pour remplacer les formations plus rapidement. Il m'a fait profiter généreusement de toutes les techniques qu'il avait apprises en tant que joueur et entraîneur.

Je me souviens de lui avoir dit un jour dans le vestiaire, devant tous les autres joueurs: «Doug, si tu continues de te traîner les pieds comme tu viens de le faire, autant rassembler ton équipement et t'en aller chez toi, parce que tu ne joueras pas.» Doug avait compris ma stratégie et l'approuvait. Si je pouvais traiter ainsi le grand Doug Harvey, tous les autres joueurs présents dans le vestiaire n'avaient qu'à bien se tenir. Par la suite, il est venu me voir et m'a dit: «Boum Boum, je sais pourquoi tu m'as dit cela: pour que les autres gars te respectent. Un entraîneur n'a pas besoin d'être un génie; il suffit qu'il ait de bons joueurs. Il n'a qu'à souder ses gars et à les faire jouer à l'unisson. Si tu veux parfois te servir de moi pour y arriver, ne te gêne pas.»

Même si ce n'était pas la Ligue nationale de hockey, à cette époque les équipes de la Ligue américaine étaient animées d'un fort esprit de compétition, gorgées qu'elles étaient de vétérans de la LNH et de jeunes aspirants qui deviendraient plus tard des

étoiles de la LNH. Parfois, quand je prenais les choses trop au sérieux, Doug me prodiguait ses conseils. «Boum Boum, me disait-il, ne viens pas faire ta crise dans le vestiaire après chaque match. Cette attitude devient routinière; elle perdra vite de son efficacité. Nos gars ont 25, 30, 35 ans; bon nombre d'entre eux connaissent bien le hockey. Contente-toi de corriger leurs erreurs. Tu ne peux rien faire d'autre. Tu ne peux pas marquer des buts à leur place, ni empêcher l'adversaire de marquer dans notre filet.»

Doug Harvey était la crème des hommes; il me manque beaucoup.

Quand Gump est parti pour Montréal au milieu de la saison, je l'ai remplacé par Gil Banville, un gardien si brillant que nous avons conservé le premier rang, finissant la saison avec 14 points d'avance sur la seconde équipe, Hershey. Malheureusement, au premier tour des éliminatoires, il nous fallait affronter Rochester, une équipe excellente et très rude. À cette époque-là, les Amerks appartenaient aux Maple Leafs et disposaient d'anciens joueurs de la LNH, comme Bronco Horvath, Eddie Litzenberger et Gerry Ehman. Rochester a remporté quatre victoires en cinq matches, ce qui a marqué du coup la fin de ma première saison d'entraîneur.

À mon premier coup d'essai, j'avais mené mon équipe au premier rang. Pas mal pour un entraîneur débutant! Marlene raconte ainsi notre vie à cette époque:

La carrière d'entraîneur de Boum Boum n'était pas la seule nouveauté dans la famille Geoffrion. C'était la première fois que nous habitions ailleurs qu'à Montréal, la première fois que nous étions éloignés de notre famille, la première fois que j'étais femme d'entraîneur au lieu de femme de joueur.

Toutes les années durant lesquelles Boum Boum a été hockeyeur puis entraîneur, j'assistais aux matches. Mais, durant toute cette période, il n'y a jamais eu de salle réservée aux femmes des joueurs, comme toutes les équipes en ont aujourd'hui. Ainsi, quand nous, femmes des joueurs du Canadien, allions au Forum, nous devions attendre une heure ou deux dans les toilettes publiques des dames

BOUM BOUM

avant de pouvoir gagner nos sièges. Cela n'était pas très agréable, mais au moins, nous étions en bonne compagnie.

À Québec, toutefois, j'étais femme d'entraîneur; je ne pouvais donc plus fréquenter les femmes des joueurs. Malheureusement, il m'était également impossible de fréquenter les femmes des dirigeants, car ceux-ci étaient les propriétaires et mon mari l'un de leurs employés. Par conséquent, même si nous vivions dans la magnifique demeure de Jean Béliveau, je me sentais isolée. À l'époque où Boum Boum jouait, il rentrait de l'entraînement et nous partagions des activités. Désormais entraîneur, ses heures de travail étaient plus longues. Il me fallait aussi me rendre aux matches par mes propres moyens, puisque Boum Boum gardait la voiture toute la journée. S'il me manquait quelque chose dans la cuisine, le repas était retardé jusqu'au retour de Boum Boum et de notre voiture. Il m'a donc fallu m'organiser autrement pour faire le marché et mes autres courses.

Pour notre deuxième saison à Québec, nous ne pouvions plus louer la maison de Béliveau, car il l'avait mise en vente. Nous avons donc emménagé dans un appartement. Nous nous trouvions un peu plus près de la ville, mais les mêmes problèmes de solitude, de voiture et de marché subsistaient. Qui plus est, à cause des travaux de construction exécutés à côté de chez nous, un bruit insupportable m'assourdissait du matin au soir.

Durant la seconde saison, en décembre, j'avais atteint mon seuil de tolérance. Je ne pouvais plus supporter ni le bruit ni la solitude. Nous avons donc placé Linda au pensionnat du couvent Sainte-Agnès. J'ai déménagé mes pénates à Montréal avant la nouvelle année, pour que les garçons puissent commencer le nouveau semestre à leur ancienne école de Montréal.

Cette expérience à Québec avait mis notre famille et notre union à rude épreuve. De retour à Montréal, je me trouvais en terre connue et je pouvais compter sur ma famille et mes amis. Mais Boum Boum et Linda me manquaient terriblement. Je me demandais avec inquiétude si je pourrais jamais m'adapter et apprendre à devenir femme d'entraîneur.

Pour ma seconde saison à Québec, celle de 1965-1966, la fiche de mon équipe a été exceptionnelle, 47-21-4, ce qui nous a de nouveau placés au premier rang de la Division Est, avec 19 points

d'avance sur Hershey. Même si Gump ne gardait plus notre filet, c'était une amélioration de huit points par rapport à la saison précédente. Gary Bauman, notre nouveau gardien, a terminé cette saison avec une moyenne de 2,94. Keke Mortson est devenu le deuxième marqueur de la Ligue américaine.

Je me sentais bien dans mon rôle d'entraîneur, estimant que je pourrais poursuivre ce travail encore une dizaine d'années. Mais les éliminatoires sont arrivées et, de nouveau, nous avons affronté Rochester au premier tour. Les Amerks avaient terminé la saison au premier rang de la Division Ouest, avec un point de moins que nous. Le meilleur marqueur de la Ligue américaine, Dick Gamble, jouait pour eux. En plus, Imlach avait envoyé à ce club bon nombre de joueurs brillants. Gerry Ehman était le troisième marqueur de la LAH, Jim Pappin le quatrième et Mike Walton le sixième. Gary «Suitcase» Smith, qui accèderait plus tard à la LNH, gardait le filet de Rochester.

Que pourrait-on dire? Les Amerks étaient tout simplement trop forts pour nous. Il leur a toutefois fallu six matches au lieu de cinq pour se débarrasser de nous. J'étais déçu parce que j'aurais aimé remporter le trophée Calder pour le championnat des éliminatoires de la LAH. Quoi qu'il en soit, j'avais mené mon équipe au premier rang de sa division deux années de suite. Le propriétaire de mon équipe, Gérard Martineau, semblait satisfait et me donnait l'impression qu'il appréciait ma réussite.

Peu après les éliminatoires, Martineau, qui avait toujours été charmant avec Marlene et moi, nous a invités à dîner chez lui. J'étais fier quand il m'a félicité pour mon travail dans son équipe: «Vous n'avez pas à vous inquiéter pour votre poste», m'a-t-il dit. C'étaient là des paroles réconfortantes de la part du propriétaire. J'étais prêt à retourner à Québec une troisième saison. J'aimais les As à ce point.

Après une soirée des plus agréables, Marlene et moi avons quitté notre hôte et sommes rentrés à notre appartement pour préparer notre retour à Montréal, où nous allions passer l'été. J'avais

tout l'été pour planifier mon avenir, du moins c'est ce que je croyais.

Le lendemain, nous prenions le chemin de Montréal. À une centaine de kilomètres de notre destination, nous avons décidé de nous arrêter pour casser la croûte. Après le repas, tandis que Marlene et les enfants regagnaient la voiture, j'ai acheté le journal pour lire les nouvelles du matin. Je n'en croyais pas mes yeux. À la une de la section des sports, on pouvait lire: «Phil Watson nouvel entraîneur des As de Québec».

J'étais abasourdi, c'est le moins qu'on puisse dire, et blessé. Mais je ne voulais pas que Marlene et les enfants apprennent la nouvelle avant notre arrivée à Montréal. Je me suis donc ressaisi; j'ai plié le journal pour le fourrer dans ma poche, afin que Marlene ne mette pas la main dessus.

Marlene a cru que j'étais distrait, parce que, en temps normal, je lui aurais passé le journal pour qu'elle le lise durant le voyage. L'ayant doucement sorti de ma poche, elle a lu la manchette. Elle est restée sidérée. Nous avons échangé un regard sans rien dire, ne voulant pas perturber les enfants. Je ne me souviens pas d'avoir jamais été plus blessé, ni plus fâché, qu'à cette occasion-là. Je me sentais trahi.

Le lendemain matin, j'ai tout de suite téléphoné à Martineau, qui était «sorti». Je suis resté assis dans mon salon, les yeux rivés sur l'appareil. Je pensais à toutes les blessures que j'avais subies durant ma carrière, ainsi qu'aux copieuses huées que les partisans m'avaient servies en 1955 lorsque j'avais éclipsé le Rocket au championnat des marqueurs. Tout cela m'avait fait mal, mais sûrement pas autant que ce dernier coup. Après deux championnats en saison régulière, je me trouvais soudain sans emploi. Cela n'avait aucun sens.

Cet été-là a été le plus dur de ma vie. Pendant trois mois, j'ai vécu comme un ermite: je ne voulais voir personne, je refusais de jouer au golf, je ne m'adonnais à aucune des activités qui naguère m'avaient tant plu. Je restais assis dans mon jardin à broyer du noir. À 34 ans, j'étais un homme fini.

Après une longue période passée à ressasser mon cauchemar, je me suis mis à réfléchir. Il ne restait sans doute à Toe Blake qu'une seule année à passer derrière le banc du Canadien. Je me suis dit: «Quand Toe sera parti, c'est moi qui aurai son poste. J'effectuerai un retour.» Me rappelant les paroles de David Molson, j'ai pris rendez-vous avec lui. Après tout, c'est lui qui m'avait conseillé d'aller acquérir de l'expérience à Québec pour pouvoir devenir entraîneur dans la LNH.

Un autre choc m'attendait. Au cours de notre rencontre, Molson m'a dit: «Boum Boum, pour l'instant, le seul poste que nous pouvons t'offrir, c'est celui d'entraîneur du Canadien junior.» C'était un pas en arrière pour moi. J'avais remporté deux championnats à Québec, et tout ce que le Canadien pouvait m'offrir, c'était un club junior, à 6000 \$ par an! Je n'ai pas mâché mes mots: «Si c'est le seul poste que vous pouvez m'offrir, je mets un terme à ma retraite. Je reviens en tant que joueur. Je ne sais pas si vous pouvez ou non me protéger, mais je reviens!»

J'étais furieux du traitement que m'infligeait Molson. Je regrettais d'avoir perdu deux ans à Québec alors que j'aurais pu jouer. Je savais que j'en étais encore capable. À mon avis, le Canadien n'allait pas me protéger au cours du repêchage, parce qu'il m'avait remplacé par Cournoyer. Je serais donc disponible pour les autres clubs.

La nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre. Harold Ballard m'a téléphoné pour me demander de jouer à Toronto. Du fait que Punch Imlach dirigeait toujours ce club, j'étais sûr de pouvoir m'intégrer aux Maple Leafs, d'autant plus que Punch avait toujours aimé faire appel à des joueurs vétérans.

«M. Ballard, lui ai-je répondu, je serai heureux de patiner pour Toronto, mais je veux un contrat de quatre ans.» Il m'a répondu qu'il m'accorderait un contrat de 10 ans si je le voulais, et qu'il m'engagerait le soir même.

Boum Boum chez les Maple Leafs! Quel bonheur! Je gagnerais trois fois plus d'argent qu'avec le Canadien. Mais il y avait une

attrapé. Les Rangers avaient terminé la saison au dernier rang et avaient priorité sur Toronto au repêchage. J'ai fait part de mes inquiétudes à Harold; celui-ci m'a dit qu'il en discuterait avec le directeur général de New York, Emile Francis.

Souhaitant aller à Toronto, j'ai téléphoné à Francis pour lui demander de ne pas me choisir: «Je vais être honnête avec vous. J'ai les genoux et le dos en compote. Je ne serais d'aucune utilité à votre équipe.»

Francis était un vieux renard. Il n'appréciait ni Ballard ni les Leafs. Entêté, il voulait à tout prix que je porte l'uniforme des Rangers. «Je me fiche pas mal que tu arrives à New York en fauteuil roulant. Nous n'allons pas te laisser filer entre nos doigts. Je vais faire de toi un Ranger.»

Il a tenu parole.

Pour la première fois de ma carrière dans le hockey professionnel, je ne porterais pas les couleurs du Canadien de Montréal. Après 14 ans passés au sein de cette équipe! En repensant à cette période de ma vie, il m'a bien fallu conclure qu'elle avait été faite de hauts et de bas, les bas l'emportant parfois sur les hauts.

Une fois repêché par Francis, je lui ai téléphoné: «J'ai changé d'idée. Je viendrai à New York, et je peux vous garantir, Emile, que votre équipe accédera aux éliminatoires. Je vais la faire changer d'attitude.»

Pour moi, la question était alors de savoir si je pouvais ou non me remettre en forme et rester à la hauteur des jeunes joueurs de l'équipe. J'ai travaillé comme un forcené tout l'été 1966, puis je me suis présenté au camp d'entraînement où, à certains moments, j'ai cru que j'allais mourir. Ces premières journées ont été pénibles. Mais j'avais survécu à d'autres difficultés dans le passé. Six semaines après une intervention d'urgence nécessitée par ma perforation intestinale, j'étais retourné sur la patinoire et j'avais marqué. J'avais joué malgré des os fracturés et des muscles déchirés. Même si tous ces aléas m'avaient laissé de nombreuses cicatrices, je les considérais comme une preuve d'invulnérabilité.

Pourtant, j'étais d'avis qu'un hockeyeur ne doit pas endosser son uniforme s'il n'est pas en excellente santé. Je l'avais fait dans le passé et l'avais chaque fois regretté. Comment expliquer que j'aie pris ces risques? Peut-être que, quand il s'agissait de hockey, Boum Boum n'était pas un homme normal.

J'avais 35 ans. Je n'avais pas joué depuis deux ans. Il n'est donc pas surprenant que le camp d'entraînement ait été pour moi une expérience douloureuse. Je me rappelais ce que Bill Head, le physiothérapeute du Canadien, avait un jour dit à mon sujet: «De tous les hockeyeurs que j'ai soignés, aucun n'a été si souvent disposé à jouer malgré les blessures. Son seuil de tolérance à la douleur est trop élevé, et cela lui fait du tort.»

Quand Emile Francis m'a demandé de signer un contrat, je l'ai prié d'attendre un peu: «Laissez-moi d'abord essayer de joindre les rangs de l'équipe. Si j'y parviens, je signerai.» Mais Emile voulait que je signe le contrat immédiatement. Je lui ai demandé ce qui se produirait si, après avoir signé le contrat, je n'entrais pas dans l'équipe. Francis a ri: «Eh bien, nous devons quand même te payer!» Je me suis aussi mis à rire, en lui demandant: «Où est-ce que je dois signer?»

Il faut comprendre que, d'une part, je savais que je pouvais jouer, mais que, d'autre part, je craignais de projeter une mauvaise image. J'ai survécu au camp, mais je n'étais pas encore entré dans l'équipe. J'étais conscient qu'il me fallait me préparer pour le cas où je ne serais plus à même de jouer dignement dans la LNH. Je ne souhaitais pas susciter la pitié.

Plus j'observais l'équipe, plus j'étais convaincu que ces joueurs avaient l'étoffe de champions. Un joueur en particulier me fascinait: le jeune ailier droit Rod Gilbert. Je l'appréciais parce que nous avions beaucoup de points en commun. Nous étions tous deux montréalais. Rod avait grandi dans mon quartier; nos deux familles se connaissaient; je l'avais même rencontré durant mes beaux jours chez le Canadien, alors qu'il était un tout petit hockeyeur aspirant qui m'idolâtrait.

Comme moi, Rod était passé directement des juniors à la LNH. Voilà que nous étions tous deux devenus des Rangers. Dans le vestiaire, j'étais toujours assis à côté de lui. Un jour, je l'ai étonné en lui disant: «Tu sais, Rod, je vais marquer plus de buts que toi cette saison.» Il m'a regardé en riant. Je lui avais dit cela parce que je savais qu'il pouvait marquer et que je voulais le stimuler. C'est ce que j'ai toujours fait avec les joueurs que j'avais l'impression de pouvoir aider.

Vic Hadfield était un gros ailier gauche qui avait mis au point un puissant tir avec son bâton dont la lame était en forme de banane. L'ennui, c'est qu'il tirait aussi souvent dans les gradins que sur la patinoire. Vic avait le sens de l'humour. Je le taquinais: «As-tu déjà vu un endroit où le filet se trouve au troisième balcon? Es-tu aveugle?» Il faut croire que sa vision s'est par la suite améliorée, car il a marqué 50 buts durant la saison 1971-1972!

Je n'avais pas encore joué un match pour New York qu'on parlait déjà de moi comme d'un héros local. Le chroniqueur du *New York Post*, Maury Allen, écrivait de moi: «Il est à la fois Mickey Mantle, Y.A. Tittle, Bob Cousy et Stan Musial.»

Au camp d'entraînement, un jour que j'entrais dans le vestiaire, un photographe a braqué son appareil sur moi. «Je n'ai encore rien fait, lui ai-je dit. Pourquoi prendre ma photo? Attendez un peu; peut-être que je n'entrerai pas dans l'équipe.» Il s'est éloigné de moi. Je lui ai donné un petit coup de gant dans les côtes et lui ai dit, plus gentiment cette fois: «Je vous verrai au rez-de-chaussée. Vous voulez quelques photos du vestiaire?»

Plus je connaissais Emile, plus je voulais jouer pour lui. En observant notre formation, je me rendais bien compte qu'elle pouvait faire des étincelles. J'ai dit à Emile: «Avec toute la puissance dont nous disposons, il ne fait aucun doute dans mon esprit que cette équipe peut accéder aux éliminatoires. Regardez les joueurs, du gardien (Ed Giacomin) au dernier des gars assis sur le banc. Quelle qualité!»

J'ai graduellement remonté la pente au camp d'entraînement, surtout parce que j'étais très motivé. J'avais de la motivation à

revendre. Non seulement la réputation de Boum Boum Geoffrion était en jeu, mais j'avais une famille dont il me fallait prendre soin. Avec trois enfants et une femme, un hockeyeur devient vite plus déterminé. Marlene aussi était motivée:

J'avais bien des choses à prouver, moi aussi, notamment que l'expérience de Québec avait servi à quelque chose, que je pouvais survivre et avoir un foyer chaleureux ailleurs qu'à Montréal. Cette première saison à New York, Boum Boum et moi avons loué un appartement à Glen Oaks, dans Queens. Je ne l'oublierai jamais. Un jour, Jeannette Goyette et moi, assises dans la cuisine, avons vu des douzaines de blattes qui grouillaient sur les murs. Nous avons nettoyé l'appartement de fond en comble et avons fait appel à des exterminateurs.

Quand les femmes des joueurs assistaient aux matches, elles formaient une véritable famille. Toutes les années où Boum Boum a joué à Montréal, je n'ai jamais rendu visite aux autres femmes. J'avais été très proche de Lucille Richard et de Marie-Claire Bouchard, mais c'était différent à New York. Les femmes des Rangers se rendaient visite constamment, surtout parce que la plupart vivaient dans le même quartier de Long Island. La deuxième année, nous avons donc déménagé à cet endroit et je me suis liée d'amitié avec plusieurs femmes de joueurs.

Au Garden, six places de stationnement seulement étaient réservées aux femmes de joueurs; nous recourions donc au covoiturage pour nous y rendre. Un jour, Marilyn Howell m'a téléphoné: «Marlene, c'est à ton tour.» Je vous jure que cela a été une lourde épreuve. J'avais de la difficulté à m'orienter dans New York, ce qui ne m'était jamais arrivé ailleurs. Je partais conduire Boum Boum à l'aéroport La Guardia et, je ne sais comment, j'arrivais à l'aéroport Kennedy! Un jour, j'ai quasiment abouti au Connecticut; j'ai pu rentrer à la maison grâce à un policier patrouilleur qui a eu pitié de moi. Mes difficultés d'orientation dans Long Island ou dans Yonkers, où j'allais conduire mes fils à leur patinoire, sont devenues légendaires. Comme précaution, j'avais montré à Linda, alors âgée de 13 ans, comment faire du pain perdu. Ainsi, si je ne rentrais pas de l'aéroport à temps pour cuisiner le souper, elle confectionnait ce mets pour elle et ses frères. Laissez-moi vous dire que du pain perdu, ils en ont mangé!

BOUM BOUM

Le grand soir était arrivé: j'irais dans la grande ville. Je suis allée chercher les autres femmes, nous sommes parties... et nous sommes arrivées. À part le fait d'avoir oublié d'allumer mes phares dans le tunnel, tout a bien été. Mais j'avais les nerfs tellement tendus que, après avoir garé la voiture, je me suis précipitée dans les toilettes du Garden, où j'ai vomi tout mon dîner!

Si je suis entré dans l'équipe, c'est grâce au mérite. Mais je n'étais pas encore solide, ni dans ma tête ni sur mes jambes. Durant ma première période en tant que Ranger, je n'étais pas tout à fait sûr de moi. J'ai toutefois fini par me sentir mieux. Il m'a fallu une douzaine de matches pour retrouver mon cerveau de joueur. J'avais regagné mon assurance et trouvé un second souffle. Heureusement, les partisans des Rangers ont été patients et m'ont soutenu dès le départ. Durant mon premier match au vieux Madison Square Garden, tandis que nous avions l'avantage numérique, j'ai préparé un but. J'ai ainsi gagné le cœur de nos partisans et celui de mes coéquipiers.

La différence d'attitude est étonnante entre un club comme le Canadien, gagnant de cinq coupes Stanley coup sur coup, et un club comme les Rangers, qui n'avait pas mis la main sur la coupe depuis 1940. Il me fallait constamment y aller de mes petits laïus d'encouragement auprès de mes coéquipiers, qui savaient que je ne leur mentais pas. De retour sur la patinoire de la LNH, je ne voulais pas faire partie d'une équipe perdante.

L'un de mes meilleurs monologues d'encouragement, je l'ai prononcé dans le vestiaire, à la suite d'un match d'entraînement. Après avoir regardé chacun des joueurs assis sur le banc — Jean Ratelle, Rod Gilbert, Bob Nevin, Red Berenson, Orland Kurtenbach, Camille Henry, Jim Neilson, Rod Seiling et Arnie Brown —, je me suis levé et je leur ai dit:

Je ne peux croire que vous n'êtes pas capables d'accéder aux éliminatoires. Je comprends tout à fait que, après une longue série de défaites, vous en soyez venus à vous considérer comme des perdants. Mais laissez-moi vous dire ceci: je ne suis pas venu ici pour

DE QUÉBEC À NEW YORK

jouer dans une équipe perdante. Je suis venu prouver une chose: que les Rangers sont assez bons pour accéder aux éliminatoires.

À cause de mes petits sermons, il me fallait moi aussi produire des résultats. Je devais prêcher par l'exemple. Durant les tournées, j'ai marqué pour les Rangers durant tout le mois d'octobre, mais je n'arrivais pas à marquer sur notre propre patinoire. Le 6 novembre, nous avons reçu les Maple Leafs. Le moment était venu de me distinguer. À la fin de la deuxième période, après avoir purgé une pénalité de deux minutes, je suis descendu sur la glace. La rondelle s'est retrouvée au bout de mon bâton. J'ai fait une échappée du centre de la patinoire jusqu'au filet adverse. Mes jambes battaient la glace comme dans le bon vieux temps à Montréal. Je me suis dit: «Tu dois marquer!»

Bruce Gamble protégeait le filet de Toronto. J'avais joué contre lui assez souvent pour savoir ce que je devais faire, et je l'ai fait. J'ai fait une feinte de la tête, il s'est déplacé d'un côté; j'ai fait une autre feinte, Gamble s'est contorsionné comme un bretzel. Bang! J'ai décoché la rondelle dans le filet.

Je n'oublierai jamais ce qui est arrivé ensuite, même si je ne l'ai pas bien compris. J'ai reçu la plus grande ovation de ma vie. Les spectateurs se sont levés et m'ont acclamé durant de longues minutes, plus fort qu'à l'occasion de mon 50^e but en une saison. En balayant les gradins du regard, j'ai vu tous les spectateurs debout qui ne cessaient d'applaudir. Après être resté cinq minutes sur le banc, je suis redescendu sur la patinoire pour saluer la foule, dont les acclamations ont alors redoublé d'enthousiasme.

Ce que je vais vous dire risque de vous paraître exagéré, mais ce ne l'est pas. L'ovation dont j'ai fait l'objet après avoir marqué mon premier but pour les Rangers a été pour moi la plus grande joie de toute ma carrière. En outre, l'accueil que m'ont réservé les partisans et les médias de New York dépassait de loin mes rêves les plus fous. On aurait dit que la ville m'appartenait.

Bien entendu, ce n'était pas Jean Béliveau qui jouait au centre ni Bert Olmstead à l'aile gauche; mais Francis avait

BOUM BOUM

formé un trio plutôt bon. Mon centre était Earl Ingarfield, qui avait patiné avec Andy Bathgate et Dean Prentice, et qui savait ce qu'il faisait. Mon ailier gauche était nul autre que Reggie Fleming, celui-là même qui avait terrorisé le Canadien durant les éliminatoires de 1961, quand il n'était encore qu'un freluquet à Chicago. Reggie, désormais vétéran de la coupe Stanley, jouait dur et exécutait de beaux jeux. Il me faisait penser à Eddie «dégagez-la-voie» Shack, en ce que l'on ne savait jamais à quoi s'attendre de lui vu qu'il bondissait un peu partout sur la patinoire.

Une fois mon rythme de croisière atteint, mes coéquipiers ont commencé à croire en moi et en eux-mêmes. Rod Gilbert était l'un de ceux-là. Il m'a dit un jour: «Boum Boum, si tu arrives à donner ce petit quelque chose de plus après toutes ces années, moi aussi je le peux.» Rod est devenu le meilleur marqueur de notre équipe, avec 28 buts en 64 matches.

Francis était heureux de m'avoir convaincu de rejoindre les rangs des Rangers. Il a déclaré aux médias: «Boum Boum a l'attitude d'un gagnant. Il ne peut la perdre, pas plus qu'il ne peut perdre son tir extraordinaire. C'est quelque chose qui fait partie de lui et qui déteint sur tous ses coéquipiers.»

Quelle qu'en ait été la raison, ma présence dans l'équipe avait sur elle un effet catalyseur. Un an plus tôt, les Rangers avaient terminé la saison au dernier rang, avec une maigre fiche de 47 points. Après mon arrivée, ils ont accédé aux éliminatoires et accumulé 25 points de plus que la saison précédente. J'ai joué 58 matches, marqué 17 buts et fait 25 passes décisives. Un total de 42 points en 58 matches, pas mal pour un «vieux»!

Nous avons terminé la saison au quatrième rang. Mais le Canadien, au deuxième, n'avait que cinq points d'avance sur nous. Quand je suis retourné au Forum pour y jouer en tant que Ranger, les spectateurs ont été équitables envers moi. Les vrais partisans, ceux qui connaissaient ma situation, me soutenaient à cent pour cent. Mais certains d'entre eux ne m'avaient pas encore pardonné

d'avoir remporté le championnat des marqueurs en 1955 à la place du Rocket.

Avant de descendre sur la glace du Forum dans mon uniforme de Ranger, je savais que les réactions des spectateurs seraient partagées. J'ai averti Marlene: «Il est certain que 50 % à 75 % des spectateurs vont me huer.»

J'avais bien des raisons de sourire, surtout après la passe de notre défenseur, Jim Nielson, qui m'a permis de marquer un but contre Charlie Hodge. Ceux qui étaient déjà fâchés contre moi ont dû être furieux quand ils m'ont vu plonger la main dans le filet du Canadien pour récupérer «ma» rondelle.

J'ai marqué deux buts ce soir-là, tandis que John Ferguson était à mes trousses. Avant la mise au jeu, j'ai mis Fergie en boîte: «Toe commet la plus grande erreur de sa vie. Tu ne peux pas me mettre en échec.» Et je le lui ai prouvé. Il se trouvait sur la patinoire quand j'ai marqué deux fois; il ne m'a plus adressé la parole le reste de l'année.

Nous avons battu Montréal 6 à 3, 4 à 3 et 5 à 0. J'ai marqué trois buts et fait huit passes menant à un but. J'avais accumulé 11 points en jouant contre Montréal, la meilleure marque dans mon équipe.

J'aimais vraiment jouer pour Emile Francis. C'était une boule de feu qui connaissait le hockey sur le bout des doigts. Je lui attribue une grande partie de notre réussite durant l'année 1966-1967. Il savait quand il fallait apporter des changements à la formation et il a tout mis en œuvre pour faire d'une équipe perdante une équipe gagnante.

Le hasard a voulu que nous affrontions le Canadien au premier tour des éliminatoires. Montréal nous a balayés en quatre matches, mais le jeu n'a pas été aussi inégal que les statistiques le laissent croire. Nous avons donné le meilleur de nous-mêmes à chaque match; la chance n'était simplement pas avec nous.

Au Forum, le Canadien nous a battus 6 à 4 et 3 à 1. Au Madison Square Garden, nous avons perdu le troisième match 3 à 2. Le

déroulement du quatrième match prouve bien que la chance nous boudait.

Nous étions à égalité 1 à 1 au début de la période de prolongation. Red Berenson, qui jouait pour nous, se dirigea de l'aile gauche vers le filet adverse. Il exécuta un magnifique tir frappé en direction du coin droit. Rogatien Vachon était battu d'avance. Malheureusement, la rondelle heurta le poteau et dévia vers les Canadiens. John Ferguson s'en empara immédiatement. Il patina lourdement autour de notre défenseur, Arnie Brown, puis tira droit dans le filet de notre Giacomin. L'horloge marquait 6:28; j'étais officiellement en vacances.

Quelles vacances! Il m'a fallu deux bons mois pour récupérer. J'avais mal au dos, aux jambes, partout. En réalité, je n'étais pas en très bonne santé, mais j'avais demandé à Marlene de n'en parler à personne. Je ne voulais pas me plaindre, craignant que la direction y trouve un prétexte pour ne pas me redemander.

Ma femme et moi avons eu une bonne conversation. J'en suis arrivé à la conclusion suivante: «Marlene, j'ai marqué plusieurs buts. Je vais tenter de jouer encore une saison.»

Pourquoi ai-je mis ma santé en danger?

Il faut connaître le cœur d'un athlète professionnel. L'adrénaline me sortait par tous les pores et je savourais l'adulation des fans de New York. J'aimais toutes les dimensions de la vie à New York, pas seulement le hockey. Plus que tout, j'aimais la manière dont mon équipe s'était ressaisie. Je sentais qu'elle m'appréciait. Donnie Marshall avait même déclaré: «Si on me demandait de nommer un seul élément qui ait transformé les Rangers, je dirais que c'est Boum Boum Geoffrion. Ce gars-là, c'est un champion!»

Je savourais la vie. New York était une ville extraordinaire. Les Rangers formaient une équipe stimulante. J'adorais patiner au Madison Square Garden, où les spectateurs connaissaient le hockey aussi bien que n'importe où. Si vous travailliez fort, ils ne vous causaient pas de problème. Mais si vous vous relâchiez, ils vous le faisaient savoir. Je me suis rendu compte que les partisans de New

DE QUÉBEC À NEW YORK

York étaient des gens amicaux, tout comme les habitants de Long Island, où nous vivions.

Nous formions une grande famille. Si Marlene ou moi allions au magasin du coin, les gens nous reconnaissaient. Si nous avions une difficulté quelconque, on nous téléphonait pour nous offrir de l'aide. Les voisins venaient nous dire bonjour, uniquement pour que nous nous sentions chez nous.

Même s'il nous semblait que notre vie à New York serait temporaire, nous nous y étions fait de nombreux amis. Tout me poussait à vouloir jouer une deuxième saison à New York.

CHAPITRE 18

ADIEU BROADWAY!

C'ÉTAIT bien moi. D'une part, j'étais gai comme un pinson en attendant l'ouverture du camp d'entraînement. Ayant commencé à me mettre en forme le 1^{er} août 1967, j'étais presque sur-entraîné au début du camp. D'autre part, mon ulcère recommençait à me gêner. Il m'avait fait souffrir du temps où je jouais à Montréal, mais personne n'était au courant. Les amateurs de hockey qui disaient alors que j'étais souvent d'humeur maussade ignoraient que j'étais malade.

Un jour, je ne sentais pas mon ulcère; le lendemain, il me rongea. Je ne souhaite un ulcère hémorragique à personne. Au camp d'entraînement de 1967, j'avais l'impression d'avoir avalé un tisonnier rougi au feu. Mes coéquipiers essayaient de me faire dire des plaisanteries, mais comment aurais-je pu être drôle quand la douleur me faisait monter les larmes aux yeux?

Je ne voulais pas révéler à Emile mes problèmes de santé; j'espérais qu'ils ne nuiraient pas à la qualité de mon jeu durant la saison 1967-1968. Au cas où vous l'ignorerez, c'était la première année de l'expansion de la LNH, qui était passée de 6 équipes

à 12. Nous devions dès lors aller jouer dans six nouvelles villes: Philadelphie, St. Louis, Oakland, Los Angeles, Pittsburgh et Bloomington. Ce n'était plus la même chose.

Je faisais moins d'étincelles que durant ma première année à New York, mais j'ai fait ce que j'ai pu pour aider mon équipe, du moins pour ne pas lui nuire. Nous sommes arrivés au deuxième rang de la Division Est (les six équipes d'origine de la LNH), quatre points seulement derrière le Canadien. En 59 matches, j'ai marqué 5 buts et fait 16 passes.

Au premier tour des éliminatoires, nous avons affronté Chicago, qui était au quatrième rang. Le 4 avril 1968 demeure une date charnière dans ma vie. C'était la date du match d'ouverture et la dernière fois que j'ai patiné sur la glace de la LNH.

La soirée avait bien commencé. Nous savions que nous étions plus forts que les Black Hawks et le leur avons prouvé en les battant 3 à 1. J'ai préparé le but gagnant en m'élançant du côté droit de la patinoire, puis en faisant une passe parfaite à Harry Howell. Celui-ci a marqué dans le filet de Denis DeJordy.

Voilà la bonne nouvelle. La mauvaise, c'est que le défenseur Doug Jarrett, de Chicago — 24 ans, 200 lb —, s'est abattu sur moi et que je me suis affaissé sur la glace. J'ai eu tout d'un coup la nausée. Je me suis relevé. En arrivant au banc, je me suis mis à cracher du sang.

Francis m'a observé, puis m'a dit: «Boum Boum, tu deviens bleu. C'en est assez. Tu dois renoncer au hockey!» Je l'ai regardé, l'air incrédule. Nous étions en pleines éliminatoires, peut-être mes dernières. «Attendons que je finisse ce match», lui ai-je répondu.

C'était l'instinct qui me faisait parler. Je voulais montrer à mes coéquipiers que je ne les laissais pas tomber. Après le match, dans le vestiaire, je me suis senti mieux et j'ai commencé de nouveau à faire le pitre. Un reporter interviewait Ron Stewart; je me suis immiscé dans leur conversation pour plaisanter. Mais, plus tard, mon estomac m'a fait mal. Je n'avais pas besoin qu'un médecin me dise ce qui n'allait pas. Je ne le savais que trop.

ADIEU BROADWAY!

Le lendemain, à contrecœur, je me suis rendu dans le bureau de Francis. «Je ne voulais pas le reconnaître, lui ai-je dit, mais je ne vais pas bien. Les éliminatoires sont peut-être finies pour moi.» Francis m'a répondu: «C'est bien ce que je pensais. Nous te ferons voir les meilleurs spécialistes de New York pour soigner ton estomac.» J'ai souri en lui disant que, si c'était le cas, je pourrais certainement jouer une autre saison. «Oublie cela, a fait Francis en hochant la tête. L'année prochaine, tu seras notre entraîneur.»

Les médecins m'ont dit que je souffrais d'un ulcère duodénal qui saignait et que, si des saignements importants se reproduisaient, je serais dans de mauvais draps.

Avant le deuxième match, à la patinoire d'entraînement de New Hyde Park, tout le monde me disait que j'avais l'air bien. J'ai répondu: «En dedans, cela ne va pas si bien.»

J'espérais que l'équipe continuerait sur sa lancée malgré mon absence, mais cela n'a pas été le cas. Après deux matches victorieux, les Rangers ont perdu les quatre suivants. Plus tard, un reporter m'a demandé si je jouerais encore. Je ne voulais pas annoncer de décision définitive. La seule idée de prendre ma retraite me faisait frémir. «L'an prochain, lui ai-je répondu, je ne sais pas ce qui arrivera. Il faut attendre.»

Je n'ai pas dû attendre très longtemps. Les chirurgiens m'ont enlevé une bonne partie de l'estomac. J'ai su alors que je ne jouerais plus jamais. Ma carrière était finie pour de bon. Je ne souhaitais pas que mon état s'aggrave, ni que ma famille s'inquiète pour moi.

Je suis devenu l'entraîneur des Rangers en juin 1968. J'avais joué au hockey assez longtemps pour savoir comment traiter mes hommes. Mais je savais aussi ce qu'il fallait pour gagner. «Avec les gars qui forment notre équipe, ai-je dit à Francis, nous pouvons accéder aux éliminatoires. Vous seriez étonné de voir jusqu'où nous pourrions aller si nos joueurs donnaient un coup de collier. Je peux les pousser.» Francis était d'avis qu'il me fallait trouver un leader parmi les joueurs pour me succéder. «Rod Gilbert peut être

ce leader, lui ai-je répondu, et il peut marquer 50 buts tout comme moi.»

Avant le début du camp d'entraînement, j'ai entendu beaucoup de commentaires négatifs sur mon potentiel d'entraîneur, mais je les ai ignorés. Je me savais capable de jouer ce rôle; je l'avais prouvé à Québec. L'expérience m'avait appris que l'entraîneur ne doit pas essayer d'être l'homme le plus populaire du vestiaire. Je partais du principe qu'il ne faut pas changer le style des joueurs, mais simplement leur donner confiance en eux-mêmes. Ce principe avait été efficace du temps où je jouais avec eux; j'étais persuadé qu'il le serait encore, avec moi comme entraîneur. Le gars qui ne voudrait pas jouer pour moi ne ferait pas long feu dans mon équipe.

Notre camp d'entraînement s'est ouvert en septembre 1968 à Kitchener, en Ontario. Il était prévu que le premier match d'entraînement aurait lieu au Memorial Auditorium, avec les membres des équipes-pépinières de Buffalo et d'Omaha. J'étais aussi excité qu'un enfant à son premier jour d'école. Vous l'auriez été aussi si cela avait été votre première expérience d'entraîneur auprès d'une équipe de la LNH.

Les joueurs s'élançaient d'un bout à l'autre de la patinoire. L'un d'eux, Wayne Larkin, un joueur qualifié âgé de 29 ans, avait joué contre mon équipe quand j'étais à Québec. C'était un bon joueur de la Ligue américaine qui, comme beaucoup d'autres de son âge, faisait une dernière tentative pour accéder à la LNH. Il y avait peu de chances que cela réussisse, mais au moins il essayait.

Larkin patina sur toute la longueur de la glace puis s'affaissa soudain. Pendant une seconde, je me rappelai le jour où j'avais subi une perforation de l'intestin à la suite d'une collision avec André Pronovost, et que mes coéquipiers avaient cru que je faisais le pitre. Larkin ne plaisantait pas lui non plus. Les autres joueurs s'en rendirent vite compte et crièrent: «Appelez un médecin!» Je sautai par-dessus la bande pour me précipiter de l'autre côté de la patinoire. Avant que je parvienne auprès de

ADIEU BROADWAY!

Larkin, l'un des soigneurs lui avait mis des sels sous les narines. Larkin ne réagissait pas. J'avais le sentiment qu'il fallait agir, et agir vite. Je me plaçai au-dessus de lui et commençai à lui masser le cœur.

Longtemps auparavant, j'avais appris que, dans de telles situations, il fallait travailler sur le cœur. Je l'avais fait une fois en Floride, après avoir tiré un nageur de l'eau. Cette fois-là, il avait été trop tard pour le noyé. J'espérais qu'il en serait autrement pour Larkin.

Je ne pus le sauver. Les médecins annoncèrent plus tard qu'il avait été terrassé par une thrombose coronaire massive. La première heure de mon premier jour au poste d'entraîneur des Rangers, un homme était mort dans mes bras. Cette tragédie laissait-elle présager ce que serait la saison suivante?

Après une nuit d'insomnie, je me suis rendu à la patinoire, où j'ai rassemblé mes joueurs. Le souvenir de Larkin entraînait en conflit avec ma conviction qu'il fallait imposer de rudes exercices à mes joueurs. Comme moi, tous mes hommes pensaient à la jeune victime. Inutile de dire que cet accident nous avait tous ébranlés. Mais, malgré l'horreur de la situation, je devais tout faire pour que mon équipe se ressaisisse. Les Rangers n'avaient pas gagné la coupe Stanley en 28 ans; leurs partisans s'impatientaient. Du fait que New York avait été incapable d'exploiter une avance de deux matches sur Chicago durant les éliminatoires de 1968, j'étais convaincu que les Rangers avaient perdu confiance en eux-mêmes. Il me fallait leur apprendre à ne pas craindre les autres équipes; mais je devais d'abord leur faire reprendre la forme.

Après quelques jours, j'ai constaté que les joueurs commençaient à bien réagir à cette approche. Ils appréciaient le fait que je n'essayais pas de modifier leur style. Je me contentais de dire aux meilleurs tireurs qu'ils devaient tirer plus souvent au lieu d'attendre la situation idéale. J'étais très heureux. J'avais recouvré la santé, ainsi que mon sens de l'humour, ce que mes joueurs appréciaient même si je leur imposais des exercices exténuants.

Un jour où je les faisais patiner d'un bout à l'autre de la glace, Vic Hadfield, qui était par ailleurs un golfeur sensationnel, m'a demandé combien de temps encore ils devraient s'entraîner. «Vic, lui ai-je répondu, sur le parcours de golf, demandes-tu au pro combien de trous tu vas jouer?» Hadfield a ri. Quelques minutes plus tard, j'ai sifflé pour arrêter le jeu. J'ai alors expliqué, en français, au centre Jean Ratelle que ses pieds étaient mal placés pour la mise au jeu. «En anglais, s'il vous plaît!» a couiné Hadfield. Pour que nous puissions tous apprendre.» Un reporter, témoin de cet échange, m'a plus tard demandé: «Cela signifie-t-il que le vestiaire sera bilingue?» Je lui ai répondu on ne peut plus sèchement: «Strictement anglais!»

L'équipe est rentrée à New York le 29 septembre 1968 pour jouer deux matches hors concours contre Montréal et Toronto. J'ai soupé à la maison, mais Marlene savait qu'elle avait perdu son temps à préparer le repas. Je n'arrivais pas à manger, ni à dormir. J'étais plus nerveux que du temps où je jouais.

Un journaliste m'a demandé ce qui n'allait pas: «Si cette équipe ne réussit pas, lui ai-je répondu, qui croyez-vous sera congédié le premier?» L'après-midi, je me suis rendu au Madison Square Garden, où j'ai rencontré Toe Blake, l'entraîneur du Canadien, qui venait tout juste de prendre sa retraite. (Son poste, que j'avais convoité, avait été confié à Claude Ruel, ancien candidat défenseur qui, ayant perdu un œil, était devenu entraîneur des équipes juniors de Montréal.) Je n'en croyais pas mes yeux. Toe était comme un enfant. Je ne l'avais jamais vu ainsi auparavant. Les dernières années où il avait été entraîneur, il était triste et irritable. Je me suis demandé si le métier d'entraîneur dans la LNH avait cet effet sur tous.

Nous avons battu le Canadien, mais Toronto l'a emporté sur nous. J'ai donc dû prendre ma première grande décision d'entraîneur. Francis avait un défenseur, Al Hamilton, sur qui l'on avait fondé beaucoup d'espoir, mais qui s'était révélé décevant. Il ne m'avait nullement impressionné au camp d'entraînement, contrai-

ADIEU BROADWAY!

rement à un jeune homme dont je n'avais jamais entendu parler auparavant, Brad Park, qui avait été l'un de mes meilleurs défenseurs.

Je savais que Francis voulait garder Hamilton, mais je savais aussi que Park était un meilleur défenseur. Nous avons décidé de garder le premier et de laisser le second acquérir un peu d'expérience dans notre équipe de ligue mineure de Buffalo. Hamilton jouait à la défense quand nous avons ouvert la saison à Chicago, le 13 octobre 1968.

Mes débuts d'entraîneur n'ont certes pas été désastreux, mais ils n'ont pas été extraordinaires non plus. Nous avons été battus 5 à 2. Tout a mal été. Les deux jours précédant ce match, nos joueurs s'étaient exercés à tirer, mais le soir de la rencontre, personne n'a tiré. En outre, ils ne patinaient pas beaucoup et négligeaient les mises en échec arrière.

Le match n'a pas été une catastrophe totale. Bob Nevin, solide ailier droit, a marqué deux buts pour nous, et Harry Howell a brillé à la défense. Reggie Fleming était un gars formidable, autant sur la patinoire qu'avec les enfants, le public et les joueurs. Il était drôle et dur, comme le prouve cette anecdote. Nous affrontions le Canadien au Garden. Vous savez que Ferguson n'avait jamais perdu de combat contre quiconque. Eh bien, ce soir-là, il en a perdu un. Lui et Fleming se sont bagarrés. Fleming a encaissé les pires coups sans tomber. Non seulement a-t-il accumulé plus de points que Ferguson, mais il l'a fait saigner du nez. Ce fut un affrontement mémorable.

Fleming n'était pas un joueur au talent naturel, mais il venait jouer match après match. Un jour, à l'entraînement, je l'ai taquiné: «Reggie, ton tir est si faible que, s'il n'y avait pas de filet, ta rondelle ne se rendrait même pas au bout de la patinoire.»

Cet homme qui avait le cou d'un joueur de football était un dur à cuire dont il fallait se méfier quand il était fâché. Mais sa voix haut perchée détonnait avec son apparence bourrue.

Orland Kurtenbach, un gros centre, ne se mettait pas facilement en rogne, mais, une fois en colère, il se battait comme un

boxeur professionnel. Kurt patinait avec fluidité et aisance, mais il était incapable de tirer. Un jour, je lui ai dit: «Je vais me mettre devant le filet, Kurt, et je vais arrêter ta rondelle avec mes mains nues.» Je me suis placé dans le rectangle du gardien; Kurt a tiré, mais il a raté le filet.

Je n'avais pas à me plaindre de lui, car il me donnait tout ce qu'il avait. Mais d'autres joueurs me mettaient hors de moi parce qu'ils n'exploitaient pas tout leur potentiel. Jimmy Neilson en est un bon exemple.

Il avait grandi en Saskatchewan, et on l'appelait «le Chef» parce qu'il était autochtone. Il exécutait de belles montées et maniait bien la rondelle; en plus, il était énorme: 6 pi 2 po, 200 lb! À mes yeux, il avait le potentiel pour égaler Ray Bourque, parce que, de tous les grands gaillards que j'avais connus, c'était le plus habile. Il pouvait tirer et exécuter des jeux gagnants.

En ce qui concerne mon gardien, c'était une autre histoire. J'avais connu Eddie Giacomin lorsqu'il était dans la Ligue américaine. En outre, quand je jouais pour le Canadien, nous avions un jour affronté les Reds de Providence, dont il était le gardien, dans un match hors concours. Mais je ne le connaissais pas à l'époque.

Les Reds jouaient dans un vieil immeuble appelé Rhode Island Arena, dont l'éclairage était médiocre. Je me souviens avoir dit à mes gars, avant le match: «Tirons à partir du centre de la patinoire; leur gardien ne verra jamais venir la rondelle.» Nous avons tiré à maintes reprises dans sa direction. Mais Giacomin était si brillant que nous avons à peine réussi à battre les Reds, une équipe de ligue mineure! Après le match, j'étais allé voir Francis: «Pourquoi gardez-vous ce gars-là ici? Faites-le monter dans la LNH!»

En réalité, Giacomin n'appartenait pas aux Rangers à cette époque. En mai 1965, Francis l'a obtenu contre quatre de ses joueurs — Marcel Paillé, Aldo Guidolin, Sandy McGregor et Jim Mikol. Giacomin avait donc été un Ranger avant moi. En tant que gardien, il patinait très bien; comme Plante, il aimait quitter son rectangle. C'était un joueur magnifique.

ADIEU BROADWAY!

Phil Goyette, qui avait joué avec moi à Montréal, était lui aussi excellent. Il jouait mieux chez les Rangers qu'il ne l'avait jamais fait chez le Canadien. Frank Selke avait commis une grosse erreur en le laissant partir; c'est ce que je me disais chaque fois que Goyette descendait sur la patinoire pour moi. Phil pouvait marquer — il a compté 25 buts en 1967-1968 — et construire des jeux — 40 passes sur buts marqués cette même saison. Il maniait le bâton avec une dextérité telle qu'il pouvait contourner n'importe quel défenseur pour marquer.

Nous avions notre lot de farceurs, notamment Hadfield. On ne savait jamais à quoi s'attendre avec lui. Un jour, il a même joué un tour à Marlene, qui lui avait demandé du ruban pour les bâtons de nos fils. «Pas de problème, lui a-t-il répondu. Quand je reviendrai à Long Island, vous verrez tout le ruban que je vous donnerai.» Après l'entraînement, tous les joueurs arrachent le ruban de leur équipement de protection et le jettent dans la poubelle. Vic a ramassé tout ce vieux ruban pour en faire une énorme boule, qu'il a placée dans un sac. Il a sonné à notre porte et, sérieux comme un pape, il a remis le sac à Marlene en lui disant: «Voici, vous pouvez avoir tout ce ruban.» Marlene, ayant ouvert le sac, s'est écriée: «Mais je ne peux rien faire avec cela!» Entre-temps, Vic s'était précipité vers sa voiture, mort de rire. Écoutons plutôt Marlene:

Cette ridicule histoire de ruban me remet en mémoire l'époque où nous vivions à New York. Bob et Danny jouaient tous deux dans une équipe de hockey dont la patinoire se trouvait à Yonkers, loin de chez nous. Le fils d'Emma et d'Emile Francis y jouait également. Aussi, Emma et moi menions ou ramenions tour à tour les enfants. Parfois, nous y allions ensemble et les regardions jouer. Nous les acclamions, tout en prenant garde de ne pas remettre en question les décisions des officiels et des entraîneurs. Si nous commencions à crier, les garçons s'empressaient de nous rappeler que le seul et unique entraîneur se trouvait derrière leur banc. De plus, je ne voulais pas avoir l'air idiot devant la femme du directeur général.

BOUM BOUM

Bien entendu, à cause de son travail, Boum Boum avait rarement le temps d'aller voir jouer les garçons. Les seuls conseils d'entraîneur qu'il leur donnait, c'était quand ils lui posaient des questions à la maison: comment déjouer la vigilance du gardien? Comment gagner une mise au jeu? et ainsi de suite. Mais ces moments privilégiés étaient rares. Quand Boum Boum trouvait enfin le temps d'aller les voir jouer, ils étaient nerveux et en faisaient trop. Naturellement, ils connaissaient alors l'un de leurs pires matches de la saison.

Boum Boum savait qu'il ne devait pas intervenir dans les activités des enfants. Mais il ne s'est pas gêné pour le faire à l'occasion de la cérémonie de remise de diplômes de notre fille. Linda avait déjà préparé sa soirée et choisi un cavalier pour l'accompagner. Mais quand Boum Boum a compris que sa fille passerait toute la soirée dehors, avec un jeune homme qu'il n'avait sans doute jamais rencontré, il a réagi: «Oh non! Tu ne passeras pas toute la soirée avec un jeune homme que je ne connais pas.»

Linda lui a dit que ce n'était pas le père qui devait choisir le cavalier de sa fille pour la cérémonie et le bal, qu'elle allait faire ce choix elle-même. J'ai essayé de faire comprendre à mon mari qu'il devait s'adapter à son époque et laisser Linda se rendre à la cérémonie avec le garçon de son choix, ce qui voulait dire qu'elle pouvait aussi aller au bal et assister aux fêtes qui auraient lieu après la cérémonie. Mais Boum Boum avait un regard que je ne connaissais que trop bien.

Les Bruins étaient à New York. Boum Boum, ayant rencontré leur défenseur étoile, Bobby Orr, a demandé à celui-ci: «Bob, as-tu déjà assisté à une cérémonie de remise de diplômes d'études secondaires?» Bobby lui a répondu que, à cause de son calendrier de hockey junior, il n'avait même pas pu assister à sa propre remise de diplômes. «Eh bien! a fait Boum Boum, j'ai une proposition à te faire. Voudrais-tu accompagner ma fille Linda à sa collation de diplômes?»

Bobby a accepté et, même si la cérémonie devait avoir lieu des semaines plus tard, il a promis d'être à New York ce soir-là, quoi qu'il advienne. Boum Boum a téléphoné à Bobby deux semaines avant la cérémonie. Bobby Orr l'a rassuré: il serait là, et il avait même réservé un habit de soirée spécialement pour l'occasion.

Linda s'est d'abord sentie humiliée. Puis, au fil des semaines, elle a commencé à trouver l'idée géniale. Le soir en question, Bobby Orr est venu la chercher, beau comme un dieu. Ils ont passé une soirée

ADIEU BROADWAY!

très agréable. Aux petites heures du matin, ils sont rentrés. Nous avons tous déjeuné ensemble et avons ri comme des fous.

Dans mon travail d'entraîneur, tout a bien été les deux premiers mois de la saison. Mes joueurs répondaient à mes attentes. Nous avons accédé au premier rang au début de décembre 1968. Au cours d'un voyage à Montréal, je me suis trouvé assis à côté de Red Fisher, l'un des meilleurs chroniqueurs du Canadien, que j'avais connu à l'époque où je jouais. «Dans un certain sens, lui ai-je dit, je suis l'homme le plus heureux du monde. J'ai une équipe qui gagne des matches. Je ne crois pas qu'il soit suffisant de finir la saison au premier rang, je m'efforce donc d'accéder aux éliminatoires. Je suis content parce que tout le monde est gentil avec moi. Ma seule inquiétude, c'est ma santé. Quand je me suis fait opérer l'an passé pour mon ulcère, j'ai cru que tout cela était du passé. Mais parfois, quand je me lève le matin, je me sens tellement malade que j'ai l'impression que je vais mourir. Il m'arrive d'avoir un teint de déterré qui m'effraie.»

Ce qui m'effrayait aussi, c'était le club. Mon équipe avait commencé à subir des défaites et elle perdait du terrain. Nous nous sommes bientôt trouvés au dernier rang au lieu du premier; la direction du club m'observait. Toute cette pression nuisait à ma santé.

Même si, à Noël 1968, le club avait cinq victoires au-dessus de 0,500 (18-13-3), nous avons glissé au dernier rang. J'avais le sentiment que nous étions capables de jouer mieux que cela. Vers le milieu de janvier 1969, nous sommes partis dans l'Ouest, à Los Angeles et à Oakland. Je sentais durement la pression qu'exerçait sur moi la direction.

À cette époque, Irving Mitchell Felt dirigeait le Madison Square Garden et Bill Jennings était président des Rangers. Ni l'un ni l'autre n'aimaient les perdants. Quand les Kings nous ont battus 3 à 1, nous avions encore trois victoires au-dessus de 0,500 (21-18-3), mais j'avais l'impression que l'étau se refermait sur nous. Les journalistes le sentaient aussi.

Ils m'ont appris que Jennings était en train de «réévaluer» ma situation. L'un d'eux m'a dit que nous devions battre Oakland, sans quoi je serais mis à la porte, puis il m'a demandé ce que j'en pensais. «Je ne veux pas entendre ces balivernes, lui ai-je répondu. Je ne croirai rien de tout cela tant qu'Emile ne me le dira pas lui-même. En ce qui me concerne, je suis toujours l'entraîneur, et cette équipe est encore la mienne.»

Nous avons quitté Los Angeles pour Oakland, où nous avons affronté les Seals le 17 janvier 1969. J'avais l'impression de me vider de mon énergie, mais je ne savais pas pourquoi. Entre-temps, on me rapportait toutes les mauvaises nouvelles que les journaux de la côte Est publiaient, notamment que Francis avait perdu confiance en ma capacité de diriger l'équipe et qu'il était mécontent de la manière dont je traitais les jeunes joueurs.

C'était ridicule. Brad Park, par exemple, jouait à la ligne défensive pour nous, et tout le monde dans la LNH disait qu'il deviendrait une étoile. Il n'y avait rien qui clochait dans ma façon de le traiter.

Le match contre les Seals avait lieu le vendredi soir. Je n'étais pas dans mon assiette; j'en ai parlé à notre soigneur, Frank Paice. Durant le match, mon état a empiré. Entre la deuxième et la troisième période, j'ai demandé à voir le docteur Robert Aldo, le médecin de service ce soir-là. Il m'a donné un peu de sucre, car mon taux de sucre sanguin était selon lui trop bas. Je me sentais légèrement abruti parce que, depuis l'ablation d'une partie de mon estomac, mon organisme ne réagissait pas normalement à la nourriture.

Durant tout le match — deux heures et demie —, j'ai fait mon travail, comme d'habitude, derrière le banc. L'équipe se débrouillait bien. Nous avons battu Oakland 3 à 1. J'aurais aimé que la victoire m'aide à me sentir mieux, mais cela n'a pas été le cas, du moins pas sur le plan physique.

Les journalistes m'attendaient dans le couloir, près du vestiaire. J'ai commencé à répondre à leurs questions. Tout à coup, le décor s'est mis à tourbillonner. Je suis devenu pâle comme un

drap. J'ai demandé qu'on poursuive les entrevues dans le vestiaire, où je pourrais m'asseoir. Au fil des minutes, je me sentais de plus en plus faible.

En m'asseyant, je me suis violemment cogné contre le mur. C'est tout ce dont je me souviens. On m'a dit plus tard que j'avais perdu conscience pendant plusieurs secondes et que les joueurs étaient allés chercher le médecin.

Le docteur Aldo est arrivé et m'a aussitôt donné du sucre; je suis revenu à moi. Comme j'étais étourdi, il m'a dit de rester assis. Il a appelé une ambulance qui m'a transporté à l'hôpital Peralta. «Je crois que ce sont encore des ulcères, m'a dit le médecin qui m'examinait. Je suis sûr que c'est cela.»

Francis, qui se trouvait à Memphis en tant qu'éclaireur, a sauté dans un avion pour aller rejoindre le club à St. Louis, où nous devons affronter les Blues le dimanche soir (19 janvier 1969). Après deux jours d'hospitalisation, j'ai appris que mon problème était double: je souffrais d'un stress intense, et ce qui restait de mon estomac refusait de digérer ce que je mangeais.

Quand j'ai reçu mon congé de l'hôpital, Francis m'a conseillé de partir en vacances en Floride avec ma famille. «Tant que je serai président de ce club, m'a-t-il dit, tu y auras un poste.»

C'est ainsi qu'a pris fin ma carrière d'entraîneur à New York. Francis m'a donné un nouveau titre, celui de directeur général adjoint. On pouvait lire dans le dossier de presse des Rangers: «Boum Boum Geoffrion sera l'un des bras droits du directeur général et entraîneur Emile Francis.» L'ennui, c'était sans doute que Francis était gaucher!

Je n'étais pas plus directeur général adjoint que roi d'Égypte. Francis avait fait de moi un simple éclaireur qui portait un titre ronflant. Il me fallait voyager d'un bout à l'autre du pays, me rendre dans des endroits reculés dont je n'avais jamais entendu parler. J'étais isolé et déprimé.

Je devais rendre compte de mon travail à un certain Denis Ball, qui était directeur du réseau d'équipes-pépinières de Francis.

BOUM BOUM

Un jour, je suis allé observer une recrue potentielle à London, en Ontario. Le lendemain, Ball m'a téléphoné pour avoir mon avis sur le jeune homme en question. Je lui ai dit qu'il n'était pas du calibre des Rangers. Il m'a alors répondu: «Quoi qu'il en soit, continue de l'observer.» C'est ce que j'ai fait. Mais je suis resté d'avis que ce jeune homme-là n'entrerait jamais dans notre équipe.

L'avenir a prouvé que j'avais raison. Toutefois, je n'aimais pas mon travail. Je n'avais pas l'intention de démissionner pour l'instant, mais je savais que le moment était venu de tirer ma révérence à Broadway.

CHAPITRE 19

BOUM BOUM PREND L'ACCENT DU SUD

SI QUELQU'UN m'avait dit, à l'époque où je travaillais pour les Rangers, que j'aurais un jour plus de succès à Atlanta que j'en avais eu à Montréal ou à New York, je l'aurais vite envoyé chez le psychiatre. Ça aurait été une supposition tout à fait farfelue en 1971.

Je connaissais bien la chanson *Georgia on my Mind*, mais je ne rêvais pas plus à la Géorgie qu'à Tahiti, jusqu'au jour où j'ai reçu un étrange coup de fil de Cliff Fletcher.

Disons tout d'abord que Fletcher n'était connu que des initiés. Il avait travaillé dans les coulisses de St. Louis quand les Blues s'étaient joints à la LNH, en 1967. Par la suite, il avait peu à peu gagné le respect de tous ceux qui connaissaient l'administration du hockey.

Il avait d'abord été l'éclaireur des Blues, puis directeur général adjoint de Scotty Bowman. Ce n'était pas une coïncidence si, chaque année, les Blues accédaient aux éliminatoires. Mais, en 1970, les relations entre le propriétaire des Blues, Sid Salomon Jr., et Scotty Bowman s'étaient refroidies. Bowman et Fletcher avaient tous deux été remerciés.

La LNH songeait à prendre de nouveau de l'expansion. Elle était passée de 6 équipes à 12 en 1967, puis avait accueilli Buffalo et Vancouver en 1970. Long Island et Atlanta se joindraient à la ligue pour la saison 1972-1973.

Tom Cousins et Bill Putnam, qui dirigeaient la nouvelle franchise d'Atlanta, avaient fait de Fletcher leur premier directeur général. Du fait que Cliff avait grandi au sein de l'organisation du Canadien et dirigé le Canadien junior, il avait été dans le club assez longtemps pour me connaître et pour savoir ce dont j'étais capable.

Un jour, en 1971, alors que j'étais encore l'éclaireur des Rangers et que je me trouvais à Montréal, Fletcher m'a téléphoné: «Boum Boum, aimerais-tu être de nouveau entraîneur?» Je lui ai demandé ce qu'il voulait dire. Il a pris un ton plus sérieux. J'ai compris qu'il ne plaisantait pas. «Il y aura une nouvelle franchise de la LNH à Atlanta; j'en serai le directeur général. Je voudrais que tu deviennes notre entraîneur.»

Je n'en croyais pas mes oreilles: «Tu veux que j'aille à Atlanta, en Géorgie? Tu plaisantes! Que connaissent-ils du hockey et de la glace là-bas?» Fletcher m'a dit de ne pas m'inquiéter de cela; il souhaitait simplement savoir si ce poste m'intéressait. Compte tenu de ma triste vie d'éclaireur pour les Rangers, bien sûr qu'il m'intéressait! Mais je lui ai dit qu'il fallait d'abord qu'il règle tout cela avec Francis.

«Si Boum Boum veut aller à Atlanta, lui a dit Francis, je le laisserai partir.»

J'ai plus tard appris que je n'étais pas le seul candidat pour le poste. Les médias ont mentionné plusieurs noms: Red Kelly, Hal Laycoe, Bobby Kromm et même Harry Sinden. Mais quelqu'un avait dit à Fletcher que, pour attirer les foules, il devait choisir un homme qui puisse parler au public et aux médias, apparaître à la télévision et assurer la promotion du jeu dans le Sud des États-Unis.

Quand Fletcher a décidé de me confier le poste, j'ai dû demander l'avis de Marlene. «Boum Boum, m'a-t-elle dit, ce sera peut-être pour toi la lumière au bout du tunnel.» Elle avait raison.

BOUM BOUM PREND L'ACCENT DU SUD

J'ai téléphoné à Fletcher pour lui dire que j'acceptais le poste et pour m'enquérir du salaire. Il m'a dit que je toucherais 27 000 \$ par année pendant trois ans. C'était là la base du marché. Je devais aller rencontrer Putnam à Atlanta et finaliser l'affaire. Marlene se souvient très bien de cette époque:

Même si j'étais ravie pour Boum Boum, j'étais presque sûre que les enfants et moi ne déménagerions pas à Atlanta. Je me disais que je l'y accompagnerais, le temps qu'il négocie son contrat, puis que je rentrerais à Montréal. Les enfants s'y plaisaient bien et y fréquentaient l'école depuis deux ans.

J'ai toutefois changé d'idée presque immédiatement. Nous avons rencontré des gens charmants, qui nous ont fait visiter de magnifiques quartiers à Atlanta. En deux temps trois mouvements, nous sommes tombés amoureux de cette ville. Nous ne l'avons jamais quittée.

Personne n'était censé être au courant de ces négociations avec les Flames avant la signature du contrat. En janvier 1972, Putnam m'a invité à une réunion. J'ai réussi à faire quelque chose qu'il m'a toujours été impossible de faire: me taire. J'ai demandé à Putnam si je ne ferais pas mieux d'utiliser un nom d'emprunt pour m'inscrire à l'hôtel Marriott d'Atlanta. Il a éclaté de rire. Après tout, combien de Géorgiens savaient ce qu'est une rondelle, à plus forte raison, combien d'entre eux avaient jamais entendu parler de Boum Boum Geoffrion?

Une fois les derniers détails réglés et le contrat signé, Putnam et Fletcher ont organisé une conférence de presse, le 22 mai 1972, et annoncé que je serais l'entraîneur des Flames. De nombreux journalistes ont répondu à l'appel. Je leur ai expliqué de quoi il retournait: «Atlanta est une ville digne des ligues majeures. Les gens du Sud aiment l'action, et le hockey, c'est de l'action pure. Il faudra du temps, vous devrez être patients. Mais nous remporterons le championnat un jour, je peux vous le garantir.»

Dès le départ, les gens m'ont aimé parce que je restais simple. Boum Boum était Boum Boum, un point c'est tout. À prendre ou

à laisser. Mon premier travail a consisté à vendre des billets. Notre nouvelle patinoire, l'Omni, n'étant pas encore prête, j'ai été installé dans une remorque.

Doux Jésus qu'il faisait chaud! Dans les 105 °F. J'étais trempé de sueur. Je me souvenais que Clarence Campbell m'avait dit un jour que l'on ne peut vendre le hockey que dans les villes froides. J'ai pensé: «Personne ne voudra jamais venir voir une partie de hockey quand il fait si chaud.»

Dès la conférence, j'avais perçu un certain intérêt pour le hockey. Des journalistes importants, comme Furman Bisher, étaient intrigués par l'idée que l'on joue au hockey dans le Sud. J'ai dit à Bisher: «Je suis le plus surpris du monde qu'il y ait une franchise de la LNH ici. Il fait plus de 100 °F dehors!»

L'idée qu'un Canadien français prenne d'assaut le Sud des États-Unis amusait tout le monde. Pour faire rire mes interlocuteurs, j'essayais de parler avec la voix traînante des gens du Sud. Tout le monde pouffait.

Au début, j'ai cru que mon travail se limiterait à rester derrière le banc, comme je l'avais fait à Québec et à New York. Mais c'était différent à Atlanta. J'ai demandé à Fletcher si j'étais l'entraîneur du club ou chargé des relations publiques. Il m'a répondu: «Si tu veux que les spectateurs viennent nous voir, tu dois faire la promotion de l'équipe.» J'ai clairement reçu le message, et j'ai commencé à parler du club à quiconque voulait m'entendre. On m'a même fait enregistrer un message publicitaire dans lequel j'arrivais à patins, en habit de gala, un gros bouquet à la main. J'y disais: «À vous tous, gens du Sud, j'offre ces magnifiques roses. Venez nous voir jouer. Vous serez les témoins d'un spectacle incroyable: action, bagarres, tout ce que vous voulez. Le hockey est plus intéressant que le football et le basket. Assistez à un match de hockey.»

Nous avons commencé à vendre des billets, beaucoup de billets. Les Géorgiens aimaient mon sens de l'humour et mon accent. Je recevais des offres pour faire des messages publicitaires vantant telle voiture, tel vêtement, et ainsi de suite. La plus belle

invitation, toutefois, je l'ai reçue en juin. Le Temple de la renommée du hockey m'invitait à un dîner à Toronto. C'était, bien entendu, un dîner pour les nouveaux membres du panthéon. Je me suis dit que j'y entrerais.

Durant la réception, le maître de cérémonie a appelé Jean Béliveau, puis Gordie Howe. Je me suis dit: «Et moi?» Tandis que la foule applaudissait Jean et Gordie, il y a eu une brève pause. L'annonceur a hésité quelques secondes avant de saisir le micro et de dire: «Excusez-moi, il y a un autre nom sur la liste, celui de Boum Boum...» Il n'a pas eu le temps de prononcer mon nom de famille que toute la salle s'est levée comme un seul homme et m'a acclamé de longues minutes. Au moment où Bill Putnam est venu à ma table, je pleurais comme un bébé. J'étais au comble de la joie et je suis resté dans cet état d'esprit jusqu'au jour où j'ai été officiellement intronisé au Temple de la renommée, le 24 août 1972, à Toronto.

«Ce soir, ai-je dit aux personnes rassemblées, je vous aime tous parce que vous m'honorez. Mais sachez qu'en octobre, quand la saison débutera, je vous détesterais tous autant que vous êtes.» Ces paroles — de même que mon nouvel accent du Sud — ont provoqué l'hilarité des invités.

Une fois que les acclamations se sont tues, la vie a repris son cours. Je devais jouer mon rôle d'entraîneur au sein de la nouvelle franchise. Il y avait eu des raids de l'Association mondiale de hockey, qui commençait sa première saison en même temps que nous.

Fletcher m'a donné un assez bon groupe de joueurs pour une équipe de première année. Tout le monde sait que le gardien de but peut faire toute la différence dans une équipe; c'est pourquoi Fletcher m'a donné Phil Myre et Dan Bouchard, deux excellents jeunes joueurs canadiens-français, provenant respectivement du Canadien et des Bruins. Je n'aurais pas pu demander mieux.

Il y avait peu de vétérans disponibles au repêchage, mais nous avons fait de bons choix. À la ligne défensive, je pouvais compter sur Pat Quinn, un hockeyeur dur et intelligent, mais pas très rapide; Ron Harris, l'un des hommes les plus forts de la ligue;

Randy Manery, qui avait joué pendant un temps pour les Red Wings; Billy Plager, dont les frères Bob et Barclay jouaient à St. Louis; et Noel Price, qui avait acquis beaucoup d'expérience au sein des équipes de Pittsburgh, Montréal, New York et Toronto.

À l'attaque, aucun marqueur de 50 buts. En fait, aucun marqueur de 30 buts non plus. Mais, tout compte fait, nous nous étions pas mal débrouillés. De Pittsburgh, Fletcher avait ramené le centre Bobby Leiter, un homme chauve qui avait une plaque d'acier dans un bras et qui, en 6 saisons dans la LNH, n'était jamais parvenu à marquer plus de 14 buts. Dans mon équipe, il allait en marquer 26 et faire 34 passes, soit un total de 60 points en 78 matches!

On dit que toutes les équipes ont besoin de force au centre. Nous avons mis la main sur un centre du Canadien, Rey Comeau, qui avait joué en tout et pour tout quatre matches dans la LNH à Montréal la saison précédente sans obtenir un seul point. Avec moi, il allait marquer 21 buts et faire 21 passes.

Dans notre équipe, nous avons aussi Larry Romanchych, un centre de Chicago. En 10 matches avec les Black Hawks, il n'avait fait que 2 passes sur buts marqués, mais n'avait pas réussi à marquer lui-même. Dans mon équipe, il allait devenir le deuxième marqueur: 18 buts, 30 passes.

Tout le monde se demandait qui nous repêcherions dans le hockey amateur. Comme nous avons perdu le tirage à pile ou face, ce sont les Islanders qui ont choisi les premiers. Ils ont opté pour Billy Harris, ailier droit qui avait joué pour les Marlboros de Toronto. Pour notre part, nous avons choisi un jeune Québécois de la Vieille Capitale, Jacques Richard. Malgré son nom, il n'était pas issu de la célèbre dynastie du hockey, mais il avait beaucoup de potentiel.

Je connaissais bien ce jeune homme, car il avait joué pour les Remparts de Québec, l'ancienne équipe de Guy Lafleur. L'Association mondiale de hockey, qui allait avoir une franchise à Québec, convoitait Richard aussi ardemment que nous. Cet été-là, j'ai

passé beaucoup d'après-midi à jouer au golf avec lui pour qu'il signe enfin un contrat avec mon équipe.

Septembre 1972. Notre camp d'entraînement a été ouvert à Drummondville, où nous avons été royalement reçus: le conseil municipal avait accroché une bannière à l'entrée de la ville: «Bienvenue aux Flames d'Atlanta!»

Nous avons joué des matches hors concours. Tout le monde s'attendait à nous voir nous effondrer. Mais après six rencontres, nous comptons quatre victoires et un match nul.

À Atlanta, les partisans attendaient avec impatience notre premier match. Nous avons réussi à vendre un peu plus de 7 000 billets de saison et espérons attirer en moyenne 13 000 spectateurs par match. La LNH nous a donné un petit coup de pouce en plaçant les Flames dans la Division Ouest — Chicago, St. Louis, Minnesota, Philadelphie, Los Angeles, Pittsburgh et Oakland —, qui n'était pas aussi forte que la Division Est.

J'espérais que nous serions au moins aussi bons que les Islanders, que nous avons affrontés au premier match de la saison, le 7 octobre 1972, au Nassau Coliseum. Rien que pour attiser le feu, j'ai déclaré aux médias que notre victoire était assurée: «Notre équipe est meilleure que la leur, voilà tout.»

Cela n'a pas été un match classique, mais nous l'avons gagné 3 à 2, et Phil Myre a brillé devant le filet. Nous étions à égalité au premier rang avec Pittsburgh et Chicago. C'est dans cette dernière ville que nous allions jouer le match suivant.

Avant même d'affronter les Black Hawks, mes gars se sont fait crucifier. L'un des soi-disant experts du hockey a même écrit que les Flames étaient «la pire collection de rebuts et de *has been* de toute l'histoire du hockey». Retournant le couteau dans la plaie, il a ajouté que nous étions «indignes» de jouer au Chicago Stadium.

Ah! si j'avais pu mettre la main sur ce monsieur je-sais-tout! En tout cas, lui n'a jamais osé mettre le nez dans notre vestiaire. Nous avons perdu contre Chicago 4 à 1, même si nous nous

BOUM BOUM

sommes bien défendus. À la fin de notre tournée de quatre matches, nous étions prêts pour notre première mondiale chez nous. Marlene raconte comment elle a vécu cette première expérience à Atlanta:

Je n'oublierai jamais ce soir-là. Quel luxe! Je n'avais plus à me glisser en douce dans les toilettes des dames pour attendre le moment de prendre mon siège; il y avait une salle réservée aux femmes des joueurs. La première fois que j'y suis entrée, j'ai vu sur une table des contenants fermés. J'ai soulevé un couvercle: c'étaient des aliments chauds! Pour la première fois depuis toutes les années (deux décennies!) que j'assistais aux matches de la LNH pour voir mon mari, un repas chaud m'était gracieusement offert par la direction de l'équipe.

Dès le départ, il a été entendu que la femme de l'entraîneur avait le droit d'utiliser la salle réservée aux femmes des joueurs, et personne n'a jamais rien dit ou fait pour que je ne me sente pas la bienvenue. Parfois, je me suis rendue utile à Boum Boum.

Après la naissance du bébé des Leiter, j'ai entendu dire dans la salle des femmes que les nouveaux parents n'arrivaient pas à fermer l'œil de la nuit. Après le match, dans la voiture, Boum Boum me disait parfois: «Bobby Leiter a vraiment eu de la difficulté sur la glace ce soir!» Bien entendu, le pauvre Bobby ne pouvait pas aller dire à son entraîneur: «Excuse-moi si j'ai mal joué ce soir. Mon bébé m'empêche de dormir depuis une semaine.»

Moi, je pouvais dire à Boum Boum pourquoi Bobby était épuisé, même si aucun des joueurs n'aurait jamais recouru à une telle explication pour excuser son mauvais rendement.

C'était le 14 octobre 1972 et nous devions affronter Buffalo. À la réunion d'avant-match, j'ai été très clair avec mes joueurs: «Écoutez, les gars. Je dois vous dire quelque chose. Je ne suis pas le meilleur entraîneur au monde. Mais si vous regardez autour de vous, vous allez vous rendre compte que moi non plus je ne dispose pas des meilleurs joueurs au monde.» Ils ont éclaté de rire. J'ai pris un ton sérieux: «Si, sur la patinoire, vous prouvez au public que vous voulez jouer au hockey, il va vous apprécier.»

Quelques minutes plus tard, derrière le banc, j'ai levé les yeux et observé les gradins. J'en ai eu la chair de poule. Il n'y avait pas une seule place de libre. Marlene m'a dit: «Je n'arrive pas à le croire. C'est extraordinaire!»

On aurait dit que les spectateurs allaient assister à un bal, pas à un match de hockey. Les femmes étaient habillées élégamment; tous les hommes portaient la cravate. Je ne savais pas à quoi m'attendre des spectateurs, pas plus qu'eux ne savaient à quoi s'attendre d'un match de hockey. J'ai vite compris qu'ils ne connaissaient absolument rien à ce sport, et qu'ils savaient encore moins ce qu'est un tir frappé ou un double échec.

Peu après la mise au jeu, le défenseur des Sabres, Tim Horton, reçut la rondelle dans sa zone et commença à remonter la patinoire. Arrivé au centre, il décida de la projeter loin dans notre zone. Il fit un tir mou et élevé. La rondelle atterrit quelques pieds devant notre gardien, Phil Myre. Ce fut sans doute l'arrêt le plus facile de sa carrière. Au moment où Myre dégagea la rondelle dans le coin, la foule se leva pour l'acclamer. C'était incroyable. Deux ou trois minutes d'applaudissements frénétiques pour un banal arrêt! J'observais la foule au point d'en être distrait dans mon travail. Ce que je pouvais voir du match n'était ni extraordinaire ni mauvais. Ernie Hicke marqua un but pour nous, et Jim Lorenz un but pour les Sabres. Match nul.

Quelques jours plus tard, nous avons reçu les North Stars du Minnesota, qui nous ont massacrés 6 à 0. Je ne puis vous dire à quel point j'étais furieux; mes joueurs m'ont entendu fulminer dans l'avion qui nous amenait à Bloomington, où nous allions de nouveau affronter les North Stars. Je bouillais encore quand notre autocar est arrivé dans le stationnement de l'hôtel, à 11 h du soir. Au moment où le chauffeur a ouvert la portière de l'autocar, j'ai dit aux joueurs: «Une petite minute, les gars. Laissez vos bagages dans le hall de l'hôtel; nous allons tout de suite à la patinoire.» Nous y sommes restés jusqu'à minuit passé; les joueurs n'en pouvaient plus.

Le lendemain, un journaliste m'a demandé si je ne les avais pas fait travailler trop fort. «Quand je jouais pour le Canadien, lui ai-je répondu, et que nous perdions un match comme cela, Toe Blake nous faisait travailler jusqu'à ce que nous soyons éreintés.»

Ma stratégie a porté fruit. Nous avons battu Minnesota 3 à 2.

Les gros malins qui disaient que nous pourrions nous estimer chanceux si nous gagnions cinq matches durant toute la saison ont dû se raviser. Même si nous n'avions joué que 2 fois à Atlanta durant les 11 premiers matches, notre fiche était de 4-6-1. Nous sommes par la suite allés affronter les Red Wings à Detroit et les avons battus 4 à 2.

Vers le milieu de novembre 1972, notre moyenne était de 0,500, à un seul point du premier rang de la Division Ouest. Mes gars faisaient tout ce que je leur demandais et donnaient le meilleur d'eux-mêmes.

Dans toute relation entre un directeur général et un entraîneur, il y aura toujours des désaccords pour ce qui est de déterminer qui joue et quand. Je sais que, même quand les Islanders ont remporté quatre fois de suite la coupe Stanley, l'entraîneur Al Arbour avait des divergences d'opinion avec son patron, Bill Torrey. Moi, je n'aurais pu être plus satisfait de mon directeur général, Cliff Fletcher. Je lui serai toujours reconnaissant de m'avoir fait venir à Atlanta. J'ai toujours essayé de tirer le meilleur des joueurs qu'il m'a confiés.

Nous avons été bien servis par les marchés que Cliff a conclus vers le milieu de la saison. Nous avons obtenu le défenseur Noël Picard des Blues de St. Louis. Cliff a ensuite échangé un débutant, Bill Hogaboam, contre Léon Rochefort, de Detroit, un ailier droit d'expérience qui avait joué brièvement avec moi à Montréal.

Les Rangers possédaient un jeune centre, Curt Bennett, qu'ils avaient fait jouer dans 16 matches et qui n'avait réussi qu'une seule passe décisive. Pourtant, ce géant avait du potentiel; Cliff l'a obtenu en échange du défenseur Ron Harris. Le père de Curt, Harvey Bennett, avait été gardien des Bruins durant la Seconde

Guerre mondiale, ce qui ne jouait certainement pas contre le jeune homme. En outre, Curt était karatéka et, même s'il n'était pas un « policier », il savait se servir de ses poings. C'était aussi un marqueur. En 52 matches, il a marqué 18 buts pour nous. Curt pouvait aussi construire des jeux, comme le prouvent les 17 passes qui lui ont été créditées.

Les partisans des Flames l'adoraient. En fait, ils nous adoraient tous. Au début du camp d'entraînement, notre club de fans comptait une douzaine de membres. Après les deux premiers mois de la saison, ils étaient si nombreux que, quand ils nous ont fait une fête dans la grande salle de bal de l'hôtel Marriott, des centaines de personnes se sont vu refuser l'entrée, faute de place.

Si les partisans nous aimaient, c'est en partie parce que nous jouions beaucoup mieux que ce que tout le monde avait prédit. Danny Bouchard et Phil Myre formaient le meilleur duo de gardiens de la ligue et, même si nous n'avions pas de Lafleur dans notre équipe, nous marquions des buts. J'avais demandé à mes joueurs d'accumuler 35 points avant Noël, et ils l'ont fait. Qu'est-ce qu'un entraîneur aurait pu demander de plus? Ils déployaient tous leurs talents pour moi.

J'étais chanceux de pouvoir compter sur un bon capitaine, Keith McCreary. Ce n'était pas un grand marqueur, mais il avait été le leader de Pittsburgh, et c'était un bon gars. « Keith, lui ai-je dit, j'ai besoin de toi pour que mes joueurs jouent comme un seul homme. » Il m'a apporté une aide inconditionnelle, tout comme Pat Quinn, qui « faisait l'éducation » de nos jeunes joueurs.

Noel Price était déjà un vétéran quand il s'est joint à nous, mais il avait le cœur d'un adolescent. Je lui faisais confiance à tel point que je lui demandais de jouer 20 ou 25 minutes par match, un peu comme Toe Blake le faisait avec le jeune Doug Harvey. Quand il revenait sur le banc, je lui disais: « Noel, retourne sur la glace. J'y ai besoin de toi. » Il s'exécutait sans rechigner. Si un problème surgissait, j'attendais de mes joueurs qu'ils m'en parlent, parce que j'étais toujours prêt à discuter avec eux des moyens d'améliorer l'équipe.

BOUM BOUM

Les joueurs faisaient tout leur possible pour que l'équipe fonctionne bien, et ils aimaient rire. L'un des coéquipiers les plus drôles était aussi l'un des meilleurs: Bobby Leiter. Même s'il était jeune, il perdait ses cheveux à un rythme tel que je pensais qu'il aurait l'air d'une boule de billard avant longtemps. Bobby aurait aimé avoir une crinière comme la mienne; il lisait toutes les annonces de produits miracles. Finalement, il a cédé et s'est acheté une perruque. Dès lors, les gars n'ont plus cessé de le taquiner. Le soir d'une défaite honteuse, l'un des joueurs a saisi la perruque de Leiter et l'a coupée en deux avec des ciseaux. D'abord choqué, Bobby s'est joint aux rieurs. Il était comme cela, Bobby. Mais entre deux comédies, il marquait beaucoup de buts pour nous.

Malheureusement, nous avons fini par manquer de souffle. Nous n'avons remporté que 5 des 29 derniers matches de la saison. Mais les partisans ne nous ont pas laissés tomber. Ils adoraient les Flames et aimaient bien leur Boum Boum. Partout où j'allais, j'étais traité comme un héros, par les riches comme par les pauvres, par les Noirs comme par les Blancs.

Ma fonction principale consistait à «vendre» le hockey dans une région où l'on ne connaissait pas ce sport. Je pouvais le faire de deux façons: en gagnant des matches, ce que nous avons pas mal réussi pour une première année de franchise, et en étant un personnage haut en couleur, ce qui ne me demandait pas beaucoup d'efforts. Le soir, je m'endormais sans peine.

Durant tout l'été 1973, je n'ai eu aucun souci. Nous avons atteint notre objectif: le hockey de la LNH remportait un vif succès dans le Sud. Plus de 400 000 personnes avaient assisté à nos matches; nous étions au troisième rang parmi les 10 nouvelles franchises pour ce qui était du nombre d'entrées. Au mois d'août, pendant que je me détendais sur la plage, je me suis demandé ce que je pourrais faire pour que l'équipe se surpasse. La réponse était simple: accéder aux éliminatoires.

Nous y sommes parvenus, en battant Pittsburgh, St. Louis, Minnesota et Oakland. Notre fiche finale: 30-34-14, pour un total de

74 points. Les Islanders, dont l'entraîneur était le génial Al Arbour, ont eu une fiche de 19-41-18, pour 56 points seulement. Au premier tour des éliminatoires, nous allions donc affronter l'équipe qui était au premier rang, Philadelphie.

Beaucoup de gens avaient pitié de nous. Ce n'était pas pour rien qu'on appelait les Flyers *Broad Street Bullies*. Dans leurs rangs, il y avait des durs de durs, comme Dave «Hammer» Schultz, Moose Dupont, Hound Kelly et quelques autres «policiers». Mais nous avons nous aussi des gars capables de se défendre. Les jeunes costauds Tommy Lysiak, Eric Vail et Curt Bennett savaient jouer des poings. Les deux premiers matches à Philadelphie ont été plutôt calmes. Le plus difficile pour nous, c'était de déjouer la vigilance de Bernie Parent. Les Flyers nous ont battus 4 à 1, puis 5 à 1.

Nos partisans d'Atlanta ne se sont pas laissé décourager par l'avance de deux matches de Philadelphie. Pour le troisième match, l'Omni était rempli à craquer: 15 141 fans souhaitaient nous voir aplatir les Flyers. C'est ce que nous avons fait, mais pas sur le tableau d'affichage.

La veille du match, Fletcher s'est manifesté devant les médias: «Philadelphie s'en tire trop souvent à bon compte avec des joueurs qui font semblant d'être des intimidateurs, mais qui sont incapables de mettre leurs menaces à exécution. Je vous assure que nous ne nous en laisserons pas imposer.»

Dès lors, mes joueurs se trouvaient sur la sellette. La guerre totale éclata au milieu de la deuxième période. Quand je vous dis que ce fut l'une des plus grosses bagarres de tous les temps, je ne plaisante pas. Rappelez-vous que j'en ai vu bon nombre en tant que joueur ou entraîneur. Celle-là dura 25 minutes; quand elle se termina, les spectateurs étaient aussi épuisés que les joueurs.

Comment éclate donc une bagarre au hockey?

Celle-là débuta au moment où Bobby Clarke, capitaine des Flyers — un fauteur de troubles qui n'aimait pas particulièrement se battre —, commença à s'en prendre à Curt Bennett. Ce dernier

ne perdit pas de temps. Il jeta ses gants et roua Clarke de coups. Aux yeux des Flyers, c'était là commettre un sacrilège, car ils idolâtraient leur capitaine, et quiconque le frappait en subissait les conséquences.

L'avant Bill Flett, des Flyers, se trouvait près de là. Il sauta sur Bennett par derrière. Puis mon défenseur Arnie Brown joua à saute-mouton avec Flett. Ce fut le grabuge. Bennett cogna Flett avec une puissance telle que trois points de suture furent nécessaires pour lui recoudre la joue. L'arbitre Dave Newell calma la situation en expulsant Bennett et Flett du match. Au moment où Bennett quitta la patinoire, la foule l'acclama. Cela piqua sans doute les Flyers au vif, car ils avaient toujours détesté perdre une bataille.

Entre-temps, Schultz était descendu sur la patinoire, à la recherche d'une bagarre. S'approchant de notre banc, il aboya: «Y en a-t-il un parmi vous qui veut se battre?» Butch Deadmarsh, qui n'était pas très costaud, mais qui avait grand cœur, accepta l'invitation. Il bondit sur la glace et commença à cogner Schultz. Malheureusement, Butch était mal situé sur la patinoire: juste devant le banc des Flyers. Ed Van Impe, coéquipier de Schultz, fit trébucher Butch. Quand il parvint à se relever, deux gros Flyers commencèrent à le marteler. Butchie rendait bien les coups. Deux de mes hommes, John Stewart et Jacques Richard, intervinrent, de même que des spectateurs. Ceux-ci voulaient la tête de Schultz et faillirent bien l'avoir avant que l'arbitre ne le chasse du match.

Une fois le calme revenu — Newell avait imposé un total de 90 minutes de pénalité —, le match reprit. Mais nous fûmes aussitôt floués. Rick MacLeish tira; la rondelle heurta la barre transversale sans entrer dans le filet, et Dan Bouchard se jeta sur elle. Le juge de but et le juge de ligne affirmèrent tous deux qu'il n'y avait pas eu de but, mais l'arbitre Newell prétendit le contraire. Cinq ralentis télévisés montraient clairement que la rondelle n'avait jamais pénétré dans le but au-delà de la barre transversale.

Mon gardien était si furieux qu'il quitta son rectangle et se dirigea vers Newell, bâton en main, comme s'il allait le frapper. Deadmarsh eut si peur que Bouchard n'assomme Newell qu'il bondit du banc des pénalités et alla plaquer le gardien avant qu'il n'atteigne l'arbitre.

Newell aurait sans doute mérité de bons coups, mais il fut impossible de renverser sa décision. Nous perdîmes notre cadence, et Philadelphie nous battit 4 à 1. Je déclarai à mes joueurs que j'étais fier d'eux, puis j'allai rencontrer les médias.

«Nous effectuerons un retour, leur dis-je. Nous allons nous battre pour remporter le quatrième match. Je crois que les spectateurs d'Atlanta savent maintenant que l'équipe de Philadelphie est excellente. (Les Flyers allaient remporter la coupe Stanley en 1974.) Si nous gagnons ce quatrième match, cette victoire aura un effet majeur sur notre équipe la saison prochaine.»

Pendant un certain temps, il sembla que nous allions gagner ce match. Nous menions 3 à 0. À la fin de la deuxième période, nous pensions que la victoire serait facile. Mais Schultz prouva qu'une bagarre déclenchée au bon moment peut faire dévier le cours de la situation.

Mon centre Bryan Hextall se trouvait devant le filet des Flyers lorsque Schultz l'attaqua avec son bâton. Bientôt, les deux adversaires se rouèrent de coups, comme dans un ring. Hextall se défendit bien, jusqu'à ce que Schultz use de son arme typique: un grand coup de tête en plein visage. Notre joueur cria alors aux juges de ligne: «Quand allez-vous mettre fin à cette bagarre?»

Le mal était déjà fait. Hextall avait une profonde entaille au-dessus de l'œil gauche et il saignait du nez. À son arrivée à notre banc, le soigneur lui tendit une serviette qui devint vite écarlate.

Je ne sais pas si le sang versé par Hextall a eu ou non un effet sur mes joueurs. Ce que je sais, c'est que nous avons perdu notre avance de trois buts et qu'il y a eu prolongation. La malchance nous frappa: Schultz réussit une échappée et monta vers le filet de Phil Myre. Le Flyer tira. Ce fut le but. Fin de notre saison.

BOUM BOUM

Même si nous n'avions pas gagné un match d'éliminatoires, nos partisans nous aimaient encore. Je regrettais de ne pas pouvoir affronter les Flyers une fois de plus à l'Omni; les billets auraient pu se vendre 2000 \$ chacun.

Le hockey était devenu très populaire à Atlanta, et les Flames faisaient parler d'eux dans la LNH. Les grandes revues, comme *Sports Illustrated*, publiaient des articles sur nous. Même le *Hockey News* écrivait qu'il nous serait facile d'accéder de nouveau aux éliminatoires en 1974-1975.

Cependant, la LNH s'est gonflée de deux nouvelles équipes — Kansas City et Washington — pour la saison suivante, ce qui signifiait que les Flames seraient déplacés dans la Division Patrick, avec les Flyers, les Rangers et les Islanders.

«Quiconque croit qu'il nous sera facile d'accéder aux éliminatoires l'an prochain devrait se faire examiner le cerveau», a déclaré Fletcher.

Malheureusement pour nous, il avait vu juste.

CHAPITRE 20

D'ATLANTA À MONTRÉAL

A PRÈS une deuxième saison sensationnelle, j'avais l'impression d'être le roi d'Atlanta. Je ne pouvais déambuler au centre-ville sans qu'on me reconnaisse. Chaque fois que je le pouvais, je faisais la promotion de l'équipe. «Vous feriez bien de venir nous voir jouer», disais-je à tous ceux que je rencontrais.

Les gens devaient m'écouter, parce que nous attirions les plus grosses foules de la ligue. Les journalistes me disaient que j'étais le premier entraîneur dans l'histoire d'Atlanta qui réussissait à attirer les amateurs rien que par la force de sa personnalité. La LNH faisait fureur dans le Sud, à tel point qu'une équipe de ligue mineure était installée à Macon: les Whoopees!

J'avais beaucoup de plaisir à être considéré comme la nouvelle vedette du sport à Atlanta. Toutefois, je n'en tirais pas que du plaisir. Le stress qui avait fait souffrir des entraîneurs comme Blake et Irvin, ou comme moi à New York, commençait à me ronger à Atlanta. Je songeais à prendre ma retraite. Je me disais que, aussitôt que le hockey me rendrait malade, je cesserais d'être entraîneur, parce que ma santé, ma femme et mes enfants étaient ce qui comptait le plus pour moi.

Je ne pouvais ignorer mes symptômes physiques. Après mon premier camp d'entraînement avec les Flames, j'avais perdu 15 livres; un an plus tard, je ne les avais toujours pas reprises. Mon problème était que je ne pouvais me nourrir normalement et que, les jours de matches, je fumais deux paquets de cigarettes.

J'étais trop perfectionniste. J'exigeais beaucoup de mes joueurs, qui répondaient à mes attentes. Parfois, je me demandais pourquoi certains d'entre eux ne réagissaient pas. En général, c'étaient de jeunes joueurs grassement payés qui se comportaient en enfants gâtés. Le métier d'entraîneur était beaucoup plus difficile en 1974 que du temps où je jouais pour le Canadien. Les joueurs n'avaient plus la même attitude.

Quand nous perdions un match, ces joueurs, au lieu d'être déçus comme je l'étais du temps du Canadien, montaient dans l'autocar en riant, gais comme des pinsons. Même si je m'étais promis de ne pas me laisser miner par ces problèmes, j'en perdais presque le sommeil.

J'avais l'impression de perdre le contrôle de mes joueurs. Un jour, durant un match contre les Seals, j'ai crié à l'un de mes gars de quitter la patinoire. Celui-ci a répliqué avec insolence. Après ce match-là, j'ai eu envie de démissionner. Mais je ne l'ai pas fait. Nous nous sommes ressaisis, et avons battu Chicago, une équipe coriace. Nous avons constamment des hauts et des bas. Nous étions sensationnels sur notre propre patinoire, mais lamentables en tournée. Nous gagnions plusieurs matches d'affilée, puis en perdions autant coup sur coup.

En février 1975, notre équipe semblait bien marcher. Mais Cliff et moi commençons à ne plus nous entendre sur certains points. Nous n'étions pas d'accord au sujet des gardiens de but. Les gardiens sont des êtres singuliers. Quand une équipe dispose de deux gardiens sensationnels comme c'était notre cas avec Phil Myre et Dan Bouchard, il est parfois difficile de prendre une décision. Mais, à ce moment critique de la mi-saison, je savais exactement ce que je voulais.

Le 31 janvier, nous avons été battus 4 à 2 sur notre propre patinoire, avec Bouchard au filet. C'était après un match nul, 4 à 4, contre la faible équipe de Kansas City. J'ai décidé de modifier notre formation. Au match suivant — le 2 février à Minnesota —, j'ai choisi Myre comme gardien. Quand Fletcher l'a appris, il s'est précipité vers notre vestiaire. Nous nous sommes parlé dans une petite pièce adjacente.

«Boum Boum, qu'est-ce que tu fais?

— Que veux-tu dire?

— Pourquoi places-tu Myre devant le filet?

— Qui a laissé passer toute une filée de buts l'autre soir? Bouchard.

— Cela ne fait rien. Je veux Bouchard devant le filet.»

J'ai fait non de la tête. Phil Myre resterait devant le filet. Point final.

Nous avons gagné le match 5 à 3.

Ce fut notre premier désaccord majeur. Aujourd'hui, quelque 20 ans plus tard, je peux honnêtement dire que j'aurais mieux fait d'écouter Fletcher. Après tout, c'était lui le patron. Mais je ne l'ai pas fait, et l'histoire a continué de s'écrire. Après le match, je suis allé voir Fletcher: «Cliff, tu ferais mieux de faire venir Fred Creighton (entraîneur dans la ligue mineure), car je démissionne. Je pense que je n'ai plus ce qu'il faut pour continuer.»

La vraie raison, c'était que je ne voulais pas que Fletcher intervienne dans mes décisions. C'était mon équipe. C'était moi l'entraîneur, pas lui. J'aurais dû comprendre à cette époque que Cliff était le directeur général et que, en fin de compte, c'est le directeur général qui mène l'équipe.

Bien sûr, j'avais menacé de démissionner avant ce jour-là; même durant la deuxième saison, j'en avais parlé à Cliff, qui m'avait dissuadé de partir. Mais cette fois-ci, j'étais sérieux, et Fletcher le savait. À notre retour de Minnesota, le lundi 3 février 1975, Cliff a organisé une conférence de presse pour l'après-midi.

Fletcher n'avait pas dit aux journalistes de quoi il s'agissait. Comme les Flames pouvaient encore prétendre accéder aux éliminatoires, personne ne se doutait que l'entraîneur pliait bagage. Toutefois, avant que les médias se rassemblent à l'Omni, il y avait eu des fuites. Par conséquent, quand j'y suis arrivé, accompagné de Marlene, le secret était déjà éventé.

Cliff est monté sur le podium et a déclaré: «Bernie Geoffrion m'a annoncé qu'il prenait sa retraite. À compter d'aujourd'hui, il sera mon adjoint, et ses fonctions d'entraîneur seront assumées par Fred Creighton.»

Mon tour était venu de parler. Ce serait un moment difficile pour moi, d'autant plus que je voyais Marlene pleurer au fond de la salle. Aux reporters qui insistaient pour connaître les raisons de mon départ, j'ai simplement répondu: «Je n'ai plus ce qu'il faut.» Un journaliste m'a alors relancé: «Qu'est-ce que vous entendez par là? Vous venez de battre Minnesota 5 à 3.» J'ai répété ce que j'avais dit, puis je suis parti.

Après que Cliff m'eut nommé adjoint, les propriétaires ont voulu réduire mon salaire. Je leur ai dit «non, merci», et je suis rentré à Montréal.

J'ai trouvé un poste comme président d'une entreprise qui représentait 200 athlètes. Toutefois, travailler dans une agence sportive ne m'emballait pas. Un jour que Fletcher se trouvait à Montréal avec les Flames, Marlene et moi l'avons rencontré. C'était tout de suite après Noël 1975. Cliff m'a offert le poste de vice-président chargé de la vente et de la promotion des billets de saison, en plus de celui de commentateur auxiliaire de Jiggs McDonald durant la télédiffusion des matches.

Fletcher avait à peine fini de parler que Marlene lui a dit: «Nos valises sont déjà faites.»

La vie à Atlanta était aussi agréable que la dernière fois, et beaucoup moins stressante. Cliff me ramenait en Géorgie parce que l'assistance à l'Omni avait diminué après mon départ. Le club me demandait d'apparaître en personne et de vendre des créneaux

publicitaires. J'étais content parce qu'on avait encore besoin de moi et que je n'avais plus à me soucier de victoires et de défaites.

Les télédiffuseurs en visite à l'Omni m'invitaient toujours à leurs émissions. Un jour que les Rangers affrontaient les Flames à Atlanta, leur intervieweur était nul autre que Bill Chadwick, l'intransigent arbitre que j'avais connu du temps où je jouais. Chadwick m'a interrogé entre les périodes. Après sa dernière question, je lui ai dit: «Hé! Bill, comment se fait-il que tu saisisses ce que je te dis maintenant? À l'époque où je jouais, tu ne comprenais rien de ce que je te disais quand je mettais en doute l'une de tes décisions.»

Les partisans avaient compris que les Flames ne seraient plus les mêmes sans Boum Boum derrière le banc. Avec Creighton comme entraîneur, l'équipe n'a pas accédé aux éliminatoires en 1974-1975, ni les deux années suivantes. Les Flames ont fini par y parvenir en 1977-1978, mais Detroit les a chassés avec quatre victoires consécutives. Toronto leur a infligé le même sort en 1979.

Les Flames ont été lamentables durant le dernier match au Maple Leaf Gardens, qu'ils ont perdu 7 à 4. À la télévision, je les ai attaqués aussi fort que pouvait le faire un commentateur de leur ville. D'aucuns n'ont pas apprécié mes propos. Quand des journalistes m'ont interviewé à ce sujet, je n'ai pas mâché mes mots: «Croyez-vous que j'allais dire que les Flames avaient bien joué après 3 buts marqués contre eux en 28 secondes? J'ai simplement dit les choses comme elles étaient. Je n'avais pas le choix. Ils le méritaient.»

C'était le printemps durant lequel le Canadien, sous la houlette de Scotty Bowman, avait remporté sa quatrième coupe Stanley d'affilée. La direction de Montréal connaissait des changements majeurs. Sam Pollock quittait son poste de directeur général. Quand ce poste a été confié à Irving Grundman, Scotty Bowman, qui avait souhaité le remplacer, est parti à Buffalo comme directeur général et entraîneur.

Après le départ de Bowman, le Canadien a eu besoin d'un entraîneur. Grundman m'a téléphoné: «Aimerais-tu devenir l'en-

traîneur du Canadien de Montréal?» Je n'ai pas hésité à lui répondre: «Ce serait la réalisation d'un rêve. J'aimerais tant gagner une coupe Stanley en tant qu'entraîneur du Canadien!»

À cette époque, mon vieux copain Jean Béliveau était vice-président du club. Il se souciait de mon bien-être. Dans son livre, il reconnaît avoir conseillé à Grundman de ne pas m'embaucher, à cause des problèmes de santé que j'avais eus à New York et à Atlanta; il pensait que je ne pourrais pas supporter la tension. Très bien. Mais une fois que j'ai obtenu le poste, Jean n'a pas hésité à m'aider.

«Boum Boum, m'a-t-il dit, tu vas avoir un travail énorme, surtout auprès des médias de Montréal. Tu les connais: si tu ne gagnes pas, tu sais ce qui va arriver.» J'appréciais ses conseils. Je lui ai répondu: «Jean, je le sais et je n'ai pas peur.»

La conférence de presse annonçant ma nomination a eu lieu après la fête du Travail de 1979. Dès que les médias ont commencé à me poser des questions, je me suis rendu compte que Jean avait raison à leur sujet. Ils m'ont tout de suite interrogé sur mon état de santé. J'ai fini par couper court à ce genre de questions:

«J'en ai assez qu'on me parle de ma santé. Il y a un mois, j'ai passé cinq jours à l'hôpital pour un bilan médical. Je me porte mille fois mieux que du temps où je jouais. Je ne veux pas que vous veniez me demander comment je me porte au beau milieu de la saison. Tout le monde parle de la pression. Je m'en fiche de la pression. Plus elle est forte, plus j'aime ça. J'adore la compétition.»

On m'a ensuite parlé de mon fils, Danny, qui avait joué pour Québec dans l'Association mondiale de hockey durant la saison 1978-1979. Comme son frère aîné Robert, Danny avait fait partie d'une équipe junior de Cornwall, en Ontario. À partir de 14 ans, il avait joué cinq saisons de suite à Cornwall. Les deux dernières années, il était au premier rang de l'équipe pour ce qui était des buts et des bagarres. En 1977-1978, Danny était prêt pour les ligues professionnelles; le Canadien l'avait repêché. Mais la guerre

entre l'AMH et la LNH était encore vive, et les Nordiques lui avaient fait une offre beaucoup plus avantageuse que celle du Canadien. Même si les responsables de ce club étaient furieux, j'étais convaincu que Danny avait pris la bonne décision.

L'AMH et la LNH avaient fusionné avant la saison 1979-1980, et Danny avait été repris par le Canadien. Naturellement, un reporter m'a demandé ce que ce serait d'être l'entraîneur de mon fils. N'y avait-il pas risque de favoritisme? «Je ne vois pas de problème, lui ai-je répondu. Dans la vie, Danny est mon fils. Sur la patinoire, c'est un joueur comme les autres. S'il ne fait pas les choses comme je le veux, il réchauffera le banc comme n'importe quel autre joueur.»

Au moment de signer mon contrat, Grundman avait déjà annoncé les nouvelles fonctions de Toe Blake: vice-président, hockey. Non seulement je devrais rendre des comptes directement à Grundman, mais Blake suivrait l'équipe dans tous ses déplacements durant la saison. De plus, le Canadien gardait un autre ancien entraîneur, Claude Ruel, comme conseiller à l'entraînement. Dès ce moment, j'aurais dû me douter que cette situation causerait des problèmes.

Au camp d'entraînement, je ne prévoyais rien d'autre que des victoires. Les joueurs réagissaient bien; ils étaient en forme et travaillaient dur. Notre premier match hors concours, nous l'avons disputé contre la nouvelle équipe de Scotty Bowman, les Sabres. Mais celui-ci n'est même pas venu au Forum. Ce soir-là, ce sont Roger Neilson et Jimmy Roberts qui l'ont remplacé comme entraîneur, et nous avons battu Buffalo 5 à 2.

Rappelez-vous que ce n'étaient pas les mêmes Canadiens que ceux qui avaient remporté quatre fois de suite la coupe Stanley. Deux étoiles avaient pris leur retraite. Ken Dryden, l'un des meilleurs gardiens de l'histoire, était parti, comme Jacques Lemaire, le brillant centre qui avait aidé Guy Lafleur à devenir une étoile. Nous avions trois gardiens — Bunny Larocque, Denis Herron et Richard Sévigny, mais aucun ne pouvait rivaliser avec

Dryden. Personne non plus ne pouvait remplacer l'immense Jacques Lemaire.

Pourtant, nous avons tiré notre épingle du jeu, dépassé la marque de 0,500 et pris le premier rang de la Division Norris. Mais il y avait toujours un problème qui surgissait ici ou là.

À la mi-novembre 1979, nous avons joué un match nul contre Pittsburgh, 3 à 3. Après ce match, Lafleur s'est plaint dans les journaux que Ruel intervenait trop dans l'exploitation de l'équipe: «Bernard Geoffrion devrait faire la même chose que Scotty avec Claude Ruel, a déclaré Lafleur. Il reçoit des conseils de gauche et de droite; il ne sait pas quelle direction prendre. Si Claude veut être l'entraîneur, qu'il le fasse derrière le banc.»

J'étais furieux après avoir lu cette histoire et j'ai menacé les journalistes de leur interdire l'accès à nos vols nolisés. La presse s'en était prise à moi à cause de certaines de mes décisions. Par exemple, les journalistes m'ont critiqué quand j'ai laissé Rod Langway et Brian Engblom sur le banc. Quand j'ai temporairement déplacé Larry Robinson à l'aile gauche, ils ont contesté ma décision. Aux reporters qui m'interrogeaient, je répondais franchement. J'ai reconnu que c'était moi qui avais décidé de changer la position de Robinson. «C'est moi qui ai décidé de ne pas faire jouer Engblom dans le match contre Pittsburgh, leur ai-je dit. C'est moi qui décide des formations.»

C'était moi aussi qui me trouvais toujours au cœur de la tourmente et qui en subissais les contrecoups. Au début de décembre 1979, je pesais 15 livres de moins qu'à mon arrivée derrière le banc du Canadien.

Plusieurs raisons expliquaient mon état, notamment l'attitude des partisans. Au moindre prétexte, ils dénigraient l'équipe. Le 9 décembre 1979, au Forum, nous avons affronté les Rockies du Colorado, une équipe plutôt faible. Larocque a éprouvé des difficultés devant notre filet. Nous avons été battus 7 à 5, après avoir laissé passer cinq rondelles durant la troisième période. Les partisans du Forum nous ont copieusement hués ce soir-là.

Il y avait aussi la présence de mon fils Danny dans l'équipe. Non pas que celui-ci ne fût pas à la hauteur de la LNH. Il l'était et je le savais. Mais le club ne voulait pas qu'il joue. Un soir que j'avais décidé de le faire jouer, Claude Ruel m'a fait savoir que je ne le pouvais pas. Cela m'a blessé. J'ai dû dire à mon fils qu'il ne jouerait pas, même si je savais qu'il en était capable. Pourquoi m'empêchait-on de le faire jouer? On aurait dit que le club était résolu à me faire utiliser des joueurs moins bons que Danny.

De plus, tout un chacun intervenait dans n'importe quoi. Toe Blake suivait l'équipe partout et Claude Ruel assistait aux entraînements avec moi. Il y avait toujours trois ou quatre gars qui me disaient quoi faire. Qui pourrait assumer son rôle d'entraîneur dans de telles circonstances?

Un jour, l'entraîneur d'une équipe adverse est venu me voir et m'a dit: «Boum Boum, quand vas-tu faire jouer Danny? Il est aussi bon que n'importe quel autre de tes joueurs.»

Je suis parvenu à le faire jouer une fois, à Atlanta, avec Lafleur. Ce soir-là, Danny a fait deux passes décisives et nous avons battu les Flames. À mon retour à Montréal, j'ai été obligé d'utiliser un joueur moins bon que Danny. Chaque fois que je tentais de faire jouer mon fils, la direction refusait, même si Danny donnait le meilleur de lui-même sur la patinoire.

Serge Savard, l'un des défenseurs aguerris de l'équipe, m'a un jour dit: «Je sais, Boum Boum, ce qui te fait mal: tu ne peux pas faire jouer Danny.» Je lui ai répondu qu'il avait raison: «C'est ce qui me blesse le plus. La direction le boycotte.»

Je songeais sérieusement à remettre ma démission. J'en ai parlé à Savard et à Blake; tous deux ont tenté de m'en dissuader. Personne ne pouvait m'expliquer pourquoi je ne pouvais pas faire jouer Danny. Je n'ai jamais reçu de réponse satisfaisante à ma question.

En général, les médias montréalais me traitaient avec assez d'équité. Ma philosophie au sujet des médias était simple: quand mon équipe joue mal, dites-le; mais accordez-lui le même traitement lorsqu'elle joue bien.

Même si nous avons traversé une période difficile au début de décembre 1979, la fiche de notre équipe restait brillante: 15 victoires, 9 défaites et 6 matches nuls après 30 rencontres. Nous occupions le premier rang. En apparence, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. J'avais signé un contrat de trois ans; je gagnais beaucoup d'argent; je roulais en Cadillac; nous habitions gratuitement un appartement luxueux. Pourtant, si vous m'aviez vu à cette époque! J'avais l'air plus vieux que maintenant, 17 ans plus tard. Quand je suis rentré de ma dernière tournée, Marlene a trouvé que j'avais fort mauvaise mine.

«Es-tu heureux comme entraîneur du Canadien?» m'a-t-elle demandé. Je lui ai répondu: «Pas du tout. Pas du tout. Je ne sais même pas si je vais tenir jusqu'à avril.» Ce n'était pas la tension qui dictait mes propos. J'avais le cœur brisé de ne pas pouvoir faire jouer mon fils.

Marlene a toujours fait preuve d'une logique d'acier: «Tu dois faire quelque chose. Je crains que tu ne sois en train de te ruiner la santé. Va voir Irving Grundman. Dis-lui que tu ne seras plus entraîneur.»

Nous en avons discuté, Marlene et moi. J'ai pris ma décision. J'ai immédiatement ressenti un soulagement extraordinaire. Un poids énorme m'était enlevé des épaules. J'avais craint que Marlene n'hésite à renoncer aux avantages que nous offrait mon poste, mais ils n'avaient aucune importance à ses yeux en comparaison de ma santé. J'avais été l'entraîneur d'un match de la LNH pour la dernière fois. Ruel m'a remplacé. Le Canadien s'est fait chasser des éliminatoires au second tour, par Minnesota, une équipe qui ne lui arrivait pas à la cheville. C'était la fin d'une série de quatre coupes Stanley.

J'avais tout fait à Montréal. J'avais été recrue de l'année. J'avais reçu le trophée Hart du joueur le plus utile à son équipe. Par deux fois, j'avais été champion marqueur. J'avais marqué 50 buts en une saison. Le seul rêve que je n'avais pas réalisé, c'était celui de gagner la coupe Stanley en tant qu'entraîneur. Il était évident que cela n'arriverait jamais.

Le rêve était devenu cauchemar.

CHAPITRE 21

VERS UNE NOUVELLE CARRIÈRE

QUAND on a, comme moi, travaillé toute sa vie dans le monde du hockey, d'abord comme joueur puis comme entraîneur, il est difficile de s'imaginer travaillant ailleurs.

À deux reprises, mes fonctions m'avaient amené plus ou moins loin de la patinoire; l'une de ces expériences avait été pénible, l'autre exaltante.

L'expérience pénible, je l'avais vécue à mon retour à Montréal, une fois terminée ma carrière d'entraîneur à Atlanta, puis à Montréal même. À cette époque, l'AMH existait encore, les joueurs gagnaient de plus en plus d'argent et les agents essayaient d'obtenir leur part du gâteau.

Je m'étais alors associé à un groupe d'avocats montréalais qui s'étaient lancés dans la représentation des hockeyeurs. Ils voulaient que je sois leur «présentateur», présumant que mon nom inciterait les jeunes joueurs à signer un contrat avec eux plutôt qu'avec d'autres agents. Ces jeunes n'étaient même pas encore dans la LNH!

Être agent, cela revient un peu à être mendiant, ce que je détestais. Ne me demandez pas pourquoi j'avais accepté un tel travail.

Le soir, quand je rentrais chez moi, j'étais encore plus tendu que lorsque j'étais entraîneur. Je détestais mon travail à tel point que j'ai un jour dit à l'un de mes patrons: «Je ne sais pas combien de temps je vais tenir dans ce boulot avant de tuer quelqu'un.»

Après 18 mois, j'avais enfin dit à Marlene: «Je laisse tomber ce poste. Il n'est pas fait pour moi.» J'avais voyagé un peu partout à la recherche de clients pour l'agence; pendant tout ce temps, je me disais que je n'étais pas fait pour ce genre d'emploi. Je ne pouvais pas être heureux si je ne travaillais pas dans le monde du hockey.

C'est à ce moment-là que Cliff Fletcher était venu à ma rescousse en me faisant faire la promotion des Flames et, plus important encore pour ma carrière, en me permettant de devenir commentateur sportif. Quand je dis «commentateur sportif», ne vous méprenez pas. Je n'étais pas un Foster Hewitt, un René Lecavalier ou un Danny Gallivan. J'étais simplement commentateur auxiliaire ou, comme on dit dans le métier, analyste.

On m'avait fait travailler avec le meilleur spécialiste du commentaire au monde, Jiggs McDonald. Nous avons eu beaucoup de plaisir ensemble. J'avais surtout apprécié le fait que j'assistais à tous les matches de hockey, mais en me sentant totalement libre des soucis propres aux joueurs ou aux entraîneurs. Je ne crois pas que Jiggs s'était attendu à collaborer avec un analyste de mon genre, habitué qu'il était à travailler avec des gens qui passaient des heures et des heures à examiner les statistiques. Avec le recul, je me rends compte que j'aurais dû l'écouter et étudier les statistiques, parce que j'ai compris plus tard que le métier de commentateur auxiliaire est difficile, même si les professionnels donnent l'impression contraire.

Comme je connaissais le hockey sur le bout des doigts, quand Jiggs me demandait au cours de la réunion d'avant-match si j'avais fait mon travail, je lui répondais: «Quel travail? De quoi parles-tu?» À ce moment-là, Jiggs s'énervait: je devais examiner toutes les fiches de joueurs, les records et ainsi de suite dans les guides destinés aux médias. «Jiggs, c'est *ton* travail. Tu examines les fiches.

Tu me poses les questions que tu veux, et je te réponds. Je connais très bien le hockey, tu sais.»

Jiggs essayait parfois de m'avoir. Un jour, il ne m'a pas dit que j'avais une entrevue à faire entre les première et deuxième périodes; tout à coup, à la fin de la première, il m'a lancé: «Boum Boum, dans une trentaine de secondes, tu dois interviewer ce gars-là.» Il croyait que j'allais m'énerver. Pas du tout. Je lui ai simplement répondu: «D'accord. Où dois-je aller?» Je savais que parler de hockey était beaucoup plus facile que d'entraîner une équipe. «Dans le studio d'en bas!» J'ai sauté par-dessus la barrière et couru à l'étage inférieur. Le régisseur amorçait son compte à rebours — «Cinq, quatre, trois, deux, un» — ; et voilà que j'étais assis devant un micro, avec un joueur de hockey que j'interrogeais: «Comment ça va, jeune homme? Comment trouves-tu le match jusqu'à présent?» J'adorais cela. Tout ce que j'avais à faire, c'était poser toutes sortes de questions sur le hockey, puis l'entrevue était terminée. «Bonne chance pour la fin de ton match!»

Naturellement, je voulais être à mon avantage devant la caméra; j'avais donc demandé à Marlene de me signaler mes fautes d'anglais: «Donne-moi quelques leçons pour que mon anglais s'améliore.» J'aurais dû savoir que les Géorgiens aimaient la façon que j'avais de massacrer leur langue. Des centaines de lettres m'ont été envoyées qui disaient à peu près ceci: «Tu t'en tires très bien devant la caméra et dans tes entrevues. Parfois, on ne te comprend absolument pas, mais on t'aime quand même.» Marlene, elle, avait compris. Après la troisième émission, elle m'avait dit: «Boum Boum, tu es parfait. Je n'ai pas remarqué la moindre faute.» J'étais rassuré; je n'avais pas à m'inquiéter que Marlene relève des «fautes». J'étais moi-même, et c'était ce que le public souhaitait.

Jiggs s'était rendu compte qu'il lui était impossible de me mettre dans l'embarras. Cela m'était bien égal que le président des États-Unis vienne à mon émission; tant et aussi longtemps que l'on parlait de hockey, la caméra ne m'intimidait nullement. Et si les joueurs n'appréciaient pas mes propos, cela m'était bien égal aussi.

Je savais que bon nombre de commentateurs craignaient de dire que tel ou tel joueur avait commis une erreur. Mais les téléspectateurs voient tout; on ne peut pas les tromper. Avec raison, ils se demandent pourquoi le commentateur n'est pas plus critique.

Moi, à l'antenne, je disais: «Jiggs, ce jeune-là vient de commettre une erreur. Il n'aurait jamais dû se trouver à cet endroit. Après le match, fais-le-lui remarquer, et il reconnaîtra son erreur.» Je ne faisais pas ces commentaires pour blesser qui que ce soit; je souhaitais simplement expliquer le hockey comme il devait être joué. Je ne m'intéressais pas aux détails que n'importe qui peut lire dans les guides destinés aux médias.

Un soir, Jiggs et moi avions dîné au restaurant avant un match. Entre deux plats, Jiggs avait sorti la liste des joueurs de l'équipe en visite à Atlanta. Après avoir parlé de la plupart d'entre eux, nous étions tombés sur le nom d'un joueur des ligues mineures que nous ne connaissions pas. J'avais alors vu une lueur dans le regard de Jiggs. Ayant compris que le coquin voulait me jouer un tour durant le match, je l'avais mis en garde: «Jiggs, ne me demande surtout pas d'où vient ce gars-là.» Son nom n'apparaissait même pas dans le *Hockey News*!

Certains commentateurs se prennent trop au sérieux. Ils utilisent des mots que l'amateur de hockey moyen ne comprend pas. Moi, je restais simple, ce qui plaisait aux fans.

Le métier d'entraîneur ne me manquait pas du tout. J'étais aussi populaire derrière le micro que je l'avais été derrière le banc. Toutefois, certaines personnes auraient souhaité que je reprenne mon ancienne fonction. L'assistance aux matches avait décliné par rapport à ce qu'elle avait été en 1972, 1973 et 1974. Mais j'avais beaucoup trop de plaisir dans mon travail pour en changer. À chaque match, des partisans venaient me demander mon autographe.

Au début de la saison 1979-1980, l'équipe avait perdu beaucoup d'argent, et son propriétaire, Tom Cousins, était inquiet. J'avais senti le vent tourner et j'avais dit à mon partenaire d'antenne qu'il ferait mieux de se chercher du travail. Il avait refusé de me croire.

J'étais convaincu que Cousins ne pouvait continuer à perdre tant d'argent, et j'avais raison. Calgary souhaitait avoir un club de la LNH; Cousins a vendu les Flames à la fin de la saison 1979-1980. Atlanta perdait son équipe de la LNH.

Quand on m'a demandé de suivre l'équipe dans l'Ouest, j'ai refusé: «Je ne déménage pas. Au revoir et merci. Je reste à Atlanta.» J'aimais la Géorgie. Nous avons une belle maison, une piscine; il n'y avait pas de neige l'hiver. De plus, je poursuivais alors une autre carrière: vedette de messages publicitaires à la télévision.

Cette occupation a commencé à la fin des années 70, au moment où un spécialiste du marketing sportif, Marty Blackman, m'a demandé de participer à un message publicitaire pour la bière Miller Lite. Le brasseur recourait aux services d'athlètes professionnels depuis des années, et sa campagne publicitaire marchait très bien.

«Boum Boum, quand peux-tu venir à New York?» m'a demandé Blackman. «Maintenant, lui ai-je répondu. Aujourd'hui, pas demain. Je suis prêt maintenant!»

Blackman m'a dit plus tard qu'il avait un aveu à me faire: «Je trouve cela étrange de t'appeler Boum Boum, parce que, à l'époque où j'étais partisan des Rangers et que tu jouais pour Montréal, je te détestais de tout mon cœur. Je te huais tout le temps.» Nous avons bien ri, surtout quand je lui ai parlé des soirs où j'étais nerveux de jouer au Madison Square Garden et que je me demandais qui pouvait bien être ce type qui me huait à pleins poumons.

Dès lors, Blackman et moi nous sommes entendus comme larrons en foire. En fait, cela a marqué le début pour moi d'une carrière de 13 ans dans la publicité de la bière Miller. Un jour j'étais sans emploi, le lendemain je m'envolais en première classe à destination de New York et je descendais dans un hôtel de luxe, tout cela aux frais de la brasserie Miller.

Donc, le jour de la proposition de Blackman, j'étais au septième ciel. Je suis rentré dans ma chambre la tête dans les nuages. On m'a téléphoné pour me dire que le travail commencerait

l'après-midi à 4 h. «J'arrive, ai-je répondu. Où se trouve le studio?»

On m'a fait signer une décharge que j'ai à peine lue tant je désirais faire ce message. Je n'ai même pas demandé quel serait mon cachet. On m'a remis mon texte, un monologue de 30 secondes. Immédiatement, mon côté cabotin est remonté à la surface; j'adorais être «comédien». J'ai appris mon texte. Vingt minutes plus tard, nous répétions. Le producteur a ensuite annoncé que le tournage aurait lieu le lendemain matin à 9 h. J'ai dit: «Quoi? Demain? Pourquoi pas aujourd'hui?»

L'équipe de production était moins pressée que moi; j'ai donc patienté. Le soir, j'ai examiné mon contrat. J'étais payé 20 000 \$! Je n'arrivais pas à le croire: 20 000 \$ pour 30 secondes de travail! J'ai relu mon contrat deux ou trois fois pour m'assurer que j'avais bien lu. En 16 ans dans la LNH, je n'avais jamais gagné plus de 27 000 \$ par saison. Voilà qu'à New York on allait m'en donner 20 000 pour 30 secondes. C'était merveilleux.

Ce qui était merveilleux, ce n'était pas simplement l'argent. J'aimais la camaraderie. Je côtoyais de grands athlètes d'autres disciplines sportives. Par exemple, je rencontrais des gars comme Billy Martin, des Yankees, et d'autres héros légendaires, notamment le commentateur de football John Madden, Bubba Smith, des Raiders d'Oakland, ou Dick Butkus, des Bears de Chicago. Je regardais autour de moi et je me demandais ce que je faisais là.

Pendant le tournage des deux premiers messages, j'étais plus silencieux que d'habitude, tellement j'étais impressionné par ces héros américains du sport. Je me suis détendu quand je les ai mieux connus, et j'ai commencé à les fréquenter. Un jour, j'ai rencontré Billy Martin, reconnu comme étant un dur prêt à se battre contre n'importe qui — y compris ses propres joueurs —, même s'il était petit et mince. «Billy, lui ai-je dit, je ne pense pas que tu pèses plus de 140 livres et tu essaies de me faire croire que tu pouvais te battre avec n'importe qui! Comment se fait-il que tu ne sois pas battu contre Reggie Jackson?» Il a éclaté de rire. En

réalité, Martin était un homme charmant. La plupart de ces vedettes l'étaient aussi. Bubba Smith était étonnant. Un jour qu'il tournait une publicité, je jurerais qu'il a bien mangé 28 steaks!

Le comédien Rodney Dangerfield a travaillé avec nous pendant un certain temps. Il était si drôle qu'il aurait fait rire une pierre. Mais il arrivait toujours en retard, ce qui irritait tout le monde. Un jour, nous nous sommes vengés.

Nous tournions un message publicitaire sur une plage de Floride. Tout était prêt; il ne manquait plus que Rodney. Quand il est enfin arrivé, nous l'avons saisi et lancé dans la mer. Nous ignorions qu'il ne savait pas nager. Il appelait à l'aide et avalait des bouillons, tandis que tout le monde criait: «Requins! Requins!» Nous avons fini par le repêcher. Par la suite, il s'est toujours tenu loin de l'eau, et il n'est plus jamais arrivé en retard sur le plateau.

Dick Butkus aimait bien semer le chaos. Il jouait des tours pendables et tentait toujours de monter un tel contre tel autre afin de s'amuser jusqu'à ce qu'ils soient sur le point d'en venir aux coups. Un jour que nous étions à New York pour un tournage, nous avons été logés à l'hôtel Grand Marquee de la 42^e Rue. Je suis allé dans la chambre de Butkus, où je l'ai trouvé en compagnie de Bubba Smith. Dick, qui faisait semblant de lire le journal, a soudain levé les yeux et demandé à Bubba: «Bubba, sais-tu ce qu'on dit de toi?» Bubba ne savait que répondre. Butkus a poursuivi: «On dit: "Comment se fait-il que Bubba tourne des messages publicitaires alors qu'il n'est même pas entré au Temple de la renommée?"» Bubba était furieux. Il s'est levé, foudroyant Butkus du regard: «Qui dit cela? Veux-tu dire que, du fait que je ne suis pas entré au Temple de la renommée, je ne devrais pas faire de publicité?» J'ai cru un instant qu'ils allaient se sauter dessus. Tout à coup, Butkus a explosé de rire; Bubba a compris qu'il venait de se faire avoir.

Presque tous ceux qui ont travaillé pour les messages de la bière Miller se sont fait attraper un jour ou l'autre par Butkus, y compris moi. Nous tournions un message en Californie. Durant

une pause, Butkus est venu près de moi et, nonchalamment, m'a dit: «C'est une belle montre que Miller t'a donnée. Mais comment se fait-il que tu n'aies pas eu celle qui est ornée de diamants?» Je lui ai demandé de quoi il parlait: «Quelle montre à diamants?» Sérieux comme un pape, il m'a répondu: «Tu ferais mieux de téléphoner à Blackman. Chacun de nous a reçu une montre ornée de diamants, sauf toi! Ce n'est pas juste.» Je me demandais pourquoi on avait fait une exception pour moi.

Après le tournage, rentré dans ma chambre, j'ai téléphoné à Blackman: «Marty, ai-je crié, qu'est-ce que c'est que cela? Je travaille pour vous depuis cinq ans et vous me donnez à moi une montre bon marché, et à tous les autres une montre garnie de diamants?» Marty a vite compris ce qui se passait: «Boum Boum, as-tu parlé à Dick Butkus?» Blackman m'a expliqué que Butkus avait joué le même tour à sept autres gars avant moi, dont chacun s'était plaint à lui. Butkus avait encore fait des siennes.

Bob Uecker aussi était un rigolo. Après un tournage en Californie, nous sommes allés en groupe jouer au golf. À un moment donné, nous cherchions Uecker. Voilà qu'il était dans l'étang, de l'eau jusqu'au genoux, essayant de frapper la balle avec un fer-six. Fait incroyable, il a réussi! La balle a fendu l'air comme une fusée, a heurté la girouette d'une grange située près du parcours, avant de retomber dans l'allée!

Ma collaboration avec Miller s'est poursuivie, en s'améliorant. Quelle belle vie je menais! Après un tournage, nous rentrions à l'hôtel et commandions des repas dignes d'un roi, qu'on nous livrait dans nos chambres. Nous nous promenions en limousine, voyagions en première classe, descendions dans les meilleurs hôtels, prenions des vacances à Hawaï, faisons des croisières vers les îles Vierges... Cette belle vie a duré 14 ans. C'était mon travail, mais quel travail agréable!

Quand la brasserie Miller a décidé de lancer sa Miller Lite au Canada, on m'a demandé de faire les messages publicitaires de langue française. J'étais ravi. J'ai fait le tour du Canada; partout,

VERS UNE NOUVELLE CARRIÈRE

les amateurs de hockey m'ont accueilli à bras ouverts. J'avais quitté le Canadien en me sentant rejeté; voilà que je me sentais de nouveau accepté. En plus, je gagnais de l'or!

Tout cela s'est terminé en 1989, quand je me suis retiré du «monde du spectacle». Une nouvelle phase de ma vie allait commencer.

ÉPILOGUE

ET LA VIE CONTINUE...

Si Hollywood produisait la «Saga des Geoffrion», je suis sûr que les scénaristes construiraient une fresque allant de Howie Morenz jusqu'à mes deux fils, Danny et Bobby, et feraient entrer ceux-ci au Temple de la renommée du hockey avec Howie et moi.

Mais Hollywood s'intéresse à l'imaginaire, et le hockey est de l'ordre du réel. Mes fils ne sont jamais devenus des étoiles du hockey comme moi, même si, comme moi, ils ont dû endurer beaucoup de déceptions.

Ils avaient tous deux beaucoup de potentiel.

Bobby, mon Robert George, est né le 6 décembre 1954, la saison durant laquelle, ayant éclipsé le Rocket dans la course, je remportai mon premier championnat des marqueurs et me mis à dos les partisans de Montréal. Le talent de Bobby était manifeste dès le départ. Mais, comme Howie Morenz fils ou les enfants de Maurice Richard, il a vite appris ce que c'était que d'être le fils d'une étoile, de se faire constamment rappeler qu'il était censé être pareil à son célèbre papa.

Chaque fois que Bobby ratait une échappée, on disait: «Il ne sera jamais comme son père!» (J'ai toujours trouvé amusante la répartie de mon fils: «Personne ne sera jamais comme mon père!»)

J'appréciais le fait que Bobby se donnait tout entier au hockey, comme je l'avais fait à son âge. Il faisait des poids et haltères, s'entraînait entre les saisons et s'imposait une discipline sévère. Quand il jouait, il était évident qu'il avait le cœur grand comme le monde, même s'il n'était pas si grand de taille.

Ce que le National de Montréal, chez les juniors, a été pour moi en 1949, quand j'étais adolescent, les Royals de Cornwall l'ont été pour Bobby au début des années 70. En tant qu'ailier gauche, il est devenu un élément clé de cette équipe, qui a battu le très solide club de Peterborough et remporté la coupe Memorial en 1972.

En 1974, Bobby a été repêché par les Sabres de Buffalo (12^e choix, 196^e dans l'ensemble) et il a gravi un à un les échelons des ligues mineures. J'ai eu plus de chance que lui, puisque je suis passé directement du National au Canadien. Bobby a gagné ses épaulettes dans les mineures en jouant un peu partout en Amérique. Il a même passé un an à Winston-Salem, en Caroline du Nord, où il touchait 100 \$ par semaine et où, faute d'argent, il était obligé de vivre dans une fourgonnette. Il a également joué à Des Moines, en Iowa, et à Toledo, en Ohio. En 1975-1976, il a cru que la chance lui souriait enfin. Il a signé un contrat avec l'équipe de Salt Lake City, dans la Ligue centrale, et a remporté le «Mister Hustle Award» de son équipe.

Chaque fois que je le pouvais, j'essayais de l'encourager. J'espérais qu'après deux ans à Salt Lake City on lui donnerait sa chance. Mon adversaire d'autrefois, Ted Lindsay, est devenu directeur général des Red Wings, et Bobby a été invité à leur camp d'entraînement de Kalamazoo, au Michigan.

Comme nous l'avions prévu, Bobby a connu un camp sensationnel. Sa fiche étant l'une des meilleures, il s'attendait à ce que les Red Wings signent un contrat avec lui. Mais, à la fin du camp,

Bobby Kromm, l'entraîneur-chef de Detroit, l'a pris à part et a commencé à s'excuser: «Bobby, lui a-t-il dit, s'il n'en tenait qu'à moi, tu te joindrais au club. Mais, malheureusement, nos rangs sont complets.»

Mon fils était complètement découragé. Quelle sorte d'excuse était-ce là? Les larmes lui sont montées aux yeux quand il m'a raconté la scène. «Papa, m'a-t-il dit, je suis écœuré de tout cela.» Je lui ai demandé s'il en était sûr. Il m'a répondu que oui, que le hockey, c'était fini pour lui.

Bobby a décroché un poste chez Eastern Airlines, où il est resté 10 ans. Aujourd'hui, il travaille chez Plymart, une entreprise d'Atlanta engagée dans le marché du bois, dont il est devenu le meilleur vendeur. Nous nous voyons souvent. Nous n'avons jamais été plus proches l'un de l'autre.

La personnalité de Danny est un peu différente de celle de Bobby. Tous deux sont des gars très drôles, mais Bobby a toujours été celui qui, aussitôt qu'il entrait dans une pièce, prenait immédiatement toute la place. (Il tient sans doute cela de son père.) Danny, lui, a plutôt le caractère de sa sœur, Linda. Ils aiment prendre un peu de recul et observer ce qui se passe. (Ils tiennent peut-être cela de Marlene.) Danny et Linda peuvent tous deux observer un groupe de personnes, se regarder, et savoir exactement qui ils aiment et qui ils n'aiment pas. Mais, aux dîners familiaux, tous les Geoffrion sont pareils. C'est à qui parlera le plus fort.

Danny est un gars qui s'est toujours soucié des autres. C'est pourquoi sa terrible expérience chez le Canadien m'a été si pénible à endurer.

Danny est né le 24 janvier 1958, au moment où nous avons remporté deux coupes Stanley et nous apprêtions à en gagner trois autres de suite. Comme son frère, il souhaitait ardemment devenir hockeyeur professionnel, et je l'ai encouragé du mieux que j'ai pu. Danny voulait suivre mes traces. Peu de pères peuvent se vanter comme moi d'avoir été l'idole de leur fils. Il a suivi Bobby à Cornwall. Il n'avait que 14 ans à l'époque c'était bien jeune! Heureusement

que son frère aîné jouait déjà avec les Royals, car il a ainsi eu un compagnon de chambre — et un coéquipier — qu'il connaissait et aimait. Pendant un certain temps, ils ont très bien joué ensemble, et même suscité une manchette amusante. Un soir, Danny a marqué, tandis que Bobby était absent du jeu à cause d'une foulure à la cheville. Le lendemain, on pouvait lire à la une du journal de Cornwall: «Boom + Boom = Dynamite».

Danny a joué six ans à Cornwall. Pendant tout ce temps, il était loin du foyer familial, où il ne revenait qu'en juillet et août. Adolescent, il n'a donc passé que deux mois par an avec ses parents durant ses années de formation.

Contrairement à ce que font la plupart des pères avec leur fils, nous n'allions ni à la chasse ni à la pêche ensemble. Nous n'avons pas vraiment appris à nous connaître de la façon classique. Comme parent, ce qui me rassurait, c'était que Danny progressait sans anicroche dans les rangs du hockey amateur.

Le grand moment est enfin venu, celui du repêchage amateur de 1978. Comme premier choix, Danny aurait aimé être repêché par Cliff Fletcher, d'Atlanta. Son deuxième choix? N'importe quelle équipe, sauf le Canadien. «Je ne veux pas aller à Montréal, a-t-il dit, parce que je ne veux pas subir la tension inévitable que causerait le fait que je suis le fils de Boum Boum Geoffrion et le petit-fils de Howie Morenz.» Je le comprenais parfaitement.

Pendant un temps, il a semblé qu'Atlanta le prendrait. Puis, à la dernière minute, Fletcher et Grundman, de Montréal, ont échangé leurs choix. Danny devenait le premier choix du Canadien (le huitième dans l'ensemble). Heureusement, l'Association mondiale de hockey lui offrait une autre possibilité des plus intéressantes: les Nordiques de Québec.

Danny a décidé de jouer à Québec. Il avait le sentiment qu'il aurait plus de chance chez les Nordiques et ne voulait pas que l'on pense qu'il avait accédé à l'équipe grâce à l'intervention de son père. En outre, il appréciait la manière dont les Nordiques condui-

saient leurs affaires. Ceux-ci nous ont fait venir dans la Vieille Capitale en jet privé et nous ont traités comme des rois. Danny et moi n'aurions pu être plus heureux.

Pour une recrue, Danny a connu une bonne saison et de bonnes éliminatoires. Il attendait avec impatience d'entamer sa deuxième saison avec les Nordiques. Mais il y a eu la fusion de l'AMH et de la LNH, qui donnait au Canadien le privilège de reprendre tous les premiers choix qu'il avait faits au cours du repêchage. Danny a dû retourner à Montréal. C'est alors qu'Irving Grundman m'a offert le poste d'entraîneur du Canadien.

Hollywood aurait aimé ce scénario: Boum Boum Geoffrion, membre du panthéon, devient l'entraîneur du Canadien; son fils, Danny, joue dans l'équipe de son père et de son grand-père. Cela ferait un bon film, mais dans la réalité, il en allait autrement.

J'ai pressenti les embûches avant même d'apposer ma signature sur le contrat du Canadien. Le fait que son père soit l'entraîneur ferait à Danny plus de tort que de bien, et je le lui ai dit: «Si tu veux que je refuse ce poste, dis-le. Je comprendrai.»

Généreux, comme toujours, Danny a insisté pour que je réalise mon rêve et que j'accepte le poste. Avec l'avantage du recul, je peux dire aujourd'hui que cela a été la pire décision de ma vie, qui a abouti à la terrible situation dont j'ai parlé plus haut. Ce qui compliquait les choses davantage, c'était notre incapacité, à lui et à moi, de nous parler en profondeur des problèmes que nous vivions. À cause de notre longue séparation, Danny et moi ne nous connaissions pas vraiment.

Aussitôt que Danny a revêtu l'uniforme du Canadien, le fait qu'il était le fils de l'entraîneur a eu des conséquences pour lui à tous les égards. Comme il s'efforçait de se faire aimer de ses coéquipiers, il était moins concentré sur son rôle de hockeyeur dans la ligue majeure. En outre, il voulait être sûr que ceux-ci ne le considéraient pas comme l'espion de l'entraîneur dans le vestiaire. Danny voulait se faire accepter par ses coéquipiers, ce qui est naturel.

La situation était terrible, surtout que la direction m'avait fait clairement savoir qu'elle ne souhaitait pas que je fasse jouer Danny. Cette attitude le déconcertait d'autant plus que c'était Claude Ruel qui en était la cause, celui-là même qui l'avait découvert et qui avait recommandé son repêchage.

Un incident en particulier a fait déborder le vase. Ce soir-là, Danny était assis au bout du banc à côté de Gilles Lupien, le solide défenseur qui, lui non plus, n'avait pas souvent l'occasion de jouer. Nous avions l'avantage numérique. Je me suis dirigé vers Danny et je lui ai donné une tape sur l'épaule pour lui signaler de descendre sur la patinoire. Je savais que j'allais à l'encontre des vœux de Ruel, mais je m'en fichais.

Danny était étonné. Participer à un jeu de puissance, alors que c'était un miracle quand il pouvait jouer en temps ordinaire! Aussi, quand il a sauté sur la glace, j'ai vu qu'il sentait tous les regards posés sur lui. On aurait entendu voler une mouche. Après la mise au jeu, dans la zone de l'adversaire, Danny s'est dirigé vers la bande et est revenu sur notre banc. «Qu'est-ce que tu fais?» lui ai-je demandé. Il m'a simplement répondu: «Je suis fatigué.»

Ce dont il était vraiment fatigué, c'était du traitement qu'il recevait; on ne le laissait pas jouer aussi longtemps qu'il le méritait. Malheureusement, j'étais trop loyal envers mon organisation et je faisais ce que la direction — surtout Ruel — me demandait, au lieu de ce que j'aurais dû faire. Je menais une dure bataille contre moi-même et contre ma conscience en ce qui concernait le lot de mon fils dans l'équipe. Ce qui aggravait la situation, c'était que je n'arrivais pas à ce moment-là à lui exprimer entièrement mes sentiments. Notre relation père-fils n'était tout simplement pas assez intime pour que je lui fasse part de l'angoisse que je ressentais. J'aurais tellement voulu lui donner la belle occasion dont il avait besoin, et le lui dire, mais il n'y avait pas de communication entre nous.

La direction ne me donnait pas carte blanche et mes joueurs le sentaient rien qu'en observant ce qui se passait match après match.

Un soir, devant toute l'équipe, Bob Gainey m'a demandé: «Qui dirige cette équipe, toi ou Ruel?» Cela m'a blessé autant que de ne pas pouvoir faire jouer mon fils. C'est difficile à dire, même avec le recul, mais la question de Gainey a peut-être été le coup de grâce pour moi, en tant qu'entraîneur-chef.

Fait intéressant, après ma démission Danny n'a plus jamais revêtu l'uniforme tricolore pour un match. Son calvaire à Montréal a pris fin le 8 octobre 1980, quand les Jets de Winnipeg ont acquis les droits sur lui. Il a été heureux à Winnipeg. Son entraîneur, Tommy McVie, était fantastique; il a fait jouer Danny, qui a terminé la saison avec 20 buts et 26 passes, soit un total de 46 points. Pas mal pour un joueur qui n'avait pas marqué de buts à Montréal!

Par la suite, Tom Watt a remplacé McVie au poste d'entraîneur et a amené ses propres joueurs avec lui. Danny devait partir. Il a eu une dernière chance dans la LNH quand Billy MacMillan — l'un de mes anciens joueurs d'Atlanta devenu directeur général et entraîneur des Devils du New Jersey — l'a invité à son camp d'entraînement. Danny a connu un bon camp et les Devils étaient prêts à lui faire signer un contrat. Mais Danny appartenait encore aux Jets. Mon ancien ailier gauche, John Ferguson, était directeur général des Jets et savait que les Devils s'intéressaient à Danny. On se serait attendu à ce que John lui donne sa chance. Mais non. Ferguson voulait recevoir une compensation pour Danny, même si les Jets avaient depuis longtemps renoncé à lui, et les Devils ont refusé. Ce fut la dernière chance de Danny dans la LNH. «J'accepte 90 % du blâme, m'a-t-il dit. Pour les 10 % restants, je blâme la malchance.»

Danny a eu une bonne saison 1982-1983 dans l'équipe de la LAH à Sherbrooke, puis il a joué une saison au Japon. Après cela, il a définitivement accroché ses patins. «Je ne me suis pas épanoui dans la LNH, mais cette expérience m'a été précieuse, a conclu Danny. Chaque jour que j'ai patiné a été un défi. Aujourd'hui, c'est du passé pour moi.»

Danny est entré par la suite dans le monde de la finance, comme directeur du marketing de la société Insurers Premium Finance, à Nashville, au Tennessee. Il n'est peut-être pas entré au Temple de la renommée du hockey comme son père et son grand-père, mais il est au panthéon des fils, comme son frère. Danny est d'avis que les expériences qu'il a vécues à l'époque nous ont rapprochés, lui et moi. Je suis d'accord. Notre famille est plus unie que jamais.

Linda, ma fille, a fait ce que je n'aurais jamais cru possible de sa part. Comme sa mère, elle a épousé un joueur de hockey! J'y reviendrai plus loin. Linda m'a toujours compris, même quand elle était encore enfant. Elle disait que j'étais un agneau dans une peau de lion. Avec mes enfants, j'étais strict en matière de discipline, comme mon père l'avait été avec moi. Je n'ai jamais levé la main sur eux, mais je pouvais exercer mon autorité avec un regard ou quelques mots: «Je veux te parler après le souper.» Quand je leur disais cela, mes enfants, sachant qu'ils ne perdaient rien pour attendre, en avaient l'appétit coupé.

Marlene et moi leur avons appris la discipline, les bonnes manières et la rectitude. Peut-être parce que je leur ai toujours fait confiance, mes enfants n'ont jamais commis d'actes stupides, bien que j'en aie douté un peu quand j'ai appris que Linda fréquentait un hockeyeur.

C'est une histoire plutôt amusante. Au début des années 70, je suis revenu à Montréal comme éclaireur des Rangers. L'une de mes principales fonctions consistait à observer les juniors; naturellement, je ne pouvais assister à tous les matches. Un soir, Linda m'a dit qu'elle allait voir jouer le Canadien junior au Forum.

Linda connaissait deux joueurs de cette équipe, Glenn Griggs et Rob Fee, qui habitaient dans notre quartier. Ils l'avaient invitée au match. Quand j'ai entendu cela, une idée m'est venue: «Linda, rends-moi un petit service. Emporte un calepin et un crayon, et prends quelques notes sur les joueurs qui te font bonne impression. Cela pourra peut-être me servir.»

Linda a accepté. À son retour du match, elle m'a parlé d'un avant nommé Hartland Monahan, qui avait marqué deux buts et s'apprêtait à en marquer un troisième quand il s'est cassé le poignet. À son avis, je devais garder l'œil sur ce jeune homme.

Une semaine plus tard, Linda a assisté à un autre match du Canadien junior. Après la rencontre, ses amis Griggs et Fee lui ont présenté leur coéquipier au poignet plâtré. Hartland Monahan a demandé à Linda son numéro de téléphone; comme il avait l'air d'un gentleman, elle le lui a donné. Puis, en bonne adolescente de 17 ans, elle a oublié cette histoire.

Deux jours plus tard, le téléphone a sonné et elle a décroché.

«Linda, tu ne devineras jamais qui est au bout du fil.

— Non. Qui est à l'appareil?

— Le numéro 17 du Canadien de Montréal.

— Phil Roberto?

— Non, l'autre ligue. Les juniors.

— Ah oui! tu es le gars au drôle de nom!»

C'est ainsi que leur histoire d'amour a commencé. Le plus drôle, c'est que Hartland Monahan ne savait pas qui était le père de Linda. Geoffrion n'est pas un nom rare à Montréal; il ignorait que j'étais le fameux Boum Boum. Quant à Linda, elle ne tenait pas à ce que les garçons qu'elle fréquentait le sachent, de peur de les effrayer ou de devoir parler de hockey toute la soirée.

Quelques jours plus tard, Hartland sortait de nouveau avec elle. Il est venu la chercher à la maison. Quand il a sonné, c'est moi qui lui ai ouvert. Monahan m'a regardé; il est devenu tout pâle. J'ai cru un instant qu'il allait s'évanouir. On aurait dit qu'il se demandait ce qu'il faisait là.

Avant même qu'il entre chez moi, je l'ai interrogé. J'ai vu que c'était un brave garçon, bien élevé. Ma fille ne devait fréquenter qu'un gentleman. Mais je ne pouvais pas deviner ce qu'il deviendrait comme hockeyeur, ni si les sentiments de Linda à son égard étaient sérieux.

J'ai vite su ce qu'il en était, sur les deux plans. Monahan est devenu l'un des meilleurs ailiers droits du Canadien junior. Au repêchage amateur de 1971, il a été choisi par les Golden Seals de Californie (3^e choix, 43^e dans l'ensemble); en 1971-1972, il est devenu professionnel à Baltimore, dans la LHA.

Monahan était très sérieux — en ce qui concernait le hockey et en ce qui concernait ma fille.

Quand il lui a demandé de l'épouser, Linda lui a répondu qu'elle était de la vieille école, comme sa famille. Elle a accepté sur-le-champ, parce qu'elle l'aimait, mais papa devait approuver. Linda savait que ce ne serait pas facile. Elle a dit à Hartland: «Tu dois obtenir l'autorisation de papa avant que nous puissions nous marier.»

Le jour de la demande officielle, j'ai rencontré Hartland dans mon petit bureau, chez moi. Marlene et Linda craignaient que notre entretien se déroule mal. Linda aimait profondément ce jeune homme, et Marlene l'appréciait beaucoup. Toutes deux faisaient les cent pas devant mon bureau.

Je me suis montré très sérieux avec celui qui allait devenir mon gendre. Sur un grand bloc, j'ai commencé à prendre des notes: «Tu es professionnel depuis un an et tu n'as pas été un premier choix. Combien gagnes-tu?» Après avoir passé en revue ses éléments d'actif, je lui ai énuméré ce que seraient ses responsabilités envers ma fille; je lui ai dit combien cela lui coûterait de faire vivre une famille. Des années plus tard, Hartland m'a dit: «Boum Boum, une fois que tu as eu fini de dresser ta liste des frais, j'étais déjà endetté jusqu'au cou, et je n'étais pas encore marié!»

Un père n'est jamais trop prudent.

Une heure plus tard, donc, Hartland est sorti de mon bureau, aussi pâle que s'il venait de livrer un dur combat. Un autre que lui aurait peut-être dit: «Adieu! ma belle Linda», et aurait cherché une fille dont le père était moins exigeant. Mais j'ai compris à quel point il tenait à elle. Je lui ai serré la main en lui disant: «Bienvenue dans notre famille!»

Linda est devenue une fille extraordinaire, gentille et sensible aux besoins des autres. Même si son horaire de travail est chargé, elle nous téléphone ou nous rend visite tous les jours. Nous apprécions particulièrement nos dîners dominicaux avec sa petite famille. Linda est l'aînée; elle ressemble à sa mère, mais elle tient aussi de moi pour ce qui est du perfectionnisme et de l'ordre, qu'elle aime maintenir. Elle aurait pu être patineuse artistique professionnelle, grâce à un talent inné. Malheureusement, elle a dû renoncer à ce rêve à cause des horaires de hockey chargés de ses deux frères. Linda est secrétaire de direction chez Schultz & Rowson, une société d'assurances dentaires. Son mari, Hartland Monahan, est superviseur d'exploitation chez UPS, à Atlanta. C'est un gendre formidable. Je pourrais continuer de parler de Linda pendant des pages et des pages; elle est l'un de mes sujets de conversation préférés, et je voudrais que le monde entier sache que j'ai une fille sensationnelle.

J'ai aussi huit petits-enfants: Shane, Mechelle, Joey, Brittney, Nicholas, Blake, Sebastian et Brice, que Marlene et moi chérissons. Malgré toutes les difficultés de la vie, nous sommes aujourd'hui une famille plus unie et plus heureuse qu'à l'époque où je gagnais coupes et trophées.

Je peux dire, en mon nom et en celui de Marlene, que tout cela n'aurait pas été possible si nous n'avions pas ravivé notre foi en Dieu. Aussi étrange que cela puisse paraître aux yeux de ceux qui m'ont connu durant mes années folles chez le Canadien, je suis né de nouveau au Christ, et Marlene aussi. Comment cela est-il arrivé?

À l'époque où j'étais entraîneur des Flames, Jennifer, la femme de l'un de mes défenseurs, Ed Kea, était engagée dans un cours sur la Bible. Un jour que Marlene disposait de temps libre, elle a accepté l'invitation de Jennifer d'assister à la lecture commentée de la Bible. Bientôt, elle y est allée régulièrement.

Je ne pouvais blâmer Marlene. Notre union était loin d'être parfaite à cette époque. J'étais rongé par l'insécurité. À certains

moments, il nous était impossible de dialoguer, même si nous étions mariés depuis des années. En fait, notre union se désintégraît. Nous en étions l'un et l'autre conscients, mais nous n'osions pas en parler.

Marlene nous a sauvés. En assistant à ces lectures commentées de la Bible, elle a appris comment faire en sorte que notre union marche et soit heureuse. J'étais si absorbé par mon travail d'entraîneur que je ne me suis pas rendu compte de ce qui arrivait à Marlene, jusqu'au jour où elle m'a dit qu'elle avait mis sa vie dans les mains du Seigneur, ce qui faisait d'elle une chrétienne régénérée. «Qu'est-ce que c'est que cela?» lui ai-je demandé. Elle m'a répondu: «Auparavant, j'étais spirituellement morte aux choses de Dieu. Aujourd'hui, je vis une renaissance spirituelle.» Je n'ai rien dit; je n'allais pas m'interposer entre elle et Dieu.

Elle m'a dit ensuite que Jennifer et Ed Kea dirigeaient les lundis soir une étude de la Bible destinée aux couples et m'a demandé si je voulais y assister. En réalité, cette idée ne m'emballait pas; pendant des semaines, j'ai trouvé toutes sortes d'excuses pour me défilier.

Entre-temps, j'ai remarqué à quel point Kea était un homme différent des autres joueurs. Vraiment différent. Je percevais une certaine sérénité en lui, dans diverses situations, notamment quand nous jouions en dehors de la ville. Tandis que les joueurs faisaient les fous dans l'avion, lui restait assis à sa place, Bible en main. De temps à autre, un petit malin lui demandait où en était l'intrigue dans le livre qu'il lisait. Cela m'irritait. Je n'aimais pas que les gars s'en prennent injustement à quelqu'un. Un jour, j'ai éclaté. Je me suis levé dans l'allée de l'avion et j'ai dit à mes joueurs: «Peut-être que si vous étiez un peu plus comme lui, j'aurais moins de problèmes avec vous!»

Le comportement de Kea m'impressionnait; j'ai fini par accepter l'invitation de Marlene, mais surtout parce que je constatais à quel point elle changeait, et en mieux.

Par la suite, un événement majeur a vraiment transformé nos vies. Ed avait parlé à Marlene d'un séminaire en Arizona qu'il

croyait susceptible de nous intéresser. À peu près en même temps, j'avais lu un article sur un joueur de football, Ron Pritchard, qui avait réussi à vaincre son alcoolisme. Malgré mes hésitations initiales, nous sommes allés en Arizona, et cette expérience a marqué un point tournant dans ma vie.

Cela a été mon chemin de Damas. Je me suis rendu compte que le moment était venu de cesser de faire passer ma personne et le hockey avant toute autre chose — comme je l'avais fait toute ma vie. Sur-le-champ, je me suis tourné vers Dieu. J'ai compris que ma femme et mes enfants devaient occuper le premier rang de ma liste de priorités, juste après Lui. Depuis, mes nouvelles priorités n'ont jamais changé.

Fait significatif, Ron Pritchard, dont j'ai parlé plus haut, se trouvait au séminaire. Après son allocution, lui et moi avons fait une petite promenade. Quand il m'a demandé si je voulais accepter le Christ, je lui ai répondu que je désirais réfléchir un peu. Mais Pritchard m'a conseillé de ne pas retarder ce moment. À cet instant précis, j'ai été convaincu. Depuis, je suis un autre homme. Je peux dire sans hésiter non seulement que ces expériences avec le Seigneur ont sauvé mon mariage, mais qu'elles m'ont rendu plus fort et plus aimant.

Grâce à Jésus-Christ, j'ai pu, comme Marlene, résister à de terribles orages physiques et mentaux. Elle a eu des problèmes cardiaques — deux ans plus tard, on lui a remplacé la valvule sigmoïde aortique et installé un stimulateur —, et moi aussi. J'ai eu d'autres maladies, dont le cancer de la prostate ainsi que de l'artériosclérose dans les deux jambes. L'intervention chirurgicale a réussi pour l'une de mes jambes seulement, aussi je boite encore un peu.

Même si certaines parties de mon corps sont pas mal usées, j'ai une âme toute neuve. Je suis un homme heureux, qui a une femme, des enfants et des petits-enfants merveilleux.

À une certaine époque, je croyais que le hockey était tout. Je me trompais. Dieu et la famille passent d'abord. Mon bonheur

BOUM BOUM

dans le Seigneur et au sein de ma famille vaut bien mille coupes Stanley!

Celui qui se sent abattu trouvera le réconfort s'il se tourne vers le Seigneur. Ces mots me viennent à l'esprit: «Que sert-il à l'homme de gagner le monde entier s'il perd son âme?»

Ce texte de Walt Huntley résume bien ce que je pense de la vie.

*Peut-être qu'ici-bas ton nom n'est pas inscrit au Temple de la renommée.
Peut-être es-tu un parfait inconnu.
Peut-être n'auras-tu jamais d'Oscar, jamais ton nom écrit
en lettres de feu.
Mais si tu aimes le Seigneur et que tu Le sers,
J'ai de bonnes nouvelles pour toi!
Tandis que, ici-bas, le Temple de la renommée dure ce que le temps dure,
Le Temple de la renommée céleste est éternel.
Ce temple céleste vaut mille temples terrestres.
La foule mortelle oublie vite les héros du passé;
Elle t'acclamera jusqu'à ta chute; ensuite, ce sera fini.
Mais Dieu, Lui, n'oublie jamais.
Si tu crois en Son Fils, ton nom sera inscrit dans Son Temple
de la renommée.
À la gloire sur terre, je préfère une place au Temple céleste.
Je préfère être inconnu sur terre et entrer au Temple éternel de Dieu.*

FICHE DE CARRIÈRE

SAISON RÉGULIÈRE

Canadien de Montréal

Saison	Matches	Buts	Passes	Points	Minutes de pénalité
1950-1951	18	8	6	14	9
1951-1952	67	30	24	54	66
1952-1953	65	22	17	39	37
1953-1954	54	29	25	54	87
1954-1955	70	38	37	75	57
1955-1956	59	29	33	62	66
1956-1957	41	19	21	40	18
1957-1958	42	27	23	50	51
1958-1959	59	22	44	66	30
1959-1960	59	30	41	71	36
1960-1961	64	50	45	95	29
1961-1962	62	23	36	59	36
1962-1963	51	23	18	41	73
1963-1964	55	21	18	39	41

Rangers de New York

1966-1967	58	17	25	42	42
1967-1968	59	5	16	21	11

ÉLIMINATOIRES

Canadien de Montréal

Saison	Matches	Buts	Passes	Points	Minutes de pénalité
1950-1951	11	1	1	2	6
1951-1952*	11	3	1	4	6
1952-1953	12	6	4	10	12
1953-1954	11	6	5	11	18
1954-1955	12	8	5	13	8
1955-1956*	10	5	9	14	6
1956-1957*	10	11	7	18	2
1957-1958*	10	6	5	11	2
1958-1959*	11	5	8	13	10
1959-1960*	8	2	10	12	4
1960-1961	4	2	1	3	0
1961-1962	5	0	1	1	6
1962-1963	5	0	1	1	4
1963-1964	7	1	1	2	4

* A remporté la coupe Stanley

BOUM BOUM

Rangers de New York

1966-1967	4	2	0	2	0
1967-1968	1	0	1	1	0

TOTAUX DANS LA LNH

	Matches	Buts	Passes	Points	Minutes de pénalité
Saison régulière	883	393	429	822	689
Éliminatoires	132	58	60	118	88

RÉCOMPENSES PERSONNELLES

1951-1952	Trophée Calder	(Recrue de l'année dans la LNH)
1954-1955	Trophée Art Ross	(Meilleur marqueur de la LNH)
1960-1961	Trophée Art Ross	
1960-1961	Trophée Hart	(Joueur le plus utile à son équipe dans la LNH)
1972	Intronisation au Temple de la renommée du hockey	

FICHE D'ENTRAÎNEUR

	Saison	Matches	Victoires	Défaites	Matches nuls
Rangers de New York	1968-1969	43	22	18	3
Flames d'Atlanta	1972-1973	78	25	38	15
	1973-1974	78	30	34	14
	1974-1975	52	22	20	10
Canadien de Montréal	1979-1980	30	15	9	6
Carrière		281	114	119	48

INDEX

- Abel, Sid, 40-41, 74-75, 81, 103, 115, 236
Achtymichuk, Gene, 156
Adams, Jack, 26, 46, 77, 92, 115, 138-140, 149-152, 155, 207, 222
Aldo, Robert, 304-305
Allen, Maury, 284
Anderson, Hunk, 45
Arbour, Al, 150, 189, 226, 316, 319
Armstrong, George, 193

Backstrom, Ralph, 137, 180, 185, 194, 209, 211, 216, 223, 241, 265-266, 268
Bailey, Bob, 12, 112
Balfour, Earl, 182
Balfour, Murray, 151, 207, 210, 227, 229
Ball, Denis, 305-306
Ballard, Harold, 247, 281
Balon, Dave, 258
Barilko, Bill, 47
Bathgate, Andy, 111, 141, 185, 200, 203, 268, 288
Baun, Bob, 223
Beauchamp, Jacques, 62-63, 205, 256
Béliveau, Jean, 7, 12, 22, 34, 36-39, 47, 52, 60, 73, 75, 78, 80, 89, 91-93, 97, 99-100, 103-106, 108, 110-111, 113-114, 116, 124-133, 137, 140-143, 147-148, 150, 155-157, 160-161, 167-170, 172-173, 175, 180-182, 185-187, 192, 195, 199, 202, 206-207, 209-212, 215, 220-224, 227, 230, 233-234, 236-237, 239, 241, 243, 246, 249, 254-255, 260-262, 265, 267, 269, 273, 278, 288, 311, 328
Bell, Gordie, 129-130
Bennett, Curt, 316, 319
Bennett, Harvey, 316
Bentley, Doug, 38
Bentley, Max, 110
Berenson, Red, 246, 274, 286, 290
Bionda, Jack, 125, 158
Blackburn, Don, 274
Blackman, Marty, 337, 340
Blake, Hector «Toe», 5, 31, 89, 100, 106, 118, 121-126, 128, 130-134, 136-138, 140, 144, 146-148, 151, 154-155, 159-160, 166-169, 172, 175, 180, 182-187, 193-194, 196-199, 201-202, 204-205, 208-209, 211-212, 216-217, 219, 221, 227-230, 232-233, 237, 240-241, 243-244, 246-251, 253-256, 258, 260, 264-266, 268, 270, 275, 281, 289, 298, 316-317, 323, 329, 331, 353
Boire, Charlie, 33-34
Boivin, Léo, 158, 242
Bonin, Marcel, 186, 193, 202, 211, 218, 223
Bouchard, Butch, 37, 43, 51, 54, 68, 71, 79, 85, 88, 105, 120-121, 127, 130-131, 134, 190, 215, 254
Bouchard, Dan, 311, 320-321, 324-325
Bouchard, Marie-Claire, 120, 285
Boucher, Frank, 108
Boudrias, André, 267
Bourque, Ray, 300
Bower, Johnny, 211-212, 222, 236, 249, 255, 266
Bowman, Scotty, 245, 307, 327, 329
Bramson, Len, 54, 65, 156
Brewer, Carl, 192, 223, 250
Broda, Turk, 47

BOUM-BOUM

- Brown, Arnie, 286, 290, 320
Brown, Walter, 113
Bruneteau, Modere «Mud», 26
Bucyk, Johnny, 158
Buffey, Vern, 251
Burchell, Fred «Skippy», 34-35
Butkus, Dick, 338-340
- Cahan, Larry, 125
Campbell, Clarenc, 12, 14, 18-20,
42, 89, 93, 95-99, 112-113, 117,
120, 135, 139, 148, 191, 198, 204,
209, 228, 230, 249, 251, 269, 310
Carradori, Dee, 10, 177
Carradori, Ernie, 10, 177
Carroll, Dink, 59, 108
Carter, Billy, 245
Chabot, Lorne, 26
Chadwick, Bill, 59, 78, 192, 327
Chadwick, Ed, 154
Chèvrefils, Réal, 143
Clancy, King, 180-181
Clarke, Bobby, 319-320
Comeau, Rey, 312
Cournoyer, Yvan, 263, 266, 270, 281
Cousins, Tom, 10, 308, 336
Couture, Doc, 82
Cowley, Bill, 137
Creighton, Dave, 66, 130
Creighton, Fred, 325-326
Crystal, Bob, 94
Curran, Pat, 247
Currie, Hugh, 36
Curry, Floyd «Busher», 22, 51-52, 66,
78, 101, 123, 137, 140, 144, 147, 175,
180, 270
- Dangerfield, Rodney, 339
Dann, Marshall, 138, 155
Davis, Lorne, 83, 87
Dawes, Bobby, 39
- Day, Hap, 61
Deadmarsh, Butch, 320-321
Dean, Frank, 38
DeJordy, Denis, 294
Delvecchio, Alex, 115, 117, 127, 131,
137, 150
DesRoches, Camil, 42, 108
Dewsbury, Al, 82
Dressen, Charlie, 83
Dryden, Ken, 329
Dubois, Hector, 68
Duff, Dick, 216
Dumart, Woody, 68, 85
Dunnell, Milt, 62, 175, 242
Dupont, Moose, 319
Dussault, Norm, 37
- Egan, Dave, 14
Ehman, Gerry, 277, 279
Engblom, Brian, 330
Evans, Jack, 97, 226-227, 231, 234
- Fairfax, Joan, 238
Ferguson, John, 260-263, 266, 269,
289-290, 299, 349
Fitzgerald, Tom, 242
Flaman, Fern, 59, 125, 139, 158-161,
174
Fleming, Reggie, 226, 231, 248, 249,
261, 288, 299
Fletcher, Cliff, 10, 307-312, 316, 322,
324-326, 334, 346
Flett, Bill, 320
Fontinato, Louie «Lou», 111, 122,
125, 143, 157, 219, 235, 240, 246,
250, 252-253
Francis, Emile, 10, 43, 57, 282-283,
284, 289, 293, 295, 298-301, 304-
305, 308
Francis, Emma, 10

INDEX

- Gadsby, Bill, 81, 133, 139, 141
Gainey, Bob, 349
Gallivan, Danny, 334
Gamble, Bruce, 287
Gamble, Dick, 36, 53, 83, 279
Gareau, Robert, 10, 121, 177
Gareau, Thérèse, 121
Gee, George, 81
Gendron, Guy, 130, 274
Gendron, Jean-Guy, 221
Geoffrion, Bobby, 161, 242, 301, 343-346
Geoffrion, Danny, 161, 163, 301, 328-329, 331, 343-350
Geoffrion, Florina, 26, 75
Geoffrion, Jean-Baptiste, 26
Geoffrion, Jean-Paul, 27, 75
Geoffrion, Linda, 80, 120, 273, 278, 302, 345, 350-353
Geoffrion, Lucille, 27-28
Geoffrion, Marguerite, 27, 28, 153, 178
Geoffrion, Marlene Morenz, 9-10, 19-21, 49-51, 63, 65, 71, 75, 77, 80, 119, 152-153, 160, 163-167, 171, 177, 181, 242, 270, 273, 277, 279-280, 285, 289-291, 298, 301, 308-309, 314-315, 326, 332, 334-335, 345, 350, 352-355
Geoffrion, Maxime, 29
Geoffrion, Régina, 29
Geoffrion, Roland, 27-28, 75
Giacomin, Ed, 284
Godfrey, Warren, 128
Goldham, Bob, 74, 128
Gordon, Jack, 260
Gottselig, Johnny, 211
Goyette, Jeannette, 285
Goyette, Phil, 123, 133-134, 144, 160, 190, 219, 226-227, 230, 256, 258, 259, 262, 301
Gravelle, Léo, 36
Gray, Terry, 274
Green, Ted, 261-262
Gretzky, Wayne, 274, 296
Griggs, Glenn, 350
Grundman, Irving, 327, 329, 332, 346-347
Guidolin, Aldo, 110, 300
Hadfield, Vic, 252-253, 284, 298, 301
Haley, Len, 208
Hall, Glenn, 114, 127, 150, 154-155, 188, 190, 207, 226, 228, 232, 264
Hamelin, Jean-Paul, 10, 120, 178
Hamelin, Lucette, 10, 178
Hamilton, Al, 298
Hanna, John, 235, 246, 274
Harmon, Glen, 43
Harper, Terry, 242, 245, 253, 263-264
Harris, Billy, 312
Harris, Ron, 311, 316
Harvey, Doug, 14, 21, 37, 60, 67, 71, 74, 101-103, 110, 122, 127-128, 131-133, 135, 139, 144-146, 148-150, 161-162, 167-169, 172, 174-175, 185, 190, 206-208, 212, 215-216, 218, 231-233, 235-236, 239-240, 247, 252-254, 273, 275-277, 317
Hay, Bill, 207-208
Hayes, George, 112, 228
Head, Bill, 41, 58, 68, 130, 162, 179, 283
Hebenton, Andy, 142
Henderson, John, 13
Hennessy, Mickey, 34
Henry, Camille, 202, 286
Henry, Jim «Sugar», 57, 66-67, 69, 87
Herron, Denis, 329
Hewitt, Foster, 334

BOUM-BOUM

- Hextall, Bryan, 321
Hicke, Billy, 197, 209, 212, 218, 223
Hicke, Ernie, 315
Hicks, Wayne, 274
Hillman, Larry, 128
Hilts, Fred, 239
Hoban, Leo, 159
Hodge, Charlic, 175, 187, 221, 263-264, 266, 268, 275, 289
Hodges, Gil, 83
Hoekstra, Ed, 274
Hogaboam, Bill, 316
Hollingworth, Bucky, 128
Horton, Tim, 223, 261, 315
Horvath, Bronco, 158, 169-170, 277
Howe, Gordie, 11, 40-41, 56, 66, 74-75, 80-81, 98-100, 104, 110, 125, 127, 131, 133, 137, 140, 147, 150, 152, 156, 208, 236, 240, 251, 311
Howell, Harry, 111, 126, 141, 187, 294, 299
Howell, Marilyn, 285
Hull, Bobby, 58, 188, 190, 226, 228, 232

Imlach, Punch, 60, 192-194, 210, 212, 222-223, 227, 247, 253-255, 279, 281
Ingarfield, Earl, 288
Ingram, Ron, 267
Irvin, Dick, 13, 15, 19-21, 30, 44-46, 52-53, 57, 60, 68, 70, 77-88, 92, 98-99, 101-103, 106, 108-109, 111-117, 119, 121, 123, 126, 128, 134, 148, 161, 215, 224, 249, 323
Ivan, Tommy, 70

Jackson, Busher, 52
Jackson, Reggie, 338
Jennings, Bill, 303-304

Johnson, Norm, 171, 174
Johnson, Tom, 37-38, 43, 75, 133, 162, 181, 193, 215, 236, 249, 256, 258
Johnston, Eddie, 151
Joliat, Aurel, 132

Kea, Ed, 353-354
Kea, Jennifer, 354
Kelly, Hound, 319
Kelly, Red, 40, 74, 101, 104, 128, 150, 152, 179, 184, 212, 236, 308
Kennedy, Ted, 47, 156
Kilpatrick, John Reed, 113, 130
Kilrea, Hec, 26
King, Phyllis, 19
Kinnear, Doug, 253
Kromm, Bobby, 308, 345
Kurtenbach, Orland, 286, 299-300

Labine, Leo, 67-68, 143, 158, 169, 174
Lach, Elmer, 17, 31, 37, 43, 51-52, 65-66, 69, 78, 85, 87-89, 92, 99-100, 105, 121, 137, 160, 206
Lafleur, Guy, 312, 329-330
Langlois, Al, 190, 235, 239
Langway, Rod, 330
Laperrière, Jacques, 242, 245, 253, 263
Laplante, Ron, 154
LaPorte, Betty, 10, 177
LaPorte, Jimmy, 177
Larkin, Wayne, 296-297
Laroque, Michel, 330
Larose, Claude, 245
Laycoe, Hal, 13, 15-16, 39, 66, 85, 116, 308
Lecavalier, René, 334
Leclair, Jackie, 105, 131

INDEX

- Léger, Roger, 117-118, 121
 Leiter, Bobby, 312, 314, 318
 Lemaire, Jacques, 329-330
 Leswick, Tony, 101-103, 123
 Lindsay, Ted, 40, 56, 66, 71, 74, 80,
 127, 129, 133, 135-136, 138-140,
 149-150, 152, 154-155, 189, 209,
 218, 256, 266, 275, 344
 Litzenberger, Eddie, 104, 188-189,
 227-228, 277
 Lorenz, Jim, 315
 Lowe, Ross, 58
 Lumley, Harry, 38, 55
 Lunde, Len, 208
 Lunny, Vince, 100, 115, 124, 140
 Lysiak, Tommy, 319

 Mackell, Fleming, 143, 146, 169,
 171-173
 MacLeish, Rick, 320
 MacPherson, Bud, 55
 Madden, John, 338
 Mahovlich, Frank, 192, 206, 222,
 224, 236, 247, 261
 Manastersky, Tommy, 36
 Manery, Randy, 312
 Maniago, Cesare, 223
 Mantha, Sylvio, 31
 Marciano, Rocky, 111
 Marshall, Donnie, 105, 110, 123,
 128, 131, 133-134, 144, 147, 169,
 179, 190, 199, 209, 212, 249, 256,
 259, 262, 290
 Martin, Billy, 338-339
 Martineau, Gérald, 278-279
 Masnick, Paul, 37, 44, 52, 55, 60, 66,
 83, 86, 94, 105
 Maycr, Gil, 156
 Mazur, Eddie, 66-67
 McArthur, Dalton, 228-229, 246, 251
 McCartan, Jack, 226
 McCreary, Keith, 245, 317
 McDonald, Ab, 151, 180, 185
 McDonald, Jiggs, 326, 334-336
 McFadden, Jimmy, 81, 83
 McGowan, Lloyd, 52
 McGregor, Sandy, 300
 McIntyre, Jack, 84
 McKenney, Don, 143, 169, 171-
 173
 McLean, Hugh, 41
 McNeil, Gerry, 37, 47, 67, 80, 82,
 85-87, 101-103, 105, 221
 McPherson, Bud, 37, 81
 McVie, Tommy, 349
 Megcr, Paul, 39, 47, 53, 55, 58, 61-
 62, 70, 75, 83, 156
 Mephram, Ed, 41
 Mercier, Roland, 92
 Mikita, Stan, 226
 Mikol, Jim, 300
 Mohns, Doug, 169, 172, 206, 242
 Molson, David, 266, 270, 281
 Molson, Hartland de Montigny, 139-
 140
 Monahan, Hartland, 351, 353
 Moore, Dickie, 13, 34, 61, 65, 70,
 73, 75, 78, 84, 87, 99-100, 103,
 114, 116, 124, 127, 131-132, 137,
 147-148, 150, 155, 157-158, 160,
 164-165, 168-170, 172, 175, 182,
 186, 189, 192-193, 202, 206-208,
 210-211, 215, 218-221, 229-230,
 233, 236-237, 239, 243, 250, 255-
 256, 258
 Morenz, Howie, 49, 63, 132, 160,
 164, 343, 346
 Morenz, Howie, fils, 51
 Morin, Pete, 35
 Mortson, Cleland «Keke», 274, 279

BOUM-BOUM

- Mortson, Gus, 65, 81, 139
Mosdell, Kenny, 37, 41, 52, 84-85,
88-89, 105, 114, 128
Mosienko, Bill, 38, 84, 97
Mound, Milton, 139, 150
Murphy, Ron, 94, 106, 112, 157, 229
Murray, Jim, 59, 156
Myre, Phil, 311, 313, 315, 317, 321,
324-325
- Nardiello, Vincent, 95
Neilson, Jim, 286
Neilson, Roger, 329
Nesrerenko, Eric, 232
Nevin, Bob, 267, 286, 299
Newell, Dave, 321
Norris, Jim, 104, 109, 113, 247
- O'Brien, Andy, 20, 99, 164
O'Brien, France, 20
O'Connor, Buddy, 11
Olmstead, Bert, 36, 53, 61, 80, 107,
110, 114, 124-126, 128, 132-133,
141, 148, 155, 157, 172, 175, 180,
223, 254, 288
Orr, Bobby, 302
- Paice, Frank, 95, 126, 304
Pappin, Jim, 279
Parent, Bernie, 319
Park, Brad, 299, 304
Patrick, Frank, 140
Patrick, Lester, 140
Patrick, Lynn, 69, 87, 159, 185, 207
Patrick, «Muzz», 132, 187, 204, 236, 252
Pavelich, Marty, 131, 151-152
Peirson, Johnny, 143
Peters, Jimmy, 81
Picard, Noël, 316
Pilote, Pierre, 226, 231
- Pilous, Rudy, 209, 226, 256-257
Plager, Billy, 312
Plante, Jacques, 82-86, 101, 103,
105-107, 110, 127, 131, 133, 136,
142, 144, 146-148, 161, 169-170,
172, 175, 179, 182, 183, 187, 193,
196, 198-208, 218, 221, 228-229,
233, 236, 239, 245, 247-248, 251,
254, 256, 258-260, 262, 267, 275,
300
Poirier, Pauline, 121
Poirier, René, 10, 121, 177
Pollock, Sam, 241, 262, 269, 327
Pontbriand, Claire, 121
Powers, Eddie, 161, 228, 251
Powers, Jimmy, 59
Prentice, Dean, 111, 138, 288
Price, Noel, 312, 317
Pritchard, Ron, 355
Primeau, Jim, 42
Primeau, Joe, 62
Pronovost, André, 147, 159, 161, 221, 296
Pronovost, Marcel, 74, 128, 150, 152
Provost, Claude, 123, 147, 158, 160,
189-190, 202, 224, 226, 240
Pulford, Bob, 179, 210, 223
Putnam, Bill, 308, 311
- Quackenbush, Bill, 68-69, 88
Quinn, Pat, 311, 317
- Raleigh, Don, 43, 66
Ratelle, Jean, 286, 298
Raymond, Donat, 139-140
Raymond, Paul, 42
Rayner, Charlie, 36, 38, 57
Reardon, Ken, 15, 98, 99, 122, 218,
221, 255, 258, 269
Reay, Billy, 37-38, 52, 58, 66, 69, 71,
78, 85, 118, 121, 168

INDEX

- Regan, Larry, 174
 Reibel, Earl, 137
 Reise, Leo, 40-41, 94
 Rémy, Eileen, 121
 Rémy, Marcel, 10, 121, 177
 Rhéaume, Marc, 156
 Richard, Claude, 197
 Richard, Henri, 123-125, 127-128, 131-132, 134, 137, 155, 157-160, 165, 168, 170, 175, 179, 187, 197, 199, 206-208, 210-212, 218-219, 223, 226, 229-230, 233, 2363, 246, 252, 266
 Richard, Jacques, 312, 320
 Richard, Lise, 153
 Richard, Lucille, 120, 153, 171, 285
 Richard, Maurice «Rocket», 11-19, 22-23, 30-32, 36-38, 40-42, 44, 47, 51, 53, 55-56, 58-59, 63, 65-69, 71, 74, 77-78, 80-81, 84, 86, 88-89, 91-93, 97-100, 104, 106-107, 109-117, 120-125, 127-137, 141-144, 146-148, 150, 152-157, 160-161, 164, 167-172, 175, 178-179, 182-186, 192, 195, 197, 204, 206-207, 211-213, 215-219, 222, 224-225, 236-237, 239, 254, 280, 289, 343
 Robert, Claude, 43
 Roberto, Phil, 351
 Roberts, Jim, 245
 Robinson, Larry, 330
 Robitaille, Père, 30
 Rochefort, Léon, 258, 316
 Rockne, Knute, 44-45
 Rollins, Al, 81
 Romanchych, Larry, 312
 Ross, Art, 11, 21-23, 87, 117, 129, 358
 Rousseau, Bobby, 219, 241, 245, 258, 265-266
 Ruel, Claude, 298, 329-332, 348-349
 Sandford, Eddie, 67
 Savard, Serge, 331
 Sawchuk, Terry, 40, 44, 73, 79, 107, 114-115, 123, 199, 203, 240
 Schmidt, Milt, 66, 85, 137, 174, 216
 Schultz, Dave, 226-227, 319, 321
 Seiling, Rod, 286
 Selke, Frank, 9, 19, 36, 39-40, 52, 60, 62, 66, 73, 79, 91, 92, 98-100, 104, 108, 109, 116-117, 119, 121-122, 137, 139, 150, 180, 185, 187, 194-195, 197, 205, 207, 216, 218, 220-221, 233, 235, 237-239, 241-243, 246, 248, 250, 255-260, 266-267, 269, 301
 Selke, Frank, fils, 108
 Sévigny, Richard, 329
 Shack, Eddie, 223, 261, 288
 Shaughnessy, Tom, 45
 Shero, Fred, 226-227
 Simmons, Don, 143, 169-170, 172-173, 206, 250
 Sinden, Harry, 308
 Skinner, Jimmy, 138
 Skov, Glen, 101, 123, 189, 209
 Smeaton, Cooper, 131, 148
 Smith, Brian, 245
 Smith, Bubba, 338-339
 Smith, Gary, 279
 Smith, Gil, 233
 Smith, Normie, 25
 Smith, Sid, 47, 66
 Smythe, Conn, 14, 53, 70, 77, 109, 112, 140, 149, 151, 212, 257
 Smythe, Stafford, 211
 Snell, Patricia, 71
 St-Laurent, Dollard, 75, 98, 128, 144, 172, 175, 180, 227, 243
 Stanley, Allan, 78, 160, 169, 223
 Stasiuk, Vic, 158, 172-173
 Stengel, Casey, 83

Stewart, John, 320
Stewart, Ron, 266, 294
Storey, Red, 95, 112, 116, 188-191,
228, 251
Sullivan, Red, 60, 128, 142, 145, 219
Sutherland, Bill, 274

Talbot, Jean-Guy, 123, 128, 141, 148,
209, 211
Talbot, Pierrette, 153
Thompson, Cliff, 15, 17, 116-117
Thomson, Jimmy, 139, 151
Tobin, Bill, 104
Toppazzini, Jerry, 171
Torrey, Bill, 316
Tremblay, Gilles, 222-223, 225, 239,
241, 243, 248, 255
Tremblay, Jean-Claude, 241, 263
Turner, Bob, 123, 128, 216, 239

Udvari, Frank, 93, 159, 184, 193
Uecker, Bob, 340
Ullman, Norm, 137

Vachon, Rogatien, 290
Vail, Eric, 319
Van Impe, Ed, 320
Vasko, Moose, 226
Voss, Carl, 191, 228

Wakely, Ernie, 248
Walton, Mike, 279
Watson, Bryan «Bugsy», 263
Watson, Phil, 141, 186-187, 280
Watt, Tom, 349
Westwick, Bill, 191
Wharram, Ken, 267
Wilson, Johnny, 123
Wirtz, Arthur, 104
Woit, Benny, 123
Worsley, Gump, 22, 34, 57-58, 78-79,
115, 129, 141-142, 202, 204, 207,
258-260, 263, 273-277, 279

Yanigasawa, Kazuo, 201

TABLE DES MATIÈRES

1. Aimé et détesté	11
2. Des trottoirs de Montréal jusqu'au Forum	25
3. Le trophée Calder et la femme de mes rêves	49
4. Ma première «coupe» de champagne	73
5. Dans le pétrin	91
6. Fin de carrière tumultueuse pour l'entraîneur Dick Irvin	103
7. Nouvel entraîneur, nouvelle coupe	119
8. La meilleure équipe de l'histoire	133
9. Je frôle la mort; l'Association des joueurs s'éteint	149
10. Rétablissement complet — Nouvelle coupe	177
11. Objectif: une cinquième coupe Stanley	195
12. Cinquante buts?	215
13. La fin d'un règne.....	225
14. Un nouveau capitaine pour le Canadien	235
15. Le commencement de la fin	245
16. Au revoir, Montréal!	257
17. De Québec à New York	273
18. Adieu Broadway!	293
19. Boum Boum prend l'accent du Sud	307
20. D'Atlanta à Montréal	323
21. Vers une nouvelle carrière	333
Épilogue: Et la vie continue... ..	343
Fiche de carrière	357
Index	359



Imprimerie graphique



IMPRIMÉ AU CANADA



Bernard Geoffrion demeure, avec Maurice Richard et Jean Béliveau, l'un des joueurs du club de hockey Canadien de Montréal les plus aimés du public. Surnommé «Boum Boum» pour avoir inventé le tir frappé, il a été une figure marquante de l'histoire de notre sport national. Projetant la rondelle comme un boulet de canon, il savait terroriser les gardiens de but adverses avec ce tir révolutionnaire qui allait finir par être adopté par la plupart des grands marqueurs de la Ligue nationale de hockey.

Écrit avec honnêteté et humour, cette autobiographie décrit l'éclatante carrière de Boum Boum en plus de relater les tribulations de nombreux autres hockeyeurs dont Doug Harvey, Jacques Plante, Dickie Moore, Gordie Howe et les frères Richard.

Riche en anecdotes, en souvenirs et en photos mémorables, cet ouvrage nous fait revivre les plus beaux moments de la vie de ce sportif légendaire.

Bernard Geoffrion vit aujourd'hui à Atlanta avec son épouse Marlene. Ils ont trois enfants et huit petits-enfants.

Stan Fischler est un commentateur sportif bien connu. Il est l'analyste attitré de la chaîne SportsChannel pour les matches des Islanders de New York et des Devils du New Jersey.

Conception graphique de la couverture: Nicole Morin
Photographies: Denis Brodeur

ISBN 2-7619-1325-6



9 782761 913256